U d'/of OTTAWA
39003001134898

Canadiana
Ca
a
1

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/fleursursulienne00troi

Maison S. Pierre, Montréal

FLEURS URSULIENNES

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada en l'année mil neuf cent six, par le Très Révérend H. Baril, vicaire-général, chapelain du monastère des Ursulines des Trois-Rivières, au bureau du Ministre de l'agriculture, à Ottawa.

MLLE JOSÉPHINE GENEST
MLLE MARY GOUIN
MLLE ELISA NORMAND
MLLE ELÉONORE DENÉCHAUD
MLLE DIANA HÉTU
MLLE EUGÉNIE GODIN

FLEURS URSULIENNES

NOTICES BIOGRAPHIQUES
D'ANCIENNES ÉLÈVES DES URSULINES
DES TROIS-RIVIÈRES

EN VENTE AU MONASTÈRE
TROIS-RIVIÈRES, P. Q.
—
1906

BIBLIOTHECA

À SA GRANDEUR

MGR FRANÇOIS-XAVIER CLOUTIER

Évêque des Trois-Rivières

Monseigneur,

Dans le champ du père de famille, que vous avez confié à notre soin, se trouve un enclos que vous visitez souvent et où vous répandez, avec la semence de la bonne parole, vos paternelles bénédictions. Béni par le premier Pasteur, il l'est aussi de Dieu, et nous voyons avec consolation, dans ce parterre, s'épanouir de belles fleurs. Après un choix fait un peu au hasard, nous avons composé une gerbe que nous déposons à vos pieds.

Daigne Votre Grandeur l'agréer comme un faible hommage de notre filial amour, de notre vive reconnaissance pour le bienveillant intérêt qu'Elle porte à notre institut ; et puisse votre bénédiction, Monseigneur, mériter à cet humble travail de faire un peu de bien dans les âmes, et d'exciter parmi nos enfants une noble émulation dans la fidélité au devoir et dans la pratique de la vertu.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'assurance de tous les sentiments les plus respectueux et les plus dévoués de celle qui demeure,

De Votre Grandeur,
La fille très humble et très soumise,

Sr Marie de Jésus,
Supérieure.

Monastère des Ursulines,
Trois-Rivières, 4 mai 1906.
En la fête de sainte Monique.

Très Révérende Mère Marie de Jésus,
Supérieure des Ursulines des Trois-Rivières

Ma vénérée Mère,

Les "Fleurs Ursuliennes" vont franchir les murs du monastère, et se présenter devant le public. Comment seront-elles accueillies? On peut se demander si leur caractère vraiment particulier ne leur faisait pas une obligation de rester intimes; si, du moins, au lieu de rechercher la scène publique, elles ne devaient pas se borner à des foyers privilégiés, ou tout au plus, à des cercles amis.

Leur unique désir est de faire du bien, je le sais. C'est pourquoi, diront plusieurs, elles ne devaient se répandre que sur ces théâtres restreints, où, du reste, l'accueil le plus sympathique leur était assuré. Là, c'est entendu, tout va leur sourire. Car, elles viennent faire revivre un passé tendrement aimé, remettre dans toutes les bouches des noms qui dormaient au fond des cœurs, et donner comme un prolongement à des existences trop vite fermées. A leur voix bienveillante, ces foyers vont tressaillir de joie; la trame des souvenirs qu'elles y recomposeront fera couler de ces larmes qui valent mieux que les rires; les cœurs seront encouragés au bien, par le spectacle de vertus dont

l'éclat avait été soigneusement voilé, ou que les vicissitudes de la vie avaient fait méconnaître; enfin, on sera heureux et légitimement fier de voir le patrimoine familial accru d'honneur, et même, en certains cas, orné de joyaux très riches.

Mais pour le grand nombre, pour le public, je le répète, y aura-t-il dans ces pages un intérêt véritable? Qui pourrait en douter? Les bons exemples ne sont-ils pas utiles à tous? Surtout si ces exemples sont pris au milieu des nôtres, s'ils se manifestent plus près de nous, dans notre sphère d'activité, dans notre condition, en dépit de nos gênes propres? C'est le Maître qui a dit cette parole: "Que votre lumière brille aux yeux des hommes, afin que les hommes, voyant vos bonnes actions, glorifient votre Père, qui est dans les cieux." Cette ligne de conduite juste, malgré le danger de vanité, pour tous ceux qui combattent encore dans l'arène de cette vie, l'est doublement quand il s'agit de ceux qui, envolés de ce séjour de misères, n'ont plus d'aspirations que pour la gloire de Dieu.

Combien de personnes, en parcourant les détails de ces vies bien remplies, en remarquant que leurs auteurs, sans sortir pour la plupart des voies ordinaires, se sont tressé de belles couronnes, laisseront sans doute échapper de leurs cœurs, sinon de leurs lèvres, ce mot salutaire: "Donc, je pouvais, moi aussi, si j'eusse voulu." Parole précieuse assurément, car elle renferme, avec un utile regret, le germe bienfaisant de meilleures résolutions.

A un autre point de vue, votre livre est également d'un intérêt général. Nos maisons d'éducation, et en particulier nos couvents, sont des pépinières, où sont cultivées avec le soin le plus délicat les jeunes plantes, qui, plus tard, couvriront de fleurs et de fruits le vaste champ de la société. La valeur de ces pépinières se juge à leurs produits. La vôtre signale aux regards quelques-unes de ces productions. Serait-ce qu'elle ambitionnerait pour elle-même le jugement favorable des hommes? Assurément non. Quand on a pour soi l'approbation de Dieu et de l'Église, on se passe facilement des lettres de crédit qui viennent d'ailleurs. Mais l'intéressé ici est la société, qui doit connaître les trésors qu'elle possède dans ses congrégations enseignantes, pour que jamais elle ne les oublie, ni ne soit tentée de les dédaigner. Les héroïnes de votre livre rediront publiquement comment, au monastère, on apprend à régner sur ses passions, et à mettre au service du bien, avec cette royauté du cœur, l'agrandissement de l'intelligence, puisé dans les fortes études et dans les communications avec Dieu. Quelle orientation pour ceux qui, au milieu de ténèbres grandissantes, cherchent avec anxiété, pour eux ou pour les leurs, la voie droite et sûre de la vraie et solide éducation!

Charmant petit livre, va maintenant remplir ta mission; je te bénis. Pars, rassuré par tes bonnes intentions, et confiant dans la faveur populaire. Fais aimer la vertu; relève, encourage, soutiens, jette un

peu de lumière où il fait sombre, et prodigue le baume aux cœurs souffrants. Fais aussi bénir l'habile main qui t'a façonné, et plus encore celle infiniment plus habile qui donne à tous la vie et le bonheur.

Agréez, ma vénérée Mère, l'expression de mes sentiments dévoués en N.-S.

† F.-X., Év. des Trois-Rivières.

Évêché des Trois-Rivières,
le 5 mai 1906.

MARIE-LOUISE-ÉLISA NORMAND

1824-1874

" Heureux qui sait compatir à la misère du pauvre et de l'indigent. "
(Ps. XLI, 1.)

Mlle Marie-Louise-Élisa Normand est une de ces pieuses et douces personnes qui passent sur la terre comme les bons anges, en faisant tout le bien qu'elles peuvent et le moins de bruit possible.

" Être plutôt que paraître " a été sa devise. Suivons-la dans cette vie effacée, tissue de sacrifices et de renoncements, mais embellie par l'amour de Dieu et sanctifiée par l'accomplissement du devoir.

Elle naquit sous les auspices de la sainte Vierge, en la belle fête de l'Assomption, le 15 août 1824, à Saint-Roch de Québec. Première enfant de M. Édouard Normand et de dame Marie-Louise Martin dit Beaulieu, elle gardera toujours au foyer paternel cette place d'élite faite à l'aînée. Frères et sœurs viendront tour à tour agrandir le cercle familial. Plusieurs se sont envolés après n'avoir demandé à cette pauvre terre que l'eau baptismale qui les transforma en petits anges. Trois frères survécurent : Jean-Baptiste, Télesphore, et Thomas noyé accidentellement dans le Saint-Maurice, un lundi, 21 juillet 1862 ; puis une sœur, Marie, qu'Élisa aima tendrement et dont elle fut en retour vénérée et chérie.

Un premier fait de la vie de Mlle Normand, sur lequel elle revenait quelquefois, était qu'elle avait confié son âme d'enfant à Chiniquy, alors vicaire à Saint-Roch (1833-1836). "Malgré tout le bien que j'entendais dire de ce grand prédicateur, et la haute réputation de science et de sainteté dont il jouissait alors, je n'ai jamais eu pour lui la vénération que nous inspire le ministre du Seigneur. Sa persistance à me tenir éloignée de la table sainte m'était une énigme. Loin de Jésus, je souffrais..... Mon âme devenait anémique."

M. Normand, ayant obtenu les contrats du gouvernement pour la construction des ponts du Saint-Maurice, vint s'établir avec sa famille au Cap-de-la-Madeleine.

La première visite d'Élisa fut pour l'antique et modeste église paroissiale. Elle en sortit le cœur navré d'avoir vu le bon Dieu dans un tel dénûment. Elle confia son gros chagrin à sa grand'mère Beaulieu. Il fut convenu, entre l'aïeule et sa petite-fille, qu'elles se mettraient aussitôt à l'œuvre pour confectionner du linge d'autel, des aubes, des surplis, etc.

Voici une lettre de M. le curé Bailey, adressée au monastère, qui montre un peu la pauvreté du "trésor sacré" au Cap, en décembre 1849.

Révérende Mère Saint-Henri,
Ursuline, Trois-Rivières.

Ma Révérende Mère,

Vous me pardonnerez sans doute la liberté que je prends de vous envoyer le pauvre enfant Jésus du

Cap. Mais, que dis-je ? Je me trompe, car ce n'est plus un enfant, mais bien un vieillard. Vous pourrez vous en convaincre par la seule inspection de ses cheveux.

Si donc, nous voulons le faire passer pour un enfant, veuillez avoir la bonté de lui mettre une perruque d'une autre couleur. Accablé sans doute sous le poids des années, son col s'est affaissé sur ses épaules; or, pour lui donner une tournure un peu enfantine, il faudra lui relever le col.

Le peu de prévoyance, ou plutôt la négligence des habitants à chauffer l'église, a été cause que l'enfant a perdu les jambes et les pieds. L'amputation qui lui a été faite, il y a plusieurs années, a forcé l'humble et modeste bedeau à le fixer sur une espèce de piédestal. Mais désirant l'exposer à la vénération de tout le monde avec tous ses membres, des pieds et des jambes devront donc être substitués à ce pied de bois. Car, il est juste que nous lui offrions, cette année, un siège, après avoir été si longtemps debout.

C'est là vous donner beaucoup d'ouvrage. Mais j'ai toujours entendu dire et dit moi-même aux autres : "Tout ce que vous ferez pour Dieu ne sera point perdu."

Tout en me pardonnant ce petit badinage, auriez-vous la bonté de me façonner cet enfant de manière à pouvoir l'exposer au saint jour de Noël ? J'irai vous voir jeudi, et je serai heureux d'apprendre que vous avez bien la bonté de me rendre ce service.

Soyez persuadée que les bonnes âmes de ma paroisse vous en seront aussi reconnaissantes que

Votre tout dévoué serviteur,

Joseph BAILEY, curé.

Il y avait loin de là aux riches vêtements sacerdotaux envoyés jadis par la reine Anne d'Autriche au même sanctuaire.

Mlle Normand se fit sacristine. Son père invitait M. le curé à descendre dîner chez lui, le dimanche et les jours de fête. A l'heure du départ, Mme Normand glissait furtivement dans la voiture du curé un panier rempli de provisions : bouillon en gelée, pâtés, gâteaux, etc. Élisa en était tout heureuse. Elle remerciait son père et sa mère, car tout ce que ses parents faisaient pour les ministres du Seigneur lui était plus sensible que les plus beaux cadeaux qu'on eût pu lui faire à elle-même.

M. Bailey ne resta qu'un an au Cap ; mais l'hospitalière demeure fut également ouverte à ses successeurs, MM. L.-Tourigny Kéroack et L.-O. Désilets.

Un des bonheurs de la jeune fille était de voir très souvent M. le grand vicaire Cooke, plus tard évêque, terminer au pont, son tour de voiture. Ami intime de M. Normand, M. le grand vicaire aimait à lui rendre ses visites et à bénir sa famille.

La santé d'Élisa avait toujours été délicate, et ses parents avaient été obligés, sur l'avis des médecins, de la placer dans un pensionnat, à la campagne.

Devenue cependant plus forte, en vieillissant, elle sollicita la faveur de venir à notre pensionnat. Son entrée est inscrite au registre de 1842. La nouvelle élève fut accueillie par la révérende mère Anastasie Cloutier de Saint-Stanislas, maîtresse-générale, religieuse éminemment douée sous tous les rapports, et qui avait eu l'avantage d'aller étudier chez les Visitandines de Georgetown.

Pour maîtresse de classe, elle eut la mère F. Dugré de Saint-François de Borgia. Élisa s'attacha à sa bonne maîtresse, et toute sa vie, elle conserva cette bonne amitié.

Parmi ses contemporaines au pensionnat, nous citons avec bonheur Mlle Clorinde Mondelet, devenue Mme A.-B. Routhier; Mlle Célina Buteau, Mme Gauvin; Mlle Flavie Gervais, sœur Saint-Olivier; Mlle Agnès Bernard; Mlle Bernardine Gagnon, Mme Joseph Gauvin; Mlle Lucy Coffin, Mme Lamothe; Mlle Hortense Fabre, Lady Cartier; Mlle Anna Cressé, etc., etc.

Un souvenir: la messe de minuit, cette année-là, fut bien solennelle. Comme il n'y en avait pas à la paroisse, M. le Dr Badeaux et M. Garceau, l'organiste, acceptèrent de chanter à la messe, dans la chapelle du monastère. M. Garceau fit même les frais de faire apporter son piano. Le chant du docteur était incomparable, et dans son chant du *Gloria* il enthousiasma toute l'assistance. Les religieuses et les jeunes pensionnaires n'avaient jamais entendu rien d'aussi beau. Toute la fête d'ailleurs était particulièrement belle.

Les élèves vêtues de blanc formaient une cour d'honneur à l'auguste petit Roi, cour toute remplie de recueillement, de modestie, de joie céleste et, à la communion, elles s'approchèrent de la table sainte pour y goûter ensemble les délices ineffables de la crèche et de l'autel.

Une autre grâce fort appréciée par cette grande élève si sage et si recueillie, qu'était Mlle Normand, fut celle de la retraite annuelle donnée du 18 au 22 mars. Les méditations furent faites par la mère Saint-Stanislas. La dernière, "l'Appel de Jésus", fit naître bien des émotions, et lorsqu'à la clôture de la retraite, toutes les élèves, un cierge ardent à la main, prononcèrent leur consécration à la sainte Vierge, bien fervents et sincères furent les serments d'amour de Mlle Normand.

Elle était entrée au pensionnat dans le but d'y étudier sa vocation. Sa modestie, sa fidélité, sa pieuse préparation à la réception des sacrements, son heureux caractère, tout, en un mot, chez elle, laissait prévoir que Dieu s'était choisi cette âme pour en faire un vase d'élection. Sa piété n'avait rien d'austère. Sa conversation était aimable et enjouée, son bon cœur attirait tout le monde.

Un beau jour d'été, les pensionnaires obtinrent la permission d'aller aux fraises. Élisa entraîna ses compagnes jusqu'à la maison paternelle. La bande joyeuse trouva plus que des fraises dans cette hospitalière demeure. Un succulent goûter au sucre et à la crême leur fut servi par Mme Normand, puis,

toutes reprirent avec entrain le chemin du monastère.

Mlle Élisa avait prié, médité, réfléchi : Dieu ne l'appelait pas à cette vie du cloître ; elle partit, laissant dans le pensionnat un parfum d'édification qu'à plus de soixante ans de distance, on respire encore avec bonheur. Dieu lui réservait un autre apostolat.

Ce qui édifia par-dessus tout toutes les personnes qui la connurent dans le monde, ce fut son souverain mépris pour toutes les vanités du siècle. Depuis sa première communion, jusqu'à sa mort arrivée dans sa cinquantième année, elle porta constamment du noir, et un costume uniforme : pour la rue, long manteau, coiffure mi-religieuse ; pour la maison, le fichu et la coiffe.

Sa fidélité à suivre un règlement de vie donné par son confesseur, impressionna aussi grandement ses proches et ses amies.

Le monde même ne vit pas sans émotion cette jeune personne bien douée sous tous les rapports, lui tourner le dos et faire fi de ses attraits. Il vint à elle. Plusieurs partis haut placés dans la société la recherchèrent en mariage. A tous, elle répondit qu'elle était promise à Jésus.

Dans l'intimité de la famille, elle était gaie, aimable, faisait volontiers la partie de cartes ; mais dès neuf heures, elle se glissait comme une ombre furtive et quittait le salon.

Lever matinal, messe quotidienne dès que sa famille fut à la ville, visite au saint sacrement, heures réglées pour les différents exercices de piété : telle était à l'extérieur sa vie pieuse.

Ses devoirs vis-à-vis les siens occupaient les autres heures du jour, car, active, intelligente, elle aidait tour à tour son père dans la rédaction de ses comptes, et sa mère dans les soins du ménage. Sa vie d'intérieur était des plus belles. Tous ceux qui l'approchaient subissaient une influence de paix, de douceur et de dévouement. Sans bruit, sans être remarquée, elle accomplissait son œuvre en silence, comme la clarté de l'étoile. Elle se dépensait, elle donnait, et tout cela avec une simplicité charmante. L'auteur des "*Paillettes d'or*" l'eut-il eue sous les yeux, qu'il n'eût pu tracer un portrait plus fidèle de l'ange de la famille. Elle répandait au foyer cette joie communicative qui faisait que chacun était heureux. Son père trouvait à telle heure, tel article qui semblait lui tomber naturellement sous la main, mais que sa fille avait placé à dessein; sa mère était exempte des préoccupations du ménage, une bonne âme avait tout prévu; les frères trouvaient à la dépense, au retour d'un voyage, tel mets apprêté à leur goût ; chose admirable, les contrariétés mêmes étaient prévues et arrêtées avant le moindre désaccord. Et la bonne grand'mère et la vieille tante Julie, de quelle affectueuse tendresse n'étaient-elles pas entourées? Elles pouvaient user et abuser du temps et de la patience d'Élisa: rien n'y paraissait.

Les bonnes œuvres avaient aussi une place marquée dans sa vie, tant il est vrai que la femme forte, qui sait s'affranchir des exigences des modes, des futilités de la toilette, et des heures sacrifiées aux visites

inutiles, trouve toujours du temps à donner aux pauvres de Jésus-Christ.

C'est même sa nombreuse clientèle de malheureux qui fit songer Mlle Normand à appeler à son aide les Sœurs de la Charité. Après des années de prière et d'attente, le ciel exauça ses vœux. Les Sœurs de la Providence arrivèrent en notre ville en 1864. D'après l'instigation de Mlle Normand, son père prit l'œuvre à cœur, et de concert avec M. le curé Baillargeon, bâtit leur premier couvent. Si l'un et l'autre disaient "mon couvent", c'est qu'ils étaient les premiers dans toutes les corvées, et que leur nom se trouvait en tête de toutes les listes de souscriptions.

En attendant la construction de l'hospice, les Sœurs occupèrent un logement temporaire sur la rue Royale, puis un autre, rue Saint-Sévère. Heureusement, la maison de M. Normand se trouvait à proximité, et Mlle Élisa veillait à tout; car au début, la situation était précaire. La jeune supérieure, Sr Marie de la Charité, trouva en elle une sœur et une amie; mais comme leur inexpérience à toutes deux était grande, en maintes circonstances, surtout dans les premiers soins à donner aux enfants de la crèche, vite, on appelait Mme Normand. De son côté, M. Normand voiturait meubles et provisions; Mlle Marie, sœur d'Élisa, avait le rôle de solliciteuse auprès des grosses bourses. A son retour, elle rendait compte à sa sœur.

"Ne va pas croire que j'aie été bien accueillie

partout. Monsieur un tel et un tel sont opposés à l'installation des sœurs en notre ville."

"Il n'en sera pas toujours ainsi," répondait la confiante Élisa.

De fait, à leur mort, ces messieurs laissèrent par testament des legs importants aux Sœurs de la Providence des Trois-Rivières.

Désormais, jusqu'à sa mort, Mlle Normand restera liée de cœur et d'âme à cette œuvre. En voici quelques autres qui profitèrent aussi de son zèle.

A la cathédrale, dans une chapelle latérale, il y avait une statue de Notre-Dame de Pitié. C'était à Mlle Normand que les citoyens devaient cette consolation. De concert avec Mlle Cooke, elle sollicita un peu partout des aumônes, donna le devant d'autel en marbre et entretint une lampe. Qui dira le nombre de mères qui sont venues épancher leur cœur aux pieds de "Mater Dolorosa"? Qui dira les pieux élans d'amour et de piété que firent naître dans les âmes les larmes de Marie désolée ?

Dans ces occasions, Mlle Normand n'oubliait pas ses mères Ursulines. Avant la bénédiction de la statue, elle la fit transporter au monastère. Toutes les religieuses sollicitèrent la faveur de la garder quelques jours.

Mlle Normand avait encore des industries pour attirer à Jésus des adorateurs. Gardienne d'une chaise pour l'adoration perpétuelle, elle recrutait de préférence ses associés parmi quelques citoyens assez en vue, mettant leurs heures pendant une messe : six

heures, sept heures, à leur gré. Comme ces messieurs n'entendaient que cette messe par semaine, outre celle du dimanche, assez souvent, elle les amena par là à l'entendre tous les jours, surtout en carême, car ce qui était possible un jour par semaine le devenait souvent les autres jours.

Elle était membre de l'association de la Bonne Mort et de l'archiconfrérie du saint Cœur de Marie ; mais dans toutes ces œuvres, elle n'acceptait qu'un rôle modeste et effacé. A la peine, oui ; mais jamais à l'honneur.

Pour aider à l'ensevelissement des pauvres, elle dirigeait une confrérie dite du purgatoire. Elle recueillait le vieux linge, et tous les effets pouvant être utilisés par sa charité, puis quand une malade indigente allait recevoir les derniers sacrements, elle préparait la chambre, fournissait des vêtements propres, et attendait, dans la masure, la visite de son Dieu, tout en disposant la mourante à la réception du saint Viatique.

La source qui alimentait son courage, la fontaine d'eau vive où son âme s'abreuvait, c'était la sainte Eucharistie, le soleil de ses dévotions, l'attrait de sa vie, son aimant, son bonheur. A cette époque, la communion n'était pas généralement pratiquée comme de nos jours. Mais si vive était la foi de Mlle Normand, si ardentes ses aspirations vers Jésus-Hostie, que son confesseur lui permit la communion quotidienne, à la grande édification de tous ceux qui en étaient témoins. Sa vie si bien remplie n'était qu'un rayonnement de celle de Jésus-Christ.

N'allons pas croire que la pratique de la vertu ne lui coûtât rien. Au contraire, son tempérament vif et prompt l'eût naturellement portée à l'impatience; mais elle se faisait violence, et pour dominer la nature, elle portait sur elle les livrées du Christ; haires et cilices. Elle avait aussi recours aux pratiques constantes de la mortification intérieure.

Pendant que cette âme généreuse travaillait ainsi avec zèle et persévérance à sa perfection, une âme sœur, sur un autre théâtre, gravissait son calvaire. A Saint-Hyacinthe, la mère Catherine-Aurélie fondait le monastère du Précieux-Sang. Mlle Normand ira souvent ranimer sa ferveur à ce foyer brûlant, dans une solitude de huit jours. Seuls, leurs anges gardiens, témoins des pieuses confidences de ces amantes de la croix, pourraient redire les nobles aspirations de ces deux âmes victimes qui ne voulaient vivre que de sacrifices et d'immolation.

C'est sans doute à la suite d'une de ces retraites que Mlle Normand vit combler son attente la plus chère: elle fit profession comme tertiaire isolée dans le tiers-ordre de saint Dominique.

Revenu au milieu des siens, autre Catherine de Sienne, elle continua son noble et fructueux apostolat de prière, de dévouement et de souffrance. La maladie minait son corps épuisé par les privations volontaires. Elle eut une longue et douloureuse maladie; ce qui ne l'empêcha pas de suivre d'esprit et de cœur l'œuvre de ses chères Sœurs de la Providence, qui, d'ailleurs, venaient puiser près de son chevet, conseil, encoura-

gement et consolation. La douce malade fut inspirée de demander à Rome, par l'entremise du Dr Bourgeois, pèlerin dans le temps à la ville éternelle, les reliques d'une sainte, pour la chapelle de la Providence. La demande fut agréée, et le docteur annonça l'arrivée du corps de sainte Bibiane.

Sr Marie de la Charité, qui souffrait des douleurs de son amie, voulut que les saintes reliques fussent déposées, en arrivant, dans la chambre de la pieuse donatrice, et que Mlle Normand demandât sa guérison. Sollicitée de toutes parts, elle acquiesça, mais à regret, aux désirs de tous, et elle mit pour condition qu'elle ne demanderait que quatre ans de vie. Le miracle désiré eut lieu, à la grande édification de tous ceux qui en furent témoins. La miraculée fut obligée, pour répondre à la piété et à la légitime curiosité d'un grand nombre de personnes de recevoir pendant plusieurs jours les visiteurs qui se présentaient. Elle le fit avec sa bonne humeur habituelle, protesta de sa confiance en Dieu et encouragea tout le monde à s'affermir dans l'esprit de foi. Elle poussa même la condescendance jusqu'à manger plusieurs cuillerées de soupe aux pois, en présence des visiteurs, et cela sans la moindre souffrance, bien que son estomac pendant des années, se fût refusé à garder les aliments même les plus légers.

La bonne nouvelle de cette éclatante guérison arriva au monastère des Ursulines, apportée, pour ainsi dire, par sainte Bibiane elle-même ; car Mlle Normand, fidèle à ses amies du cloître, avait demandé que nous eussions ces saintes reliques pendant un

triduum. Tout le personnel du cloître pria avec ferveur en présence de cette châsse où la jeune martyre prêche encore et toujours la pureté, l'amour et le sacrifice.

La miraculée reprit donc pendant quatre ans sa vie de bonnes œuvres. Le temps expiré, on eut dit que son ancienne maladie reprenait son cours. En effet, les abcès intérieurs qui se formaient, la mirent en peu de temps aux portes de la mort. On lui prodiguait inutilement les soins les plus empressés. Le médecin, le Dr G. Badeaux, ayant ordonné des cantharides, elle pria ses garde-malades de la laisser seule un instant. Elle enleva alors le cilice qu'elle portait continuellement, et quelques jours après, le remit à son confesseur, le rév. L.-Sév. Rheault, afin que le secret de ses austérités ne fût pas dévoilé.

Les bonnes sœurs qui ne quittaient pas la vénérée malade, lui disaient: "Allez-vous nous laisser sitôt ? Vous nous êtes encore trop utile. Restez avec nous." Et les parents joignaient leurs instances à celles des religieuses. M. le grand vicaire Caron, témoin de cette désolation générale, leur dit: "Il nous reste une dernière ressource, c'est de télégraphier au Saint-Père, Pie IX, lui demandant un nouveau miracle." La proposition fut agréée. Il faut avoir été dans cette chambre de malade, nous dit une personne alors présente, pour se faire une idée de l'émotion générale, pendant l'attente de la réponse. Elle arriva. C'était un message de préparation au deuil. Le Saint-Père disait aux parents en pleurs de se soumettre au dé-

cret divin. La chère malade leva les yeux au ciel, en signe d'actions de grâce, et bientôt la mort mit fin à son pèlerinage terrestre. C'était le 21 mars 1874.

Des mains pieuses lui mirent ses habits religieux préparés longtemps à l'avance, et toute la ville voulut voir "la sainte". C'était ainsi qu'on la nommait. On lui fit de magnifiques obsèques. Son corps repose dans les voûtes de la cathédrale, et son cœur, dans la salle Sainte-Élisabeth de l'hôpital Saint-Joseph. [1]

Elle a accompli sa part de bien, comme la rosée qui arrive la nuit sans que personne ne la remarque, et qui disparaît quand vient le jour, non sans avoir laissé, au centre de la fleur ou à la racine de l'herbe, la goutte d'eau qui rafraîchit et vivifie. La nouvelle sève de vie qui circule dans les œuvres qu'elle a eues à cœur est là pour attester la fécondité de son œuvre et la puissance de son intercession auprès de Dieu.

[1] Quelques-uns attribuent à sa protection spéciale l'heureux succès de plusieurs opérations chirurgicales difficiles, faites dans cette salle par son neveu le Dr L.-P. Normand.

SR AGNÈS DE JÉSUS

PREMIÈRE SUPÉRIEURE DU COUVENT DU PRÉCIEUX-SANG
AUX TROIS-RIVIÈRES

1852-1890

"Heureux ceux qui lavent leur
robe dans le sang de l'Agneau."
(*Apoc.* XXII, 14.)

Georges Gouin, le père de Mlle Mary Gouin dont nous allons écrire la biographie, descendait d'une famille originaire du diocèse de Poitiers, [1] et épousa

[1] Mathurin Gouin, l'ancêtre de cette famille au Canada, naquit vers 1636, à Saint-Jean d'Angely, diocèse de Poitiers. Il se maria aux Trois-Rivières, en 1663, avec Madeleine Vien, âgée de treize ans.

Sur la carte cadastrale de 1709, d'après M. Sulte, quatre terres à Sainte-Anne de la Pérade portent le nom de Gouin.

Une tige de l'arbre est transplantée au Détroit; et là-bas, en ce second Canada, la floraison est tout aussi belle. En 1807, cinq des meilleures terres appartiennent aux Gouin, et le plan de la ville, pour cette même année, donne les rues Beaubien, Rivard, Gouin.

A Batiscan, Louis Gouin, fils de Mathurin Gouin, marié à Jeanne Marchand, continue la lignée. Il est l'ancêtre de l'honorable Lomer Gouin, premier ministre de la province de Québec. Les Gouin alliés aux Rousseau et aux Laflèche, ont toujours occupé des postes de confiance dans le district des Trois-Rivières.

Louis-Joseph Gouin, arrière petit-fils de Mathurin, né à Sainte-Anne de la Pérade, s'établit à la Baie du Febvre. Après la mort de sa première femme, Élisabeth Gouin, il épousa, en 1780, Catherine Rousseau. C'était un homme actif et entreprenant; ainsi que nous l'apprend une note manuscrite de M. l'abbé J.-Elz. Bellemare, curé de la Baie du Febvre; il était marchand, représentant du comté de Buckingham et seigneur du fief Courval. Il eut pour fils François, aïeul de la Sr Agnès de Jésus, dont nous écrivons la vie.

Monsieur François Gouin tenait un hôtel à la Baie du Febvre, et un magasin à Saint-Zéphirin.

aux Trois-Rivières, le 4 juin 1850, Mlle Caroline Méthot, fille unique de Pierre Méthot et d'Agathe Rousseau.

Douze ans après son mariage, dans l'automne de 1862, Mme Georges Gouin nous confiait sa fille aînée agée de dix ans. S'il est permis de dire que notre pensionnat a eu son Louis de Gonzague, nous le trouvons dans cette aimable et pieuse enfant.

L'arrivée de la jeune Mary fut accueillie avec une joie universelle dans le monastère. Sa bonne maman avait été notre élève, il nous semblait, tant les années s'écoulent vite dans le cloître, que Mlle Caroline Méthot ne venait que de nous quitter, et déjà

Jusque là, cette famille avait été entièrement catholique; malheureusement pour François, il épousa une protestante, Lucinda Slicer, fille d'un employé des forges de Batiscan. Ils eurent de nombreux enfants, dont quelques-uns furent catholiques et les autres anglicans.

Georges, l'ainé, se dirigea vers Québec où il travailla le bois en attendant qu'il en fit le commerce.

"M. Georges Gouin, écrit M. Sulte, était bon, sous un extérieur assez rude, et un air préoccupé. Il avait la conception des grandes affaires, mais faute d'instruction suffisante, il se fatiguait trop: aussi disait-il que c'était "terrible de toujours jongler."

"Il avait pour teneur de livres son frère Charles qui lui épargnait le tracas des chiffres, mais il était seul aux prises avec la correspondance, ce qui l'obsédait sans cesse. Vers 1860, il me prit dans son bureau. Nous eûmes à écrire en public sur des questions de coupes de bois, estacade, flottage de billots. Je mis au jour l'argumentation qu'il me fournissait. Il eut gain de cause et m'en félicita plus d'une fois.

"Je suis parti pour la frontière trois fois et à chaque coup, M. Gouin se trouva sur le quai avec un dix piastres qu'il mettait dans ma main.

"M. Gouin travaillait avec une ardeur et une persistance extrême. Néanmoins, lorsqu'il se faisait un éclairci dans la besogne, il disait en riant: "Faisons les fous, congé partout, dispersons-nous!" Et nous fermions le bureau pour le reste de la journée.

elle nous emmenait cette gentille enfant. C'était parmi les anciennes religieuses à qui verrait, choierait la blonde enfant.—"C'est la petite fille de notre chère Caroline!"—et les souhaits de bienvenue et les maternelles caresses pleuvaient sur la petite Mary. Grands yeux pensifs, traits réguliers, teint frais et rosé, manières délicates, politesse aisée, tout prévenait en faveur de la nouvelle élève, qui se trouva tout de suite à l'aise dans le milieu où elle allait vivre.

En la voyant, nous avions pressenti que le Seigneur avait élu cette petite âme pour son épouse, et qu'il se réservait les prémices de ses affections.

Aussi, toute jeune qu'elle était, elle avait déjà un profond attachement pour tout ce que signifie le mot devoir: toutes ses maîtresses et ses compagnes, pendant cinq années consécutives, ne le lui verront jamais enfreindre. L'année pendant laquelle elle se prépara à sa première communion fut pour elle une année de grâces exceptionnelles: son intelligence précoce allait au-devant des explications de ses maîtresses; son petit cœur avide d'amour s'épanchait au pied de l'autel, invitant avec ardeur Jésus-Hostie, à venir établir sa demeure dans son âme. Communier! communier! c'était le grand désir de cette angélique enfant. Et toutes les facultés de son âme se tournaient instinctivement vers les choses du ciel. Elle cherchait à rendre, en récréation, les jeux moins bruyants et plus utiles. Elle suivait les catéchismes avec autant de zèle que de fruit. Son caractère réfléchi lui faisait apporter à la grande action de sa première communion une

sérieuse préparation intérieure. Ce fut le 9 avril 1863 qu'elle participa pour la première fois au banquet eucharistique: les grâces extérieures dont Dieu avait doué cette aimable enfant, sa modestie angélique, brillaient plus que jamais, en ce jour, où sa petite âme était si heureuse.

Notre bon père chapelain, le très rév. Chs.-Ol. Caron, vicaire-général, déposa sur ses lèvres d'enfant, au matin de sa vie, la blanche hostie de la première communion; vingt-sept ans plus tard, il illuminera encore des rayons de la présence de l'Eucharistie le beau soir de son dernier jour; il lui administrera le Viatique consolateur où Jésus, dans un dernier baiser, donne à son épouse le gage de l'union éternelle.

Nous ne saurions l'assurer positivement, mais tout nous porte à placer, à l'époque de sa première communion, une offrande généreuse d'elle-même, dans une pensée d'immolation, un avant-goût de sa belle vocation de victime; elle y fut portée par un appel secret du Cœur de Jésus qui la sollicitait de prier pour la conversion de plusieurs membres de sa famille qui étaient protestants. Si, par la suite, on surprit, sur sa figure, un regard un peu mélancolique, il faut l'attribuer à cette cause. Naturellement affectueuse et tendre, elle aimait les siens de toute l'affection de son cœur; ceux ci le lui rendaient avec usure, mais par cela même que quelques-uns étaient protestants, l'amour de Mary fut un amour souffrant. Elle craignait d'être séparée éternellement de quelques membres de sa famille.

Déjà on le voit, dans un âge si tendre, elle aimait en Dieu et pour Dieu. Ses prières avaient un but précis: la conversion des âmes; et pour obtenir cette grâce, elle s'engagea à être constamment fidèle au devoir. Cette résolution, elle l'a gardée intacte, avec une fermeté de volonté, une énergie qu'on n'eût pas soupçonnée dans une si jeune enfant.

On se plaint aujourd'hui, avec raison, qu'il n'y a pas de caractères, que beaucoup de jeunes filles sont inconstantes, et, suivant l'exprssion énergique, mais un peu blessante d'un prédicateur distingué, "qu'elles ont des cœurs de beurre". Mary n'entrait pas dans cette catégorie, c'était un caractère ferme, bon, énergique, voulant le bien, et parvenant à le faire sans qu'il y eût jamais dans sa vie d'écolière, non-seulement un mois, une semaine, mais un seul jour, pendant lequel elle se ralentît de sa résolution première.

C'est ainsi que cette enfant, à peine au seuil de la vie, mais déjà femme forte par l'esprit et par le cœur, s'avançait courageuse et aimante dans les sentiers de la simplicité, de l'amour de Jésus et de l'obéissance.

Cette piété précoce, cette fidélité aux prévenances de la grâce, nous l'attribuons, en grande partie, aux prières maternelles répandues sur son berceau. La pieuse madame Gouin apprit elle-même à sa fille les premiers éléments de la foi et de l'instruction. Qu'il est puissant et doux cet enseignement des mères! Mary en subit l'influence, et son âme s'initia aux douceurs de la piété, en même temps que son cœur s'ouvrit à l'affection filiale la plus vive. En entrant dans le cloître

ses nobles aspirations pour le bien ne pouvaient que grandir; le sillon si bien préparé ne pouvait que faire germer et croître les bonnes semences que ses maîtresses allaient y déposer.

Les progrès de Mary, dans ses études, furent remarquables, ses succès brillants; mais les couronnes et les lauriers qu'elle cueillait aux séances qui terminent l'année scolaire, en faisant l'orgueil et la joie de ses bons parents, ne faisaient qu'ajouter un charme de plus à sa candeur angélique.

Une fois entre autres, dans un problème d'algèbre, monsieur le grand vicaire Caron, qui l'interrogeait, voulut lui faire substituer un signe algébrique à celui qu'elle avait tracé, mais elle expliqua avec une telle modestie, et en même temps avec une assurance si ferme, le pourquoi de son opération, que le signe fut maintenu, au grand applaudissement de l'auditoire et avec les félicitations de monsieur le grand vicaire lui-même. La géographie et l'astronomie étaient ses sciences préférées, et les problèmes de la classe sur les globes terrestre et céleste n'avaient plus de secrets pour elle. Ce n'est pas qu'elle s'appliquât à telle ou telle branche, à l'exclusion des autres; toutes les matières du programme tant anglais que français étaient cultivées par elle, avec la même ardeur.

Est-ce à dire que pendant ces années d'étude, cette élève modèle ne rencontra sur sa route qu'un chemin jonché de fleurs? Loin de là. Notre vénérée Mère Saint-Borgia, qui était alors maîtresse-générale, ne croyait pas à une vertu qui n'avait pas été éprouvée;

aussi avait-elle soin de distribuer à propos l'éloge ou le blâme, et plus souvent le dernier que le premier. Si, Mary toujours au devoir, toujours à la règle, ne méritait pas ces réprimandes, elle se trouvait comprise dans les admonitions faites à la division en général ; et, comme il arrive ordinairement que les moins coupables sont celles qui prennent plus largement leur part, on voyait alors Mary humble, peinée, soumise ; cependant, jamais un mot de blâme ou de critique ne vint effleurer ses lèvres. Elle craignait beaucoup mère Saint-Borgia, qui affectionnait pourtant une élève dont les vertus précoces et les brillants talents faisaient honneur au pensionnat. Mais, nous l'avons dit, cette dévouée maîtresse avait sa manière à elle de former l'enfance, et celles qui sont passées sous son gouvernement avaient un avant-goût du noviciat le plus régulier. Cette crainte fut pourtant une épine pour le cœur affectueux de Mary ; heureusement qu'elle rencontra dans ses autres maîtresses l'affectueuse et maternelle tendresse qui tempéra ce que la crainte eût eu de trop amer.

Par la suite, elle estima toujours beaucoup mère Saint-Borgia qui avait des titres réels au respect et à la reconnaissance de ses élèves ; mais elle sentait surtout son cœur battre d'une émotion indicible au souvenir de la mère Annie Ryan de Saint-Stanislas, sa maîtresse d'anglais, des mères Marie de la Nativité, Sainte-Philomène et autres, à qui elle se plut si souvent à le redire. Le fait suivant nous fera comprendre l'étendue de son mérite dans la fidélité au règlement.

Fréquentant nos classes, en qualité de demi-pensionnaire, elle devait être rendue à huit heures du matin. Bien qu'elle demeurât à plus d'un mille du couvent, jamais elle n'a été en retard ; au contraire, ses compagnes qui arrivaient tour à tour la voyaient invariablement à son poste, le livre en mains, se préparant par l'étude à la classe qui allait suivre. Comment expliquer cette arrivée matinale ? Dans la belle saison, elle partait de chez elle peu après six heures, entendait, en passant à l'église paroissiale, la messe de sept heures, puis, se trouvait à temps pour l'ouverture des classes. En hiver, ses bons parents la faisaient conduire en voiture. Cette attention de leur part devenait une souffrance pour elle, car ne voulant pas favoriser une compagne plus qu'une autre, en la faisant monter en voiture avec elle, elle se voyait contrainte de partir seule : tout égoïste que cette manière de faire pût paraître, elle la préférait, dans sa prudence, à toute autre. Toutes les élèves, depuis la plus âgée jusqu'à la plus jeune, l'aimaient sincèrement ; c'était un ange de paix et de bonté, n'ayant jamais le moindre démêlé avec qui que ce fût ; pourtant les occasions ne manquaient pas. La société trifluvienne était alors très divisée par les luttes électorales dans lesquelles M. Georges Gouin, son père, prenait une part des plus actives. Comme elle retournait dans sa famille tous les soirs, elle était nécessairement au courant des affaires du jour. En récréation, ses compagnes disaient hautement quel parti avait leurs sympathies, cependant Mary ne se trouva jamais enve-

loppée dans la plus légère difficulté ; aucune élève n'eût voulu lui causer le moindre déplaisir ; toutes l'affectionnaient comme une sœur, toutes la vénéraient déjà comme une petite sainte.

Elle avait une amie, sa compagne de classe, sa rivale en vertus, caractère vif et bouillant, cœur d'or, mais tout de feu que tempérait la sage amitié de Mary, qui, quoique plus jeune, remplissait le rôle de l'aînée. A les voir ensemble, nous nous figurions saint Basile et saint Grégoire de Nazianze. Leur union si étroite n'avait qu'un but : se porter l'une l'autre à aimer davantage le bon Dieu et son immaculée Mère.

La dévotion de Mary envers la sainte Vierge fut celle d'une enfant affectueuse pour la plus aimante des mères. Le plus doux souvenir qu'elle emporta du pensionnat, après celui de sa première communion, fut celui du jour heureux et béni où elle s'enrôla sous la bannière de Marie, où elle put se nommer "son enfant". Ce jour brilla pour elle le 13 mai 1867, et elle le regarda toute sa vie comme un jour de grâces signalées, dont l'anniversaire béni lui resta toujours cher. La cérémonie de sa consécration à Marie eut lieu avec pompe et éclat dans la chapelle extérieure du monastère. Cette consécration si sincère qu'elle fit d'elle-même à notre Mère du ciel, bien souvent elle la renouvela depuis avec ferveur. Son ruban bleu et sa médaille restèrent ses plus beaux joyaux, ceux qui plaisaient davantage à son cœur pieux, à sa douce et sage simplicité.

Le mois de Marie était pour elle un mois de consolation, elle était heureuse d'en réciter les prières à haute voix avec un accent de piété qui impressionnait toujours ses compagnes. Tous les jours, elle récitait le petit office de l'Immaculée Conception, mais comme le temps qu'on accordait à la visite au saint Sacrement, se trouvait quelquefois n'être pas aussi long, une compagne de Mary à qui elle avait inspiré la même dévotion, lui demanda ce qu'elle faisait lorsque la maîtresse donnait le signal pour partir avant que son office fut terminé.

"Je me lève aussitôt, répondit-elle, en priant mon bon ange de le finir pour moi."

Le fait suivant nous donnera une idée de l'empire qu'elle avait sur elle-même. Étant placée dans l'église sur le premier banc d'une tribune, sa voisine laissa tomber son livre de prières sur un jeune enfant qui se trouvait au-dessous. Ce dernier fut tellement surpris du coup, qu'il fit un bond extraordinaire et sauta à plusieurs pieds de sa place ; ce petit incident avait été une cause d'hilarité générale pour les élèves qui en avaient été témoins. Seule, Mary conserva son sang-froid, et d'un regard suppliant, elle conjura ses compagnes de regarder le tabernacle, les rappelant ainsi au respect dû à la présence de Dieu.

Ce même amour pour Notre-Seigneur lui faisait savourer avec ardeur toutes les instructions et les exhortations qu'elle entendait : on la voyait alors immobile, se livrant à une douce contemplation.

Un autre fait qui nous fait connaître son énergie.

Les jours de communion, en hiver comme en été, le règlement voulait que les demi-pensionnaires fussent rendues au pensionnat dès six heures du matin, afin de faire la préparation à la sainte communion avec les pensionnaires. Mary fut toujours fidèle au rendez-vous, et elle n'était jamais si heureuse que lorsqu'on lui accordait une communion de plus.

Elle avait une jolie voix et faisait partie du chœur. A l'époque des quarante-heures, qui se célébraient alors dans notre chapelle dans les derniers jours du carnaval, la directrice du chant, qui savait qu'elle demeurait loin, lui avait refusé la permission de se rendre pour chanter à la messe de six heures et demie. Ce refus lui fit une peine bien sensible. Dans la journée, elle s'approchait de ses compagnes en disant : "Que vous êtes heureuses ! Vous avez pu, vous, chanter ce matin les louanges du bon Dieu ! moi, on m'a refusé cette faveur.....!"

S'il y avait une bonne œuvre à faire, par modestie elle n'en prenait pas ordinairement l'initiative, mais elle secondait admirablement les zélatrices.

C'était l'usage d'habiller, pendant l'hiver, une enfant pauvre ; Mary donnait alors une de ses robes les plus propres ; voyant Jésus dans les pauvres, elle l'honorait, et n'eut pas voulu lui offrir ce qu'elle n'eût pas voulu porter.

On conçoit ce que cette élève modèle était pour tout le pensionnat ; on devine la peine, les larmes et les regrets qui accompagnèrent son départ. Bien des adieux ont été prononcés aux séances de fin d'année,

mais ceux de 1867 n'ont jamais été oubliés. Les deux finissantes étaient Mlles Estelle Duval et Mary Gouin.

Cette dernière n'avait que quinze ans ; à cet âge où tout n'est que mobilité et impressions passagères, elle prit de fortes résolutions dictées par une grande intelligence et un cœur généreux. Ange du devoir au pensionnat, elle le fut aussi dans sa famille et dans la vie religieuse.

L'affectueuse tendresse de ses mères Ursulines suivit leur ancienne élève; celle-ci, de son côté, n'oublia pas son "Alma Mater". Elle y revenait, et, dans ses visites au parloir, toujours trop courtes au gré de ses désirs, elle revivait, pour un moment, la vie si douce d'autrefois. Quel bonheur pour ses mères de constater que leur Mary était encore la même : modeste, simple dans sa mise, fidèle à ses devoirs, pieuse comme un ange. Les occasions de distractions et même de dissipation ne lui manquaient pourtant pas. La position de sa famille, dans la ville, était honorable et ses parents vivaient dans l'aisance; de plus elle était remarquablement belle, et elle s'était acquis la sympathie universelle par sa bienveillance. Heureusement une mère prudente et chrétienne veillait sur le trésor que le ciel lui avait confié. Elle ne lui défendit pas de voir un monde où elle allait briller, mais elle la prémunit d'avance contre les écueils qu'elle pouvait y rencontrer.

Sa mise était toujours des plus modestes et très unie: sa plus grande toilette ne fut qu'une robe de

soie noire. Par contre, elle avait étendu le cercle de ses charités; elle avait placé chez nos bonnes sœurs de la Providence une vieille personne infirme, dont elle payait la pension en ajoutant à ses économies les aumônes qu'elle sollicitait tous les mois de quelques dames charitables. Cette vie pieuse et vraiment chrétienne la préparait à connaître et à suivre sa vocation qu'elle étudiait avec soin.

Il y eut des luttes: combat de l'amour filial et et aussi enchantements d'un monde qu'elle devait mépriser plus tard, mais qu'elle ne voyait pas alors d'un trop mauvais œil. Heureusement son directeur de conscience était là. Il guidait son enfant, et lui montrait le devoir; sa voix sage et expérimentée trouva un cœur docile.

Une grande joie fut donnée à Mary avant qu'elle renonçât complètement au monde. Son père s'était fait bâtir une jolie résidence à quelques pas du monastère. Elle y choisit une chambre ayant vue sur le couvent; et, depuis ce moment, elle vivait par le cœur autant dans le cloître que dans sa famille.

Elle était aussi, dès cette époque, adonnée à l'exercice de la méditation. Son grand attrait pour la prière lui avait fait fixer l'heure de son lever à quatre heures. Elle s'habillait aussitôt et se rendait dans notre chapelle, où elle unissait ses prières à celles des religieuses. Sa bonne maman, qui veillait sur la santé de son enfant, lui interdit le lever matinal, le retardant d'une heure. Ce fut une grande peine qu'elle nous confia: "Combien j'en souffre!" disait-elle. L'ha-

bitude de la prière et de l'union à Dieu lui avait fait prendre en horreur toute lecture frivole. Elle disait même un jour à une amie qui la visitait: "Pour moi, je ne sais plus lire que l'Imitation de Jésus-Christ. J'y trouve un aliment pour mon âme, tandis que les autres livres me sont insipides." Son âme s'élevait ainsi de degré en degré vers le sacrifice plus complet demandé par Dieu.

Un jour, elle vint nous faire ses adieux. Sa vocation était décidée. Dieu l'appelait à la vie contemplative, et c'était au monastère du Précieux-Sang de Saint-Hyacinthe que l'appel divin la conviait. "N'allez-vous pas, disait-elle, mes chères mères, me trouver bien ingrate en apprenant ma décision?... Que de fois j'ai fixé mes regards sur votre cloître aimé; j'eusse voulu y ensevelir mes jours, mais une voix me dit que Dieu ne me veut pas ici. L'enseignement de la jeunesse se dresse devant moi comme une tâche au-dessus de mes aptitudes, et mon courage s'évanouit. Voilà pourquoi je pars, voilà pourquoi je vous dis adieu.

—Mon enfant, lui répondit mère de Chantal, Dieu a différents parterres où il place ses élus; il vous en choisit un tout embaumé de son Sang divin; remerciez-le de sa prédilection à votre égard, et priez-le toujours pour nous, qui ne vous oublierons pas."

Lorsque Mary fut rendue dans sa chère solitude, Mme Gouin, dont le cœur saignait de cette séparation, venait nous parler de sa fille aimée, devenue Sr Agnès de Jésus. C'était une consolation pour cette mère aimante, et pour nous c'était un véritable bon-

heur d'entendre raconter les prodiges de la grâce dans cette âme d'élite.

Nous partageâmes les douceurs ineffables du jour de sa profession, et nous étions toujours heureuses quand un mot du cœur venait nous dire que l'aimante victime n'oubliait pas son couvent de sainte Ursule.

Les années s'étaient écoulées. Un jour une bonne nouvelle réjouit le monastère des Ursulines des Trois-Rivières: un essaim de vierges réparatrices du Précieux-Sang va venir s'établir dans la cité trifluvienne. Le jour est fixé. Le 24 mai 1889, sous les auspices de Notre-Dame Auxiliatrice, s'ouvrira un nouveau monastère, sous le vocable de Gethsémani. Sœur Agnès de Jésus, notre Mary, allait revenir, supérieure de la nouvelle communauté, parmi notre bonne population. La veille de leur installation, Mary passa la nuit sous notre toît, et les heures de la récréation du soir s'écoulèrent bien trop vite au gré de nos désirs. Elle avait tant à nous dire, et nous étions si heureuses de la revoir !... Elle partit le lendemain emportant nos meilleurs vœux pour sa belle fondation. [1]

Gethsémani est pour nous comme un prolongement du cloître *ursulin*. Quand cessent ici les adorations, elles se continuent là, et nous vivons ainsi, unies de prières, de cœur et d'intention.

[1] Au sujet de cette fondation, il s'était passé une scène touchante. Mme Gouin avait réuni ses trois fils, dont deux étaient mariés et pères de famille. "Votre sœur, leur dit cette mère chrétienne, a reçu sa part d'héritage. Son père lui a payé sa dot, à son entrée au monastère du Précieux-Sang de Saint-Hyacinthe. Vous êtes en droit, chers fils, de vous attendre, qu'à ma mort, je partagerai entre vous les biens qui me restent. Cependant, si vous y

Maintenant, hélas ! quand nos regards se portent vers cette solitude embaumée, quand la pensée y compte les êtres chers qui l'habitent, il en manque un. C'est dans une tombe qu'il faut chercher Mary Gouin, "l'ange du devoir". Au ciel, la mère Agnès de Jésus a reçu la récompense de ses douces vertus, de son courage héroïque, le 31 mai 1890.

Sa mort a été celle d'une prédestinée. A Mgr Laflèche, qui la visitait dans sa dernière maladie, elle dit : "J'ai faim, Monseigneur, d'aller voir Jésus." Comme Sa Grandeur lui demandait si elle ne craignait pas les jugements de Dieu.

"Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu, moi, pour en avoir peur ?" Et elle se reprenait à soupirer après la vision divine.

M. le chanoine N. Caron, curé de Yamachiche, qui fut chapelain du Précieux-Sang, nous écrit : "Quand j'ai dirigé, mère Sainte-Agnès, mère Sainte-Anne, je vous avoue que j'étais mal à l'aise : elles me dominaient trop par leurs vertus. Elles doivent être bien hautes dans le ciel. Si leur pauvre confesseur peut seulement parvenir à entrer où elles sont ! "

C'est le vœu que nous formons tous pour nous, nous aussi, et qu'elle nous aidera certainement à réaliser.

consentiez, je donnerais cette maison et le terrain adjacent pour fonder un monastère du Précieux-Sang.

— Cette propriété vous appartient, chère maman ; disposez-en comme il vous plaira. Si vous la donnez aux religieuses du Précieux-Sang, nous nous estimerons bien honorés de contribuer à cette bonne œuvre, et de ce que Dieu daigne choisir notre maison pour y abriter ses épouses."

SR JOSÉPHINE DU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

CARMÉLITE

1858-1887

"Je vous ai introduit dans la terre du Carmel pour manger les fruits qui s'y trouvent."
(Jérémie, 2. 7.)

Voici une humble petite fleur épanouie à la douce et pure lumière du Cœur de Jésus; aussi s'exhalait-il de sa blanche corolle, un parfum de si suave odeur qu'il a pénétré jusqu'aux cieux et que les anges se sont hâtés de la cueillir..... Puisse ce simple récit être tout entier à la gloire de ce Cœur sacré qui veut nous faire voir en cette chère enfant un exemple frappant des merveilles de sa grâce!

Mlle Joséphine Genest naquit aux Trois-Rivières, le 7 janvier 1858, de parents aussi distingués par leur piété et la noblesse de leurs sentiments que par leur position sociale.

Laurent, notaire, aïeul de Joséphine, habitait au commencement du siècle dernier la paroisse de Gentilly, comté de Nicolet.

Nous le trouvons alors agent de seigneuries et capitaine de milice. Il fit la guerre de 1812 comme adjudant et ne rentra chez lui qu'après la victoire de Châteauguay. Affable, actif, intelligent et d'une probité universellement reconnue, il méritait et avait acquis la confiance publique. En 1810, il se maria avec

Marie-Anne, fille de Jean-Baptiste Panneton, riche cultivateur de l'endroit. Ils eurent onze enfants dont Laurent-Ubald-Archibald était le neuvième.

Tous acquirent une honnête aisance, et, à l'exception de Mlle Théophile, qui mourut célibataire chez son frère, tous contractèrent d'honorables alliances. L'un d'eux, Charles-Borromée, avocat et membre de la législature de Québec, mourut à quarante et un ans, au début d'une brillante carrière.

En 1846, Laurent succéda à son père, comme agent des seigneuries ; mais en 1851, il commença son droit à Montréal. Reçu avocat en 1853, il pratiqua en société avec Toussaint Peltier et l'honorable Joseph Bourret. Le 21 janvier 1851, il épousa Emma McCallum, alliée par sa mère aux familles Baby, Raymond, Masson, et à plusieurs autres. La même année, il fut nommé greffier de la paix aux Trois-Rivières.

De son mariage avec dame Emma McCallum, M. L.-U.-A. Genest eut douze enfants. Marie-Anne, qui réside à la Providence, à Montréal, est l'ainée de Joséphine, dont nous écrivons la vie. Après elle, naquirent Charles, Florence, Bertha, Edgar, Samuel, Marguerite, Jeanne d'Arc, Armand, Yvonne et Laurentine.

Charles mourut à quatorze ans ; Edgar, à dix ans ; Marguerite, à sept mois et Jeanne d'Arc, à trois ans.

Joséphine grandit au milieu de cette nombreuse famille, recevant de ses parents une affection vive et forte, recevant d'eux aussi les bons exemples qu'elle devait

donner à son tour à ses frères et à ses sœurs. Comme sainte Thérèse, elle pourra écrire : "Je les chérissais tous de l'affection la plus tendre, et ils me payaient de retour. Toutefois, il y en avait un que j'aimais plus que les autres !" C'était Charles, né un an après elle. Tous deux, dès l'âge le plus tendre, s'excitèrent mutuellement à la piété. Ensemble, ils se construisaient des oratoires et ornaient les petits autels élevés de leurs mains. Le petit frère surtout ne songeait qu'à ce genre d'amusements. A cette intention, il mettait de côté tout l'argent qu'on lui donnait pour ses menus plaisirs. A treize ans, il avait quinze piastres dans son trésor. Il en acheta une couronne pour la sainte Vierge de la cathédrale. Le diadème fut béni par Mgr Laflèche, le dernier jour du mois de Marie, et placé sur la tête de la madone par le donateur. Joséphine assista à cette pieuse cérémonie, toute ravie de joie, ce fut le plus beau souvenir de son amitié fraternelle. Charles était délicat, sa santé chancelante : ses études en souffraient. Un jour, sa mère lui dit : "Mon bon petit Charles, toi qui aimes tant les chapelles, tu vas prendre bien du temps à devenir évêque, si les classes ne marchent pas plus vite que cela."

—Eh bien, maman, répondit-il, en regardant sa mère de ses deux yeux bleus si sympathiques, si je ne puis être évêque, je me mettrai bedeau ; je serai toujours dans l'église."

Un an plus tard, Dieu l'appelait à l'église du ciel. Joséphine ressentit vivement cette pénible séparation.

Cependant, à la vue du chagrin de sa famille, elle songea à faire taire son cœur, et sa belle humeur résignée, reprit le dessus.

Dans la famille, sa gaieté, son amabilité, sa complaisance, gagnaient facilement les cœurs. La plus douce soumission et l'oubli d'elle-même étaient les traits les plus saillants de son beau caractère.

Entrée au pensionnat le 2 septembre 1867, Joséphine se fit remarquer par sa politesse exquise et son excessive bonté. Encore dans un âge tendre, elle parlait facilement les deux langues, ce qui lui donnait l'avantage de consoler les nouvelles élèves, aussi bien celles parlant l'anglais que celles parlant le français; si quelques-unes versaient quelques larmes en entrant pour la première fois dans le cloître, l'aimable enfant accourait auprès d'elles, leur sacrifiait ses propres amies et s'efforçait de leur faire comprendre et sentir qu'elles se trouvaient dans une nouvelle famille où régnaient encore la charité et même la gaieté.

Avide de se donner et de se prodiguer à toutes, elle avait une consolation pour toute tristesse, un remède pour toute blessure; plusieurs de ses compagnes de pension se rappellent encore aujourd'hui la délicatesse et la douce charité de ses bons procédés à leur égard. En classe ses maîtresses ne l'ont jamais trouvée en faute; si parfois une leçon n'était pas parfaitement sue, avant de la réciter, elle donnait ses excuses avec une humble et respectueuse soumission.

Aux heures de récréation, aimable et enjouée, elle aimait pourtant, toute jeune qu'elle était, quelque

moments de conversation suivie ; elle s'asseyait auprès de la maîtresse de division et lui demandait d'une manière indirecte quelques conseils. Il s'agissait un jour de vocation..... , sujet intéressant par excellence parmi les pensionnaires. Joséphine surtout y apportait un intérêt très marqué. "Que dois-je faire, mère, pour connaître la mienne ?

—A votre âge, ce que vous avez de mieux à faire, mon enfant, c'est de prier un peu tous les jours à cette intention et de chanter de temps à autre ce cantique à saint Joseph :

"O Joseph, sois aussi mon père,
Sois mon ami, mon confident,
N'es-tu pas l'époux de ma Mère ?
Moi, je t'aime d'un cœur d'enfant !
Ah ! daigne me choisir toi-même
L'état que je dois embrasser.
De Dieu la volonté suprême
Est tout ce que je veux chercher."

Très dévote à saint Joseph, ce cantique lui plut beaucoup, et elle se donna sans tarder une peine extrême pour l'apprendre. Sa piété, d'ailleurs, était exemplaire, aussi l'heure de l'instruction religieuse la trouva toujours attentive et recueillie. Malgré sa grande jeunesse, Joséphine gardait toutes les bonnes paroles de mère Sainte-Philomène dans son cœur et s'efforçait d'y conformer sa conduite.

Un jour, elle entendit ces mots : "Celui qui prie bien, vit bien". "Mes enfants, disait la maîtresse, je suis persuadée que toutes vous voulez bien prier.

Mais, n'arrive-t-il pas bien souvent que, préoccupées de vos jeux, de vos études, vous vous agenouillez, la tête encore remplie de distractions ? Votre prière ne s'achève-t-elle pas parfois sans que vous y ayez songé ? Pourquoi n'écririez-vous pas en tête de votre livre de prière cette petite phrase: "Celui qui prie bien, vit bien" ; cela vous aiderait à vous rappeler la présence de Dieu ! La docile enfant écrivit tout de suite cette sentence dans son livre de prières. Plusieurs années après sa sortie du pensionnat, revoyant cette maîtresse au parloir, elle lui disait : "Mère, vous m'avez appris à prier ; chaque fois que mes yeux tombent sur ce petit feuillet, je me rappelle les bons conseils reçus à l'heure de l'instruction religieuse, et, ajoutait-elle, avec un accent de conviction et de sincérité, Dieu sait que c'est dans la prière que j'ai trouvé la force et la consolation dont j'ai souvent eu besoin."

En effet, son maintien dans l'église et pendant la prière nous disait assez quelles impressions ressentait cette bonne petite âme. L'on eut dit un ange au pied du tabernacle. Et toutes ses compagnes lui rendent le témoignage qu'elles n'ont jamais connu de jeunes personnes aussi ferventes. Un attrait mystérieux appelait Joséphine aux pieds de Jésus-Hostie. Chaque matin, brûlant du désir d'étancher sa soif aux sources mystiques qui s'échappent des plaies du Sauveur, elle prévenait le jour pour assister au divin sacrifice. Rien n'arrêtait son ardeur : ni les frimas, ni le lever matinal si pénible à sa nature délicate.

Après sa sortie du pensionnat, le monde sembla

lui sourire un instant ; mais elle comprit bientôt le vide et le néant des plaisirs mondains. C'est probablement à cette époque de sa vie qu'on peut placer le trait que nous allons mentionner. Nous l'extrayons de sa notice biographique publiée par ses compagnes religieuses du Carmel. "Dans une de ses récréations avec notre très honorée mère sous-prieure, qu'elle affectionnait beaucoup, ma sœur du Sacré-Cœur parlait de la munificence avec laquelle le bon Dieu récompense, quelquefois sur l'heure, les moindres sacrifices que l'on fait pour lui.—A ce propos, dit-elle, ma mère, je puis bien vous confier une chose qui m'est arrivée. Un jour, j'allais à la cathédrale pour me confesser. En passant devant la montre d'une modiste, j'aperçois une belle plume à chapeau... si belle... si belle... oh ! qu'elle était donc belle !..... Comme j'étais encore bien enfant, j'avais bien envie de l'avoir. Je savais que pour cela je n'avais qu'un mot à dire à papa ou à maman. Pourtant la pensée me vint : mais, si j'en faisais le sacrifice pour obtenir de bien me préparer à la confession..... Il m'en coûtait fort d'y renoncer ; je la désirais tant et elle était si belle..... je le fis quand même. A peine arrivée à l'église, j'étais tout heureuse, je me sentais inondée de grâces ; ma préparation se fit toute seule. Je crois que jamais depuis il ne m'a été donné de faire une si bonne confession. Il me semble que j'avais la contrition parfaite..... et mon ferme propos comme il était grand !..... Ce n'est pas tout, ma mère, depuis ce jour, je n'ai jamais eu le moindre désir d'un objet de toilette, ni la plus lé-

gère tentation de vanité, ce qui auparavant m'arrivait quelquefois. Et, toutes ces grâces, parce que j'avais sacrifié une plume au bon Dieu ..."

Son directeur était alors le Rév. M. Ag. Legris, desservant de l'église de l'Immaculée-Conception, aujourd'hui curé de Webster, Mass. Il nous écrit : " Je me rappelle que j'avais du bonheur à diriger cette belle âme. Sa piété était vraiment éclairée et solide. J'étais aussi grandement édifié de sa parfaite docilité et de sa rare générosité au service du bon Dieu."

C'est surtout au foyer, au sein même de la famille, que la vie de Joséphine paraissait poussée à la dernière limite de l'abnégation et du dévouement. Aussi son activité enchantait-elle sa mère, qui se déchargeait sur elle d'une partie de ses sollicitudes ; et son père, l'objet de ses plus tendres affections, n'avait pour sa fille si chère que des complaisances et des tendresses. Ses frères et ses sœurs eux-mêmes subissaient l'attraction de sa vertu. Florette, Bertha, Yvonne aimaient leur sœur de toute la tendresse de leur âme. Y avait-il un ouvrage à terminer, un souhait à réaliser ? Un bon oui, accompagné d'un sourire, s'accentuait sur ses lèvres gracieuses ; jamais on ne put lire sur sa figure que sa complaisance dissimulait un sacrifice. La grâce, la douceur surtout était le cachet de cette charmante physionomie. Elle semblait tout entière à cette chère vie de famille ; mais déjà d'autres aspirations, d'autres désirs s'étaient éveillés en elle.

DÉPART POUR LE CLOÎTRE

Ses anciennes maîtresses avaient souvent revu et toujours avec grand plaisir leur chère ancienne élève dont les vertus répandaient dans la ville un parfum de suave édification. Un jour du mois de mai 1883, elle voulut revoir toutes ses mères Ursulines. C'était pour ses adieux : elle partait pour le Carmel.....

"Mères, dit-elle, je viens vous remercier une dernière fois ; jamais je n'oublierai que c'est ici que j'ai commencé à aimer le bon Dieu." Puis elle continua de s'épancher en nous racontant l'histoire de sa vocation. Elle goûtait, au milieu des siens, un vrai bonheur ; l'appel à la vie religieuse l'attrista d'abord et l'effraya..... mais le bon Maître parlait toujours plus haut, plus fort à l'oreille de la jeune fille. Bientôt elle comprit que le Carmel devait fixer et arrêter son choix.

Lorsque la nouvelle de son prochain départ pour le cloître fut connue, ce fut un grand émoi dans toute sa famille, ce fut aussi un cri d'angoisse parmi les pauvres qui éprouvaient depuis longtemps les effets de sa charité bienfaisante.

"Pourquoi laissez-vous partir Mlle Joséphine, disaient-ils à M. Genest ? Sans elle qu'allons-nous devenir ? C'est elle qui nous console et nous aide à supporter le malheur !"

En effet, depuis plusieurs années, cette jeune fille s'était faite la providence des malheureux ; tous les jours, elle visitait quelques malades, leur apportant

elle-même des provisions avec de douces et consolantes paroles. Non contente de donner le superflu, elle se privait tous les jours de dessert pour le donner aux malheureux. A table, elle acceptait comme les autres ce qui lui était offert, mais s'efforçait ensuite de le faire enlever adroitement par une servante. Le repas terminé, elle faisait entrer dans le petit panier aux provisions "la bouchée de l'abstinence" destinée à une pauvre infirme ou à une malade abandonnée.....

Avant son départ, elle revit toutes ces bonnes gens, s'intéressa à leur sort, s'efforçant de leur trouver des protecteurs. Si les enfants des familles auxquelles elle s'intéressait étaient dans les écoles, elle vit les maîtresses, spécifiant leurs aptitudes, se montrant pour tous comme une mère..... Les bénédictions des pauvres vont la suivre dans sa chère solitude et lui mériter bien des grâces.

Fille de sainte Thérèse, derrière son cloître, protégée par ses doubles grilles et son rideau de toile, Joséphine, morte au monde, ne vit plus que pour son Dieu.....

AU CARMEL

Trois ans et demi s'étaient écoulés ; nous n'avions eu qu'à de rares intervalles des nouvelles de Sr Joséphine du Sacré-Cœur. Sa famille, plus favorisée que nous, nous annonça un jour l'heureuse nouvelle de sa profession. Le 6 novembre 1886, Joséphine écrivait :

Mon cher papa, maman bien-aimée,

Gloire, amour et reconnaissance à Jésus, Marie, Joseph !

"Pardonnez-moi de vous avoir fait attendre cette

lettre quelques jours. Je suis encore Joséphine dont les bons désirs dépassent toujours les actions. Je viens, pour la dernière fois d'ici à ma profession, vous remercier encore pour tous les bienfaits dont je vous suis redevable ; puis, m'agenouillant pieusement, je vous prie d'appeler sur votre heureuse enfant toutes les bénédictions que le bon Dieu se plaît à répandre par les mains des parents. Je sais que vous me pardonnez de grand cœur, vous aussi, chère tante Théophile, chers frères et sœurs, toutes les peines, petites et grandes, que j'ai pu vous causer, car vous savez que j'en ai toujours été plus affligée que vous."

Suivent les invitations pour sa prise de voile, puis elle ajoute :

"Si vous pouviez, chers et bons parents, ma Florette, Yvonne,[1] vous à qui cela sera facile, faire la sainte communion le 20 courant (sans vous priver de ce bonheur le jour suivant), afin de m'obtenir d'être bien disposée pour recevoir les miséricordes infinies du lendemain, vous me feriez bien plaisir.

"Ma bonne maman, laisse-moi te dire que je te trouve bien incrédule, plus que saint Thomas ! En apprenant le mariage de toutes ces jeunes filles que j'ai connues, il me semblait que tu ne pourrais assez te féliciter du saint partage qui m'est échu, et voilà que tu me demandes si j'ai bien réfléchi, si ce n'est pas un moment d'enthousiasme. Mais voilà trois ans et demi que je réfléchis : l'enthousiasme qui dure tout ce temps doit être solidement fondé ! Ah ! chère maman,

[1] Ses sœurs.

si l'on demandait tant de précautions, tant de prudence, tant de temps (trois ans et demi) pour examiner les états que l'on choisit dans le monde, y en aurait-il un grand nombre qui persévèreraient dans leur choix ? J'avoue que ça me fait de la peine de voir que ce n'est qu'à l'égard de Notre-Seigneur que l'on exige tant de sûretés ; mais je suis vite consolée en voyant que cela tourne à sa plus grande gloire, puisque, après tant d'épreuves, on préfère le bonheur de prononcer les saints vœux à tout ce que le monde peut convoiter."

Elle répond ensuite à toutes les inquiétudes de sa chère maman, la rassure ; c'est charmant, mais nous sommes contraintes d'abréger.

Touchant le point de l'austérité du Carmel, elle écrit :

"Quant à nos rigueurs excessives, chère maman, c'est l'aimante sainte Thérèse, la prudente sainte qui a choisi notre règle et fait nos constitutions, de manière à ce que toutes les religieuses, même les moins ferventes, les moins avancées puissent la suivre. Je ne fais donc que cela, et quoique austères, ces règles et constitutions ne sont pas aussi terrifiantes que tu le penses. Dans mon Carmel, j'expérimente ces paroles toujours infaillibles du Sauveur Jésus : "Quiconque aura laissé pour moi son père et sa mère, recevra le centuple en cette vie et possèdera la vie éternelle." Je me prends quelquefois à dire au bon Dieu : "Mon Dieu, le bonheur que l'on trouve à votre service est si grand, que, quand bien même il n'y aurait pas d'autre récom-

pense, celle-là serait suffisante pour compenser tous les sacrifices que l'on peut faire pour vous!" Tu dis encore, chère maman, que le bon Dieu n'exige pas tout ce que nous faisons. Je le sais bien : il ne nous demande pour nous sauver que la stricte observance de ses commandements. Juge donc si je suis heureuse de faire quelque chose de plus que la stricte obligation, pour Celui qui, après s'être donné lui-même, nous a donné sa vie. Je me réjouis que notre cloître sévère me donne le moyen de faire un peu plus pour Jésus que les créatures ne font pour leurs amis.

"N'est-ce pas, cher papa et chère maman, que loin d'hésiter dans votre sacrifice, vous vous prosternerez aux pieds de Jésus et de Marie, vous les remercierez du plus profond de votre cœur pour leurs grandes miséricordes à mon égard, et vous les conjurerez de m'accepter et de me garder à jamais dans leurs Cœurs.

"Remercie encore saint Joseph, ma chère maman, de s'être rendu favorable à tes vœux en me prenant sous sa précieuse protection, dès avant ma naissance. Il m'a délivrée de grands dangers dans le monde et m'a conduite et conservée dans l'ordre de la sainte Vierge. Dis-lui donc encore que tu me donnes à lui, que tu lui confies mon bonheur et qu'il faut qu'il fasse de moi une sainte carmélite.

"Maintenant je vais faire mon testament de ce que j'ai de plus précieux :

"Je te donne, mon cher papa, au Sacré Cœur de Jésus.

"Je te donne ma bien aimée maman, à Notre Dame

des Sept Douleurs ; c'est elle qui m'a donné la force de me séparer de toi.

"Ma chère tante Théophile, je te donne à mon bon père et fidèle protecteur saint Joseph. Il m'en coûtait beaucoup de te laisser : ton grand dévouement pour nous semblait exiger de mon affection et de ma reconnaissance que je restasse près de toi pour t'entourer de mes soins à tes derniers moments ; ce sera saint Joseph qui me remplacera : juge si cela nous sera avantageux !

"Je donne mes chers frères et sœurs à la divine Providence." Quel bon testament, si vous l'acceptez comme je ne saurais en douter ; car alors je ne fais que vous placer en sûreté pour vous retrouver au ciel, où il n'y aura plus de séparation !

"Comme souvenir de moi, je vous demande de vouloir bien réciter l'angélus en commun. Il vous sera très doux de saluer et bénir la sainte Vierge en union de cœur et d'esprit sur la terre en attendant de le faire au ciel."

Sr Joséphine du Sacré-Cœur.

SA PROFESSION

Au beau jour de la profession religieuse de Sr Joséphine du Sacré-Cœur, qui eut lieu le 21 novembre 1886, ses mères Ursulines s'associèrent à son bonheur en lui faisant parvenir leurs vœux et leurs félicitations. Comme écho de ce beau jour de fête, nous reçûmes une copie du cantique chanté au moment de sa profession et un beau lis qui fut déposé au pied de l'autel

de Marie. Le souvenir de notre chère Joséphine nous parvenait sous ce gracieux emblême; dès lors il nous fut précieux.... mais il l'est doublement depuis que le divin jardinier a transplanté la fleur immortelle du Carmel dans le parterre de son beau paradis.

Voici le pieux cantique de la profession religieuse des dignes filles de sainte Thérèse :

(Air: *Chrétiens qui combattons...*)

Ineffable bonheur, ta clémence m'invite
A franchir avec toi les degrés de l'autel.
Ma Mère, me voici..... Je m'enrôle à ta suite,
Sous ta blanche bannière, ô reine du Carmel !
Comme toi, dans ce cloître austère,
Je veux ne vivre que pour Dieu,
Aimer sur cette terre,
Comme l'on aime aux cieux.

Vierge, c'est avec toi que Jésus m'a reçue,
Ton cœur lui présenta le serment solennel.
Que tremblante, à tes pieds, d'une voix tout émue
J'ai répété trois fois, sur ton sein maternel.
Mes saints vœux ! Garde-les, ma Mère,
Obtiens-moi la fidélité :
C'est ma seule prière,
Ah ! daigne l'écouter !.....

A mon bonheur, mon Dieu, mon Dieu, je ne puis croire,
Il est si grand... si grand, qu'il est presque le ciel,
Épouse de Jésus !... Ah ! pour moi, quelle gloire !
Et pour l'éternité, son épouse au Carmel !
Je te baise, ô chaîne bénie,
Que j'ai rivée avec transport.
J'ai dit l'âme ravie
Et ce, jusqu'à la mort.

O mon Dieu, jusqu'au bout l'épreuve m'a suivie,
Avant le jour des vœux, je rencontrai la croix !...
Notre mère est malade !... à ce cri d'agonie,

J'élèverai vers le ciel ma suppliante voix.
Notre Dame du saint Rosaire
Accourut à notre secours :
Et vous voilà, ma mère,
Rendue à notre amour.

Les accents plaintifs de la dernière strophe rappellent la maladie dont souffrait alors la mère Séraphine de Jésus, première supérieure du Carmel canadien. Sr Joséphine du Sacré-Cœur, voyant sa communauté encore au berceau, sur le point d'être privée, par la mort, d'une mère qui rend encore tant de précieux services, n'hésite pas une minute; au jour de sa profession, prosternée sur le pavé, elle répète à différentes reprises: "Mon Dieu, je ne suis qu'une bonne à rien, prenez-moi, et laissez-nous notre mère." La jeune victime est acceptée; mais elle vivra cinq mois encore pour répandre autour d'elle un doux parfum d'édification et embellir d'avantage sa couronne virginale.

Son âme progressa rapidement, en proportion de sa générosité et de son abandon plein d'activité à l'action de la grâce divine.

Aussi ses lettres à sa famille deviennent vite un apostolat: jugeons-en par celle-ci écrite à une de ses sœurs :

Carmel de Notre Dame du Sacré-Cœur,
1er janvier, 1887.

Ma bien chère Florette,[1]

Jésus est tout ! Tout à Jésus par Marie !

Vous ne doutez pas que parmi tous les bons souhaits que vous recevez au commencement de l'année,

[1] Marie-Florence-Bernardine, quatrième enfant de M. L. C. A. Genest, née le 21 juillet 1860, fit ses études à notre pensionnat et

ceux de votre sœur Joséphine ne soient des meilleurs et des plus sincères. Mais quoi donc encore désirer pour vous, chère Florette, que peut-il manquer à votre bonheur, vous qui êtes sans responsabilité, sans inquiétude, et qui possédez des parents tels qu'il a plu à la divine Providence de vous en favoriser.

Ah! le bon Dieu nous aime trop pour permettre que nous jouissions sans ombre et sans nuage des biens périssables de cette vie, et que, par eux, nous attachant à la terre, nous perdions, en l'oubliant, le véritable bonheur, dont notre âme et notre cœur ont tant de soif; ainsi je ne doute pas que vous ayez vos petites croix. Comme je n'ai pas le don de dire beaucoup et bien en peu de mots, je ferai mieux et je vous demande de vous rendre aux pieds de Notre Seigneur dans le saint Sacrement. Là, il vous dira tout ce que je désire pour votre bonheur. Il me semble que c'est en ce saint temps de Noël qu'il nous dit plus irrésistiblement: "Venez à moi, vous tous qui travaillez, qui souffrez, qui gémissez, et je vous soulagerai." Dans la divine eucharistie, comme dans la crèche, ne l'entendons-nous pas nous dire: "Me voici, je me suis fait tout petit; je ne puis encore marcher: c'est un secret de mon cœur, c'est un artifice de mon amour pour que vous veniez à moi. Venez donc, je vous appelle, comme les bergers et les rois, vous vous en retournerez heu-

les termina avec les honneurs du cours. Le 6 août 1889, elle épousa Richard-Stanislas Cooke, avocat, conseil du roi, pendant longtemps membre de la législature de Québec, maire de la cité des Trois-Rivières, et aujourd'hui, (1906) juge de la cour supérieure de la province de Québec.

reux." Que de fois, chère Florette, même avant mon entrée dans ce Carmel, j'en ai fait l'expérience! Près de Jésus au tabernacle, je retrouvais le bonheur, la joie, la paix que ne pouvaient me donner toutes mes amies du monde, ni les vaines lectures, par lesquelles je perdais un temps si précieux. Ah! chères *Paillettes d'or*, que vous m'avez fait du bien!

Le bon Dieu ne vous appelle peut-être pas à la vie religieuse, et votre mission est peut-être d'être l'appui, le soutien de nos bons parents; pour ma part, après celle d'être toute consacrée à Dieu, nulle autre ne me semblerait préférable, ni même égale à celle-là. Mais Jésus a tout prévu de toute éternité. Jetons dans son divin Cœur toutes nos inquiétudes; n'ayons que le soin de lui plaire: n'est-il pas notre Dieu, notre Père, notre meilleur ami. Il ne trompe jamais notre confiance.

Souvenons-nous aussi, chère Florette, que, quand bien même, par impossible, nous possèderions tous les biens du monde, cela finira un jour, et qu'en restera-t-il? Que je suis contente que vous soyez enfant de Marie!

Je vous prie d'offrir mes meilleurs souhaits à M. Duplessis et à notre chère Bertha.[1] Dans mon affection pour elle, je me permets de lui suggérer de faire aux

[1] Marie-Catherine-Camille-Bertha, cinquième enfant de M. L.-A. Genest, est née le 25 novembre 1861. Après un brillant cours d'études qu'elle suivit dans notre pensionnat, elle épousa le 14 juillet 1886, Louis-Théodule-Nérée Lenoblet Duplessis, avocat, C. R. ex-maire de la cité des Trois-Rivières, et durant plusieurs années, représentant du comté de Saint Maurice, à l'Assemblée législative

pauvres tout le bien que ses moyens lui permettront, car le bon Dieu se plaît certainement à exaucer leurs prières. Les bonnes paroles et les aumônes qu'elle leur donnera attireront sur son cher mari, sur elle-même et sur sa famille les meilleures bénédictions.

J'ai reçu avec bonheur et beaucoup de reconnaissance les bonnes lettres et les belles images de nos chères mères Ursulines. Veuillez donc, chère Florette, leur présenter mes profonds respects, leur dire que j'ai été très sensible à leurs témoignages de bonté et que jamais je n'oublierai leurs saintes leçons, leurs édifiants exemples. Combien je suis redevable aux bonnes mères Saint-Borgia, Sainte-Philomène, M. de la Nativité, Sainte-Clotilde. Dites-leur de ma part, que je ne manque pas de prier chaque jour pour elles.

Croyez toujours, chère Florette, au dévouement et à l'affection de

Sr Joséphine du S. C. de Jésus, R. C. I.

SA VIE RELIGIEUSE

La séparation d'une carmélite d'avec le monde est tellement totale que nous n'aurions jamais rien su des sublimes vertus, des héroïques immolations de cette âme aimante, si la vénérée mère prieure du Carmel n'avait écrit (après la mort de Sr Joséphine du Sacré-Cœur) les lignes suivantes :

"Le sacrifice de ses excellents parents fut immense pour son affectueux et si bon cœur, et elle ne cessa de le ressentir toute sa vie, et de le renouveler pour le

bon Dieu en toute circonstance. Elle avait même cette délicatesse de fidélité de ne pas lire immédiatement les lettres qu'elle recevait. Il fallait que, connaissant sa réserve à cet égard, nous nous informassions si elle avait pris connaissance de sa missive ; ordinairement, pour ne pas dire toujours, sa réponse était négative. Elle attendait un mot de notre part pour se donner cette satisfaction. Les commencements de sa vie religieuse furent très pénibles par les peines intérieures qu'elle éprouva longtemps.

" L'obéissance fut sa sauvegarde. Elle obéit... et l'épreuve s'adoucit et disparut même complètement. Elle conserva toujours avec un soin jaloux la pureté de son âme, mais sans trouble, sans inquiétude, s'approchant très régulièrement de la table sainte, sans que rien vint altérer sa paix et son bonheur. Cependant au millieu de ses souffrances intimes, notre chère enfant, toujours égale à elle-même, toujours maîtresse d'elle-même, pratiquait avec le même zèle, la même fidélité toutes les vertus religieuses à un très haut degré. Son obéissance prompte, aveugle, ponctuelle, obligeait à prendre garde aux ordres qu'on lui intimait. Son humilité franche, sincère, la tenait dans son esprit au-dessous de toutes ses sœurs. Toujours disposée à se condamner elle-même, elle était toujours coupables des petites maladresses, ou des petits manquements qui se commettaient dans la maison. Acceptant de bonne grâce, et sans excuse, les observations qu'on jugeait à propos de lui faire, c'était toujours trop peu pour ce qu'elle méritait, on la ménageait... que sais-je !

Ce qu'elle faisait avec tant de simplicité, d'amabilité, qu'on sentait la sincérité de ses sentiments. Elle a confié à une de nos jeunes sœurs, qu'elle avait pris l'habitude de dire un *Laudate* toutes les fois qu'il lui arrivait de faire une gaucherie pour remercier le bon Dieu de la grâce de la petite humiliation qui en était la conséquence.

"Jamais les dispositions pénibles de son âme n'imprimèrent à son caractère la moindre teinte de tristesse. Jamais de nuage sur sa physionomie douce et sereine. Gaie, bonne, affable, excusant tout, prenant tout en bonne part, elle se prêtait volontiers à nos récréations qu'elle savait rendre intéressantes par son heureuse mémoire et la manière intelligente dont elle rappelait les lectures ou les instructions entendues. Elle aurait été désolée de faire souffrir qui que ce fût, en laissant transpirer ce qui la tourmentait si souvent elle-même. Sa charité était si grande, pauvre enfant, que, quand elle rendait un service, elle paraissait vraiment l'obligée, c'est elle qui devait remercier. On ne peut dire toutes les attentions, les prévenances, les délicatesses de sa douce charité pour ses sœurs, surtout pour ses officières; et longtemps on sentira à la sacristie, où elle était employée, et où elle s'acquittait de tout son emploi avec un soin minutieux, le vide causé par son absence.

"Son dévouement lui aurait fait embrasser les travaux les plus difficiles et elle portait une sorte d'envie à nos sœurs du voile blanc, dont elle aurait voulu partager, ou plutôt assumer sur elle toutes les fati-

gues. Sa foi vive, sa piété profonde, son esprit de recueillement lui rendaient familière la sainte présence de Dieu. Sa prière était habituelle, et tout autre motifs que Dieu, son amour, ou sa gloire ne trouvait aucune entrée chez elle. Ainsi s'écoulèrent les années trop courtes qu'elle a passées parmi nous. Si maintenant elle est disparue, du moins, le souvenir de ses vertus vivra longtemps dans notre mémoire. Elle a beaucoup vécu en peu de jours; et en peu de temps, elle a parcouru une longue carrière.

"Quand arriva le carême, il la trouva prête à tout, forte et courageuse à son ordinaire. Elle commença le jeûne de la sainte quarantaine et le continua sans être fatiguée le moins du monde, nous assurait-elle, sur nos questions souvent réitérées. L'heure du repas arrivait sans qu'elle y eut pris garde, son appétit était bon, ses digestions faciles, tout annonçait une santé parfaite. La semaine sainte et ses pieux exercices la virent à son poste, énergique et fervente, heureuse de donner quelque peu de chose à Jésus. Elle chanta à son tour les Lamentations des Ténèbres. Sa voix était moins forte que de coutume, ce qu'elle attribuait à un enrouement causé par un rhume."

SA MORT

Le carême est austère au Carmel, chacun le sait; aussi-nous tardait-il d'avoir à Pâques des nouvelles de notre chère enfant. Le 18 avril 1887, M. Genest reçut la lettre suivante qu'il a eu la complaisance de nous communiquer:

Monsieur,

Jésus ressuscité soit notre espérance !

Vous devez être inquiet de ne pas avoir encore reçu de nouvelles de votre chère et bien aimée fille.

Elle se proposait de vous écrire le jour même de la grande fête, toute fière, disait-elle, de son carême, et tout heureuse de vous faire savoir comme elle l'avait bien passé. Quelques occupations concernant la sacristie lui ayant enlevé le temps de satisfaire son filial désir, elle remit son projet au dimanche suivant. Mais dans l'intervalle, le bon Dieu est venu la visiter par une petite maladie qui, j'espère, n'aura point de suite ; néanmoins prévoyant qu'elle ne pourra pas avant quelque temps peut-être vous écrire elle-même, je lui ai promis de la remplacer auprès de vous, Monsieur et Madame, et de vous informer de ce qui la concerne.

C'est un érysipèle au visage qui la retient au lit en ce moment ; une forte fièvre, un violent mal de tête, par intervalles, la fatiguent beaucoup, et elle est très faible ces jours-ci.

Le médecin est venu la voir avant hier et nous l'attendons aujourd'hui. C'est un homme de grands talents, d'une longue expérience, très sage et prudent, et nous inspirant la plus grande confiance.

Nous nous efforçons, quoique ce soit difficile, et même impossible, de remplacer près de notre chère enfant sa bonne mère ; si elle était présente et si elle pouvait lui prodiguer ses soins..... Le docteur nous dit que c'est une affaire de huit jours. Nous espérons donc sous peu avoir la consolation de vous annoncer

une complète guérison, dont nous serons aussi heureuses que vous, Monsieur et Madame.

Je suis avec respect dans les SS. CC. de Jésus et de Marie,

Votre humble et dévouée servante,

Sr M. Séraphine

dite du Cœur de Jésus, R. C. I.

Une seconde lettre reçue le 22 avril, annonce à M. Genest que la maladie de sa chère enfant s'aggrave et qu'elle a reçu l'Extrême-Onction. Puis, la secrétaire, Sr Aimée du Saint-Sacrement ajoute :

"Nous redoublons de prières et pour vous, monsieur, et pour sa chère maman, afin que le bon Dieu vous fortifie, vous console dans cette triste épreuve. Mais la pensée que vous aurez une sainte au ciel doit relever votre courage et adoucir votre douleur! Chacune de nous lui porte envie! mourir après cinq mois de profession, emporter au ciel l'innocence de son baptême religieux, quelle grâce! Qu'a-t-elle donc fait, la chère enfant pour mériter cette insigne faveur?"

Le 29 avril, la même écrit :

Monsieur et Madame,

Fiat voluntas tua!

Le sacrifice est consommé! votre chère, votre angélique enfant s'est envolée au ciel, hier soir, jeudi, à sept heures! Après une agonie calme et paisible, elle s'est endormie sur le cœur de son Jésus. Nous avons presque la certitude que son dernier soupir sur la terre a été suivi immédiatement de son premier transport

d'amour dans les cieux!..... On prie beaucoup pour le repos de sa belle âme; mais, laissez-moi vous le dire, on l'invoque encore davantage.

Votre cœur de père et votre cœur de mère seront brisés par cette triste nouvelle..... Vos larmes couleront abondantes sur cette enfant si digne à tous égards de votre tendresse. Ces larmes de la nature, Jésus ne les condamne pas; que dis-je?..... Il a voulu les sanctifier, en pleurant sur Lazare, son ami..... Pleurez, pleurez donc et beaucoup: cela vous soulagera..... Mais après avoir payé le tribut des larmes à votre légitime douleur, levez les yeux..... entr'ouvrez le ciel..... voyez votre chère Joséphine toute radieuse de l'innocence de son baptême religieux; voyez-la, dis-je, dans le chœur glorieux des vierges qui suivent l'Agneau, et faisant partie de la phalange immaculée de la Reine du Carmel, à la suite de sa séraphique mère, sainte Thérèse. Entendez-la vous dire: "O mon bon père, ô ma tendre mère, ne pleurez pas..... Je suis plus près de vous, je m'occupe plus de vous que lorsque j'étais sur la terre. Ma tendresse pour vous et ma reconnaissance sont dilatées..... Je me suis faite votre avocate, et ma voix suppliante ne se taira plus pour vous, que lorsque vous serez au ciel à mes côtés. La vie est si courte..... quelques années encore et nous serons tous réunis..... réunis pour l'éternité. Ah! si vous compreniez, comme je le comprends, quelle miséricorde le bon Dieu m'a faite en m'appelant si vite à lui, vos larmes se changeraient en chants de reconnaissance et d'allégresse!" Ce que je viens de vous dire, Monsieur

et Madame, ce ne sont point des fictions, ce sont les douces réalités de la foi.

Il est certain que votre chère enfant a été privilégiée de toutes manières. On peut dire en toute vérité d'elle comme des Stanislas de Kostka et des Louis de Gonzague, dont elle fut l'émule: *Elle a fourni une longue carrière en peu de jours!* La terre n'était pas digne de la posséder, c'est pourquoi le ciel l'a réclamée. Ma sœur Joséphine du Sacré-Cœur a laissé dans notre petit Carmel un parfum de vertus religieuses qui l'embaumera longtemps. Toutes celles qui furent ses sœurs et ses compagnes ne l'oublieront jamais. Notre honorée sous-prieure, qui fut toujours son officière, disait souvent: "Chez notre sœur du Sacré-Cœur, il n'y a plus de nature, mais la vertu toujours, la vertu en tout, la vertu partout!" Quel éloge!.....

Notre vénérée mère, si éclairée dans la conduite des âmes, enchérit encore sur ce témoignage..... Quelle consolation pour ses bien aimés parents!.....

Notre vénérée mère voulait à tout prix, malgré son état de souffrances, vous écrire elle-même pour vous adresser quelques paroles de consolation: ce qu'elle aurait fait mille fois mieux que moi. Nous avons insisté pour la remplacer, parce qu'elle ne peut écrire que sur ses genoux, avec difficulté, assise dans son fauteuil.

Je vous offre donc, Monsieur et Madame, toutes les condoléances de notre vénérée mère qui partage votre douleur, puisque celle que le bon Dieu vient d'appeler à lui la nommait sa mère aussi; et Notre-

Seigneur lui a donné avec surabondance toute la tendresse que le doux nom de mère renferme. Qui l'a expérimenté comme notre chère défunte?

Notre vénérée mère, toute notre communauté, ainsi que moi vous réitérons nos condoléances et vous offrons nos plus respectueux hommages, dans le divin Cœur de Jésus.

Votre bien affligée petite servante,

Sr Aimée du Saint-Sacrement.

Quel bel éloge et quelle douce consolation!

Ainsi s'éteignit au Carmel d'Hochelaga, Montréal, le 28 avril 1887, à 7 heures du soir, au son de l'angélus, cette victime, agée de 29 ans.

De nombreuses lettres de condoléances ont redit à sa famille éprouvée les sincères sympathies des parents et des amis, et de toutes parts, l'on entend faire l'éloge de l'aimable et sainte défunte.

SR SAINT-LOUIS DE GONZAGUE

RELIGIEUSE HOSPITALIÈRE DE L'HOTEL-DIEU SAINT-VALLIER

À CHICOUTIMI

1860-1892

" Ne t'épargne en rien "

Par une après-midi du mois d'octobre 1860, dans l'antique église de Bécancour, un vieux prêtre, ancien missionnaire, versait l'eau régénératrice sur le front d'une frêle et douce petite créature. En la rendant enfant de Dieu et sœur des anges, il la nomma Marie-Alice-Éléonore Dénéchaud.

Jetons un regard sur le groupe qui entoure la petite élue. M. Louis-Stanislas Malo, curé du lieu, remarquable par sa belle taille et l'énergie de ses traits, a laissé un profond souvenir partout où il a passé. Fervent admirateur du premier empire, sa bibliothèque est napoléonienne, son salon est un musée; tout le presbytère accuse un antiquaire. M. Malo avait été plusieurs années à Ristigouche, et quelques années à Trois-Pistoles, où l'on se souvient encore de son énergie; mais depuis 1850, il gouvernait avec zèle, prudence et paternité la belle et riche paroisse assise sur les rives de la rivière Bécancour. Le curé avait retenu quelque chose du missionnaire; c'était à cheval qu'il faisait ses visites aux malades; il portait le collet à longues pointes avec le rabat français et il était peu particulier sur la finesse du tissu de ses habits

Quelquefois, paraît-il, on lui appliqua dans un sens trop personnel le *sed libera nos a malo* du *Pater*, mais ceci n'était qu'une plaisanterie facile, sans grande importance. Le curé était aimé et respecté dans la paroisse, et ce fut avec son bon gros cœur de père qu'il bénit la chère petite fille que Dieu envoyait à la famille Dénéchaud.

Le parrain, M. Angus MacDonald, oncle de l'enfant, beau et grand vieillard qui portait fièrement le nombre des années, faisait honneur aux montagnes aimées de l'Écosse, où il avait vu le jour. Depuis trente ans, il habitait le Canada où il avait fait une fortune dans le commerce du bois. La marraine était Mme Lambert, née Sarony, sœur de l'artiste Sarony, lithographe.

M. Macaire Dénéchaud, père de l'enfant, comptait des alliances distinguées dans le pays.[1]

[1] Son aïeul, médecin de l'Hôtel-Dieu de Québec, disent les papiers de famille, était fils du receveur-général de Bordeaux, qui émigra en ce pays, en 1742.

Le Dr Dénéchaud fut, de longues années, médecin en chef de l'Hôtel-Dieu, où il servit les pauvres et toute la communauté sans se faire payer. De plus, il donna le terrain de la chapelle Saint-Antoine où reposent les membres de sa famille.

Jacques-Denis Dénéchaud, bisaïeul d'Éléonore, eut deux fils jumeaux : Charles-Claude et Charles-Denis, de plus, deux filles : Charlotte et Françoise.

Le père de M. Macaire Dénéchaud, M. Claude, occupa une place honorable dans la législature du pays. Il représenta la ville de Québec à la Chambre d'assemblée, pendant quarante ans. Il était propriétaire de la belle seigneurie de Berthier, comté de Bellechasse.

Son frère poursuivait pendant ce temps ses œuvres de zèle. Ordonné prêtre en 1793, M. Charles-Denis Dénéchaud fut nommé curé de Deschambeault en 1796, paroisse qu'il desservit jusqu'à sa mort arrivée en 1837.

Il avait épousé Mlle Fanny Moreau, ancienne élève de notre pensionnat, qui avait laissé les meilleurs souvenirs au milieu de nous. Le cahier d'honneur conserve ses compositions littéraires, et les programmes d'examen signalent son nom comme bonne musicienne ; elle excellait aussi à confectionner des ouvrages de goût.

Éléonore, sixième enfant de la famille, avait été devancée dans la vie par une sœur, Rosanna, frais bouton de rose qui embauma le pensionnat des religieuses du Sacré-Cœur, et que Dieu cueillit à son dixième printemps pour les parvis éternels.

La famille Dénéchaud, qu'un acte de charité avait presque ruinée—son chef s'était fait caution pour un ami—avait été obligée de vendre sa seigneurie pour

M. de Gaspé, notre conteur octogénaire, nous dit, dans ses mémoires, qu'il rencontra un jour sur la rue Saint-Jean, à Québec, M. Claude Dénéchaud portant les décorations de la franc-maçonnerie, dont il était grand-maître ; et que de l'autre côté de la rue, il aperçut aussitôt M. le curé de Deschambeault, frère jumeau du premier; il note le contraste frappant qu'offrait cette double rencontre.

Appartenant à une famille si chrétienne, comment M. Claude Dénéchaud en était-il arrivé là ? Élevé au milieu de la société anglaise, il s'était laissé influencer par les amis. De plus, il ne faut pas oublier que les doctrines voltairiennes avaient de nombreux partisans parmi la classe instruite, en 1837. Cet état d'âme de son mari fut constaté avec bien des larmes par Mme Dénéchaud, née Gauvreau. C'est sur ses pieuses instances que son mari donna sa démission plusieurs années avant sa mort, qui fut chrétienne et consolée par les secours de la religion. Cette épouse modèle était la fille d'un riche marchand de Québec. Lors de son mariage, elle avait reçu en dot douze mille piastres. Cette digne femme, grand'-mère d'Éléonore, était remarquable par son esprit de charité et de piété. De son mariage avec M. Dénéchaud, elle eut plusieurs enfants : Mme Angus MacDonald, Josephte, qui se fit religieuse, à l'Hôpital-Général de Québec, et plusieurs fils.

acquitter cette dette d'honneur ; depuis, elle se voyait réduite à s'accommoder d'une vie plus simple. Mais rien ne put modifier les habitudes de charité, de libéralité, qu'on exerçait envers les pauvres dans cette famille, habitudes qui se communiquent de père en fils. La mère d'Éléonore dont l'intuition maternelle devinait la nature d'élite de sa petite fille, l'entoura d'une intelligente tendresse et d'une atmosphère de piété.

Dans un tel milieu, l'enfant se développa rapidement ; à six ans, elle faisait l'admiration de tous ceux qui l'approchaient, non seulement par sa gentillesse, étant très jolie : longs cheveux dorés, taille svelte et élégante, traits réguliers, expression de figure douce et tendre ; mais aussi, par sa piété précoce. Plusieurs frères et sœurs étaient venus après elle s'asseoir au foyer de la famille, et elle les avait accueillis avec une joie sans pareille ; toute jeune encore, elle leur prodiguait soins et caresses. Son affection se reporta surtout sur la petite Anna dont elle était la marraine.

Vers cette époque, Mme Dénéchaud voulut partager avec ses mères Ursulines l'éducation et l'instruction de son enfant. Cette dame avait toujours été en rapport avec notre communauté depuis son départ du pensionnat ; aussi, ce fut avec un véritable plaisir que mère Saint-François de Borgia, qui avait fait la classe à la maman, accueillit sa blonde enfant.

Admise au nombre des préparantes à la première communion, Éléonore se fit remarquer de ses maîtresses par ses belles dispositions : elle allait au bien

sans effort, comme ces jolis ruisseaux qui courent d'une vallée à l'autre sur un lit bien uni, et dont la limpidité réflète le ciel bleu. Plus tard, toutefois, la jeune élève eut bien aussi sa part de combats pour avoir droit au mérite et à la récompense. L'étude avait peu d'attraits pour elle; un jour même elle trompa la vigilance de ses maîtresses en demeurant chez une parente, plutôt que de rentrer au couvent, où l'attendait le "devoir". C'est la faute la plus grave que nous ayons eu à lui reprocher. Prier, obéir, travailler, chercher à faire plaisir à tous ceux qui l'entouraient, lui semblait naturel. Comme elle commençait à grandir, elle appréciait de plus en plus le dévouement de ses maîtresses : aussi elle eut bien voulu leur aider, et elle s'offrait pour rendre tous les petits services en son pouvoir.

Pour étouffer tout sentiment d'orgueil, un jour que contrariée en classe, elle avait laissé paraître quelques signes de mécontentement ou d'indépendance, elle alla aussitôt avouer sa faute à la maîtresse-générale, demandant en même temps la permission d'en faire une réparation publique, en demandant pardon, à genoux, à toutes ses compagnes, de la mauvaise édification qu'elle leur avait donnée. La faute que la chère enfant se reprochait si amèrement et qu'elle eut voulu expier, en donnant un rude coup à l'amour-propre, n'avait pas même été aperçue par la maîtresse de classe. Mais Éléonore eut pu, sans doute, redire après Lacordaire : "Si vous n'avez rien vu, j'ai tout senti."

Ce qui frappait surtout en elle, c'était une piété au-dessus de son âge. Ses maîtresses encourageaient et développaient ces sentiments profondément religieux qu'elles voyaient avec bonheur germer dans l'âme de leur élève.

Mère Saint-Borgia racontait mille détails touchants de cette enfant prédestinée. Un jour, elle la trouva priant dans un oratoire, à l'heure où ses compagnes étaient en récréation.

"Que faites-vous ici, Éléonore ?

—Je prie Dieu, ma mère, de me faire connaître ma vocation."

Les fêtes religieuses étaient pour elle l'occasion d'une grande joie, et le jour où elle fut reçue enfant de Marie fit époque dans sa vie spirituelle. Elle aimait son ruban et sa médaille, et elle portait cette décoration avec bonheur et distinction. La vanité n'aura jamais de prise sur elle ; mais tout ce qui lui rappellera sa mère du ciel lui sera tout particulièrement cher. Elle écrivit sur une image : Marie sera ma mère et mon miroir..... Marie sera mon guide et mon soutien.....

A quinze ans, Éléonore voyant sa bonne maman entourée d'une nombreuse famille, offrit à ses parents de laisser ses études pour leur aider. Sa mère accepta. Ce fut vers cette époque qu'on remarqua son attrait pour les vertus de l'hospitalière. Elle s'était faite l'aide d'une de nos bonnes sœurs de la Providence, et c'était une joie pour elle de pouvoir l'accompagner dans ses visites à domicile, chez les pauvres.

et les malades. Elle revenait toujours très émue de ces courses ; son chagrin était de n'avoir pas assez d'argent pour soulager tant de misères. Son cœur compatissant souffrait de toutes les douleurs du prochain.

Éléonore avait conservé pour directeur spirituel, après sa sortie du pensionnat, notre bon père chapelain, M. le grand vicaire Charles-Olivier Caron. La sagesse de la direction de ce dernier devait souvent modérer l'ardente piété de la jeune fille, pour l'empêcher de rien exagérer. Elle avait en lui une aveugle confiance. Seul, peut-être, il était dans son secret lorsqu'elle partit pour Québec, sous le prétexte de faire une promenade. Elle considérait le monde comme un véritable danger et toutes ses aspirations étaient pour le cloître. M. le grand vicaire lui avait dit : "Va, mon enfant, sois religieuse et ne t'épargne en rien."

Le lieu où l'ange du Seigneur conduisit ses pas fut l'Hôpital-Général de Québec, fondé par Mgr de Saint-Vallier, quatre ans avant que sa main libérale eût jeté les fondements de notre monastère. Plus tard, elle deviendra une des fondatrices de l'Hôtel-Dieu de Chicoutimi. Elle servira donc de triple lien entre ces communautés avec lesquelles nous sommes heureuses d'être en communication de prière et d'amitié.

A son entrée à l'Hôpital-Général de Québec, le 15 septembre 1877, Éléonore n'avait pas encore dix-sept ans. Fidèle à sa généreuse devise : "Ne t'épargne en rien", elle courut dans les voies de la perfection et mérita de revêtir, au mois de mars 1878, le saint ha-

bit de la religion. Son bonheur fut grand d'entendre l'officiant lui dire: "Recevez ce voile blanc, symbole de la pureté intérieure, afin que vous puissiez suivre l'Agneau sans tache, et marcher avec lui vêtue de blanc."

Sa correspondance avec sa famille, dont nous allons faire quelques extraits, continuera à nous édifier.

Monastère de Notre-Dame des Anges
Hôpital-Général, Québec

31 décembre 1878.

Cher papa et bonne maman,

Quoique je ne vous écrive que rarement, j'aime à m'entretenir souvent avec vous sous l'œil du bon Jésus. Je suis toujours très heureuse de vivre dans ce saint lieu, au milieu de si bonnes mères et sœurs, et je vis dans le doux espoir que la nouvelle année m'apportera avec elle le plus grand et le plus désiré de tous les bonheurs: celui de faire la sainte profession. Oh! que mon cœur soupire après cet heureux jour! Quand viendra l'heureux moment où je pourrai dire avec l'épouse des *Cantiques:* "Mon Bien-Aimé est à moi, et je suis à lui!"

Le jour désiré brilla pour elle le 13 mars 1879 Après avoir prononcé ses vœux et en avoir signé la cédule, elle se joignit avec une joie indicible au chœur et aux accents des orgues pour chanter le psaume de la reconnaissance: *Magnus Dominus.* (Ps. 47.)

Puis tout doucement elle continua à "ne s'épargner en rien." Un billet ou deux par année viendra

redire à ses petites sœurs que l'hospitalière ne les oublie pas.

24 novembre 1881.

Ma chère petite Sophie,

Que Jésus soit tout notre amour !

Oh ! que je suis heureuse d'apprendre que tu espères être couronnée. C'est du plus intime de mon cœur que j'en remercie notre tout bon Jésus, et que je le prie instamment de vouloir bien continuer à te secourir puissamment. Tu le sais, ma chère petite sœur, c'est dans la bonne conduite que se trouve le grand moyen de témoigner l'amour et la reconnaissance que nous devons à nos bien-aimés parents et à nos insignes bienfaitrices, nos chères et si bonnes mères Ursulines. Je suis infiniment reconnaissante envers notre vénéré père Caron pour le souvenir qu'il daigne m'accorder, et je ne cesse de demander au bon Dieu qu'il lui donne ses plus précieuses faveurs, et qu'il le conserve encore longtemps. Quant à nos chères mères Ursulines, je suis toujours dans les mêmes sentiments ; il m'est impossible de les oublier, non jamais, jamais. Aussi, à toute heure, je prie le divin auteur de tout bien, de verser à pleines mains ses plus abondantes bénédictions sur leur communauté bénie. Puisse ma prière être entendue !

22 janvier 1883.

Ma bien chère Sophie,

Que 1883 vous apporte bonheur, santé, plein succès dans toutes vos études, et surtout le doux témoi-

gnage d'avoir mérité, par votre bonne conduite, la couronne de sagesse ici-bas, et là-haut, l'approbation par-dessus tout désirable de notre divin Jésus qui fait tant pour nous.

26 avril 1885.

Ma bonne et bien chère Sophie,

Paix et amour en Notre-Seigneur Jésus !

En bénissant la divine et tout aimable Providence de t'avoir donné dans la personne du R. M. Caron un guide si sage, si expérimenté, et surtout si saint, je prie Dieu de te donner avec une confiance entière — que tu as déjà, je n'en doute pas — une docilité parfaite pour suivre tous ses avis. Suis donc, chère Sophie, les conseils de ce bon père; sa voix sera pour toi l'expression certaine de la sainte volonté de Dieu, et par là aussi, tu t'épargneras tout repentir. Je parle d'expérience.

11 août 1885.

Ma bien chère maman,

Le bon Dieu, suivant ce que nous enseigne la Sainte Écriture, éprouve ceux qu'il aime; il vient donc en ce moment, nous imposer de nouveau un petit sacrifice, en m'appelant à aller prendre part aux travaux de nos bonnes sœurs de Chicoutimi, et en supprimant ainsi notre petite rencontre annuelle. Mais, bien chère maman, n'est-ce pas que toujours et en tout temps, il faut répondre: "*Fiat voluntas tua*"; en attendant l'alléluia éternel.

Consolons-nous par la pensée que plus la séparation aura été sévère, plus la jouissance sera grande, lorsque nous nous reverrons là-haut pour ne plus nous séparer. Oui, mère chérie, réjouissons-nous de ces nouvelles marques de prédestination, et demandons ensemble au Cœur si bon de Jésus de nous donner toujours force et courage pour accomplir la très sainte volonté de Dieu, sans *si*, sans *mais*, mais parfaitement.

Je serai bien contente de vous voir ainsi que mon cher papa, mais ne faites point de dépenses inutiles ; nous nous reverrons au ciel. Je vous prie, bien chère maman, ainsi que toute la famille, de ne point vous chagriner, mais de vous réjouir de ce que le bon Dieu me fait la grâce de travailler à sa gloire.

Hôtel-Dieu St-Vallier, Chicoutimi.
25 août 1885.

Ma bien chère maman,

Déjà plus de huit jours se sont écoulés depuis que j'ai quitté le berceau béni de ma vie religieuse, étant partie plus tôt que je ne pensais, c'est-à-dire le 18 courant, sans que j'aie pu vous donner de mes nouvelles. La divine Providence, toujours aimable, a bien voulu faire en sorte que j'aie pu voir mon cher papa lundi matin, le jour même où Sa Grandeur Mgr l'archevêque, étant venu à l'hôpital, décida que la révérende et bonne mère Saint-Joseph viendrait me conduire à ma nouvelle demeure. Mardi matin, après le saint sacrifice de la messe, pendant laquelle nous avons été munies du sacrement des forts, nous quittâmes, non sans peine —

il faut le dire — le cher vieux monastère, témoin de mes engagements. Dieu seul, chère maman, sait ce qui se passa dans mon âme ; ce sont de ces choses qui s'éprouvent mais ne s'expriment pas. C'est alors que la pensée de faire la sainte volonté de Dieu est pour nous "une lumière et une force", et qu'elle nous remplit d'un courage qui nous étonne nous-mêmes.

A 7 heures, nous quittions Québec à bord du "St-Laurent." A notre grande joie, le R. M. Fafard, curé de Chicoutimi s'offrit à nous accompagner durant la traversée qui devait durer vingt-quatre heures. Nous avons accepté avec reconnaissance, car des religieuses cloîtrées ne s'y entendent guère dans les voyages, surtout lorsque, comme la chère mère Saint-Hubert, compagne de voyage de notre chère mère Saint-Joseph, il y a quarante ans qu'on n'est point sorti, et conséquemment qu'on n'a jamais vu de bateau à vapeur.

Le bateau, malheureusement, était rempli de voyageurs américains, canadiens et même français; vous pouvez croire que nous n'étions pas grosses, et cela, à tel point que nous pûmes coucher toutes les trois dans une petite cabine qui avait à peu près cinq pieds de long sur quatre de large, contenant deux lits, l'un au-dessus de l'autre, un lave-main et un porte-manteau. C'était là notre réfectoire, notre dortoir, notre salle de récréation, — à part le temps des repas des passagers où nous pouvions nous tenir sur le bateau, — et aussi notre oratoire, où nous faisions nos prières en commun, suivant l'heure de nos exercices ordinaires, autant que possible. Nous eûmes une heureuse tra-

versée, et contre notre attente, personne ne fut malade, ce qui est rare sur la rivière Saguenay. Nous nous arrêtâmes sur la route, à plusieurs endroits ; mais nous ne débarquâmes nulle part.

Enfin, mercredi, jour consacré au bon saint Joseph, à une heure et demie du matin, nous arrivions à Saint-Alphonse, dernière station avant Chicoutimi ; à neuf heures et demie, nous étions à Chicoutimi. Il pleuvait. Il faut avouer que ce n'est pas trop commode pour des religieuses blanches d'avoir un temps pareil ; mais nous étions joyeuses, car "c'est le temps du bon Dieu, nous disions-nous, c'est le meilleur."

Nous nous rendîmes de suite au séminaire, où Sa Grandeur Mgr Racine nous donna sa bénédiction et nous fit visiter l'église paroissiale qui est à proximité. De loin nous en avions salué la croix qui domine le clocher, par le verset : "*O Crux, ave, spes unica.*" Nous nous rendîmes ensuite à l'Hôtel-Dieu Saint-Vallier, désormais ma demeure. Notre Hôtel-Dieu est situé sur un rocher qui porte le nom de Saint-Vallier, en face d'un beau monument élevé à la mémoire de feu M. J. Price, surnommé le père du Saguenay. Au bas du rocher, à quelque pas seulement, on voit couler la rivière Saguenay ; sur l'autre rive, se trouve Sainte-Anne du Nord. En avant de la maison, le regard embrasse un panorama qui ressemble beaucoup au côteau des Trois-Rivières. C'est vraiment un bel endroit ; mais sur un tel promontoir, le vent ne nous fait pas défaut. Notre petit Hôtel-Dieu est assez bien construit, c'est-à-dire mieux que je ne m'y attendais. Cette maison

a été fondée sur la Providence, et c'est cette même Providence qui, tous les jours, nous fournit de quoi vivre. Nous sommes émerveillées de voir l'œuvre de Dieu prendre ici une telle extension.

La révérende mère Saint-Gabriel, supérieure de cette maison, est une vraie mère, et me fait penser à ma bonne mère Saint-Joseph. Six professes, deux novices, une postulante, avec trois petites sœurs des pauvres non cloîtrées, composent le personnel du monastère. Notre hôpital compte une douzaine de malades et de pauvres. Nos œuvres sont les mêmes qu'à Québec, avec l'hôpital de la marine en plus. Nous n'avons pas de matelots dans le moment; mais nous en avons presque toujours eu depuis la fondation. Nous soignons aussi les écoliers du séminaire, et nous prenons aussi les voyageurs de passage ici et qui y tombent malades.

Il est bien probable que nous serons obligées de bâtir une nouvelle maison, celle-ci étant extraordinairement petite, surtout pour un Hôtel-Dieu. Nous pouvons à peine nous loger toutes. Cet œuvre est encore entre les mains de la Providence, nous espérons qu'elle nous enverra un fondateur; en attendant, nous recevons avec reconnaissance toutes les petites aumônes qu'on nous fait dans ce but là. Nous sommes bien pauvres, bien pauvres. Il me vient à l'esprit que Sophie pourrait nous faire présent, soit d'un beau surplis ou d'un bas d'aube, ou encore d'un devant d'autel, comme elle voudra.

Maintenant, chère maman, il faut que je te quitte.

Adieu dans le Sacré Cœur de Jésus. Ah! quelle douce et agréable demeure que celle-là! C'est là qu'on rencontre tous ceux qu'on aime, en attendant le rendez-vous éternel.

Septembre 1885.

Ma bien chère Sophie,

Tu sais et tu comprends combien tu m'intéresses; ce qui te touche me touche; tes joies sont mes joies et tes peines sont mes peines, surtout depuis que tu m'as appris que le divin Époux avait dessein de nous unir par un nouveau lien, mille fois plus tendre et plus fort que celui de la nature. Soyons dès à présent tout à Jésus, chère Sophie; que toute notre ambition soit de faire en tout sa divine volonté, dans le lieu, dans le temps, et de la manière que lui-même le veut. Unies en esprit, disons-lui tous les jours: "Recevez ma liberté tout entière! Vous êtes le Maître, mon Dieu, conduisez-moi vous-même, et avec moi restez toujours, toujours! Qu'il ne reste en moi rien de moi-même; que je ne sache et ne sente que vous seul; que je ne me réjouisse et ne me repose qu'en vous seul, à jamais." (Ls de Blois.)

Mande-moi, chère Sophie, les nouvelles de la famille: je te répondrai, quoique brièvement, car tu peux imaginer que le temps est bien employé dans une fondation si nouvelle et si pauvre. Nous devons faire diligence pour faire face à tant d'occupations, sans négliger en aucune façon, nos devoirs de religieuses. La conduite de la divine Providence me ravit de jour en jour, en

ce qu'elle fait que, parmi tant d'affaires et de tracasseries extérieures, elle nous tient toujours toutes intimement unies à Dieu, comme si d'autres agissaient pour nous. C'est bien le Cœur du bon Maître, n'est-ce pas? de garder sans cesse ses pauvres petites épouses avec lui, et de ne pas permettre qu'aucune chose les en éloigne.

Dis bien à nos bonnes mères Ursulines que leur enfant de Chicoutimi n'oublie pas ses anciennes mères dans ses pauvres prières et petits sacrifices. Courage, Sophie, souviens-toi que "trop avare est un cœur à qui Dieu ne suffit."

28 décembre 1885.

Bien chers parents,

Notre petite communauté, fondée et soutenue par la seule Providence, nous offre une leçon vivante de la confiance inébranlable que nous devons avoir en Dieu. Toujours à bout de tout, néanmoins, nous ne manquons jamais du nécessaire: c'est là notre histoire de tous les jours. Nos sœurs tourières vont, de paroisse en paroisse, recueillir les aumônes qui nous sont offertes, soit à titre de charité, soit à titre de reconnaissance pour des guérisons ou des faveurs obtenues par les prières et les soins de notre petite communauté. Quelques-uns des paroissiens se sont réunis pour former ce qu'on appelle "l'œuvre du pain", c'est-à-dire que l'un d'eux s'engage à donner tant de pains par semaine ou par mois. Comme ici plusieurs familles cuisent elles-mêmes leur pain, il arrive que nous en avons une assez curieuse variété. Parfois, mais ce n'est pas le

plus souvent, nous mangeons du pain blanc, puis nous en recevons du gris, du noir, et alors, nous avons ou de la joie ou de la peine. De la joie, lorsque nous avons l'occasion de goûter un peu à la pauvreté de notre divin Époux ; de la peine, lorsque nous ne pouvons satisfaire le désir que nous éprouvons de bien soigner nos chers malades. Quoi qu'il en soit, nous sommes bien reconnaissantes au bon Dieu qui nous fournit ce petit moyen d'existence.

Quant à mon humble petite personne, je dois vous dire, pour vous faire plaisir, que ma santé est aussi bonne que jamais, et que placée par la divine volonté dans une terre tout-à-fait inconnue, je ne fais tous les jours qu'expérimenter les effets de ces paroles: "Le Seigneur me dirige, et rien ne saurait me manquer!"..... Saint François Xavier avait bien raison de dire: "A qui Dieu est tout, le monde entier n'est rien." Ces paroles de la sainte Écriture sont plus claires pour moi que jamais : "Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité."

Chicoutimi, février 1886.

Chère Sophie,

Le temps passe affreusement vite ici, c'est à peine si nous pouvons suffire à notre besogne. Dieu continue toujours à bénir notre petite fondation ; mais il veut qu'elle vive au jour le jour. Il nous envoie tout à temps, mais il veut que ce soit comme la manne nous ne pouvons en amasser pour plusieurs jours. Quoi qu'il en soit, nous avons toujours une forte es-

pérance que le petit rameau d'olivier de la miséricorde de Jésus prendra enfin une profonde racine dans le sol de Chicoutimi, qu'il y grandira, et y prendra de si beaux développements, qu'il pourra enfin garder sous son ombre, un grand nombre de malades et d'infirmes, ainsi que toutes celles qui voudront se consacrer aux soins de cette portion chérie du troupeau de Notre-Seigneur. Qui sait même si quelques-unes de mes petites sœurs à moi ne seront pas appelées, elles aussi, à quitter leur famille chérie et leur ville natale, pour se rendre dans une terre étrangère comme celle-ci, afin de se dévouer au service et à la gloire du divin Époux des vierges.

28 décembre 1886.

Bien chers parents,

Nous mettons en œuvre tous les moyens en notre pouvoir pour venir à bout de faire finir notre chapelle, et cela pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, surtout de celles des pauvres et des infirmes. C'est ainsi que nous avons ici un petit dispensaire, un atelier de reliure ; nous faisons des *catalognes*, de l'étoffe, de la grosse toile, et bien d'autres industries que le zèle nous suggère. La sainte Face fait des merveilles dans notre pauvre petit Hôtel-Dieu, et par le moyen de notre chère confrérie, au milieu de nos chers infirmes.

15 novembre 1886.

Toujours chère Sophie,

La paix et l'amour du divin Cœur de Jésus pour salut !

Je t'ai remise entièrement entre les mains de Jésus et de Marie, sûre qu'ils sauront bien te conduire au

lieu que Dieu te destine. Je serai mille fois heureuse de te voir partager ma bienheureuse vocation d'hospitalière ; mais tu sais que dans une affaire aussi importante, on ne doit pas se laisser guider par la chair et le sang. Non, il s'agit de suivre uniquement la voix de Dieu, et cela envers, malgré, et contre tout, sans écouter la voix trompeuse du monde, de la nature, des plaisirs, du démon, ni même de ce qui nous est le plus cher. Pourvu que tu sois l'épouse du divin Jésus, c'est tout ce que je te souhaite. Que tu sois ursuline, sœur de Charité, sœur des Pauvres, hospitalière, tout cela n'est que secondaire dans mes prières. Notre bon Jésus est un bon maître qui sait bien comment, et où conduire celles qui veulent se mettre à son doux service. Surtout, chère Sophie, ne te laisse pas séduire par les plaisirs du monde ; ils ne durent qu'un instant, et la peine qui les suit est éternelle. Souviens-toi plutôt de ces paroles qui firent tant d'impression sur notre chère tante Sainte-Adélaïde, et dont elle a expérimenté la vérité : "Le plaisir de mourir sans peine vaut bien la peine de vivre sans plaisir."

Dis à nos chères mères Ursulines que je ne pourrai jamais les oublier. Oh ! que la réunion au ciel de toutes ces chères mères devancières sera joyeuse. Mais, je le sais, elles veillent encore sur moi, ces chères mères de Chantal, du Saint-Esprit, Sainte-Hélène, Saint-Henri, Sainte-Cécile, Sainte-Julie, etc. Oh ! le beau jour que celui où nous nous reverrons en Dieu ! Sophie, soyons de la partie.

22 septembre 1886.

Bien cher papa,

Je vous demande la grâce de laisser celles de mes sœurs que Dieu appellera à son service, suivre leur attrait. Oh! si comme moi, vous aviez goûté, une heure seulement, la joie d'être tout à Dieu, vous n'hésiteriez pas un instant à leur procurer ce grand bonheur. Dieu saura bien, n'en doutez pas, les remplacer auprès de vous. Oh! que j'aurais le cœur peiné d'apprendre qu'une de mes sœurs a perdu une si belle vocation.....

14 février 1887.

Cher papa,

Bénissons le bon Dieu qui prend un soin minutieux de tout ce qui nous touche, et surtout, témoignons-lui notre reconnaissance par une grande fidélité à accomplir son adorable volonté. Dieu récompensera cette fidélité par un don qui surpassera tous les autres, et qui n'est autre que lui-même. "Venez, bon et fidèle serviteur, moi-même, je serai votre récompense." Oh! l'heureux jour! l'heureux sort! l'heureux héritage! Que nous serons contents alors de nous être sacrifiés et séparés pour nous retrouver, plein de joie, dans le Seigneur!.....

14 février 1887.

Ma bien chère maman,

Nos deux cœurs sont toujours triplement liés dans le tout aimable Cœur du divin Jésus. C'est là, plus

que dans les parloirs et les lettres fréquentes, que j'aime à m'entretenir avec ma mère bien-aimée; là, que je sollicite pour elle: force, courage, joie, consolation et bonheur. Je demande aussi santé et longue vie, pour le plus grand bien de mes chers frères et sœurs. C'est là aussi que je te donne rendez-vous, chère maman, surtout à l'heure de l'épreuve qui sonne si souvent pour toi, dans tes inquiétudes maternelles, enfin, dans toutes tes peines et dans toutes tes joies; que le Cœur de Jésus soit ton plus cher asile et le soutien de ton âme.

20 décembre 1887

Bien chers parents,

L'année qui finit emporte avec elle quantité de souvenirs, et la marque spéciale de la visite du Seigneur dans notre famille. Qui n'admirerait l'action toute providentielle de Dieu sur nous, dans les peines comme dans les joies qui se sont succédé. En effet, n'est-il pas vrai que chaque peine a eu son contrepoids de plaisir, comme chaque grande joie son contrepoids de chagrin ?.....

Au moment même où je vous écris ces quelques mots, où je viens sympathiser à votre douleur de voir s'éloigner notre pauvre Édouard, le divin Cœur de Jésus vient nous offrir une grande joie, par la nouvelle que bientôt cette chère Sophie va quitter les livrées du monde, pour revêtir celles du céleste Époux des vierges, sous le glorieux nom de sœur Saint-Augustin.

Quel beau nom! Quel grand saint pour patron et protecteur! Quelles grâces ne devons-nous pas en attendre pour toute la famille! Cela ne semble-t-il pas dire qu'il ne faut pas trop nous attrister du départ de nos bons frères, ces chers absents. Nous prierons le grand évêque d'Hippone de les protéger.

6 janvier 1887.

Nous avons reçu depuis le mois d'octobre deux jeunes enfants, idiots de naissance. Le premier mesure trois pieds de hauteur; sa taille, vingt-sept pouces; la tête, vingt-deux pouces de tour; il pèse quarante livres et il est agé de quinze ans. Le second mesure deux pieds et demi de hauteur, vingt-cinq pouces pour la taille, la tête, vingt et un pouces, le visage, cinq pouces de large; il pèse trente-six livres et il est âgé de huit ans. Ils ont l'intelligence des enfants de six mois à un an. Ils font de petits gestes et des cris enfantins ; ils ne parlent pas, à part ces mots: beau, bon, chaud; ils ne peuvent rien faire. Le plus vieux marche. C'est une vraie curiosité que de voir ces enfants-là. Ils ne sont pas effrayants à voir: le plus petit est même assez joli. Ce sont deux petits anges que le Père des pauvres nous a confiés. Aussi, je te dirai que nous les aimons beaucoup. Cette année, nous avons soigné quatre-vingt-dix malades, et avec cela, la Providence ne nous fait pas défaut. Elle pourvoit admirablement à tous nos besoins. Aussi, sentons-nous notre confiance en Dieu s'augmenter de jour en jour.

En la fête de N. D. du Mont-Carmel, 1886.

Chers parents,

En apprenant le bonheur qui vient d'échoir à notre chère Sophie, il est bien juste que je vienne vous inviter à vous réjouir avec moi, dans le Cœur sacré de Jésus. Mon saint patron écrivant à sa mère chérie, lui disait: "Si la charité nous fait réjouir avec ceux qui se réjouissent, et pleurer avec ceux qui pleurent, combien grande doit être votre joie à la vue de celle qui attend votre fille bien-aimée, au séjour de l'éternel bonheur!" Il semble, bien chers parents, qu'il m'est permis de me servir aujourd'hui de ces belles paroles. Je comprends néanmoins ce que vos cœurs doivent éprouver à la pensée de la séparation; mais tôt ou tard, il eût fallu en venir là, et peut-être, sinon certainement, avec infiniment plus de peines et d'inquiétudes. Combien votre joie doit surpasser vos peines, en pensant à l'honneur qui vous est fait de donner deux de vos enfants au Roi du ciel et de la terre, et à la consolation que vous procureront leurs prières ardentes et constantes. Disons donc ensemble, parents chéris, en union avec la plus heureuse des mères: "*Magnificat anima mea Dominum.*" Oui, que notre âme loue, bénisse et glorifie à jamais le Tout-Puissant de nous environner ainsi de miséricorde et d'amour. Montrons-lui notre reconnaissance par une plus grande fidélité à accomplir, en tout, et avec amour, sa très sainte volonté. Répétons avec sainte Jeanne Françoise de Chantal: "Oh! mon Dieu, touchez quelle corde de mon

luth il vous plaira; à jamais, pour jamais, il ne résonnera que cette seule harmonie: oui, mon Dieu, que votre sainte volonté soit faite sur père, mère, frères, sœurs, enfants, sans *si*, sans *mais*, sans réserve."

6 janvier 1887.

Bien chère petite filleule,

Au bon petit Jésus, chère Annie, je demande pour toi surtout, les grâces suivantes: une année de progrès, de docilité, de soumission respectueuse, de reconnaissante affection envers nos bien chères mères Ursulines qui nous sont si dévouées. Que tu sois bien courageuse pour bien employer ton temps, que tu sois sage et bonne! Enfin, que tu aimes Jésus de toute ton âme, autant, s'il est possible, que l'aimait ta sainte patronne, puis, que tu sois ensuite une bonne religieuse, si le bon Dieu le veut. Je te supplie de ne pas oublier dans tes prières celle qui ne peut pas t'oublier auprès de Jésus et de Marie.

6 janvier 1888.

Ma bien chère Anna,

Paix, joie et amour en notre aimable et tout bon petit Jésus!

Sans doute que votre jour de l'an ne vous a pas été aussi joyeux qu'autrefois..... Cependant, en cela comme en toutes choses, il faut bénir la main qui nous frappe, et répéter sans cesse: "Mon Dieu, que votre sainte volonté soit faite!" L'an qui vient de finir a porté le cachet de la douleur. Nous serions

portés à demander : "Quel est le secret de 1888?" Mais ne vaut-il pas mieux suivre la maxime de l'aimable Jean Berchmans : "Je vivrai au jour le jour, sans m'inquiéter du lendemain, comme s'il ne devait pas y en avoir pour moi ?"

30 janvier 1889

Bien chère maman,

Tout est consommé..... Les glorieuses noces de notre bien-aimée Sophie avec le divin Époux des vierges ont eu lieu hier, et nous ont laissées tout embaumées de joie, de bonheur et de vive reconnaissance. Qu'il faisait beau voir cette chère sœur se donner tout entière à son céleste Époux, le front radieux, le cœur dilaté par une immense charité puisée au foyer intarissable du divin Cœur !

Avec quel bonheur nous avons chanté de toute la force de notre âme : "Le Seigneur est grand et infiniment louable dans la cité de Dieu où il nous a appelées", et puis encore : "*Ecce quam bonum*", et enfin, l'hymne de la reconnaissance : "*Te Deum laudamus.*"

La cérémonie a eu lieu à sept heures ; elle a été présidée par Sa Grandeur Mgr Bégin, assisté des RR. MM. Marceau et Roberge. Notre bon petit père chapelain y assistait aussi. Il n'a que trente-deux ans, il est tout petit, mais il est conduit par l'esprit de sagesse et de bonté, ce qui supplée facilement à l'âge. Il nous est dévoué au possible. Il est notre confesseur depuis la mort de notre fondateur.

Comme une jeune demoiselle Matais de cette ville prenait le voile, sous le nom de sœur Sainte-Anne, et que cette famille est extraordinairement nombreuse, l'église était encombrée. Tout le monde était curieux de voir, car notre chère sœur Saint-Augustin est la première qui ait fait profession dans la chapelle de la Sainte-Face. Tous ont été enchantés, et plusieurs y ont pris, je suppose, le germe de la vocation religieuse. A la messe, nous avons chanté les quatre cantiques suivants: 1° *Je suis à Dieu ;* 2° *J'entends le monde qui m'appelle ;* 3° *O Marie, ô reine immortelle ;* 4° *Mon âme, ah! que rendre au Seigneur?*

Toute la journée a été des plus heureuses, et même, on a remarqué que depuis la fondation, on n'en avait pas eu de si joyeuse.

6 janvier 1890.

Merci, ma chère Anna, des bons souhaits que tu as déposés pour moi au pied du bon Jésus chez les Ursulines. Tu ne pouvais certainement rien demander de plus à propos. Oui, sainteté, perfection, amour toujours plus ardent pour Jésus : c'est mon seul, mon unique désir. Tu voudras bien continuer à lui demander toujours, pour tes deux sœurs religieuses, cet amour pur et généreux qui fait chérir les trois compagnes inséparables de l'Époux divin : pauvreté, humilité et douleur; cet amour qui peut seul nous rendre parfaits disciples de son divin Cœur. En retour, je demande avec instance au divin Enfant de Bethléem, dans mes visites à sa pauvre crèche, où j'ai

soin de me faire accompagner chaque fois par un des neuf chœurs des anges, je demande, chère Anna, beaucoup de vertus, pour embellir si bien ton cœur, que le divin Époux des vierges en soit charmé. Je demande encore au Cœur sacré de Jésus, de te placer à jamais en lui. Qu'il te conduise où il sait que tu pourras lui procurer une plus grande gloire, et qu'en attendant, il façonne ton cœur sur le modèle du sien. Pour toi aussi, je demande l'amour de ce que Jésus, notre divin Maître, a aimé : la sainte pauvreté, la douce humilité, l'amour du sacrifice.

Juillet 1890.

Bien-aimée petite sœur,

Paix et amour en Jésus !

Tu n'ignores pas que ta sœur aînée a toujours conservé pour toi les sentiments d'estime, d'affection et de dévouement plus que fraternels qu'elle t'a voués dès ton berceau. Mon cœur et ma pensée t'ont souvent, oh ! oui, bien souvent, suivie ; si j'osais te le dire, ils t'ont épiée. Cœur de Jésus, entr'ouvrez-vous délicieusement à mon Annie, afin qu'elle y demeure à jamais, à l'abri du monde et de ses fausses maximes. Marie, notre Mère, gardez-nous toujours dans ce doux asile.

12 octobre 1890.

Bien-aimés parents,

Je bénirai le Seigneur en tout temps ! Oh ! oui, il est de notre devoir de bénir le Seigneur en tout temps ;

il l'est surtout à certains jours que l'on nomme plus spécialement le temps du Seigneur, parce qu'il agit sur nous d'une manière plus sensible.

L'époque que nous traversons, en ce moment, est évidemment une de celles où nous pouvons plus facilement toucher du doigt l'action toute bienfaisante de la divine Providence. Notre famille reçoit encore une fois la visite de l'ange de la séparation : il est vrai que son nom réveille dans nos cœurs mille et une idées de tristesse, de peine et d'inquiétude, surtout dans le cœur de parents si dévoués et si aimants ; mais au fond, la fonction de l'ange est pleine de paix, de douceur, de force, de joie ; son rôle le plus fréquent est de tout faire contribuer au bonheur de ceux qu'il visite.

Ainsi, parents chéris, en venant vous parler de notre chère Flore loin de moi la pensée de vous chagriner ; ce n'est que pour vous inviter à vous unir à nous dans une intime prière d'action de grâces. Nous nous réjouissons à plein cœur du bonheur que Dieu lui réserve en lui donnant un si bon mari.

Ainsi, chers parents, bénissons le Seigneur de cette séparation qui n'est peut-être que le prélude de joies plus grandes, et prions Dieu que les vertus des deux nouveaux mariés aillent toujours en augmentant, afin que leur bonheur soit de plus en plus assuré. Le bonheur vrai ne se trouve que dans la vertu, et je suis aussi heureuse de vous le dire que j'ai été heureuse de le constater : ce principe est profondément imprimé dans l'esprit de notre chère Flore. Avec cela

peut-il rester dans nos cœurs quelque place pour la désolante inquiétude ?

J'ai mis, comme je le fais tous les jours depuis mon entrée en la sainte religion, tous et chacun des membres de ma famille dans le divin Cœur de Jésus. C'est là ma salle de conseil, ma pharmacie, mon magasin, enfin, c'est là la source inépuisable de tous les biens que le ciel daigne me faire. Oh ! quel lieu béni ! La joie, le calme et la paix s'y trouvent toujours, parce que c'est là que le cœur se confie dans celui de Dieu. Vivons tous les jours dans cet aimable sanctuaire, et n'oublions jamais qu'en Dieu, nous pouvons rencontrer à tout instant ceux que nous aimons.

18 juillet 1892.

Ma chère Anna,

Te dirai-je que notre bien-aimée sœur Saint-Louis de Gonzague a été administrée. Oh ! oui, et c'est avec tant de bonheur qu'elle a reçu ce sacrement, le dernier jour du mois du Sacré Cœur, que c'est encourageant et consolant de le répéter !... Elle reçoit fréquemment le saint Viatique qui fait seul sa force, son appui. Les remèdes n'ont aucune efficacité. Il est six heures du soir ; je suis près d'elle ; elle est en adoration de Jésus-Eucharistie reçu à cinq heures et quart. Elle est abimée en Dieu, un silence profond règne dans l'appartement, nous sommes seules.

Elle a tracé quelques lignes au crayon à Édouard, en lui envoyant une petite médaille qu'elle le prie de porter à sa chaîne de montre. Elle va jusqu'au haut

de ses forces pour vous écrire. Ma chère sœur te prie, bonne Anna, de vouloir être son interprète auprès des excellentes mères Ursulines, de les remercier bien affectueusement des nombreux et inappréciables bienfaits qu'elles ont prodigués, avec tant de délicatesse, à chacune de nous. Merci pour leurs ferventes prières, merci de leur constant souvenir. Qu'elles reçoivent l'assurance d'un sincère retour de sa part. Tu présenteras nos très profonds respects à notre toujours vénéré père Caron. Sa mémoire nous est douce et chère. On ne trouve nulle part son égal. Je t'assure, va, si je l'osais, je l'inviterais, ce cher père, à nous faire une petite visite. Mais ce serait trop de consolation, de satisfaction pour de petites épouses de Jésus crucifié.

Sr SAINT-AUGUSTIN.

Hôtel-Dieu Saint-Vallier, Chicoutimi,
28 juillet 1892.

M. et Mme Dénéchaud,
Trois-Rivières.

Chers parents affligés,

Vous l'avez appris... L'ange du Seigneur a passé, emportant sa belle âme à son céleste Époux. Jeudi, à neuf heures précises, elle contempla la face rayonnante de Jésus, la sainte Vierge à laquelle elle s'était vouée si tendrement. Elle reçut le pain des anges pour la dernière fois, au jour de la fête de sainte Anne. Les souffrances que notre chère malade endura en ce jour lui permirent d'offrir à cette grande sainte un bouquet

des fleurs de la patience et de la résignation. Tous les saints, longtemps invités à l'avance de venir à sa rencontre, ont dû l'accueillir avec joie, et l'introduire dans le beau ciel. A quatre heures, ce matin, elle nous donnait l'air du cantique "*Quand viendra-t-il ce beau jour?*" A défaut de cahier de chant sous la main, elle nous dit de prendre "*J'irai la voir un jour*". Chère maman, je ne saurais vous dire l'émotion que j'ai éprouvée en l'entendant vous nommer.—"Papa, maman, dites-leur que je ne les oublierai pas; les autres non plus."

M. Hudon, procureur du séminaire, vint lui donner une dernière bénédiction et absolution après la messe. Je lui avais promis, la veille, de communier pour elle, et de faire sa couronne à la sainte Vierge. Elle me demanda souvent si j'allais la faire.—"Oui, chère, et bien d'autres prières aussi pour vous, lui répondis-je."

Elle ne fit aucune contorsion; sa figure resta toujours calme, sereine. Elle s'endormit doucement, appuyée sur les bras de son Bien-Aimé, et son dernier soupir fut si léger, qu'il fut inaperçu, quoique nous eussions toutes les yeux sur elle. Bien que cette bonne petite sœur endurât de vives souffrances, durant ces dernières heures, elle n'en fit rien paraître. Plus que bien des personnes, par la connaissance qu'elle avait des maladies, elle voyait la mort venir, se sentait refroidir, et nous indiquait clairement son état. Elle m'avait dit, la veille, qu'elle me ferait avertir à temps, de me coucher sans inquiétude, qu'elle ne partirait pas sans que j'y fusse. Elle tint parole. A minuit, elle

parlait comme de coutume; elle causait avec la veilleuse. Tout-à-coup à trois heures, la paralysie à la gorge la saisit, et alors, elle appela: "Papa, maman, Saint-Augustin, les religieuses." De suite, je me rendis avec notre mère supérieure, qui, avec une tendresse maternelle, resta constamment près de son chevet. J'eus mille privilèges que je suis incapable d'énumérer; mais comme je les apprécie et que j'en suis reconnaissante !...

Sœur Saint-Louis de Gonzague a gardé constamment votre précieux crucifix. Que de fois elle l'a pressé sur sa poitrine. Elle le possède encore, et je vous le renverrai à la première bonne occasion. J'ai fait tout ce que j'ai pu, aidée de la force de Dieu. J'ai eu la consolation de l'ensevelir, avec les secours de mes chères sœurs, que, dans sa carrière religieuse, notre chère sœur Saint-Louis de Gonzague a tant aimées, avec lesquelles elle se trouvait si heureuse de partager les travaux de l'hospitalité.

L'union ne s'arrête pas là. De nombreuses prières seront faites dans toutes les maisons de l'ordre de la Miséricorde de Jésus, dans le Canada et en Europe. Vingt-deux maisons lui feront dire trois messes, et chaque religieuse récitera un chapelet. De plus, elle aura à l'Hôpital-Général un grand service avec trente messes basses. Ici, quatre grands services, trente messes basses, et chaque religieuse doit lui dire une dizaine d'offices des morts, et son chapelet. Un autre service au bout du sixième mois, et un autre au bout de l'an. Tout ceci est de rigueur; mais n'allez pas

croire que nous nous arrêtions là ; elle participe à toutes les prières qui se font dans la maison. Ainsi, bien chers parents, que votre consolation doit être grande, d'avoir un ange de plus au ciel, qui va prier puissamment pour vous; dans toutes vos nécessités, invoquez-la, je suis sûre que le Seigneur exaucera les prières de sa petite épouse.

Je vous ai tracé ces quelques mots à la hâte. J'avoue qu'ils sont bien décousus ; j'espère que vous m'excuserez comme toujours. Je sais qu'il vous tarde d'avoir quelques nouvelles. Pour aujourd'hui, c'est tout ce que je puis faire, après avoir donné un libre cours à mon affliction. Jésus a donné à ma pauvre âme un baume consolateur. Dans les exercices d'une vie où cette bien-aimée et regrettée sœur s'est sanctifiée, en amassant une belle moisson au service des pauvres de Jésus-Christ, je désire la suivre. Cette pensée me donne force et courage. Oh! oui, je suis encouragée et fortifiée par la promesse qu'elle m'a faite, de demander à Dieu que je sois une sainte religieuse. Elle priera pour moi, je prierai pour elle; ce sera un commerce bien doux, échangé entre le ciel et le rocher de Saint-Vallier.

Chacun des membres de la famille trouve en elle une protectrice au ciel, car elle s'intéressait à tous, sans le faire paraître. Au fond du cœur, elle s'entretenait souvent de vous avec Jésus. Pour la consolation des personnes qui l'ont aimée, et auxquelles elle a servi de mère, comme aux pauvres qui la pleurent,

notre mère l'a fait transporter quelques instants dans une chambre non cloîtrée.

29 juillet.—J'ai eu le bonheur de communier ce matin pour notre bien-aimée sœur. Un silence solennel règne partout; chacune s'empresse de lui accorder ses suffrages. Les quatres offices que j'ai dû réciter, avec les occupations journalières, m'ont fait interrompre cet entretien. J'en suis ravie, il portera le cachet de la volonté divine.

Mgr Moreau a reçu une circulaire. La communauté a prévenu les maisons religieuses de Montréal, de Québec, et des Trois-Rivières. Ce sont autant de suppliques ferventes, adressées au ciel, pour le repos éternel de votre enfant. Quoique nous ayons l'espoir qu'elle jouit de la vue de Dieu dans l'éternelle Sion, il faut être si pur pour contempler Dieu, que nous devons lui accorder un souvenir dans nos prières.

Notre chère sœur a fait son sacrifice généreusement; nous serons tous, un jour, réunis dans le beau ciel, le rendez-vous suprême.

Je vous baise bien affectueusement dans le Cœur de Jésus.

Votre affligée fille en N.-S.

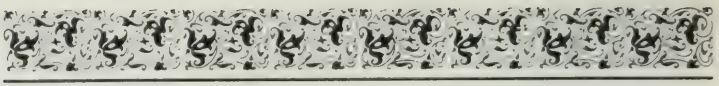
Sr Saint-Augustin.

Chère et douce petite sœur en Jésus, enfant bien-aimée de notre monastère, orgueil, consolation et joie de vos bons parents, honneur et ornement du cloître où s'est écoulée votre vie religieuse, recevez, chère Éléonore, l'adieu de vos mères Ursulines. L'épanche-

ment si sincère de votre piété filiale a toujours trouvé un écho dans nos cœurs; nous vous avons suivie dans votre solitude de Notre-Dame des Anges, et quand la colombe a pris son vol vers le rocher de Saint-Vallier, elle emporta nos vœux et nos souhaits, ainsi que la bénédiction de son vieux père en Dieu. Hélas! fallait-il quitter si tôt cette vallée de larmes!... Ah! c'est que du saint rocher au ciel, la distance est courte. Vous l'avez franchie, cher ange, jeune vierge ... et à ceux qui regardent la patrie où vous vous êtes envolée, une voix céleste semble dire: "Imitez ses vertus, elle ne s'est épargnée en rien."

C'est pour obéir à cet appel divin, que nous avons recueilli nos souvenirs. Nous les déposons sur votre tombe, c'est le mémento de l'amour maternel. Vous reposez là-bas, vous régnez là-haut, et vous vivez dans nos cœurs.

Sur les éternelles collines,
Veuillez ne pas nous oublier.
Au souvenir de Saint-Vallier,
Mêlez celui des Ursulines.



DIANA HÉTU

1871-1889

"Dieu l'a soustrait (le juste) à la perversité du siècle, de peur que le mal ne pervertit son cœur.
Liv. de la Sagesse IV, 11.

"Mlle Diana Hétu est mourante, priez pour elle." Telle était la navrante nouvelle transmise à notre monastère par le fil télégraphique, le matin du 28 février 1889. Religieuses et élèves sont atterrées par ce télégramme signé par la mère supérieure de Chatham. Toutes se demandent si c'est bien vrai que cette enfant qu'elles ont vue, au mois de septembre, partir si gaie, si pleine de santé, est maintenant aux portes de la mort, sur le seuil de l'éternité. Les prières réclamées montent avec instance vers le souverain Médecin, le suprême Consolateur : chemins de la croix, offices de la sainte Vierge, rosaires, se succèdent, implorant pour la chère malade des grâces de santé, ou une pieuse mort, si tel est le décret divin.

Celle qui était ainsi l'objet de notre sollicitude le méritait à juste titre.

Diana n'était encore qu'à son huitième printemps, lorsqu'elle franchit pour la première fois les grilles de notre cloître. Elle fut accueillie au pensionnat par notre regrettée mère Saint-Borgia qui avait déjà fait l'éducation de sa mère et de deux de ses tantes.

Dire l'intérêt que l'enfant inspira à cette bonne mère serait rappeler les tendresses de l'aïeule pour sa petite-fille ; toutes les autres maîtresses vinrent aussi

tour à tour la baiser affectueusement en disant : "C'est la petite fille de Malvina !"

Le souvenir de la mère va désormais s'associer à celui de l'enfant, et il s'écoulera plusieurs années avant qu'on l'appelle Diana. Invariablement on la nommait Malvina.

Vive, gaie, pétulante, rien n'annonçait en cette enfant qu'un deuil sensible avait enveloppé son berceau et qu'elle était à jamais privée des caresses de sa mère.

Mme Hétu, d'une santé délicate, frappée par cette cruelle maladie qui ne fait grâce à personne, la consomption, avait dit un éternel adieu à son époux, M. le docteur Hétu, et à ses deux jeunes enfants, le 15 avril 1878.

Diana, l'aînée, alors âgée de sept ans, réunissait les dons de la nature les plus séduisants. Grande pour son âge, quoique délicate de santé, d'une intelligence remarquable, elle s'attira bien vite les sympathies de tous.

A sept ans, elle connaissait déjà les quatre premières règles de l'arithmétique elle savait lire et écrire. Au jour de l'an 1878, elle avait adressé une lettre de bonne année à son grand-père Hétu. Cette petite note fut tout un événement dans la vie du bon octogénaire. C'était M. Hétu lui-même, le père, qui avait enseigné toutes ces choses à sa fille; il lui avait aussi donné les premières notions du catéchisme, et il était étonné de sa grande facilité pour l'étude. L'enfant lui devenait de jour en jour plus chère et l'amour pa-

ternel ne savait rien refuser à sa fille ; d'un autre côté, une vieille bonne en avait fait son enfant gâtée. Comme il arrive d'ordinaire, la petite abusa quelque peu de cette disposition de son cher papa.

D'un caractère enjoué, bien excusable pour son âge, elle se livrait à des caprices enfantins, que le père lui-même n'était pas sans remarquer. Dans l'intérêt de son enfant, il résolut de confier son éducation à des religieuses. Il faut dire à la louange de ce bon père, que, depuis ce moment, il s'en rapporta entièrement à celles à qui il avait remis l'éducation de sa fille bien-aimée. Il la mit en pension au couvent de Louiseville. Dès la première entrevue, la supérieure de ce couvent prédit au père que, grâce à son heureux caractère, Diana ne s'ennuierait jamais. "Ce qui se vérifia à la lettre, nous a dit M. Hétu. Dans mes visites bi-mensuelles, ajoutait-il, je la vis toujours gaie, souriante et joyeuse."

Le docteur ayant passé la saison des vacances en villégiature à l'Assomption y avait conduit avec lui sa chère Diana, et, comme il s'y trouvait un pensionnat, au mois de septembre, il y laissa sa jeune enfant ; elle passa là une année et conserva toujours un bien doux souvenir du couvent de l'Assomption.

M. Hétu étant établi aux Trois-Rivières depuis 1879, il était tout naturel qu'il désirât avoir auprès de lui sa fillette ; il la rappela, et, en septembre 1880, on comptait Diana au nombre de nos élèves.

On reconnut vite en elle une petite espiègle, mais on lui reconnaissait aussi un bon cœur, charitable,

dont ses maîtresses surent habilement tirer parti. Elle aimait son tendre père, et à chaque jour de parloir, il ne manquait jamais de venir causer longuement avec sa fille aimée ; c'était pour lui une consolation au chagrin de la séparation, un remède aux maux de l'absence.

L'enfant était aussi heureuse pendant ces heures de douces jouissances. Cependant, la maîtresse générale avait-elle à enregistrer, à signaler quelques petits méfaits, quelque négligence dans les études, le Dr Hétu écrivait à son enfant : "Je dois aujourd'hui me priver d'aller te voir ; plaise au ciel que la semaine prochaine je reçoive un meilleur rapport, je serai alors si heureux de te presser dans mes bras." Et la prudente maîtresse obtenait de sa petite élève, par ce moyen, des efforts généreux et des actes extraordinaires de bonne volonté.

On remarquait surtout à sa louange que Diana ne conservait jamais de rancune envers qui que ce fût. Son naturel pétulant ne s'accommodait guère d'un règlement à suivre ; mais à peine lui montrait-on ses torts, qu'elle reconnaissait ingénument avoir failli et se soumettait docilement à ce qu'on exigeait d'elle ; puis après, jamais un nuage sur ce petit front, jamais un souvenir amer au fond de son cœur.

Sa santé délicate préoccupait vivement son père ; il ne négligeait aucun des soins qui pouvaient lui être salutaires. Il l'associait volontiers à ses voyages, les lui promettait à l'avance d'une vacance à l'autre.

Cette année, la jeune fille avait en perspective,

comme brillant couronnement de ses études, une visite à l'exposition universelle de Paris, et un voyage à travers les principales villes de l'Europe. On conçoit tout ce qu'une telle promesse offrait d'attrayant à une imagination de dix-huit ans. C'était un rêve féérique que la jeune fille entrevoyait dans un avenir très prochain et sur lequel elle aimait à revenir.

Tous les ans, le docteur procurait à sa fille une jouissance d'autant plus douce qu'elle était plus ardemment désirée. Il conduisait l'enfant auprès de sa bonne aïeule, Mme Ringuette. Il serait difficile de dire laquelle des deux jouissait davantage dans cette réunion. Diana se jetait affectueusement dans les bras de sa chère grand'mère; auprès d'elle, elle trouvait, disait-elle, *la terre promise.*

De brillantes dispositions musicales en avaient fait une des élèves les plus en vue de notre pensionnat. Dans les séances publiques, on lui confiait des morceaux difficiles; son goût sûr et son tact exquis les lui faisaient rendre avec âme et justesse. Ce talent était remarqué; sans orgueil, Diana disait un jour: "J'en suis heureuse pour papa que ces petits triomphes ne laissent pas insensible."

Elle aimait aussi beaucoup la littérature. Son auteur favori était un poète canadien M. Léon-Pamphile Lemay; les vers d'*Évangéline* lui étaient familiers; elle aimait à les répéter. Les *Orientales* de Victor Hugo avaient aussi pour elle leurs attraits et elle goûtait les beautés littéraires dont sont remplies les *Causeries* de Mmes de Maintenon, de Sévigné et de Coulanges.

A la veille d'entrer dans le cours gradué, Diana, qui n'aimait pas naturellement l'étude, demanda à son père de la retirer du pensionnat.

M. Hétu portait à son enfant un amour aussi vif et aussi tendre qu'un père peut l'avoir pour sa fille. Il lui arrivait même, par un excès d'affection qu'il se reprochait, de céder quelquefois à ses exigences. Mais sur le point de sa sortie du couvent, avant la fin de ses études, en père éclairé, il ne consentit jamais à transiger.

Il n'accéda pas à sa demande; mais il lui laissa le choix entre d'autres maisons d'éducation. Elle opta pour celle des Ursulines de Chatham, Ontario. L'idée d'un voyage, de prendre des leçons d'équitation, de changer de scène, sourit à la jeune fille. Elle partit en septembre 1888, heureuse et gaie. Elle était loin de s'attendre, la pauvre enfant, à ce qui allait lui arriver: ce voyage qui la réjouissait tant devait avoir pour terme l'éternité.

Quelques lettres échangées pendant le cours de l'automne avec ses anciennes compagnes de classe portent une teinte de tristesse: la nostalgie visitait pour la première fois cette âme de jeune fille.

Aux vacances de Noël, elle comptait sur la visite de son cher père. Mais, le conseil de la cité des Trois-Rivières venait de confier à M. Hétu une position aussi honorable que distinguée en le nommant maire de la ville, en remplacement de l'honorable M. Mailhiot qui était nommé juge de la cour supérieure. Les charges de sa nouvelle position obligèrent M. le

maire, à remettre à Pâques son voyage dans la province voisine.

Rien encore ne pouvait faire prévoir au docteur le coup terrible qui allait frapper si sensiblement son cœur.

Il fut averti le 28 février, en même temps que nous, de l'état de santé où se trouvait sa chère enfant. Il se hâta de prendre le premier train pour Chatham, espérant revoir une dernière fois sa fille chérie.

De notre côté, nous priions beaucoup, et les élèves très inquiètes de leur ancienne compagne, en demandaient des nouvelles par télégramme.

" Elle est morte, le 28 février, à six heures vingt minutes du soir," fut la triste réponse.

Des lettres reçues quelques jours plus tard nous donnent les détails édifiants que nous allons lire.

Notre chère Diana a fait une mort consolante. Elle ressentit dès dimanche dernier les premiers symptômes de la maladie qui vient de la conduire en quelques jours au tombeau. Elle assista néanmoins ce jour-là à la sainte messe qu'elle entendit avec ferveur, puis se retira à l'infirmerie. Le médecin qui fut aussitôt appelé constata une inflammation d'intestins. Tous les soins possibles furent prodigués à la chère malade, et mercredi, elle se trouvait un peu mieux; mais jeudi on remarqua une altération notable dans ses traits et l'on manda de nouveau le médecin, en toute hâte; celui-ci s'adjoignant un confrère, constata que le mal était incurable.

Après cette consultation, la jeune malade demanda

ce que les hommes de la science pensaient de son état. "Ils ne peuvent rien faire pour vous, mon enfant, mais la sainte Vierge est puissante, remettez votre cause entre ses mains," lui répondit la supérieure qui ajouta aussitôt: "Mon enfant, n'aimeriez-vous pas à mourir? —Non, Mère.—Mais, chère amie, si c'est la volonté du bon Dieu, ne voulez-vous pas dire avec moi: Mon Dieu, que votre volonté soit faite!" L'enfant répéta aussitôt avec une résignation angélique: "Mon Dieu, que votre volonté soit faite!" Puis, reportant ses pensées vers son bon père, elle ajouta: "Vous direz à papa que je l'aime de tout mon cœur, que je prierai pour lui, et que je fais à Dieu le sacrifice de ma vie pour son bonheur et celui de mon frère."

Depuis ce moment, Diana n'a pas manifesté le moindre regret de mourir si jeune; elle aurait seulement désiré vivre quelques heures de plus pour voir son père qu'elle savait être en route pour Chatham. "Mourrai-je aujourd'hui?" demanda-t-elle.—Mon enfant, le médecin est sous cette impression, mais Notre-Dame de Lourdes est bien puissante.—Oh! priez-la donc de m'obtenir de vivre jusqu'à l'arrivée de papa.—Oui, oui, enfant, mais si ce n'est pas la volonté de Dieu, vous direz n'est-ce pas: "Mon Dieu, que votre volonté soit faite.—Oui, mais papa pourra-t-il dire: "Mon Dieu, que votre volonté soit faite!"

Un moment après, la chère enfant ajouta: "Je fais encore à Dieu ce sacrifice." Le matin du jour de sa mort, elle dit: "Si je reviens à la santé, je me ferai religieuse, mais ce ne sera pas à présent, je resterai

quelque temps avec papa." Dans maintes occasions, elle était revenue sur ce cher rêve de sa vie. "C'est ma dernière année de pension; ensuite, je resterai toujours avec papa."

Elle reçut les derniers sacrements avec une grande piété, répondant avec ferveur aux prières de l'Église. Lorsqu'on lui eut administré le sacrement de l'extrême-onction, la jeune malade, fortifiée par le saint Viatique, s'écria : "Je voudrais mourir aujourd'hui, je me sens si heureuse ! "

Elle retira ensuite de ses doigts les anneaux qu'elle portait en disant: "Je ne veux plus rien de ce qui est du monde, je veux être toute à Dieu."

L'avant-veille de sa mort, elle avait commencé une neuvaine en l'honneur de la vénérable mère Marie de l'Incarnation ; elle en faisait une aussi d'heure en heure à Notre-Dame de Lourdes. Éprouvant de grandes douleurs, elle promit de faire dire une messe pour les âmes du purgatoire, pour obtenir du soulagement et les douleurs cessèrent presque aussitôt.

Cette chère enfant se montra très patiente et très docile dans toute sa maladie. Ses infirmières en étaient édifiées. S'il lui arrivait de montrer un peu de répugnance pour laisser changer si souvent les cataplasmes ou pour prendre le peu d'eau de vie prescrit par le médecin, un mot suffisait pour lui faire tout accepter joyeusement. La veille de sa mort, elle disait à ses infirmières: "Je vais écrire à papa comme je prends bien tous les remèdes; il en sera bien content, car il sait que les religieuses des Trois-Rivières avaient

souvent de la peine à me faire prendre des remèdes."

Elle avait aussi une grande délicatesse, craignant toujours de donner trop de peine à ses infirmières. Quand celles-ci se levaient la nuit pour savoir comment elle était, elle leur disait : "Pourquoi vous êtes-vous levées ? Si j'avais eu besoin de quelque chose, je vous aurais appelées... ne vous levez plus que je ne vous appelle." Malgré ses douleurs, elle conserva toujours un air serein et joyeux qui montrait bien la paix intérieure de sa belle âme. Elle joignait pieusement les mains et priait avec ferveur. La mort lui semblait si douce que lorsqu'on lui en parlait, elle souriait.

Elle répondit d'une voix intelligible aux prières des agonisants et lorsqu'elles furent terminées, elle remercia avec effusion de cœur le ministre de Dieu d'avoir bien voulu l'assister dans ce terrible passage. Cette chère enfant eut le bonheur de recevoir l'absolution en exhalant le dernier soupir. Cette mort a été belle, sainte ; aussi une élève protestante, à peu près de l'âge de Diana, disait : "Je voudrais mourir comme ma jeune amie !" On sentait que c'était la mort du juste.

Comme la défunte portait le scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel, elle fut ensevelie dans un habit brun, garni de satin blanc ; elle tenait dans ses mains son rosaire et un lis. La mort, loin de défigurer ses traits, y laissa une empreinte de paix et de sérénité. Lorsque le docteur Hétu arriva à Chatham, son enfant était morte. Il pleura longtemps sur les restes

inanimés de cette fille chérie qui était la joie de son cœur, mais sa résignation chrétienne édifia grandement les religieuses.

Le matin, une messe de *Requiem* avait été dite pour la chère défunte et toutes les religieuses et les enfants de Marie y avaient communié.

Samedi, à 10 heures du matin, les restes mortels de Diana furent transportés dans la chapelle du couvent et les enfants de Marie récitèrent l'office des morts. M. Hétu était là, mêlant ses larmes et ses prières à celles des élèves. Un *Libera* fut ensuite chanté et le R.P. Michael O.S.F. bénit le cercueil et récita les prières. Il parla ensuite d'une voix émue et sympathique de l'innocente vie et de la pieuse mort de cette enfant regrettée.

L'heure de quitter Chatham allait bientôt sonner pour M. Hétu. Les dernières paroles que lui adressèrent les religieuses furent celles-ci : " Heureux le père qui peut dire: Mon enfant est au ciel! Elle veille sur moi et prie pour moi ! "

A une heure et trente minutes de l'après-midi, le cortège funèbre se dirigeait vers la gare Érié et Huron. Le R. P. Michael et plusieurs enfants de Marie accompagnèrent jusqu'à cet endroit les restes mortels de Diana.

Les funérailles eurent lieu lundi, le 4 mars, dans l'ancienne église de Maskinongé, au milieu d'un concours immense de parents et d'amis accourus de toutes parts pour rendre hommage à la mémoire de la défunte et témoigner de leur profonde sympathie pour M. le

maire des Trois-Rivières. Rarement cérémonie funèbre aussi imposante eut lieu à Maskinongé. L'intérieur de l'église disparaissait presque entièrement sous les immenses draperies de deuil, et comme chaque personne portait un cierge allumé, on eût dit une vaste chapelle ardente.

Le service fut chanté par M. l'abbé J.-T. Laflèche, du séminaire des Trois-Rivières, assisté de MM. Jannelle et Lacerte, comme diacre et sous-diacre; l'absoute fut faite par le chanoine Boucher.

Les restes mortels de notre chère Diana furent déposés près de ceux de sa mère dans le cimetière de Maskinongé, et plus tard transportés dans le cimetière Saint-Louis de cette ville.

La mère supérieure de Chatham s'adressant dans une lettre à la mère supérieure de notre maison, lui écrivit :

" Mlle Hétu a reçu dans votre pensionnat une très bonne éducation religieuse ; vous n'avez pas semé sur un sol stérile : au contraire, vos bonnes paroles ont produit cent pour un. Nous en trouvons la preuve dans la mort sainte et calme de notre chère enfant. Ensemble bénissons le Seigneur."

Quelques jours plus tard, la fondatrice du couvent de Chatham, la mère Saint-Xavier, vénérable jubilaire, écrivait à M. Hétu :

" Le souvenir de votre chère enfant est toujours vivant au milieu de nous. Le docteur Tye ne peut oublier notre chère Diana. Il pleure en parlant d'elle. Il disait l'autre jour : " J'ai vu mourir bien du monde

mais je n'ai jamais vu la beauté de la religion dans la mort, comme dans celle de Mlle Hétu." Il fut, peu de jours après, appelé près d'une jeune dame, pour laquelle il n'y avait plus aucun espoir ; on lui annonça qu'elle n'avait que quelques heures à vivre. Elle ne pouvait le croire et disait qu'elle ne mourrait pas, qu'elle ne voulait pas mourir. Le docteur Tye ajouta : " Quelle différence entre les deux morts ! Mlle Hétu parla de la mort avant qu'on lui eût fait connaître son état et elle était toute résignée à faire le sacrifice de sa vie." La jeune dame était une de nos anciennes élèves et bonne à sa manière, mais elle n'était pas catholique. Le Dr Tye aussi est protestant, mais la mort de Mlle Hétu l'a profondément affecté. C'est un excellent homme, il ne lui manquerait que d'être catholique.

M. Hétu a toutes nos sympathies ; nous les lui avons exprimées dans une lettre de condoléance. Il y répondit en venant s'entretenir avec nous de celle qu'il regrettera toujours. La mère assistante lui disait en cette circonstance : " Votre enfant est bien heureuse, M. Hétu !

— Oui, mais elle a un père bien malheureux ! " nous répondit-il, les larmes dans les yeux.

Diana aurait-elle eu un secret pressentiment de sa mort prématurée ? Le songe suivant, qu'une plume habile a poétisé, semblerait l'attester.

À J.-L. HÉTU, Ecr

Songe de Diana en 1882.

Pendant que je dormais, père, j'ai vu deux anges
S'approcher de ma couche et me dire bien bas:
"Viens! sur nos ailes d'or, nous conduirons tes pas
"Dans le séjour de Dieu, pour chanter ses louanges.

"Viens, enfant, avec nous, tandis que ton bon cœur
"N'est pas empoisonné par le souffle du monde;
"Tu vogues sur la mer pleine d'écueils, profonde,
"Où s'engouffre toujours des humains le bonheur.

"Oh! ne regrette point ces plaisirs si frivoles
"Qui se trouvent, hélas! sous les pas du mortel:
"C'est l'abeille mielleuse, au dard aigu, cruel,
"Les piquants sous les fleurs aux brillantes corolles.

"Les plaisirs d'ici-bas, c'est le reptile hideux
"Sous l'herbe du chemin. C'est la voix si perfide
"De la traître sirène à l'air doux et candide
"Appelant le marin dans quelque gouffre affreux."

Aussi prompts que l'éclair, nous franchîmes l'espace
Qui nous sépare tous du grand ciel étoilé.....
Père, que c'était beau! Tout m'était dévoilé!
Je voyais du Seigneur l'auguste et sainte face!

La lune dans les cieux semblait un astre éteint;
Mes yeux ne voyaient plus les brillantes étoiles:
Toutes se dérobaient sous les plus sombres voiles;
Noir était le soleil, près du Dieu trois fois saint!

Son regard éclairait tout le ciel de sa flamme;
Son sceptre, de rubis était tout parsemé,
Et d'un seul diamant son trône était formé.....
Son cœur brûlant d'amour embrasait ma pauvre âme

Sans trêve, les éclairs, près de nous jaillissant,
Sillonnaient à l'envi, du ciel la sainte voûte.
Du tonnerre la voix, qu'ici-bas je redoute,
Là, n'avait rien d'affreux: c'était suave et grand.

Puis les anges chantaient de si charmants cantiques,
Et je mêlais mes chants à ce concert des cieux;
Et les harpes rendaient des sons mélodieux ;
Et l'orgue aux touches d'or, des accents magnifiques.

Auprès de l'Éternel, une troupe de saints
Chantaient aux doux accords du luth et de la lyre;
D'autres sur des autels offraient l'encens, la myrrhe;
De glorieux lauriers leurs fronts purs étaient ceints.

Sur de beaux arbrisseaux, sur l'herbette fleurie,
Les papillons légers sans cesse voltigeaient.
De charmants agneaux blancs tout gentiment jouaient
Avec moi chaque jour, dans la verte prairie.

Dans de riants bosquets, des arbres précieux
Inclinaient mollement leurs branches vers la terre;
Dieu me laissant cueillir leurs plus beaux fruits, mon père,
Que j'ai serrés pour toi dans le grenier des cieux.

Toujours autour de nous, dans d'immenses corbeilles,
Mille fleurs exhalaient des parfums enivrants;
Et du miel le plus doux, des ruisseaux abondants
Coulaient à flots pressés dans des coupes vermeilles.

A l'heure du repos, la Mère de Jésus
Me porte entre ses bras, où reposent les anges;
Là, dans un doux sommeil, j'entends des voix étranges:
Oiseaux du paradis, chantez pour les élus !

ACROSTICHE

D ans le séjour de Dieu, viens, me dit mon bon ange,
I ci-bas tant de lis ont perdu leur splendeur !
A u ciel on ne craint plus des saisons la rigueur :
N ulle fleur n'y périt ; en ce lieu rien ne change ;
A l'encens de l'autel, viens mêler ton odeur.

Isabelle de la Comportée.

Notre-Seigneur en appelant à lui Diana, au printemps de sa vie, dans la fraîcheur de sa jeunesse et la pureté de son âme, a été vraiment pour elle un bon jardinier. Les jardiniers mettent en serre chaude, à l'approche de l'hiver, les fleurs les plus délicates et les plus précieuses : ainsi Notre-Seigneur a appelé à lui notre chère Diana au moment où comme une fleur délicate, elle allait être exposée dans le monde, au souffle mortel des passions ; il a voulu la préserver à temps en la transplantant dans son doux paradis.

Du haut du céleste séjour, enfant, tendez une main secourable à ceux qui, ici-bas, vous regrettent toujours !

EUGÉNIE GODIN

1872-1890

"Ayant peu vécu, elle a rempli la course d'une longue vie."
Liv. de la Sagesse IV, 13.

L'ENFANCE D'EUGÉNIE

Marie-Olive-Lucinda-Corinne-Eugénie naquit le 4 juillet 1872, d'une famille aussi honorable que pieuse. Elle vint au monde au milieu de tous les charmes de l'île de la Potherie, une vraie corbeille de verdure, où sa famille était venue chercher, pendant la belle saison, l'air pur et frais apporté par les brises du Saint-Laurent unies à celles du Saint-Maurice.

L'enfant avait été précédée dans la vie par deux sœurs et quatre frères. Après elle, une autre petite sœur, Cécile, vint aussi s'asseoir au doux foyer de la famille.

Eugénie eut pour parrain M. Charles-Flavien Baillargeon, curé de la ville et ami de la famille ; sa marraine fut sa sœur aînée, Lucinda, aujourd'hui Sr Saint-Joseph, du couvent des Ursulines, qui s'attacha à elle comme une mère, avec une affection que sa petite filleule lui rendit avec usure.

M. J.-I.-C. Godin occupait alors un poste de confiance dans la compagnie Baptist et plus tard, il tint une place marquante dans le commerce de cette ville. Ses qualités personnelles, son grand sens pratique, son habileté et son expérience dans les affaires et l'admi-

nistration, lui ont mérité la confiance de l'une des divisions municipales qu'il a représentée au conseil de la cité, pendant plusieurs années comme échevin, et un an comme maire suppléant.

Sa digne compagne, Mme Godin, née Olive Marchand, était une mère aimante et courageuse, fière et noble chrétienne qui veillait avec une patiente sollicitude à la première éducation de ses enfants. Elle s'appliquait avant tout à graver dans leurs jeunes âmes les sentiments d'une foi vive et d'une ardente piété.

Auprès de ses dévoués et tendres parents, l'enfance de la petite Eugénie s'écoulait calme et pure, quand un deuil inattendu, une douloureuse épreuve vint atteindre tous les membres de la famille et jeter dans son âme d'enfant un sentiment de tristesse que rien depuis n'a effacé. C'était la mort de sa bonne et chère maman. On eût dit, à voir ses larmes si abondantes, son chagrin si profond, que l'orpheline de trois ans comprenait toute l'étendue de son malheur. Son cœur aimant souffrait encore plus en voyant couler les larmes de son père; elle allait à lui, lui passait ses petits bras autour du cou et lui disait : "Console-toi, petit papa, maman est au ciel; ne pleure plus, nous irons nous aussi..." et elle le couvrait de baisers.

L'enfant était devenue si aimable que c'était à qui l'aurait dans la famille; une tante aimée entre autres la voulait toujours auprès d'elle. La petite marraine s'affligeait de cette désertion du foyer, et une autre tante qui devint sa seconde mère voulait aussi la re-

tenir. Intelligence précoce, manières engageantes, espiègleries charmantes étaient des titres suffisants pour attacher tous les cœurs à l'enfant de quatre ans. Ce fut aussi à cet âge qu'elle commença ses études primaires avec grand succès. M. Godin la confia à cette fin aux soins dévoués de Mlle Bouchard. Celle-ci reçut avec un grand plaisir la jeune élève, et quand la petite Cécile put se joindre à elle, ce fut un véritable délassement pour cette bonne demoiselle de voir arriver vers neuf heures, ces deux petits chérubins, de les entendre faire leur prière, réciter leur catéchisme et bégayer leurs premières leçons de lecture.

A midi, toutes deux rejoignaient le bon papa, le caressaient à l'envie, dînaient en famille, puis s'amusaient ensemble. Dans l'après-midi, nouvelle leçon de lecture terminée par des jeux enfantins, et la douce veillée au coin du feu.

Tel a été le radieux printemps de la vie de notre chère Eugénie, jusqu'à neuf ans. Un seul nuage, le deuil de sa mère, était venu obscurcir l'éclat de ce ciel brillant, mais son ombre ne s'effaça jamais de sa vie.

AU COUVENT

Le moment était venu pour Eugénie de quitter sa première institutrice et de passer au couvent, où sa marraine était religieuse, et sa sœur Rosa, élève. Ce fut un pas qu'elle fit gaîment et l'aimable enfant fut accueillie avec bonheur.

La première éducation si chrétienne qu'elle avait

reçue fit qu'elle fut heureusement impressionnée de tout ce qu'elle vit et entendit dans le cloître.

Placée au nombre des *préparantes* à la première communion, elle soupira ardemment après le beau jour, objet de ses plus ardents désirs. Gaie, enjouée, portée quelque peu à la taquinerie, on la vit à cette époque devenir plus recueillie, faisant de violents efforts sur elle-même pour se mieux préparer à recevoir le pain des anges. Elle écoutait avidement les instructions religieuses et elle donna toute sa confiance et son affection à la bonne mère Sainte-Joséphine qui la préparait à cette grande action. Elle lui conserva toujours dans la suite une grande reconnaissance.

Plus tard, elle aimait à rappeler surtout une scène qui avait plus profondément frappé sa jeune imagination. C'était pendant la retraite : les petites *préparantes* se disposaient à recevoir la sainte absolution. Toutes les lectures, tous les exercices de piété de la journée, s'étaient rapportés à ce grand acte. Vers le soir, le petit groupe se dirigea vers un ermitage situé au fond du jardin du cloître ; devant un humble autel, les enfants tombèrent à genoux, récitèrent une prière à Jésus crucifié, puis vinrent une à une, après un acte de contrition sincère, baiser les plaies du doux Sauveur. "Je pleurais à chaudes larmes, disait-elle plus tard, tant je regrettais les fautes dont je m'étais rendue coupable ; j'espère que Dieu, qui a entendu ma prière, m'aura aussi pardonné."

PREMIER PAS VERS LE PARADIS

La veille de ce grand jour, la mère Saint-Joseph, sa sœur, lui adressa du noviciat la lettre suivante :

Ma bien chère Eugénie,

Demain, chère petite, doit luire pour toi le plus beau jour de ta vie. Oh ! à l'approche de ce jour heureux, que ton cœur doit palpiter !... Que de doux sentiments, que de pieuses affections doivent remplir ton âme !...

Demain, oui, demain, le doux Jésus viendra prendre possession de ton petit cœur. Oh ! puisse ce divin Sauveur le conserver toujours aussi pur, aussi innocent qu'il l'est aujourd'hui ! Puisse-t-il en l'inondant de ses plus douces faveurs, répandre dans ta jeune âme le parfum de toutes les vertus.

Combien notre chère maman doit être heureuse de ton bonheur ! Il me semble la voir sourire du haut du ciel, en contemplant sa petite Eugénie...

Dix ans sont passés depuis le jour heureux ou, comme toi, je recevais la première visite de Jésus ; depuis ce temps, je n'ai goûté de joie aussi pure, aussi délicieuse qu'au beau jour de ma profession. Puisse-t-il luire aussi pour toi, ce second jour de bonheur !...

C'est le vœu que forme aujourd'hui pour toi

Ta sœur et marraine,

Sr Saint-Joseph.

Cette lettre fut déposée par Eugénie parmi ses souvenirs de première communion, et elle la relisait souvent. Son bonheur fut ineffable en recevant la sainte Hostie des mains de notre bon père Caron. Ce fut "son premier pas vers le Paradis", comme on le lit sur une des images qu'elle reçut en ce beau jour. C'était le 28 mai 1882. Son heureuse famille s'unit à elle pour partager et augmenter sa joie divine. On la combla à l'envie de cadeaux; notre révérend père chapelain lui donna une image qu'elle reçut avec reconnaissance; la bonne mère Saint-Henri, qui était alors supérieure, lui remit aussi un pieux souvenir, sur le revers duquel, on lisait: "Quel beau jour et qu'il est doux de le renouveler souvent!" La jeune communiante commençait, remplie de courage et de bonheur, "l'heureux voyage" sur le chemin du ciel dont elle devait atteindre sitôt le terme. Un de ses meilleurs soutiens fut la longue et diligente préparation par laquelle elle se disposait à recevoir les sacrements de pénitence et d'eucharistie.

Le 21 mars 1883 lui apporta un nouveau bonheur. Mgr Laflèche lui imposa les mains et la jeune enfant devint parfaite chrétienne par le sacrement de confirmation; elle célébra tous les ans ce pieux anniversaire.

LES ÉTUDES
ET LES LUTTES DE LA JEUNE PENSIONNAIRE

"La vie est un chapelet de misères qu'il faut égrener en riant", écrivait Eugénie sur un de ses cale-

pins. Le chapelet de misères de la jeune pensionnaire, en quoi consistait-il ? — Le règlement demande le silence en classe et pendant les études ; elle s'y conformait avec peine : de là, absence de bonnes notes et quelques réprimandes que son bon esprit trouvait à la vérité justes et méritées... mais elle, tout de même, aimait à rire, à s'amuser, et l'histoire était souvent à recommencer. Jamais pourtant on ne remarqua en elle ni rancune ni froideur ; l'amertume et le fiel n'entrèrent jamais dans son âme. Elle disait même de l'une de ses maîtresses, qui n'avait pas toujours des éloges à lui faire : "Je ne sais pourquoi, mais je ne puis m'empêcher de la trouver aimable."

Dans ses études, les mathématiques lui plurent beaucoup ; elle y remportait de grands avantages sur ses compagnes. L'histoire l'intéressa vivement et fut toujours son étude préférée, jusqu'à l'heure ou elle ouvrit sa logique. Ce petit livre fut pour elle un trésor ; elle le préférait à tout autre, y trouvait un grand sens et toute une révélation d'elle-même : elle y étudiait ses pensées, ses idées, ses impressions. D'ailleurs, cette année-là, ayant atteint sa seizième année, elle prit tant d'intérêt à toutes ses études qu'à l'examen public, elle recevait le prix d'excellence de sa classe, lequel lui avait été loyalement disputé dans les combats de l'année scolaire. Son bonheur était d'en faire hommage à son papa ; déjà d'ailleurs en plus d'une circonstance, ce père aimé avait eu droit d'être fier de son enfant.

Son talent naturel pour l'élocution fit souvent

honneur à notre pensionnat ; elle présenta plusieurs adresses à notre digne évêque et à divers personnages distingués qui ont honoré notre communauté de leur visite.

L'année qui précéda sa mort, à l'occasion de la fête de notre bon père chapelain, on remarqua que sa voix était encore plus sympathique qu'à l'ordinaire ; elle eut même des pleurs dans la voix quand elle prononça ces derniers mots :

"Celles que vous nommez votre troupe chérie,
Seront tout près de vous dans la sainte patrie,
Pour chanter à jamais à notre Époux divin
Le cantique d'amour, l'alleluia sans fin."

Entrevoyait-elle que c'était la dernière fois qu'elle fêtait ce bon père, et qu'elle allait le précéder au ciel ?...

Nos petites séances ont souvent été rehaussées par son beau talent ; elle avait une jolie voix, jouait bien le piano et se montrait toujours contente de faire plaisir. Dans une séance donnée à l'occasion des noces d'argent de la maîtresse générale, elle remplit dans le drame de sainte Philomène le rôle d'Hélène, amie de la sainte, et s'en acquitta à la perfection.

La lecture ne fut jamais pour elle un simple passe-temps, ni un moyen de surexciter son imagination. Elle en faisait une étude, un travail agréable, notant les pensées qui l'avaient le plus frappée ; en relisant ce recueil, nous sommes étonnés d'y trouver un si grand nombre de réflexions sur la douleur et la mort. Nous ne résistons pas au plaisir d'en citer quelques-

unes : elles nous révèlent bien son état d'âme habituel.

" La vie est un lien qui se brise ici-bas pour se rattacher au ciel.

" Fête des morts, fête des souvenirs.

" Vouloir des amis sans défauts, c'est vouloir n'aimer personne.

" Quand les moments de plaisir sont écoulés, il n'en reste trop souvent que les regrets.

" La beauté chez les femmes est comme les fleurs au printemps, le plus léger souffle la flétrit... mais la vertu est comme les étoiles du soir, elle brille toujours d'un vif éclat.

" La douleur ici, la joie au ciel.

" Je m'en irai comme l'herbe légère qu'emporte le souffle du soir.

" La réputation d'une femme est délicate comme la corolle d'une fleur, comme l'aile d'un papillon ; un mot, une parole suffit pour la ternir à jamais.

" Mon âme n'est pas mûre pour les austères jouissances du sacrifice.

" Le monde et ses orages saisissent la frêle colombe avant même que ses ailes poussent.

" Le couvent est le second berceau de la jeune fille.

" Quand tu es seule, songe à tes défauts ; quand tu es en compagnie, oublie ceux des autres.

" La vie est pleine de courtes joies, de longues douleurs, de liaisons fragiles et passagères.

" Volontiers, je dirais comme je ne sais plus quelle reine : " Fi de la vie ! " pourtant je n'ai aucun sujet positif de chagrin..

"Un petit moment de douleur, une éternité de bonheur."

Cette manière de lire lui facilita ses devoirs littéraires: aussi écrivait-elle avec goût. Ses lettres à ses amis étaient de petits bijoux; une qu'elle écrivit à un de ses frères, sur ses études d'astronomie, était aussi bien gracieuse.

Elle adressa, un jour, un compte rendu d'une séance à M. le rédacteur du *Couvent*; ce dernier, en accusant réception, la pria de lui continuer sa collaboration.

Aux examens de janvier, elle se distingua particulièrement, résuma sous forme de tableau son livre favori: la logique, récapitula d'une manière intelligente et intéressante quelques-uns des principaux règnes de l'histoire d'Angleterre et de l'histoire de France.

Invitée à choisir elle-même un morceau de déclamation, elle commença d'une voix émue ces belles strophes, où Lamartine fait ainsi parler le chrétien mourant :

"Qu'entends-je ? Autour de moi l'airain sacré résonne!"

Sa composition littéraire avait aussi cette teinte de tristesse qui contrastait avec sa gaieté ordinaire, avec ses manières affables et enjouées. Elle redisait "les adieux de l'enfant de Marie au pensionnat..." Il y eut tant d'expression dans sa lecture, elle paraissait si pénétrée de son sujet que la révérende mère supérieure, qui présidait aux examens, pour dissiper tout nuage de tristesse, crut devoir ajouter comme mot de la fin: "Mais, n'est-ce pas, nous n'en sommes

pas aux adieux?... Nous avons encore bien du temps devant nous." C'était pourtant la dernière fois qu'Eugénie voyait ses maîtresses réunies.

LA CONGRÉGANISTE

Les dispositions particulières qu'exigent le titre d'enfant de Marie sont une volonté ferme et une piété généreuse. La congréganiste n'est pas une élève ordinaire, elle doit pouvoir être proposée à l'imitation de ses compagnes, se montrer pieuse et docile, faire respecter et aimer le règlement.

Depuis déjà trois ans, Eugénie soupirait après le bonheur de s'enrôler sous l'étendard de Marie, mais, nous l'avons déjà dit, le silence exigé par la règle était pour elle la pierre d'achoppement. Ce point du règlement, elle l'éliminait volontiers; mais à la retraite dernière, après une instruction touchante sur la mort, par M. le chanoine Cloutier, aujourd'hui Mgr l'évêque des Trois-Rivières, elle résolut de vaincre ou de mourir. Prenant cette parole pour devise: "Plutôt la mort qu'une tache," elle comprit que sa mère du ciel, la douce Vierge Marie, serait la meilleure sauvegarde de sa généreuse résolution, et elle promit, quoiqu'il dût lui en coûter, de devenir une digne enfant de Marie. Cette retraite fut pour elle cinq jours de méditations sérieuses, de réflexions profondes; quoiqu'elle souffrit du mal de dents, elle assista à toutes les instructions et en fit un résumé dont nous extrayons la page suivante: ce ne sont pas des "fleurs" frivoles.

Petites fleurs cueillies dans le jardin de la retraite

Comme le voyageur, fatigué d'une longue route dans le désert, cherche une oasis où il pourra désaltérer sa soif dévorante, les jeunes pensionnaires cherchent une oasis, où elles pourront se désaltérer, et se reposer. La retraite leur est donnée pour ce repos qu'elles sollicitent...

Une âme privée de la grâce de son Dieu est aussi certaine de sa perte que le serait ce jeune homme qui, au milieu de la mer, laisserait aller sa nacelle au gré du courant...

Nous sommes tous naturellement portés à croire que dans le ciel, nous n'aurons pas tous le même degré de joie, de consolation, et que, par conséquent, notre bonheur ne sera pas complet. Pour nous rassurer là-dessus, on nous fait cette comparaison-ci : Voici deux vases dont l'un est plus grand que l'autre. Remplissez-les d'eau. Naturellement le plus grand vase contiendra une plus grande quantité d'eau que l'autre ; mais tous deux auront la plus grande quantité d'eau qu'ils puissent contenir. Eh bien ! il en sera de même de nous au ciel. Ceux qui, sur la terre, par leur mortification et par leur amour de Dieu, auront en quelque sorte agrandi leurs cœurs, posséderont une plus grande portion de bonheur ; mais, encore une fois, tous seront au comble de leur bonheur...

Il y a huit chemins par lesquels nous pouvons aller au ciel : ce sont les huit béatitudes. Prenons une de ces routes, nous sommes assurées de parvenir au port éternel....

La mort est l'écho de la vie, et de la mort dépend notre éternité. Notre éternité sera heureuse ou malheureuse selon que notre vie aura été bonne ou mauvaise.

Saint Jean nous dit dans son Apocalypse, pour nous donner une petite idée du paradis, que c'est une ville dont les rues sont pavées d'or et d'argent; sa voûte est soutenue par des colonnes de diamants et d'autres pierres précieuses et ses douze portes sont en perles fines, ses murs en jaspe... C'est dans cette cité sainte que j'espère aller vous voir, mon Jésus!

Déjà reconnue par ses maîtresses pour son amabilité, sa politesse, on remarqua pourtant, depuis, un grand désir de mieux faire. Dès le début de l'année scolaire, la maîtresse générale, pour éviter aux élèves de faire monter inutilement la note des dépenses classiques, recommanda aux maîtresses de veiller en classe à ce que les élèves fissent leurs calculs sur leur ardoise, plutôt que sur un cahier brouillon.

La maîtresse du cours gradué transmit à ses élèves cette recommandation.

"—Mais, ma mère, reprit Eugénie, la maîtresse générale ne nous avait point en vue, elle s'adressait aux élèves des classes inférieures; nous aurons continuellement les mains malpropres, etc, etc." Les raisons en faveur du cahier brouillon étaient si abondantes que la maîtresse n'ajouta pas un mot de plus pour ce jour-là. Eugénie croyait la partie gagnée et le triomphal cahier se remplissait rapidement. Mais un jour, il y a une erreur dans un problème de toisé,

l'élève recourt à sa maîtresse qui demande à voir l'opération. Le cahier lui est remis; elle trouve l'erreur, la signale, puis... avant de remettre le cahier à sa propriétaire, elle écrit au haut de la page: "Esprit d'obéissance, venez en moi!" Ce fut le coup de mort du cahier brouillon, l'ardoise lui fut substituée, et sa maîtresse nous dit: "A ma grande édification, depuis ce jour, malgré ses premières répugnances, je la vis travailler pendant de longues heures à ses mathématiques et toujours à l'aide de son ardoise."

Sa docilité était reconnue de toutes ses maîtresses. Si ces dernières usaient de quelques mesures préventives, et lui assignaient en certaines circonstances, une place particulière, elle apercevait de suite le stratagème, souriait gracieusement et y acquiesçait de grand cœur. Au début de l'année, elle s'était liée d'amitié avec une de ses compagnes qui lui devint de jour en jour plus chère; avant d'être reçue enfant de Marie, elle sacrifia le plaisir de se trouver souvent auprès d'elle.

La sainte Vierge bénit tous ses efforts, et le 8 décembre, Eugénie était reçue au nombre des congréganistes. L'oratoire, ce jour-là, étincelait de mille feux; mais plus ardente encore était la flamme de son cœur. Sa consécration à Marie fut l'holocauste de son être tout entier; elle lui jura amour, fidélité, et répéta avec sincérité sa devise: "Plutôt la mort qu'une tache!" Nous trouvons dans ses notes, à cette date, la poésie suivante:

"Mère du Dieu Sauveur, ma Reine immaculée,
Beau lis, parmi les lis, bien pure garde-moi!
Du fond de mon désert, où je souffre exilée,
Mes yeux voilés de pleurs se sont tournés vers toi!
Laisse ma faible voix bien haut te le redire:
Oh! j'ai soif de t'aimer, Mère, soif de te voir!...
Toi, de Dieu, la merveille, et du ciel, le sourire,
Toi, l'amour de mon cœur et mon plus doux espoir."

Après avoir prononcé sa consécration, elle fut obligée de sortir de l'oratoire, et comme on lui demandait si elle se trouvait souffrante. " C'est trop d'émotions pour un seul jour, dit-elle." Elle rejoignit quelques moments plus tard ses compagnes au baiser de paix et chanta de tout cœur les notes si suaves de l'*Ecce quam bonum.*

Elle avait fait ce jour-là "son second pas vers le paradis ". Et quand, sondant ses dispositions, réfléchissant sur cette *gourmandise du cœur* qui avait soif d'affection, et qu'elle se sentait impuissante à dominer, elle eut peur de l'avenir, cette prière s'échappa plus encore de son cœur que de ses lèvres : "Oh! bonne maman, si, du haut du ciel, tu prévois que je sois un jour infidèle à mes serments, viens me chercher avant que je quitte mon cher pensionnat."

SA PIÉTÉ

Sa piété était solide et éclairée; nous sommes surprises de retrouver dans ses notes les instructions presque entières de la retraite prêchée par le R. P. Larue, S. J. Eugénie avait quinze ans alors et elle

n'a certainement pas pris de notes pendant que le prédicateur parlait. Pourtant, à lire ce recueil, on croirait qu'elle avait un sténographe à sa disposition. L'instruction sur l'importance du salut, mérite, il nous semble d'être citée :

" Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement "... Et pourquoi, mes enfants, travailler avec crainte ? Si l'on regarde le ciel, si l'on écoute les concerts de la Jérusalem céleste, si l'on entend les chants des bienheureux, loin de craindre, on ouvrira son cœur à des sentiments d'espérance. Mais, d'un autre côté, si l'on jette les regards au fond de ces abimes qu'on appelle enfer, que voit-on ? — des jets de flamme qui en jaillissent, un feu vengeur qui brûle sans consumer...

Il faut donc travailler à son salut avec crainte, si l'on veut éviter les châtiments ; il faut aussi travailler avec crainte, parce que le salut est une chose importante. Mais, mes enfants, savez-vous bien ce que c'est qu'une chose importante ? — Oh ! certainement, mon père ! — Et le salut ? — Pareillement !... On nous a dit ces choses bien souvent... Oui, sans doute, vous savez tout cela ; mais, dites, y avez-vous souvent réfléchi ? Pensez-vous toujours à votre salut, à votre avenir ? Tous pensent à leur avenir : quelques-uns y pensent pour se chagriner ... mais quand on est jeune, on voit généralement tout en rose, on est plein d'illusions... Oui, peut-être, et voici comment.....

Vous avez quinze ans, dix-huit ans, vous voilà sorties de l'enfance ; vous entrevoyez l'avenir qui vous sourit et qui vous apparaît riche d'espérance et de

bonheur ; et vous laissez votre cœur se bercer de riantes chimères, de doux espoirs, vous voyez un horizon tout de joie. Le chemin de la vie parfois si aride vous apparaît tout semé de fleurs ; vous ne voyez que roses parfumées et plaisirs... vous rêvez, oui, vous faites des rêves d'avenir... Oh ! c'est bien l'âge des illusions ; mais on vous l'a dit : viendra un temps où le souffle du désenchantement passera sur vos rêves. Oh ! si vous vouliez regarder au-delà de cette avenir ; mais vous avez peur de soulever le voile : qu'y a-t-il donc de si effrayant ? La mort, puis une tombe... toutes les illusions viennent finir dans la tombe... là, tout s'engloutit... Ah ! si l'on voulait réfléchir, comme on serait plus sage !... Mais, me direz-vous, je suis jeune, j'y penserai plus tard ; il faut que la jeunesse se passe. Hélas ! oui, pauvre enfant, votre jeunesse passera, peut-être bientôt... plus vite que vous ne pensez, qui sait ?... Cette retraite sera peut-être la dernière de votre vie ?... La mort peut venir au moment où vous vous y attendez le moins... A votre âge on quitte la vie souvent bien plus promptement que quand on est vieux. On voit des vieillards déjà inclinés vers la tombe, sur qui les ans ont neigé avec abondance, marcher lentement, lentement vers le portique de l'autre monde, et on les entend dire à une jeunesse florissante qui se berce de jouir d'une longue vie : "Passez, passez, vous arriverez avant nous, mais nous vous rejoindrons bientôt" ; et en effet, les jeunes tombent à côté des vieillards, emportés et frappés par l'impitoyable mort... Un tombeau remplace le berceau de la jeunesse.

Puisque tout ici-bas est éphémère, oh ! travaillons donc à nous sauver, travaillons pour cet avenir qui nous attend au-delà de la tombe. Et pour cela, faisons la volonté de Dieu. La volonté de Dieu : c'est l'obéissance au règlement, aux maîtresses, la fidélité au devoir. Faire son salut, ce n'est pas imiter les grands saints dans tout ce qu'ils ont fait ; c'est bien faire chacune de ses actions. Ce que saint Louis de Gonzague, saint Stanislas ont fait, vous pouvez le faire. La prière vous aidera à vaincre les ennemis que le démon pourrait vous susciter : soyez recueillies, c'est dans le silence que le Saint-Esprit parlera à votre cœur. Allez à Dieu, non pas comme à un juge sévère ou à un maître suprême, mais comme à un sauveur, comme à un père. Voyez-le sur la croix devenue l'autel de son amour. Pourquoi a-t-il souffert ? pour qui prie-t-il ?.. Pour chacune de vous. Ses plaies, sa figure ensanglantée demandent pour nous miséricorde. Jetons-nous donc dans son Cœur, recommandons-nous donc à lui avec amour, il veillera sur chacun de nous. Il est un autre cœur, frère de celui de Jésus-Christ, c'est celui du prêtre ; allez aussi avec confiance, confiez-vous à lui ; il vous aidera, il vous consolera."

Eugénie invoquait souvent le Saint-Esprit et avec beaucoup de confiance ; c'était une de ses plus chères dévotions. Celle de Notre Dame des Sept-Douleurs venait ensuite. Elle compatissait avec amour aux souffrances de Marie désolée, gardait dans ses livres de piété, aussi bien que dans ses livres classiques, une image de Notre Dame de Pitié, qu'elle baisait

souvent avec attendrissement. Sur son lit de mort le "*Stabat*" sera son dernier chant..."

L'*Imitation de Jésus-Christ* était son livre par excellence: "C'est singulier, disait-elle, comme j'y trouve toujours ce qui me convient." Puis, comme nous l'avons déjà vu, elle aimait à s'entretenir avec sa mère qui était au ciel. Elle lui demandait des conseils, lui exprimait ses désirs. Un jour que, dans une composition, elle avait donné libre essor à son cœur, et qu'elle s'était prise à regretter amèrement sa bonne mère, on lui fit remarquer qu'elle ne devait pas manquer de délicatesse envers sa tante, si bonne pour elle, et qui ne manquerait pas d'être peinée si ces phrases tombaient sous ses yeux. "Oh! ma tante, dit-elle, sait bien que je ne suis pas ingrate... mais qu'elle pardonne à l'orpheline et qu'elle me laisse pleurer..... "

Ce sentiment ne fut jamais combattu par ceux qui la dirigeaient, car Eugénie n'était pas d'un caractère mélancolique et son énergie la mettait promptement au-dessus de toute impression trop pénible. C'était toujours avec surprise que, de temps en temps, on l'entendait dire: "Que je serais heureuse de mourir jeune! je ne tiens à rien sur cette terre; je tiens bien à ma famille, mais il me faudra la quitter tôt ou tard!" Ses compagnes la regardaient alors en riant; mais ses maîtresses commencèrent à s'inquiéter de sa pâleur, de son manque d'appétit, et sa sœur, la mère Saint-Joseph, lui dit un jour: "Tu souffres, tu n'es pas bien, puis-je te soulager?" La courageuse enfant lui répondit: "Je souffre, mais je ne guérirai pas; j'ai demandé à ma-

man de venir me chercher....." Sa sœur détourna la tête pour essuyer une larme et reprit : "Crois-tu qu'elle va t'exaucer? Laisse-toi traiter, prends courage et tout ira bien." Ce fut au tour d'Eugénie de pleurer ; elle se laissa conduire à l'infirmerie, accepta un lit, et quelques jours après, sa famille la réclamait. On n'épargna aucun soin, on la combla à l'envi d'attentions, de prévenances. Entourée de tant de tendresse et de soins vigilants, elle se sentit ou se dit mieux, et, après une absence de huit jours, elle était de retour au pensionnat.

SA DERNIÈRE MALADIE

"C'est vous, chère Eugénie, mais vous n'êtes pas mieux, pourquoi n'avez-vous pas prolongé vos jours de repos ?" lui dit une de ses maîtresses en la rencontrant. "Il est vrai, ma mère, que je ne me sens pas mieux, lui répond-elle, mais c'est si beau la semaine sainte au couvent ; et comme c'est ma dernière année de pensionnat, j'ai voulu en profiter."

Elle en profita aussi, on la vit prier avec recueillement devant le sépulcre du Sauveur ; elle s'y rendait aux heures de la récréation pour tenir compagnie à Marie désolée.

Au congé de Pâques, elle supposait que ses parents voudraient la retenir au foyer et elle s'en affligeait d'avance. Cette fois encore son énergie l'emporta sur le mal ; mais on voyait à sa pâleur qu'elle était souffrante et la mère assistante crut prudent de faire demander son papa, et de lui remettre son enfant.

C'était le 19 avril, un samedi. Eugénie eut comme un pressentiment en voyant son père; elle ne put guère répondre aux questions qu'il lui fit. Elle partit vers le soir. A l'heure du goûter, son intime amie la pria de vouloir bien demeurer avec elle à la salle d'étude: "Je sais, dit-elle, que tu ne prendras rien et moi je n'ai pas faim.—Je veux bien rester avec toi, bonne amie, lui fut-il répondu; mais, vois-tu, je préfère faire comme les autres jusqu'à la fin." Et toutes deux rejoignirent leurs compagnes.

Comme elle n'avait presque rien pris au dîner, l'infirmière lui apporta quelques heures plus tard un bol de gruau; elle la remercia, lui disant qu'elle n'avait absolument besoin de rien. Mais avant de partir, elle se reprocha ce refus, se rendit d'elle-même à l'infirmerie, et s'adressant à la mère Sainte-Ursule, elle lui dit: "Ma mère, je prendrai ce que vous m'avez offert, je veux vous obéir une dernière fois."

Elle pleura beaucoup en embrassant ses maîtresses qui, elles, ne se doutaient nullement qu'elles voyaient cette aimable et chère enfant pour la dernière fois.

Dimanche et lundi elle souffrit de douleurs intestinales; mais s'efforçant comme toujours de dominer le mal par son énergie, elle allait et venait dans la maison: mardi, ses souffraces augmentèrent, et elle fut contrainte de garder le lit; jeudi, elle eut une crise violente: le médecin, ses parents et ses amis, chacun voulait la soulager; mais inutilement. Revenue à elle, elle se reprochait son manque de patience et disait: "Je ne sais pas souffrir, je ne suis pas aimable: mais

si vous saviez ce que j'endure!" Puis voyant sa famille en pleurs: "Mais vous n'êtes pas malades, ne pleurez donc pas ainsi! Vos larmes ajoutent à mes souffrances."

Ces terribles souffrances se renouvelèrent hélas! trop fréquemment, et la pauvre enfant vaincue par le mal tomba dans le délire. Ce délire fut aussi pieux que sa douce vie. Elle demanda alors à sa mère de prier Dieu de lui faire connaître sa vocation... puis, elle résolut de se faire religieuse, fit des adieux à sa famille, se fit donner un nom de religion, et dans son imagination, elle s'occupa toujours d'aider mère Saint-Joseph. Elle soignait son langage, conduisait les élèves çà et là...

Parfois, elle recouvrait sa connaissance. La bonne sœur Saint-Joseph lui écrivit plusieurs fois; quand elle avait écouté la lecture de ces billets, elle s'écriait: "Elles sont donc bonnes, les religieuses!"

Notre bon père Caron, quoique convalescent lui-même, alla voir son enfant; il la trouva dangereusement malade. Le médecin, voyant que le mal s'aggravait toujours, avertit la famille de faire administrer les sacrements à la jeune malade. Le révérend M. Rheault fut appelé et il profita d'un moment lucide pour la confesser. Elle y apporta ses dispositions habituelles et en resta consolée; c'était un dimanche, le 11 mai. Dans l'après midi du même jour, vers le soir, ce prêtre dévoué revint auprès de la jeune mourante, et avant de lui donner l'extrême-onction, il lui demanda si sa conscience était calme.

"Oui, mon père, répondit-elle.

—Alors, on peut aller au ciel tout droit quand, rien n'inquiète; vous êtes bien heureuse, mon enfant" Puis le ministre de Jésus-Christ fit sur elle les onctions saintes; il était dix heures du soir.

Le lendemain, il lui apporta le saint Viatique. Elle fut heureuse de la visite de son Dieu. Marie et Jésus étaient venus au secours de leur enfant. Bientôt, ils allaient l'appeler avec eux dans la gloire.

Son frère, Eugène, était venu de Montréal le dimanche; elle l'avait reconnu, baisé avec affection et tendresse; mais lui, la trouva tellement abattue par la souffrance qu'il put à peine la reconnaître. Les terribles douleurs qu'elle avait déjà endurées devaient se renouveler; ce fut dans une de ces crises qu'elle s'écria: "Si maman savait comme je souffre, bien sûr, elle viendrait me chercher!" Puis, elle appelait pendant des heures entières la mère Saint-Joseph et la mère assistante. On envoya demander les bonnes religieuses de la Providence qui s'empressèrent de venir auprès d'elle; mais l'heure dernière de la pauvre enfant allait bientôt sonner, malgré tout ce que purent faire avec tendresse et dévouement un père aimant, une mère dévouée, un médecin habile, des frères et des sœurs qui ne vivaient que pour elle. Au monastère, ses mères, les novices, ses compagnes étaient en neuvaine; on priait, on espérait, quand on vint nous dire: "Elle est morte mercredi matin à deux heures, la veille de l'Ascension et le jour de saint Joseph." Elle avait auparavant salué sa mère en disant: " Je vois maman qui

vient me chercher, ouvrez-lui la porte!" Puis elle s'était tournée vers le crucifix; repoussant d'une main tout le reste comme pour s'en dégager elle tenait la croix entre ses doigts et se soulevait dans son lit paraissant pour ainsi dire vouloir s'élever au ciel avec ce signe du salut.

La nouvelle de sa mort répandit le deuil dans tout le monastère; on s'associa de tout cœur à la douleur de sa famille. Ses compagnes priaient et pleuraient, mais avec la consolation de penser que le plus ardent désir de leur chère Eugénie était réalisé, que sa petite barque avait atteint "l'éternel rivage", que Marie l'avait présentée à son Sauveur en disant: "Voilà mon enfant; je l'aime, ouvrez-lui votre paradis." Le ciel s'ouvrit sans doute, et Eugénie entra dans la joie toute pure et parfaite vers laquelle elle avait si souvent soupiré.

Elle est là sur son lit funèbre, dans sa parure de vierge, tenant son chapelet entre ses doigts, le long ruban bleu des enfants de Marie flottant à ses côtés. La couronne d'honneur qui eût orné son front au jour des récompenses pare sa tête couverte d'un long voile blanc. La statue de Marie immaculée veille sur les restes mortels de son enfant; des fleurs, des lumières entourent son chevet. Eugénie repose... des roses et des lys jonchent son lit funèbre. Elle est belle dans sa blanche parure. Ses souffrances sont finies. Elle est là, la douce vierge, l'enfant de Marie, dormant de son dernier sommeil... des parents, des amis viennent prier auprès d'elle. En se retirant, ils disent:

" Elle est au ciel ! " L'Église célébrait ce jour là le mystère consolant de l'Ascension : la foule pieuse qui revenait des offices du jour s'arrêtait pour prier devant la demeure où une légère brise agitait doucement les banderolles d'un crêpe blanc.

LA SÉPULTURE

Les funérailles eurent lieu vendredi matin, à neuf heures. Le service fut chanté à la cathédrale par le révérend M. Rheault ; à l'offertoire, une de ses amies d'enfance, Mlle Annie Denoncourt chanta cette touchante prière :

Prosternés à genoux, dans votre sanctuaire,
O Mère de Jésus ! tous nous intercédons
Pour celle que la mort vient ravir à la terre,
Et qu'en ce triste jour, en vain, nous regrettons.

Marie, ô vous si bonne,
Entendez notre chant :
Priez Jésus qu'il donne
Le ciel à votre enfant.

Pardonnez les péchés commis dans sa faiblesse,
Car son cœur vous aima, Dieu Sauveur, juste et bon ;
Nous savons qu'à vos pieds la femme pécheresse
Obtint, par son amour, le céleste pardon.

Oui, cette âme est à vous, à la gloire éternelle
Seigneur, admettez-la dans le beau paradis,
Et mettez à son front la couronne immortelle :
Cette vierge fera cortège à votre Fils.....

(Mme Bournival.)

A l'élévation, Mlle Anny Valentine fit entendre d'une voix émue un magnifique "*O Salutaris*". L'église était remplie d'une foule pieuse. Au chœur, on remarquait Mgr Laflèche, M. le G. V. Chs-Olivier Caron, MM. les abbés Cloutier, Chapdelaine, Mayrand Béland, Denoncourt; dans la nef un grand nombre de parents et d'amis, ses compagnes, les orphelines de la Providence; tous priaient pour la jeune vierge ravie à la terre, mais que le ciel possédait.

Le dernier *Requiem* vient d'être chanté, et le cortège se met en marche vers le cimetière. Quatre de ces compagnes: Mlles Lillie Hébert, Albertine Duval, Flora Bellefeuille, Marie-Louise Béland, vêtues de blanc, suivaient leur chère Eugénie. Les porteurs étaient MM. John Bourgeois, Armand Genest, E. Denoncourt, Joseph Ryan. Toutes les élèves du pensionnat en costume noir, voile blanc et ruban bleu, venaient à la suite. Un long cortège de parents et d'amis suivait, ému et recueilli.

L'absoute de la chère défunte fut faite par M. Houde, au milieu des larmes et des sanglots de ceux qui l'ont aimée. Elle repose auprès de sa mère.

Les fleurs, enfant, croissent sur ta tombe: elles nous rappellent celles de tes vertus. Et quand la saison nouvelle revient, à l'époque où les roses se changent en rosaire, songeant à notre petite fleur de mai, enlevée du cloître pour s'épanouir au ciel, reprenant la couronne de Marie, à l'Ave *Maria*, nous ajoutons un *De profundis*.....

SR MARGUERITE-MARIE

RELIGIEUSE DU PRÉCIEUX-SANG DE SAINT-HYACINTHE

1853-1886

"Vous m'êtes suffisant, mon Dieu!
Contentez-vous et cela me suffit."
B. MARG.-MARIE.

Le berceau d'Eugénie fut placé dans une famille chrétienne, à l'ombre du saint lieu, dans la paroisse de Bécancour. Son père, M. Sévère Leduc, avait dès l'époque de la naissance de cette enfant, réalisé déjà une brillante fortune. Sa mère était une sainte; dans la paroisse, les pauvres et surtout les sauvages, [1] ne la nommaient que "la bonne dame."

Ce fut le 27 juin 1853 que l'eau baptismale coulant sur son front, dans la vieille église de la Nativité de Notre-Dame, la fit enfant de Dieu et de l'Église. Plus tard, elle écrira: "Juin, c'est mon mois, à moi!" Brune, les yeux noirs, toute sa physionomie dénotait un esprit prime-sautier et une grande intelligence. Dans sa première enfance, elle se montra un peu insoumise et impérieuse; mais son père ne laissa pas prendre un si mauvais pli à l'arbuste. Sa mère lui raconta qu'à l'âge de dix-huit mois, une nuit, un peu par caprice, elle empêchait ses parents de reposer. Son père la corrigea, en lui enjoignant de se taire. La petite qui

[1] Il y a à Bécancour une bourgade sauvage où les descendants des Abénaquis, bien que civilisés et professant la religion catholique, vivent dans une grande pauvreté, car ils ont conservé l'imprévoyance caractéristique de leur race.

MISS VICTORINE LEDUC
MRS. D. ANNIE LEDUC
MRS. MARY LEDUC

parlait à peine lui dit bien des choses: "Mauvais papa, Ninie des pommes... N'en auras pas." Et elle continua assez longtemps ce babil enfantin au grand amusement des parents. Mais, ajouta la mère: "Tu profitas de la leçon, car ce fut ta dernière insomnie."

La fillette fut facile à élever. Sa sœur ainée, Victorine, était douce et bonne. Céder aux caprices de sa petite sœur, l'aimer, la choyer, lui paraissait tout naturel. Ainsi les deux sœurs vont grandir la main dans la main.

Après l'école du village, Eugénie fut placée, vers l'époque de sa première communion, au couvent de l'Assomption de Saint-Grégoire, dont deux de ses tantes étaient fondatrices.

Elle y reçut le 29 juin 1864, pour la première fois, l'hostie sainte des mains du vénérable curé, M. Harper, et y fut confirmée par Mgr Cooke. Ses succès dans ses études furent brillants. Mais Mme Leduc, qui avait été élève des Ursulines, désirait qu'Eugénie pût passer quelques années chez nous. Elle nous l'amena en 1867. Tout de suite, la nouvelle élève s'affirma dans ses classes par ses bons talents, et elle se trouva vite à l'aise dans son nouveau milieu. Elle aimait d'un amour filial M. le grand vicaire Caron, s'attacha à ses maîtresses et compta parmi ses compagnes des amies dévouées. Son seul chagrin, à cette époque, était d'être éloignée de sa sœur Victorine qui avait terminé ses études. Quant à sa sœur, Mary, elle l'avait auprès d'elle et lui servait de petite mère.

Eugénie a tenu un journal dans sa dernière année

de pensionnat; nous allons glaner ici et là. La première date inscrite est celle de la retraite. La clôture lui parle d'adieu.

"C'est ma dernière retraite au pensionnat. Dieu veuille que ses fruits soient durables!"

Cœur sensible et délicat, elle avait écrit les lignes suivantes à l'adresse de la maîtresse-générale, au nom de toutes les élèves:

30 septembre 1868.

"Révérende et bien-aimée mère,

"Cette retraite sera pour nous un puissant secours durant notre année scolaire. Nous reviendrons par la pensée, y renouveler nos provisions spirituelles et nos munitions de guerre pour combattre le bon combat. Et quand, plus tard, nous serons loin de cet asile béni et exposées aux dangers du monde, vos sages conseils, les pieuses méditations de notre retraite de 1868 seront pour nous la corde de sauvetage. Merci, mère vénérée, soyez assurée que la bonne semence n'a pas été déposée dans une terre aride. Elle portera ses fruits.

"*12 octobre.*—Mort d'une amie, Sara Gervais. Je suis tout émue de cette pénible épreuve. Mourir à dix-huit ans! Je l'ai vue, il y a deux mois, gaie, heureuse, bien portante et désireuse de faire une bonne année. Aujourd'hui, elle est dans l'éternité.—*R. I. P.*

Le Rév. M. Rheault me demande au parloir. Il m'annonce le départ pour Rome de mon cousin, B.

Bourgeois, comme zouave. Il est beau de se dévouer pour le Saint-Père.

"Les petites élèves demi-pensionnaires ont célébré le quatorzième anniversaire de la naissance d'Aurélie Dumoulin. Le cadeau de circonstance était un chapelet de pommes: treize petites symbolisaient les années écoulées, et une grosse, la quatorzième. Nous aimons bien cela que nos petites amies s'amusent.

"Ce soir, la récréation a été charmante. Il y a eu concert. Mère N... a eu la bonté de chanter pour nous en anglais et en français. Nous étions tout oreilles pour ne pas perdre une note de cette douce mélodie.

"*21 octobre.*—Belle fête de sainte Ursule. Nous avons communié de la main de Mgr Lynch, évêque de Charlestown, Columbia. Le chant a été solennel. Mère Sainte-Julie, d'une voix angélique, a célébré les gloires de notre sainte patronne. Le plain-chant a été magnifique. Quel bel homme que Mgr Lynch! De longs cheveux blancs, l'air noble et digne, tout en lui inspire le respect.

"*26 octobre.*—Virginie De Foy, finissante de l'année dernière, écrit à toutes les élèves. Grande fut notre surprise et notre joie en recevant cette missive bien affectueuse, un peu romanesque et quasi poétique. Chère amie, je la revois partout.

"*27 octobre.*—Hier, au son de l'angélus du midi, ont eu lieu au pensionnat les élections fictives du comté de Saint-Maurice. Minnie Hart représentait M. Gérin et Mary Pleau, le Dr Lacerte. Les orateurs Chapleau, Barthe, Turcotte, Fabre défendaient Gérin,

tandis que Genest et McLeod étaient les chauds partisans du docteur. Les *polls* se sont tenus avec un grand sérieux. Gérin a été élu avec une majorité de quarante voix. Le triomphe a été grandiose: procession dans la cour. En somme, récréation pas banale. Le proverbe qui dit: Ce que femme veut, Dieu le veut, ne s'est pas réalisé cette fois, car le Dr Lacerte est élu membre du comté.

"*4 novembre.*—La Saint-Charles, fête aimée. Nous offrons nos vœux de bonheur à notre bien-aimé père Caron. Le drame "Marie Stuart" a eu un plein succès. Après la fête, nous nous sommes promenées longtemps avec nos costumes. Marie Stuart, la duchesse de Guise, la comtesse Murray avaient grande mine aristocratique, avec leurs robes traînantes.

"*12 novembre.*—Nous étudions l'algèbre. Cela me va. Vivent les mathématiques!

"*19 novembre.*—Examen des cahiers d'écriture. Mère Saint-Borgia fait de la graphologie. Elle trouve que j'ai un esprit tenace, opiniâtre. Si je puis le tourner au bien, tant mieux.

"*27 décembre.*—Répétition des cantiques de Noël en langue crise. Mgr Laflèche nous les a enseignés les années dernières, et nous voulons les lui chanter à sa visite du jour de l'an.

Na ka mou ma mi tchi ma ta
Jesous ka bena ti quoia (bis)
(*Il est né le divin Enfant.*)

"*30 décembre.*—Mon bon papa vient me voir et m'apporte force étrennes pour le jour de l'an.

"*20 janvier.*—Au parloir, pour maman. Je lui raconte toutes mes tribulations de pensionnaire. Elle a bien ri de mes folies."

Les blanches pages du journal supportent tout, même les boutades. A propos d'une tempête:

"*15 février 1869.*—L'horrible temps! De la grêle, du vent, de la neige. Je me demande pourquoi l'hiver. Pour faire mourir de fatigue les demi-pensionnaires, et d'ennui, les pensionnaires.

"Au catéchisme, M. Caron nous a parlé avec une paternelle bonté de nos devoirs d'écolières. On voit bien qu'il a passé par ce chemin, car il était bien sympathique.

"*20 février.*—Au clair de la lune. Je ne sais pas ce que j'ai de ce temps-ci. Je suis dissipée—je suis légère. J'ai ri pendant une partie de la classe. Hier soir, étant aux pieds de la sainte Vierge pour lui dire un *souvenez-vous*, ma vue se porta ensuite sur le beau ciel étoilé. J'admirai la lune laissant tomber une longue trainée d'argent sur le fleuve. Sur ce pont improvisé, ma pensée se transporta vite à Bécancour.

"*21 février.*—Notre maitresse de littérature nous convie aux noces! Mais à des noces exceptionnelles—celles de notre Saint Père le Pape, Pie IX. Il faut mettre cinquante ans de sacerdoce sous la forme "littéraire". En avant: allons-y de gaieté de cœur.

"*11 mars.*—Congé. Belle journée de printemps. Je le passe avec entrain, plaisir et joie dans mon manoir cloitré.

"*5 avril.*—Lundi de la Quasimodo. Visite de Mgr Laflèche au pensionnat. Sa Grandeur nous ouvre le livre de la nature et nous en fait lire une belle page. Quel profond moraliste que notre évêque! Écoutons : "Les animaux qui rampent sur la terre n'ont ni beauté ni voix; tandis que ceux qui s'éloignent du sol ont des instincts plus relevés, comme les charmants petits oiseaux. Ces derniers aiment la lumière, les premiers recherchent les ténèbres. Les partisans des bals, des réunions mondaines s'enveloppent aussi des ombres de la nuit pour se livrer à leurs divertissements, hélas! quelquefois bien coupables. Pour vous, mes enfants, fuyez toujours ces réunions, élevez vos âmes, montez toujours, recherchez la lumière, évitez les ténèbres."

"*1er mai.* Intentions du mois de Marie suggérées par M. Olivier Caron:

1° Se rappeler les résolutions prises dans la dernière retraite et les mettre en pratique.

2° Demander la grâce que nous reconnaissons être la plus nécessaire pour nous devant Dieu.

3° S'appliquer à agir avec pureté d'intention.

4° Pour le temporel, demander, avec la santé, bénédiction et succès dans nos études.

"*31 mai.* Clôture du mois de Marie. Plusieurs élèves ont pleuré ce soir pendant la consécration à la sainte Vierge. Moi, qui n'aime pas les démonstrations extérieures, je me suis contentée de remercier intérieurement Marie des grâces reçues pendant son beau mois et de lui demander sa protection pour l'avenir."

Un jour de profession, elle est tout émue en entendant un sermon sur les vœux. L'obéissance surtout lui apparaît héroïque. "J'aime tant à faire ma volonté."

15 juillet 1869. "A deux heures, je franchis le cloître, après avoir dit un dernier adieu à mes mères et à mes amies. Ces jours passés au couvent sont pour moi tout parfumés de souvenirs."

Son retour dans la famille fut pour elle un vrai bonheur. Elle revoyait avec une joie indicible sa sœur Victorine, qui n'avait que vingt mois de plus qu'elle, puis, sa mère! Vivre auprès de sa mère, c'était son rêve. Et le jeune frère? n'avait-il pas, lui aussi, une place à part dans ce cœur aussi large que tendre?

En septembre, ses parents la dirigèrent vers Montréal, où elle passa un an pour prendre des leçons de piano de M. Letondal. Elle jeta alors un premier coup d'œil sur le monde. A seize ans, elle en fut éblouie. Bien qu'elle sortît peu, la toilette, les grandeurs, les promenades fascinaient son imagination de jeune fille. Heureusement, elle avait confié son âme à M. l'abbé Martineau; il lui montra le péril et jeta un peu d'eau sur ce feu qui menaçait de tout incendier.

Heureusement aussi qu'elle demeurait chez son oncle Joël Leduc, où elle fut traitée comme une enfant bien-aimée.

Juin la ramène à sa campagne, à son chez elle. Son père, nous l'avons dit, jouissait d'une grande aisance et il aimait que ses filles, tout en se rendant

utiles à la maison, eussent toutes les jouissances permises. Voyages, promenades, réceptions d'amis, tout lui souriait. Il aimait la musique et le chant. Aussi, tous les soirs, les deux sœurs ne manquaient jamais d'ouvrir le piano et de faire entendre quelques morceaux de leur répertoire musical.

Eugénie aimait le monde et ses plaisirs; mais elle n'y trouva pas tout le bonheur rêvé, bien qu'elle plût et eût un nombreux cercle d'amies. Ses meilleurs moments étaient encore ceux qu'elle donnait à la vie d'intérieur, si belle à ce foyer chrétien, à l'école d'une mère aux vertus héroïques.

La parure des autels, les exercices du chant pour les principales fêtes et pour le mois de Marie, la préparation d'un enfant pauvre à la première communion, tout cela fait de concert avec sa sœur aînée, lui semblait le meilleur et le plus doux emploi de son temps.

Elle assistait régulièrement à la messe et y conduisait ses amies qui la visitaient, et, si celles-ci étaient peu recueillies pendant les offices de l'église, elle en était sensiblement affligée.

Elle confia un jour cette peine à une amie intime et lui en donna la raison : " C'est donner un si mauvais exemple à nos bonnes populations." C'était pour la même raison qu'elle ne voulait pas porter de grandes toilettes à Bécancour. "Il y aura toujours assez de luxe dans les campagnes."

En 1874, au mois de septembre, elle fit un voyage à New-York; laissons-lui tenir la plume et lisons

ses impressions. Elles sont intéressantes, bien qu'un peu rapides et écrites à la hâte.

" Départ de Montréal à 3 heures ¾ : Victorine, Mary, Achille et moi, accompagnés de M. Benoit et de sa sœur, Mme Scott. Arrêtés à Saint-Jean, vers 5 heures ; en passant sur le pont qui relie la petite ville à Saint-Athanase, nous avons vu l'église et plusieurs jolies maisons. Une petite chaloupe voguant à toute voile attira notre attention. Ceux qui la montaient étaient-ils des connaissances ? Oh ! non ; c'étaient des amis de tout le monde, car à tous, ils envoyaient leurs mouchoirs, comme pour nous souhaiter un bon voyage. Je les en ai remerciés.

" A 7 heures ½, nous étions à Saint-Albans. La ville nous a paru jolie et bien bâtie. Nous avons changé de train et une couple d'heures plus tard, nous étions perdus dans les montagnes Vertes. La clarté de la lune qui se réflétait dans la rivière au bas de la montagne, des hauteurs infinies, des rochers à perte de vue, j'admirais tout ; aussi, c'est à peine si j'ai fermé l'œil, tant j'aimais les spectacles de cette belle nuit.

" Vers six heures, arrêt à Amherst. Nous en profitons pour faire une petite promenade. J'ai beaucoup aimé le genre des habitations. Pour la première fois, je vois des poires attachées à l'arbre. Je ne ferais pas de difficultés de demeurer ici, bien que ce soit une campagne ; les gens ont l'air si à l'aise et si heureux.

" A Palmer, nous voyons quantité de saules pleureurs. Vers midi, nous sommes à New-London. Rien

d'enchanteur comme cette petite ville. Les résidences sont de bon goût et ont une apparence de castel. Beaucoup d'arbres étrangers au Canada. Le lierre s'enroule autour des toîts. J'ai admiré les jolies terrasses et les différents genres de balcons. Par la disposition des rues, cette ville me rappelle Trois-Rivières.

"3 heures. A bord du *City of Boston*. Que nous sommes donc bien sur l'eau ! Nous avons joui toute l'après-midi de la vue des transatlantiques, des bateaux, des barques, des barges de toutes sortes qui croisent la rivière. Le dernier train de Boston est arrivé et nous voilà en route pour New-York. Bonne cabine, bon repos, bonne nuit.

"Mercredi. Arrivée à New-York. M. Benoît nous conduit à "City Hall", excellent hôtel, où nous nous installons pour huit jours. A 9 heures nous nous promenions dans le *Broadway*. Nous nous y reconnaissons, tant les choses que nous voyons nous sont familières, pour en avoir entendu parler. Ici, ce sont les magasins de Stewart, Lord & Taylor ; là, les hôtels du Central Metropolitan, Astor, Houx, etc. Nous visitons les ateliers d'imprimerie de la *Tribune* journal que l'on dit avoir le plus fort tirage de l'univers. Dans l'après-midi, visite à Mme Benoît, française très aimable, gaie, polie, affable. Nous visitons un magasin de lingerie. Que de dentelles et de broderies ! Nous y avons vu des trousseaux importés de la valeur de trois à quatre mille piastres. Comme tout est beau ! Devant tout ceci, mon habileté est à zéro. Visité le

haut de Broadway, *Delmonico*, Mme Desmarets, etc., et rencontré beaucoup d'élégantes.

"Le soir au *Thomas Garden*, en compagnie du Dr Thérien : belle musique, un coup d'œil sur l'aristocratie yorkaise. Je pense aux amies. Si elles pouvaient jouir avec nous de tout cela !.....

"Jeudi matin. Visite aux quartiers pauvres. Là aussi, il y a des misères, des tristesses, des chagrins et peut-être de plus grands que dans nos campagnes, assurément en plus grand nombre. J'ai vu vingt-quatre familles par maison. C'est affreux. Nous prenons le bateau pour Harlem. Nous passons *Blackwell's Island* où se trouvent les institutions publiques de charité de New-York : les asiles des aliénés, les prisons, les bagnes, les incurables, etc. Nous sommes passés proche des portes de l'enfer, *Hell's Gate*.

"A 11 heures, à Harlem. Visité le *high bridge* et le réservoir qui alimente la ville, vu l'engin où passent deux millions de gallons d'eau à l'heure. Montés dans la tour. Nous nous trouvions à trois cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Revenus à travers bois, visité "Central Park" en voiture, puis la galerie de sculpture où sont plusieurs chefs-d'œuvre des grands maîtres. Regardé passer les équipages d'un luxe fou. Soirée à l'hôtel, fait des connaissances, du chant, de la musique. Nous nous sommes parfaitement amusés.

"Vendredi, excursion à Coney Island. Admiré les forteresses surmontées de canons que notre bon curé, M. Malo, nous avait bien recommandé de voir. Passé près de l'île de la Quarantaine. A *Green Point*, une

chaloupe chavire et un jeune homme se noie sous nos yeux. Quelle sombre page je pourrais écrire ; mais pour être brève, je trouve que c'est un terrible "pensez-y bien" que Dieu a mis sous nos yeux. Pris un bain dans l'Atlantique. Visite au cimetière de Greenwood—trois heures au milieu des tombes et des monuments. Le plus riche est celui de Charlotte Canda, blessée à mort à dix-sept ans, au jour anniversaire de sa naissance, par un accident de voiture. Le monument élevé à sa mémoire a coûté vingt mille piastres. Le plus beau caveau est celui de Pierrepont, un français. Les tombes des petits enfants, sur un vaste terrain, sont intéressantes à voir. Les saules pleureurs, les sycomores inclinent gracieusement leur tête flexible. L'entrée du cimetière est grandiose. Les deux portes sont surmontées chacune d'un tableau. Au-dessus de l'une, c'est Jésus ressuscitant le fils de la veuve de Naïm, on lit au bas cette inscription : "Ne pleurez pas", et au-dessus de l'autre, Jésus disant: "Je suis la résurrection et la vie" : beau travail ; les personnages sont de grandeur naturelle. J'ai aimé cette visite au champ des morts. J'espère que j'en retirerai d'utiles enseignements. Le soir, vu Brooklyn ; l'illumination lui prêtait une apparence féérique.

"Samedi matin, repos. Après-midi, visite au musée. J'emprunte à Buies sa critique sur la captivité des fauves. "Quand je visite une ménagerie, je pense qu'il y a un être encore plus féroce que le fauve le plus cruel, c'est l'homme qui l'emprisonne. Je ne puis me défendre d'un serrement de cœur." J'ai trouvé le lion

et le tigre bien misérables d'être taquinés tout le jour par la canne d'un passant glissée à travers les barreaux de leur cage.

"Le musée ornithologique est des plus complets. L'aquarium renferme une variété fort curieuse de poissons, mollusques et zoophites du Pacifique, etc. On y voit aussi des oiseaux de toutes les parties du monde. Visité *Cooper's Institute* pour les étudiants pauvres.

"Dimanche. Messe à l'église française sur la 23e rue. Sermon canadien, chant montréalais. Dîner chez Mme Benoît à cinq heures.

"Lundi, la journée est consacrée aux grands édifices : "Equitable Life Insurance Co.", "Stock Exchange", la Douane, le Trésor, aussi "Castle Garden" où descendent les émigrés ; les grands magasins Tiffany and Co., Arnold, Constable, Lord and Taylor, et toujours dans des ascenseurs qui sont de vrais salons : glaces, sièges en velours, tapis. J'ai beaucoup aimé le magasin Arnold. Il y a au milieu, une fontaine de parfums. La journée s'est terminée au théâtre des féeries. La pièce jouée a été le "Paradis perdu". Le serpent m'a impressionnée. Quel rôle il joue! Et le feu descendant sur l'offrande d'Abel, à sa prière, a quelque chose de saisissant. Le déluge a aussi été parfaitement rendu.

"Mardi. Au théâtre de "l'Union square". La pièce "Jane Ere" est morale et bien jouée. Les acteurs ont beaucoup de naturel. Achats de bijoux comme souvenirs de voyage. Réglé nos comptes et préparé nos malles. Adieux à la famille Benoît, aux propriétaires

de l'hôtel. Mme Stacom m'invite à retourner. Je lui promets que si je me marie, je reviendrai en voyage de noces. Mais est-ce que je me marierai? Dieu seul le sait. Ne parlons plus d'avenir. A cinq heures, départ de New-York, où nous avions passé une agréable semaine. Nous sommes tellement las du voyage que nous ne pouvons nous décider à donner un jour à Boston. Jeudi soir, vers dix heures, nous étions à Montréal, contents comme des rois de rentrer dans nos domaines. "Rien n'est si beau que son pays."

L'APPEL DE DIEU

Eugénie était sous l'impression que sa sœur aînée, avec ses belles qualités, sa vie moitié ascétique, aimant de préférence les livres de piété, se ferait religieuse. Mais celle-ci ne se décidait pas. Comment rompre tous ces liens de famille? Eugénie, toujours énergique, se dit: "Sur quatre enfants, il en faut un au Seigneur; si Victorine n'est pas religieuse, je le serai." Elle avait vingt et un ans. Son amie la plus intime allait la quitter pour le couvent.

Par ses lettres à cette amie, nous allons voir les ascensions de son âme. Tout d'abord, elle n'entrevoyait l'avenir qu'à travers un voile de difficultés. C'était la montée du Calvaire, aux sentiers âpres et abruptes.

Mais depuis quelque temps d'ailleurs, le vide et la vanité des biens de la terre et des plaisirs du monde lui apparaissaient plus évidents. Elle consultait Dieu

sur son avenir, dans le silence et le recueillement. Pour se préparer plus parfaitement à entrer dans les vues de Notre-Seigneur, Eugénie vint demander au monastère des Ursulines une hospitalité de huit jours, pour faire une retraite sous la direction de M. le grand vicaire Caron. Elle en sortit résolue de se faire religieuse. L'amour de Notre-Seigneur pour les âmes embrasait son cœur, elle eût voulu dès lors conformer sa vie à celle du Maitre et se faire victime pour satisfaire sa noble ambition.

Mais relisons ses lettres. Avec un pieux prélat, nous pouvons dire : "Le récit n'est qu'un tissu dont les lettres et les écrits de la sainte religieuse fournissent tous les fils et forment la trame comme le dessin. C'est elle qui parle, et vit dans ces pages fidèles qui mettent son âme aussi bien que les choses sous les yeux."

Bécancour, 23 avril 1875.

Chère et bonne amie,

Tu m'annonces ton entrée ; je m'en réjouis pour toi. Appelée à vivre au milieu de saintes personnes, tu seras heureuse, exempte d'inquiétude et de misères autant qu'on peut l'être ici-bas. C'est ce que je désire, car je t'aime d'une amitié vraie et sincère ; j'ose espérer que tu as pu en juger avant aujourd'hui. Je veux te voir avant ton entrée, qui sait si un jour, je n'irai pas te rejoindre ? C'est une grâce que Dieu n'accorde qu'à ses privilégiées, à celles qui s'en sont rendues dignes par leur mérite. J'en conviens. Je

suis loin d'être de ces dernières, et pourtant, j'espère...

Tu me demandes de prier; oui, chère X... Je me suis rendue à l'église et j'y ai prié de mon mieux : un peu pour toi, mais beaucoup pour que Dieu aide ta bonne maman à faire son sacrifice avec générosité et qu'elle en puisse supporter les suites sans trop d'amertume.

Ce qui me fait peine, c'est de te savoir triste, toi toujours habituée à cette gaieté franche et enfantine. Cela se comprend, la circonstance explique tout. Mais, X.., si tu allais te marier dans quinze jours, je dirais : oui, elle peut pleurer, c'est pour toujours ! tandis qu'au couvent, tu auras encore deux ans de liberté. C'est un immense avantage.

Bécancour, 29 avril, 1875.

Le Regina cæli sonne, 7 heures.

Ma chère, chère amie,

J'ai reçu ta lettre, mardi soir. Que de tristes moments j'ai passés depuis! Impossible de te les raconter..., d'ailleurs, je sais que cela te ferait mal... Ma tête est remplie de pensées tristes, mon cœur déborde de sentiments, et, malgré tout, je me sens incapable d'écrire. Pardonne, amie, cette lâcheté, ce manque de courage, qui, j'espère, se changera en une force grande et généreuse quand je te verrai... Toi, toujours décidée à tout, toi, dont l'âme dévouée et magnanime ne craint rien des épreuves et des sacrifices de la vie! La semaine prochaine, je serai avec toi et nous causerons.

Je te laisse, X..., plus aimée que jamais. Mes plus tendres sympathies et sincères amitiés à ta bonne maman. Je prie pour vous tous. Écris-moi.

Bécancour, 5 mai 1875.

Ma chère X...,

Merci de ta lettre que je viens de recevoir. Je ne puis m'empêcher de t'admirer, quoique avec étonnement. Il est donc vrai que Dieu donne des forces et déblaye le chemin le plus épineux qui conduit vers lui, en écartant tous les obstacles que nous redoutons le plus. Pourquoi, je te le demande, ne chercherais-je pas, moi aussi, le bonheur de ce côté-là ? Me serait-il refusé plus qu'à une autre ?

Cette après-midi, j'ai demandé à M. Allard, notre dévoué vicaire, de vouloir bien accorder un souvenir à une amie qui entrait au couvent. – "Oh ! dit-il, il est naturel que cela lui coûte un peu, mais elle sera si heureuse une fois entrée." Il ne savait pas que tu étais une exception privilégiée, et que déjà tu goûtais ce bonheur. Puis il ajouta : "Je prierai aussi pour que vous soyez religieuse." Victorine était avec moi.

J'ai lu dernièrement *Trois jours au Précieux-Sang de Saint-Hyacinthe* par Zouavella, c'est bien beau. J'ai bien hâte de voir M. Caron.

Bécancour, 14 juin 1875.
Lundi soir, 9 heures.

Ma chère X...,

Je t'ai revue à travers deux grilles de fer, il est vrai ; mais je t'ai revue la même qu'autrefois, sou-

riante, gaie, douce et aimable. Je t'ai quittée sans trop d'émotions, te voyant si contente, si heureuse. Mais ce n'était pas là que se terminait mon après-midi. Comme je te l'avais promis, je me suis rendue voir ta bonne et chère maman. En frappant à la porte, une voix me disait bien: "X... n'habite plus ici," et encore j'osais me faire illusion; mais à peine eus-je franchi le seuil que je ne me suis que trop convaincue de la réalité. Tu n'y étais pas... J'ai vu seulement une mère en larmes, un père attristé par la séparation de son enfant; et c'est tout. Quel vide immense! quel changement dans cette demeure!

La pensée de ton bonheur est venue nous consoler tous ensemble, et j'ai laissé ta chère mère assez résignée.

Elle m'a remis une boîte contenant divers objets précieux, puisqu'ils venaient de toi. J'avais grande hâte d'en savoir le contenu, et, ô malheur, je perdis mon passage. Ce ne fut qu'à neuf heures du soir que je pus satisfaire ma curiosité. Je suis restée jusqu'à onze heures à regarder toutes ces choses qui me paraissaient venir de si loin, et hier encore, ma journée a été employée à repasser ces années heureuses dont nous avons joui toutes deux; merci, X..., merci de ton journal du pensionnat. C'est pour moi un bien doux souvenir, et ta jolie croix, que tu as tant portée, pourra-t-elle me rappeler autre chose que ma chère amie? Victorine et Mary me chargent de te remercier pour elles, en attendant qu'elles puissent le faire elles-mêmes.

J'ai lu quelques lignes de la règle des Carmélites;

c'est très austère, je n'irai jamais là. Mes saluts à la chère Sr B.

Bécancour, 8 septembre 1875.

6 heures du matin

..... Que ton bonheur est grand, chère amie, de te fiancer aujourd'hui avec le divin Époux! Lui, si bon, si généreux et si fidèle dans ses amours.

Pense à moi et prie pour moi.

Son directeur lui avait conseillé de visiter quelques communautés, avant de fixer son choix pour une maison religieuse. Elle voulait un ordre contemplatif. "Marie a choisi la meilleure part" était pour elle un appel, il retentissait sans cesse au fond de son cœur. Pour y répondre, elle visita, en septembre, le monastère du Précieux-Sang de Saint-Hyacinthe.

La lettre suivante va nous dire le résultat de ce pèlerinage.

Bécancour, octobre 1875.

Révérende mère fondatrice, Saint-Hyacinthe.

Ma vénérée mère,

Pour me conformer à votre désir, et pour ma propre satisfaction, je vous adresse quelques mots. Je compte sur votre indulgence pour me lire, sans cela, je n'aurais jamais osé vous écrire.

Je suis partie de Montréal jeudi soir, le lendemain de ma dernière entrevue avec vous, et vendredi, de

grand matin, vers 8 heures, j'étais auprès de M. Caron, lui faisant connaître les impressions que j'avais éprouvées en visitant votre monastère. En un mot, je lui confiai tous mes secrets. Ce bon père a été bien surpris de ma décision. J'en ai fait part à ma sœur aînée qui ne l'a pas été moins. Papa et maman l'ignorent encore. Je crains de la leur dire. Maman n'est pas bien du tout depuis mon retour; veuillez, s'il vous plaît, lui accorder un souvenir dans vos prières.

Pardonnez-moi, ma révérende mère, si je ne me suis pas informée de votre santé. J'espère que vous êtes très bien. Comment est cette chère maîtresse des novices de Saint-Hyacinthe ? Je l'ai beaucoup aimée en la voyant, mais savoir qu'elle est malade quatre jours après; cela me fait penser souvent à cette bonne mère. Il me semble qu'elle est mieux. Dites-moi que je ne me trompe pas.

Les occupations ne m'ont pas laissé grand temps pour méditer et réfléchir depuis mon arrivée ici; mais je suis de plus en plus décidée de me faire religieuse au Précieux-Sang, si la grâce de mon entrée m'est accordée. Veuillez, s'il vous plait m'envoyer une liste de tout ce qu'il me faut, afin que je puisse apporter avec moi les principaux effets.

Un mot de vous me rendra heureuse. Continuez de prier pour moi. Je sais que vous l'avez déjà fait; mais j'en ai tant besoin.

J'ai entièrement oublié de vous dire, à Montréal, que chaque hiver, le froid me cause des engelures aux

mains, tellement graves, qu'il me sera peut-être impossible de travailler longtemps au froid. Peut-être en sera-t-il autrement cette année; mais je préfère vous en avertir.

Bécancour, 12 novembre 1875.

Ma chère X...,

Tu m'excuseras bien, j'espère. Cette lettre sera sans style, sans suite; mais je sens le besoin de t'écrire quelques lignes. Il y a tant de choses que j'aurais voulu te dire avant que nous nous séparions pour toujours. Je suis presque folle. Mes idées ne changent pas, et je vois arriver le jour du départ, ce moment terrible de la séparation, sans crainte ni tristesse, presque avec joie.

D'où vient cela? Me comprends-tu?

J'ai reçu une jolie petite lettre de la sœur Saint-Frs-Xavier, mardi dernier. Je ne la connais pas, mais elle me paraît aimable, bonne, affectueuse, et il me semble qu'elle jouit d'un bonheur au-delà de toute description. Que j'ai donc hâte de le partager! Elle m'a envoyé la liste du trousseau. Je croyais qu'il était plus considérable. Quelques heures avant, j'avais écrit à la supérieure générale lui demandant de retarder mon entrée au 8 décembre. Je n'ai encore eu aucune réponse. Je ne sais ce qu'elle va décider. Je serai prête à partir du moment que Jésus me le dira par l'entremise de cette bonne mère.

J'ai assisté, hier, à la clôture du jubilé, à Saint-Grégoire, et aussi à la bénédiction d'une statue de

Notre-Dame de Lourdes. La cérémonie a été très belle. Mgr Laflèche y était. Il a parlé pendant quelques minutes. Mais c'est le sermon du P. Lefebvre, S.J. que j'ai surtout aimé. Son texte était: "Jésus ayant aimé les siens, qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin." L'amour de Jésus pour les âmes! il ne faut rien de plus pour décider une vocation et affermir le commencement que nous avons déjà. Aussi ai-je été heureuse d'entendre cette parole inspirée. J'en fais depuis mes plus doux entretiens, mes plus chères délices.

J'envoie à mère N. une petite imagee — *le gage de mon amour*, — ce sera à peu près aussi le dernier gage sensible de mon affection pour elle. Tu la lui remettras, n'est-ce pas? Il m'est impossible de lui écrire. Je la reverrai avant de me rendre là-bas; mais qu'il m'en coûte de la laisser, de me séparer d'elle, moi qui ai pensé si longtemps que j'habiterais un jour sous votre toit.

Tu garderas l'autre pour toi — *Je meurs tous les jours.* — en souvenir de notre sincère amitié. C'est bien là la vie d'une jeune novice. J'en aurai une semblable dans mon livre que je conserverai tant qu'on me le permettra. Ainsi nous serons unies malgré la distance. Quand tu regarderas cette image, tu penseras à moi en te disant: "Eugénie a le même amant, le même époux que moi, Jésus en croix." De mon côté, je ne t'oublierai pas.

J'ai reçu quelques mots de félicitations de Mdame ta mère. Elle m'encourage et me souhaite de jouir de ton bonheur.

Écris-moi donc dimanche ou lundi. Je serai si contente de recevoir une lettre de toi. Il y a déjà longtemps que ce bonheur m'est refusé. Oui, X..., tu le sais, c'est depuis le printemps que les sacrifices sont commencés pour moi... et c'est probablement à cause d'eux que je trouve moins amer celui d'aujourd'hui.

Bécancour, 29 novembre 1875.

Ma chère X...,

Il m'a été bien doux et bien agréable, le bonheur que j'ai éprouvé en recevant ta visite sous la forme d'une missive. Tu connais par expérience qu'à cette terrible époque de la séparation, j'ai besoin d'encouragement, de consolation, et tu t'empresses de m'en procurer. Merci, X..., merci pour ces quelques lignes si chères, si précieuses à mon cœur.

C'est aujourd'hui qu'avec plus de reconnaissance je remercie Dieu du bienfait de m'avoir donné en toi une amie vraie et sincère; car, je le lis tous les jours sur une petite image: "L'ami fidèle est un riche trésor," nous dit l'Écriture: "la découverte en est promise à celui qui aime Dieu. Heureux celui qui le possède: il répandra des fleurs sur les épines de la vie." Et c'est bien là ce que tu as toujours fait pour moi.

J'ai aussi reçu deux jolies lettres de mes tantes Sainte-Marie et Sainte-Colombe. Je voudrais te les laisser voir. Tous les sages et pieux conseils qu'elles me donnent, tant de bonnes choses qu'elles me disent, m'affermissent dans ma vocation et me font du bien.

Cependant, je dois te l'avouer, je commence à craindre pour l'heure du départ. Plus elle approche, plus aussi mon sacrifice me paraît dur et pénible. Comme tu l'avais prévu, mon état d'âme est un peu changé, et à cette seule pensée "il me faudra partir lundi", mon pauvre cœur se brise, la douleur pressure mon âme, et il me faut la rejeter aussi vite qu'une idée fausse et mauvaise. Quand je me pose cette question: comment donc vais-je faire à ce moment? je ne trouve point d'autre réponse que celle de cette pauvre mère que nous sommes allées voir et qui n'avait rien à manger pour le lendemain. Elle était entourée de six enfants. "Qu'allez-vous faire demain?" lui demandions-nous.

—Je ne sais, répondit-elle, si on n'en a pas, l'on s'en passera," et cela d'un air pas trop en peine.

Moi, je dis de même: je ne le sais pas, Dieu y pourvoira, et j'espère en lui.

Dimanche dernier, 21 novembre, et lundi, j'ai repassé mot à mot les six années de notre correspondance. Que de jours heureux, que de délicieux souvenirs j'y ai retrouvés! Mais tout cela est fini, envolé dans le temps, disparu.

Les exercices du jubilé sont commencés dimanche dernier. Le R. P. Vigeannel, dominicain, de Saint-Hyacinthe, en est le prédicateur. Je puiserai, pendant ces jours de grâces et de salut, des forces et du courage pour la dernière lutte, de l'ardeur et de la générosité pour vaincre les obstacles que je rencontrerai d'ici au six décembre.

Maman, Victorine et Mary sont très sensibles aux

marques d'amitié que tu leur donnes et te sont très reconnaissantes pour tes paroles d'encouragement.

Je ne crois pas retourner en ville, surtout si le mauvais temps continue, car il est très difficile de traverser. Tu ne doutes pas que ce ne soit un très vif chagrin pour moi. J'aurais aimé à revoir encore une fois ces bonnes mères Ursulines, à les remercier de nouveau de leurs faveurs, de leur touchante libéralité envers moi... Mais tu le feras pour moi, X... Tu leur diras combien je les aime et que j'essayerai par mes prières de les récompenser du passé.

Maintenant, bien chère amie, il ne me reste plus qu'à te dire adieu. Oh! le mot cruel, le triste mot! Mais faisons mieux. Je te donne rendez-vous au pied de la croix de Jésus, où nous resterons toujours unies en esprit et en union de prières. Là toutes deux arrosées du précieux Sang de notre divin Sauveur, nous supporterons courageusement, et même avec joie, cette séparation d'ici-bas qui sera peut-être plus courte que nous n'osons le prévoir.

L'ADIEU A SA FAMILLE

L'heure du départ avait sonné. Lundi matin, 6 décembre 1875, après avoir dit adieu à son père et à sa mère ainsi qu'à Mary, elle montait en voiture avec sa sœur aînée.

Mme Leduc et Mary, du second étage, interrogeaient les lointains de la route, car sur la rive opposée, les voyageuses devaient passer de nouveau devant la maison paternelle; cette bonne mère put

voir encore une fois s'éloigner celle qui emportait un morceau de son cœur. Les pleurs voilaient sa figure, et Mary ne put trouver d'autres consolations pour adoucir cette douleur, que de mêler ses larmes silencieuses à celle de l'amour paternel.

Pendant ce temps, la chère élue regardait une dernière fois le clocher du village. Chaque coin de route, chaque arbre évoquait un souvenir. La nature dépouillée, le blanc linceul qui enveloppait sa terre natale, tout lui disait : il fait bon se déprendre pour Dieu de ces objets aimés qui nous tiennent au cœur, mais qu'un jour il nous faudra quitter.

Reprenons maintenant la suite de ses lettres qui nous feront connaître sa vie et son âme.

Monastère du Précieux-Sang, Saint-Hyacinthe,
12 décembre 1875.

Cher papa, bonne maman et petites sœurs,

Vive le précieux Sang de Jésus !

Il me serait bien doux aujourd'hui de venir vous consoler, vous aider à supporter ce coup terrible de notre séparation, si je devais être entendue, écoutée.... A quoi bon vous redire bien haut que je me sens tranquille, contente, heureuse ? Vous ne voudriez pas me croire... Il faudra que Jésus agisse en vous comme il l'a fait pour moi ; et j'espère que ce sera bientôt, car toutes mes actions, prières, sacrifices — il est vrai qu'ils ne sont pas encore nombreux — sont offerts dans ce but. A vous donc de vous laisser arroser par ce

baume consolateur que l'Agneau sans tache répandra sur vos cœurs pressurés de chagrin et d'angoisse. La lettre toute désolée de Victorine m'a vivement émue, vous n'en doutez pas. J'ai besoin d'en recevoir une autre qui contienne plus d'encouragement de votre part... Il est amer, cruel pour le cœur d'une enfant que des liens si étroits lient à une famille bien-aimée, à une famille qu'elle aime de toute la grandeur et la force de son âme, de la savoir dans la douleur, dans la tristesse... Ainsi, parents chéris, ne pleurez plus, et toi, Victorine, écoute M. Allard, quand il te dit de bénir la Providence et de te réjouir de cette faveur privilégiée. Je préférerais de beaucoup que tu ne fusses pas venue me conduire; tu reviendrais cet hiver, et au lieu des tristes impressions que tu as éprouvées pendant ton court séjour dans mon couvent, tu comprendrais par mes explications détaillées, ce que veulent dire en réalité ces mots: sacrifice, immolation, croix, souffrance. On leur donne ici un tout autre sens que les personnes du monde, et que moi-même, je leur donnais avant mon entrée; on en vient à faire ses délices, et ses joies de tout cela. Venez vite que je vous l'enseigne... Maman se montre la plus forte. Oh! c'est qu'elle connait par combien de sacrifices, de misères et d'inquiétudes de toutes sortes s'achète la vie d'une mère de famille. Oh! c'est qu'elle est vraiment chrétienne et qu'elle comprend qu'aujourd'hui ou demain, il faudra absolument nous séparer... De même pour notre pauvre papa, Jésus ne l'abandonne pas au désespoir, après les grandes

grâces qu'il lui a accordées pendant le jubilé. Je n'ai qu'à prier pour la persévérance d'un chacun de vous. Que cette pensée est digne de ranimer le courage ! Et vous, Victorine et Mary, sachez profiter, jouir de cette vie du foyer paternel autant qu'il plaira à Dieu. Il fait bon, n'est-ce pas, d'y vivre ? Je ne l'ai pas encore oublié.

Jusqu'à présent, on ne m'a pas donné d'emploi. On ne sait à quelle sauce me mettre. Je couds mes tabliers, je lis et j'écris. Je vais voir notre mère supérieure tous les jours. Oh ! que ces visites me font du bien ! Elle est réellement une mère dans toute la force du mot, bonne, douce, compatissante, affectueuse pour toutes ses filles du Précieux-Sang. Elle prend une large part à votre immense douleur et m'a priée de présenter à papa et à maman ses plus respectueuses civilités.

Mon nom en religion est Marguerite-Marie. J'en suis heureuse ; d'abord parce qu'il est celui de maman et aussi celui de ma chère X...

Écrivez-moi. Je vous embrasse tous avec effusion de cœur, avec tendresse, et j'ose croire que cette lettre vous fera plaisir.

Monastère du Précieux-Sang, Saint-Hyacinthe
19 décembre 1875.

Ma chère X...,

Ne sois pas mal édifiée, toi, religieuse fidèle observatrice de la règle, si tu reçois une lettre dans l'Avent ; c'est là une permission spéciale qu'on m'a accordée à

cause du peu de temps qui s'est écoulé depuis mon entrée; j'en profite avec joie et contentement de cœur.

Je ne te dirai rien ici des tristes scènes de la séparation. As-tu vu quelqu'un de ma famille, et surtout Victorine qui aurait pu te raconter tout, te parler de mon nouveau séjour, de mon couvent, du Précieux-Sang ? Elle n'en a pas été enchantée, je t'assure, tandis que moi, je l'aime tant... Jésus, en me demandant de vous quitter toutes, bonnes mères Ursulines, et toi, bien chère amie, ne pouvait me choisir un asile plus doux et plus agréable. Aussi, je l'en remercie tous les jours et toutes les nuits, car je n'ai manqué qu'une fois mon heure réparatrice depuis mon arrivée, — à cause du mal de dents, — et c'est par obéissance, car j'aime tant cette heure que je me serais levée quand même...

Je connais en partie comment tu emploies ta journée. Je te vois à ta classe, entourée de toutes tes fillettes; moi, pendant ce temps je couds... et plus tard, quelquefois je laverai, je repasserai, ou je ferai autre chose.

Voici en général la règle d'un jour :

5 h., lever ; 5 h. ½, oraison ; 6 h. ½, sainte messe ; 7 h. ½, déjeuner — et tout desuite, de ce temps-ci, je fais le ménage du noviciat de mon mieux — ouvrage manuel ; 9 h., petites heures ; 9 h. ½, méditation en travaillant ; travail manuel ; 11 h. ¾, examen ; 12 h. dîner — récréation ; 1 h. ½, lecture — travail manuel ; 3 h. chemin de la croix — vêpres — travail manuel ; 5 h. ½, chapelet — oraison ; 6 h. ½, souper — récréation ; 8 h. offrandes du Pré-

cieux-Sang—points d'oraison pour le matin; 8h.½, coucher; 12h. lever; 1h. second coucher.

C'est un peu différent de chez vous, n'est-ce pas ? Nous avons des instructions assez souvent de Mgr Larocque et de M. Raymond; des explications de notre règle par Monseigneur. Nous aimons cela. Et puis il y a les choses accessoires que tu connais aussi bien que moi, et mieux même, puisque tu les pratiques.

Avec plaisir, je te dirai que déjà j'ai une cellule. Je l'aime tellement qu'il me semble que rien ne me manque. Elle est pour moi une bien riche propriété. Elle contient un lit, un prie-Dieu, une chaise, un lave-mains, une planchette, et j'ai même mon balais et et mon plumeau, que me faut-il de plus ? Je suis privilégiée de tous les côtés. Et sais-tu qu'en entrant, le soir même, on m'a changé mon nom d'Eugénie en celui de Sr Marguerite-Marie. Oui, nous continuerons à nous appeler du même nom. J'en suis heureuse... ce sera un lien de plus qui nous unira, nous attachera l'une à l'autre. Impossible que l'écho ne répète pas ton nom quand on prononcera le mien.

Notre bon vieux père Caron est-il mieux ? Je suis contente que le sacre de Mgr Moreau soit retardé. J'espère qu'il sera assez bien pour venir. Je prie pour lui, comme il me l'a si souvent demandé, et je suis loin d'oublier toutes ses bontés, ses tendresses envers moi... Je lui dois une immense reconnaissance.

Ne pas aller te dire un dernier bonjour, X..., ainsi qu'à toutes les amies des Trois-Rivières a été pour moi un bien grand sacrifice. L'Époux divin, au-

quel j'ai tout immolé, abandonné, saura, j'ose l'assurer, m'en tenir compte au temps des luttes et des épreuves, et m'en récompenser en me rendant forte et généreuse... Oui, de toute nécessité, il faut avoir à combattre, puisque là seulement est le vrai mérite et le suprême bonheur...

Voici quelques phrases que j'ai lues ces jours derniers. Je te les transcris; elles conviennent bien à des jeunes novices, mais surtout à moi qui en ai grand besoin. — Tu me connais, c'est tout dire. " Il faut se laisser façonner, travailler de toutes manières. Voyons le bois dans le feu: il pleure, il se grésille..., il vole en éclats..., mais quand le feu s'en est bien emparé il devient lui-même feu."

Je trouve cela un sublime encouragement... puisque, après ces quelques jours de tribulation et de sacrifice, nous pourrons dire avec Marguerite-Marie et toutes les religieuses du Précieux-Sang : " La croix est mon trésor; elle fait toute ma joie et mes délices." Que de choses j'aurais à te dire; mais tu les verras exprimées bien mieux, que je n'aurais pu le faire, sur le petit feuillet que je t'envoie pour ton cadeau de Noël — *maximes de la bienheureuse Marguerite-Marie*. — J'y joins mes vœux et mes souhaits de persévérance et de bonheur pour les années d'exil que nous avons à passer ici-bas.

L'année 1876, sera bien différente de celle qui va se terminer bientôt et qui a vu de si grands changements. Comment songer à toutes ces choses sans devenir émue, affectée même... Oh! le renouvellement de

l'an ravivera bien des souvenirs dans mon cœur et dans le tien aussi. Je n'en doute pas, puisque " l'amour rend les amis conformes".

Prie beaucoup pour ma famille désolée. Je n'ai reçu aucune nouvelle la semaine dernière. Je ne sais pour quelle raison. Si leur but était de me faire de la peine, de me faire faire des sacrifices, ils ont parfaitement réussi... Je leur en rendrai grâces là-haut, quand j'en connaîtrai le prix et la récompense.

Pardonne-moi cette longue lettre. Je profite de ma permission, au cas que ce soit pour longtemps... Laisse-moi te dire un mot de notre noviciat. Nous sommes seize jeunes novices: même nombre que lorsque tu es entrée au tien, — singulière coïncidence — et puis aussi toutes très gaies. Il y a une postulante de onze ans, une de quatorze et une de seize, toutes assidues au devoir. Ce sont des modèles de piété et de vertu qui me confondent... Tu te rappelles ce que je t'ai dit à propos de notre chère maîtresse des novices. L'intérêt qu'elle m'a inspiré dans une courte entrevue augmente avec la connaissance de ses qualités et de ses bontés, et puis, de notre vénérée mère supérieure, je ne te parle pas, je voudrais trop en dire.....

Que le précieux Sang de Jésus nous fasse jouir un jour de la gloire immortelle qui déjà est le partage de plusieurs vierges adoratrices du Précieux-Sang et des fidèles imitatrices de sainte Ursule !

22 décembre, 1875.

Ma chère Victorine,

Je ne t'écrirais pas si tôt si après avoir lu ta dernière, je n'avais à te demander pour combien de temps encore tu auras à me parler de tristesse et de mort ? Laisse-moi t'avouer que mes idées ne s'accordent pas avec les tiennes en ce moment, car je suis très gaie et j'ai un grand désir de vivre encore quelques années.

Est-ce pour me faire de la peine, pour me décourager que tu agis ainsi ? Peut-être réussiras-tu pour le premier point. Le cœur ne devient pas insensible, parce que nous sommes religieuses ; mais pour le second, jamais tu n'y parviendras. C'est perdre ton temps que de vouloir essayer. Tous les jours augmentent mon estime et mon attachement pour mon couvent du Précieux-Sang, et pour tout un trésor, je ne voudrais pas le quitter. Maman est bien et résignée : cela me suffit. J'espère que ce pauvre papa le sera bientôt, et vous, bien-aimées petites sœurs, puisque cette séparation vous est si pénible, je suis contente d'être l'instrument dont Jésus se sert pour vous faire acquérir quelques mérites... plus tard, vous-mêmes m'en remercierez....

J'ai reçu hier une des précieuses lettres de Sr N.— Elle est toujours bonne et aimable. Elle devra en recevoir une de moi aujourd'hui.

M. Cormier est venu me voir, et je suis allée au parloir, en costume de réparatrice, tout en rouge. Je vais t'en dire la raison. Je suis à l'infirmerie depuis hier à cause d'un commencement d'enflure produit par

le mal de dents. C'est par bonté et par précaution que notre mère supérieure me dispense de la règle. Je ne souffre pas cependant. Je crois que j'ai une espèce de fluxion. J'espère bien être mieux à Noël, et ne pas être arrêtée trois semaines comme toi. Te souviens-tu comme tu étais jolie, et comme tu as fait la malade pour peu de mal?

Cette semaine, j'avais offert mes actions et mes prières pour les parents et les amis qui s'étaient recommandés à moi, lors de mon départ. Voici maintenant que je ne puis me lever la nuit, ces jours-ci. Cela me contrarie beaucoup, car je n'y ai manqué que trois fois depuis mon entrée, toujours à cause du mal de dents.

Je vous entends me plaindre: elle se lève déjà la nuit, il fait si froid, etc, etc. Je te dis avec franchise, Victorine, ça n'a pas encore été un sacrifice pour moi, et tout en me levant la nuit, je dors beaucoup plus longtemps que je ne dormais chez nous, un mois ou deux avant mon départ, et plus que toi, si tu es encore toujours éveillée.

J'ai fait le ménage au noviciat trois ou quatre fois, et cela me faisait penser au temps où je balayais la chambre de maman et la salle à dîner. Toujours je suis avec vous. Quand je reviens de la messe, à sept heures, je pense que tu y vas, et ainsi du reste de la journée.....

Pour te tirer de l'inquiétude que nous avions au sujet de l'anneau pour attacher notre couvert de table, je te dirai que les religieuses du Précieux-Sang sont plus inventives que nous, et que c'est une belle tavelle rouge

avec notre nom dessus, qui sert à cet usage. Toujours du rouge, toujours du *sang*, que c'est donc beau!

Merci de m'avoir fait penser à des choses que je suis loin d'avoir oubliées: "écrire à M. le curé et lui envoyer une photographie". Tu crois que j'ai perdu la carte ou la tête depuis que je suis ici. Oh! tu te trompes. Je conserve le peu que j'avais. En retour de leurs hommages, présente à M. Malo et à son vicaire mes plus respecteuses salutations. Dis à M. le curé que j'aiderai à la chapelle de l'Enfant-Jésus de mon mieux, en esprit.

Tu devrais travailler continuellement. Le temps te paraîtrait plus court. Si tu n'as pas d'ouvrage, comme je le pense bien, je pourrai t'en envoyer d'ici. Les journées ne sont pas assez longues pour les religieuses du Précieux-Sang, tant elles ont des occupations de toutes sortes. Notre chère mère supérieure m'a promis un petit quart d'heure d'entretien, et il me faut attendre, languir; elle n'a pas une minute à elle... Ce sera probablement pour mes étrennes. Ce sont les seules que je désire...

Je souhaite à Mary d'avoir un manteau pour son présent de Noël, et faites-vous donner chacune une petite bourse, au jour de l'an, que vous garderez pour venir me voir à Saint-Hyacinthe, dans le courant de l'hiver. La saison ne s'annonce pas très agréable, sous le rapport du temps: de la neige, du vent, de la pluie. Ici, une grande partie de la terre est découverte. Pour nous, ces changements ne sont rien; mais je sais qu'à Bécancour, c'est très ennuyant, et

que Mary surtout n'aime pas le mauvais temps. Ce sera pour elle une occasion de faire quelques petits sacrifices et de se préparer à la fête de Noël.

Nous aurons au monastère, dans notre gentille petite chapelle, la messe de minuit. Tout annonce que ce sera magnifique et solennel. On fait beaucoup de préparatifs. Mais c'est surtout en possédant cette science de la croix, des immolations que nous préparons intérieurement de riches et superbes berceaux au divin Époux de nos âmes, Quoi, Victorine, tu es étonnée, tu doutes que j'aie pu apprendre ce secret dans quatre jours. Oh! c'est que j'en avais déjà quelques notions — tout en l'ignorant — et toi-même, chère sœur, tu es plus avancée que tu ne le penses véritablement dans cette voie des sacrifices. Je te le répète, viens, viens; je me réserve de te l'expliquer dans une entrevue, et avec l'aide de notre mère supérieure; en moins d'une heure, tu le comprendras. Ainsi, ne me fais plus de méchancetés, car Dieu pourrait te punir en te faisant perdre ta vocation. Est-ce que tu n'as pas peur ?

Je n'ai pas vu le P. Vigeannel, parce qu'il sait que l'Avent ne finit qu'à Noël et que l'avis est toujours sur la porte.

Aujourd'hui ou demain, j'irai à confesse au P. Charmont, dominicain. Il est le confesseur extraordinaire de la communauté, et il est extraordinaire aussi par son zèle, son dévouement, son ardeur à sauver les âmes. Il est aussi grand prédicateur. J'ai lu quelques-uns de ses sermons.

J'espère que tu seras contente de ma longue épître. Notre mère supérieure et d'autres religieuses encore, à qui j'ai dit que monsieur le curé faisait mettre un bonnet à l'enfant Jésus, ont trouvé l'idée tout à fait originale et ont beaucoup ri. Si tu viens cet hiver, apporte-le donc pour le leur faire voir. M. Allard aura bien du plaisir à ce propos.

Dis aux demoiselles Rivard que je désire ardemment que le sang de Jésus les enivre et les rende plus fortes et plus courageuses au milieu de leurs épreuves.

Je vous embrasse tous, papa, maman, Mary et toi. Je tâcherai d'écrire quelques mots à Achille.

27 décembre 1875.

Bien chers parents,

Depuis plusieurs années, il nous était donné au jour de l'an, de jouir ensemble de la félicité et des délices de la vie de famille, de goûter la joie si douce d'une intime union. Nous étions, il semble, parfaitement heureux, oui, trop heureux!... Aussi pour assurer nos mérites et votre bonheur éternel Jésus a voulu nous demander à tous le grand sacrifice de la séparation.

Nous sommes à faire la triste expérience de ces quelques mots que l'on me disait, vendredi dernier: "Les parents sont pour les enfants; mais les enfants ne sont pas pour les parents." Il en a toujours été ainsi. Aurions-nous pu faire exception à une telle règle? Nous l'avons cru, pendant quelques années, et

il y a à peine deux mois, je me rappelle, maman, que tu disais: "Ah! mes petites filles, elles vont toujours rester avec moi." Pourquoi donc suis-je partie? C'est que Dieu a des secrets qu'il ne révèle pas tout haut, et il change les cœurs en peu de temps. Puisqu'il fallait en venir là, je remercie tous les jours le Sauveur des âmes de m'avoir choisie pour être une de ses épouses privilégiées, une adoratrice de son Sang précieux. Ici, je saurai apprécier les bienfaits sublimes de l'éducation et de l'instruction que vous m'avez procurés et les générosités sans nombre dont j'ai été l'objet continuel de votre part; mieux que partout ailleurs, soyez-en persuadés, bons parents, je vous prouverai mon amour, dans mon monastère, et ma reconnaissance sera sans bornes comme vos bontés.

Avec quelle ardeur, pendant la nuit de Noël, j'ai supplié Jésus enfant venant à tous, les mains remplies de grâces, de les répandre avec profusion sur tous les êtres chéris de mon cœur. Je priais avec une si amoureuse confiance qu'en entendant le cantique des anges: "Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté," je ressentis une joie intérieure bien vive et je me dis: paix à nous, contentement, bonheur ici-bas, puisque tous nous voulons maintenant aimer et servir le Seigneur.

Pour mes étrennes, je demande ce qui est le plus profitable à une religieuse du Précieux-Sang: la bénédiction paternelle. Et de plus, je veux que vous preniez la résolution, papa et maman, de venir me voir à Saint-Hyacinthe, au mois de mai. Je ne refuserai cependant pas les autres étrennes que vous voudrez

bien m'envoyer et pour cela je vous envoie mon bas. Si "la sainte vierge Marguerite" (1) existe encore, je ne doute pas qu'il ne me revienne rempli de toutes sortes de bonnes choses.

Je souhaite à Victorine et à Mary d'obtenir tout ce qu'elles pourront désirer dans le cours de cette année. Que pas un seul nuage ne vienne assombrir leur horizon de bonheur! Que, 76, par ses beautés, par son calme parfait efface à jamais les jours d'inquiétude et de trouble que, 75 nous a distribués à flots.

A maman, je souhaite la santé; à papa, un meilleur succès dans ses affaires temporelles que l'année dernière; à Victorine de ne pas me garder rancune trop longtemps, et à Mary de s'amuser tant qu'elle voudra.

J'ai maintenant rejoint mes compagnes du noviciat. Je suis bien mieux; ma joue n'a pas abouti. Ce n'était qu'une enflure.

16 janvier 1876

Bien chère maman,

Comme vous, je charge M. le curé d'un paquet — il le veut — et aussi de ces quelques mots pour te remercier et te dire combien ta lettre m'a fait du bien au cœur. J'ai attendu à ce jour du sacre de Mgr Moreau pour te répondre, dans la pensée de te donner quelques

(1) Allusion à une parole de son jeune frère. Au sujet des étrennes, sa mère lui disait que c'était la sainte Vierge et l'enfant Jésus qui déposaient ces cadeaux; mais l'espiègle, qui n'avait dormi que d'un œil, avait reconnu sa mère qui se nommait Marguerite. "Oui, reprit-il, c'est la sainte vierge Marguerite."

détails de la cérémonie; mais je crois que les journaux et les personnes présentes, en particulier M. le curé, pourront le faire beaucoup plus au long que moi.

M. Malo est venu tout de suite, hier après-midi. J'ai été surprise de le voir; mais sa visite m'a fait beaucoup plaisir. Je suis contente qu'il ait vu mon couvent, et surtout qu'il ait fait la connaissance de notre bien chère mère. Tu connais M. le curé: ce n'est pas un homme expansif, n'est-ce pas? Il garde tout en lui-même; cependant il m'a dit que le costume était bien beau et que je paraissais aussi de bonne humeur que lorsque j'allais veiller au presbytère. Il était fier aussi de me remettre son présent dont la moitié était au nom de M. Allard. Notre mère dit que c'était bon signe si l'on me croyait enfant, car c'est l'esprit que nous nous efforçons d'acquérir tous les jours ici.

Par hasard, je crois bien, me trouvant au parloir, j'ai vu M. Aubry, curé de Saint-Jean. Il m'a fait rire, il m'a fait pleurer, et encore. Il venait de Montréal. Il avait vu la famille de mon oncle Aubry ainsi que Marie-Louise. Ils étaient bien. Il a beaucoup parlé de vous tous, de papa et de Victorine surtout. M. le curé pourra t'en dire quelque chose.

Avec bonheur, j'ai vu mon vieux et bon père Caron des Trois-Rivières. Je me suis hâtée de lui transmettre l'heureuse nouvelle de ce que la grâce a opéré chez nous; et il a paru tout joyeux. Que Victorine et Mary aillent donc le voir quand elles iront aux Trois-

Rivières. Il est si bon, et je crois qu'il les recevra avec plaisir.

M. Rousseau, curé de Nicolet, m'a donné des nouvelles des sœurs de l'Assomption, en particulier de mère Sainte-Marie. M. Rheault est venu voir ses paroissiens des Trois-Rivières et "sa cousine" est allée le voir.

Il a paru enchanté de la communauté et de notre mère. Il m'a souhaité—mais de tout son cœur—la persévérance. C'est là ma plus grande inquiétude. Persévérerai-je? Oh! oui, puisque je me confie tout entière dans les mérites du Sang de Jésus. Par ce Sang qui donne la force et le courage, j'espère; mais prions toutes ensemble.

Tu me demandes, maman, si j'ai besoin de quelque chose. Oui, il me faut un manteau de fourrure comme Victorine et Mary. Je suis encore leur sœur, j'ai droit à la même part. Et avec ce manteau, c'est-à-dire, avec l'argent, il ne me faudra rien d'ici au mois de mai. Les religieuses sont trop délicates—Victorine peut en dire quelque chose pour l'avoir constaté lorsqu'elle est venue—pour me parler de ma pension, et ce serait laid de notre côté de les y obliger, car elles sont si bonnes, si pleines d'attentions et de prévenances pour moi, qu'il me semble que je ne pourrai jamais leur rendre assez de reconnaissance.

Dis à Papa, que je fais le sacrifice de voir mes sœurs cet hiver et qu'il m'envoie plutôt cet argent. Puis, qu'il pense aussi que si je me fusse mariée, il n'y aurait pas eu de comparaison pour les dépenses. Veuil-

lez me croire, je me trouve bien nourrie, je mange avec appétit et tant que je veux ; n'ayez aucune inquiétude sur ce point. Nous avons tous les jours vingt minutes d'exercice en plein air. Je termine, on doit venir chercher ma lettre. Je vous aime et vous embrasse tous. Crois-moi, bonne maman, dans le Précieux-Sang de Jésus,

Ta fille reconnaissante.

26 janvier 1876.

Ma chère Victorine,

Vous avez reçu, j'espère, le petit paquet dont M. Rheault s'est chargé. Aujourd'hui, je viens me rétracter. La grande retraite est avancée. Elle commencera le 8 février et sera prêchée par le R. P. Charmont, dominicain. Je vous avertis, au cas que vous auriez changé d'idée et que vous vous proposeriez de venir à Saint-Hyacinthe, qu'il n'y a pas de parloir durant ces huit jours. Nous ne recevons pas même de lettres, non plus que pendant le carême. Quant à écrire, nous ne le pouvons qu'avec une permission spéciale et dans l'absolue nécessité.

A l'occasion du sacre de Mgr Moreau, le ciel semble avoir ouvert ses trésors pour nous les distribuer largement. Ainsi on nous a accordé l'auguste privilège de nous unir à Jésus-Hostie, pendant neuf jours. Que mon bonheur est grand ! Soyez certains que je n'ai pas oublié de demander à ce doux Sauveur de vous faire partager ses grâces, et ses faveurs. Je l'ai prié

aussi de vous arroser, de vous enivrer de son Sang précieux. Ce sang donne force et courage dans les épreuves et dans les sacrifices.

Nous ne comptons pas pour un simple plaisir l'honneur des visites reçues à la communauté, telles que celles de Mgr l'archevêque, de Mgr Fabre et de Mgr Moreau. Tous nous ont comblées d'abondantes bénédictions. Je mets aussi au nombre des faveurs du ciel la visite de M. le curé, du bon M. Caron et celles de tous les autres membres du clergé qui se sont rendus au monastère.

J'ai reçu une lettre d'Achille. Pauvre petit frère, j'essaie de le consoler de mon départ par mes prières et mes immolations, j'espère tout du Sang du Christ.

Tu seras assez bonne, n'est-ce pas, Victorine, de me copier les mots du cantique : *O Reine des élus, O Mère de Jésus*, et de me les envoyer, s'il est possible, avant la retraite. Tu peux les avoir facilement chez M. Leclerc. Notre chère maîtresse et toutes les novices aiment beaucoup ce cantique. Je serai heureuse de le leur procurer.

Je vous aime et vous embrasse avec tendresse.

6 février 1876

Chère et bonne maman,

Je viens compatir à la douleur bien juste, bien légitime que tu éprouves à cause de la séparation et de l'adieu cruel qu'il t'a fallu faire à cette sœur aînée à laquelle tu étais si dévouée, si fort attachée : notre chère tante Madeleine Bourgeois. A la vue de ce pa-

pier noir, mon pauvre cœur commença à s'émouvoir, à se briser. Quelle triste nouvelle venait vérifier les pressentiments que j'avais depuis quelques jours, surtout depuis le premier février. Sur mon billet du mois, j'avais pour pratique: "Se préparer à la mort et prier pour les vieillards."

Après avoir ouvert votre lettre, je dois dire que je me suis presque réjouie en apprenant que cette chère tante, après avoir tant aimé Dieu ici-bas, après avoir cherché à le faire aimer des autres par ses conseils et ses bons exemples, après avoir souffert si longtemps avec patience et résignation, est enfin au ciel, où heureuse, mille fois heureuse, elle jouit de la récompense promise aux âmes fidèles, Elle est réunie aux êtres aimés qui l'ont devancée: ma grand'mère, ma tante Léocadie, Louise, Concorde et bien d'autres... Elle partage avec eux les délices et le bonhenr que Dieu réserve à ses élus. Je n'ai aucun doute là-dessus et ces morts, crois-le, chère maman, doivent être pour nous un puissant encouragement. Encore quelques jours, peut-être quelques années d'exil passées dans les sacrifices, les larmes, le crucifiement et l'immolation, puis après, le ciel, où nous nous retrouverons tous. J'ai offert ma communion de ce matin pour cette chère tante, ainsi que toutes les indulgences que je pourrai gagner en ce jour de grâces, en ce jour d'exposition du très saint Sacrement. Je lui donne aussi les cinq heures d'adoration que je passerai devant Jésus-Hostie d'ici à demain matin, mais non sans t'en faire une part, chère maman ; tu le mérites trop.

Baignons-nous dans les flots empourprés du Sang de Jésus. Je suis heureuse et je t'aime ainsi que papa.

6 février 1876.

Chère Victorine,

Je ne sais trop pourquoi, mais ton retard à me répondre me portait à penser qu'il devait y avoir quelque chose d'extraordinaire dans la famille, soit maladie ou autre chose.

Je ne me suis pas trompée. Encore une victime moissonnée par la mort. Notre tour viendra pourtant aussi. Tâchons d'être aussi bien préparées que cette bonne tante.

La retraite ne commencera que le 22, pour se terminer le mercredi des cendres. Qu'il me tarde de les voir arriver ces jours de solitude profonde, de tranquilité parfaite. Il me semble que je vais me convertir entièrement, et dès lors marcher avec plus de zèle et d'ardeur dans ma carrière religieuse.

Vendredi, le P. Vigeannel est venu au parloir. Il s'est montré le même qu'à Bécancour, parlant de la famille avec amabilité. Il s'est informé si ma petite sœur Mary, le bébé, m'écrivait souvent. Tu sais ma réponse. Entre autres questions qu'il m'a faites, il m'a demandé comment je faisais pour garder le silence.

As-tu appris la mort de Mme Nestor Dugnay ? Ma Sr du Saint-Cœur de Marie parait supporter cette terrible épreuve avec courage.

Tu me parles d'affreuses tempêtes; en effet, il en vient de temps à autre; main dans notre barque du

Précieux-Sang, où Jésus est toujours avec nous, nous ne craignons rien. Nous ne nous en apercevons même pas. A l'abri des tempêtes des saisons et des orages du monde, que nos jours s'écoulent avec calme et sérénité! Il y a, c'est vrai, les tempêtes du cœur, mais qu'elle est douce et légère la brise de l'amour du Dieu Sauveur qui calme les flots et chasse la tempête.

Dis à Achille que je ne l'ai pas oublié le jour de sa fête. Il a maintenant dix-huit ans accomplis. C'est un homme.

Je vous embrasse avec affection.

22 février, 1876.

Ma chère X...,

Aujourd'hui, je viens à toi comme une mendiante, réclamer l'aumône de tes prières et de celles des bonnes mères Ursulines qui voudront bien nous accorder cette faveur. Je dis nous, car toutes les novices des Trois-Rivières m'ont chargée de les recommander à vous d'une manière spéciale: Sr Séraphine de Jésus, Sr Sainte-Ursule et Sr Hélène Broster. C'est à l'occasion de notre entrée en retraite, mardi prochain, retraite générale. Vous voudrez bien supplier le ciel de faire que nous l'accueillions avec amour, et que nous écoutions avec docilité l'Esprit sanctificateur qui parle toujours à l'âme dans ces jours de solitude et de paix profonde.

Le père Charmont se propose de nous faire passer ces huit jours sur le Calvaire, au pied de la croix et

en compagnie de notre Époux crucifié. Que nous serons heureuses, n'est-ce pas ? de puiser à la source même ce Sang qui fut versé pour nous ?

Hier et ce matin ont été jour de communion pour moi, et je me sens ivre de joie, folle de bonheur... Oh ! ne cessons pas un instant de remercier Dieu de la grâce de notre vocation religieuse, vocation trois fois sublime, partage des âmes privilégiées de Jésus.

Puissions-nous persévérer et porter bientôt le titre d'épouses du Sauveur !...

Dis à notre bon père Caron qu'il faut qu'il prie bien fort pour ses petites filles du Précieux-Sang. En retour, nous lui promettons une reconnaissance digne de ses bontés.

Mère N... m'a écrit, les premières semaines de mon arrivée ici, une très belle petite lettre, je t'assure. Pour profiter de la sainte quarantaine, enfonçons-nous dans le Cœur aimant de Jésus et vivons de son Sang.

J'ai reçu la lettre de maman, la tienne et les effets demandés. Merci beaucoup pour la peine que cela vous a donnée. Maintenant, il me reste à vous faire mes adieux pour d'ici à Pâques. Ce sera pour moi un bien grand sacrifice de ne pouvoir m'entretenir avec vous, comme je l'ai fait depuis mon entrée ; mais soyez certaines et persuadées que je ne serai pas moins heureuse. Tous les jours, j'aurai à offrir à Jésus-Hostie, avec les autres immolations, ce crucifiement du cœur, et, j'en ai la douce assurance, sa grâce, son Sang sera ma force, ma consolation, et changera en miel délicieux ce qui me paraît amer aujourd'hui. Il

est vrai que mon expérience n'est pas très grande dans la vie religieuse; mais je comprends ce que peut la volonté humaine aidée, soutenue du secours de Dieu. Et la preuve la plus évidente est l'exemple de mes sœurs, victimes s'immolant sans cesse pour l'amour de leur Époux mort sur la croix, et cherchant à l'imiter dans toutes les circonstances et les actions de sa vie. J'espère pendant la retraite, que je veux faire uniquement dans ce but, obtenir un peu de cet amour généreux et brûlant dont doit être embrasée une réparatrice et une vierge adoratrice du Sang de Jésus, pour remplir sa sublime mission et lutter avec courage dans les combats et les épreuves à venir.

Mme Malhiot avait des amies au monastère qui, de concert avec Sr Séraphine de Jésus, lui ont accordé une large part de prières. Que cette mort doit encore nous faire réfléchir! Et cette pauvre petite Alice qui se trouve déjà orpheline!

Deux postulantes sont sorties. Il faut croire que Dieu en a d'autres en vue puisqu'il fait de la place. Qui sera-ce ?

Comment sont tes plantes ? Sont-elles en fleurs ? Arrose-les bien et prie saint Joseph de les faire fleurir. Ici, les géraniums sont tous en fleurs et bien beaux.

Ce cher Achille a dû être content de votre séjour aux Trois-Rivières.

Cette semaine, nous avons fait le grand ménage, avant la retraite. On m'a mise à laver les peintures. Je n'étais pas étrangère à ma tâche, et c'était d'autant plus agréable et facile que nous lavions dans la

demeure même de Jésus, au chœur et à la chapelle. Qu'il est doux de passer ainsi une journée entière en compagnie du divin Prisonnier de l'autel! Je travaille aussi au linge de la sacristie. N'est-ce pas que je suis privilégiée ? Je me dis tous les jours : "D'où me vient tant de bonheur, à moi qui en suis si peu digne ?"

Je vous embrasse affectueusement. Que maman prenne garde à sa santé. Je vous resterai unie dans le Cœur de Jésus durant cette quarantaine.

12 mars 1876.

Ma chère Victorine,

Bien que je sois encore tout imprégnée des grâces de la retraite, et que déjà j'eusse offert à mon Jésus le sacrifice de ne pas te lire pendant le carême, je ne puis pas te dire que ta lettre inattendue m'a trouvée insensible. Au contraire.

Mais, ô Victorine, si tu avais entendu nos sublimes instructions ! Combien de fois ai-je souhaité te voir transformée en colombe afin que tu pusses voltiger au-dessus de notre petit nid et recueillir quelques-unes de ces pensées du père Charmont qui pénètrent jusqu'à l'intime de l'âme. C'est maintenant que je suis toute passionnée de la Passion et de la mort de mon Christ, de ma vocation de religieuse du Précieux-Sang, puisque Jésus en croix est notre modèle, et que notre Époux est un époux crucifié, un époux de sang! Quel titre glorieux que celui d'épouse d'un tel Époux! Aurai-je un jour ce bonheur?...

Nôtre mère supérieure, dans une courte visite que j'eus le bonheur de lui faire à sa chambre, m'a dit qu'elle pensait à sa petite Victorine. Ce n'est pas une légère faveur que celle-là. Sois convaincue que ce souvenir est pour toi une bénédiction dont tu cueilleras les fruits plus tard.

Je n'écris que quelques lignes; il ne faut pas oublier que nous sommes en carême. Rendons au Sang de Jésus des actions de grâces pour les bonnes nouvelles que tu me donnes; je les apprécie davantage à l'approche de Pâques.

Tous ensemble plongeons-nous dans cet océan de Sang divin et qu'il soit à jamais nos délices! Amitiés sincères, baisers à toute la famille.

16 avril 1876.

Ma chère maman, papa, Mary, Victorine,

Enfin, nous voilà au grand jour de Pâques, à la grande fête des chrétiens, et, fidèle à ma promesse, je viens passer quelques instants avec vous; c'est la plus grande réjouissance que l'on puisse m'accorder.

En méditant profondément la semaine dernière les scènes et les circonstances de la Passion du Sauveur, je n'ai pu cependant éloigner de mon souvenir l'anniversaire de celles qui s'étaient passées au milieu de notre famille, l'an dernier. Et tout, jusqu'aux moindres détails, s'est présenté à mon imagination. Ce fut là le commencement de nos épreuves, de nos sacrifices, ce fut donc là par conséquent le commencement des manifestations d'amour de Jésus pour nous, car, comme

l'enseigne la science de la croix, Jésus crucifie ceux qu'il aime. Ces pages de "*Juxta crucem*" que j'ai eues souvent sous les yeux ces jours-ci et que j'ai essayé plus encore de graver dans ma mémoire, ont rempli mon âme de consolation et m'ont été d'un puissant encouragement. C'est une chose réelle : Jésus nous crucifie parce qu'il nous aime, et en effet que de grâces obtenues depuis le printemps dernier ; moi surtout, que de faveurs du ciel je reçois tous les jours dans mon aimable séjour du Précieux-Sang! Je voudrais vous faire comprendre le calme, la paix intérieure que je ressens au sein de cette immolation entière de tout moi-même, de ces croix de tous les jours et même de la nuit ; alors, vous seriez heureux, n'ayant plus aucune inquiétude à mon égard.

Deux religieuses franciscaines sont en visite au monastère, depuis le mercredi saint. Elles doivent partir demain. Elles nous intéressent beaucoup par leur conversation, car elles ont beaucoup voyagé en différents pays ; elles ont vu bien des belles choses. Elles me rappellent Sr Marie du Crucifix, franciscaine, qui a passé quelques jours chez nous, l'an dernier.

Mes saluts respectueux à M. le curé et à M. Allard. J'ai bien pensé au reposoir du jeudi saint ; le nôtre ici était tout à fait dans un genre nouveau, comme je n'en avais pas encore vu. Et qui s'occupera de la chapelle du mois de Marie ? Mon pressentiment que je n'y serais pas cette année ne sera pas faux. J'espère que vous trouverez tout en ordre, car c'est moi seule qui ai arrangé tous les effets.

Je vous envoie, en retour et pour remerciement de ce que j'ai reçu pendant le carême, l'état des affaires de la seule banque qui n'ait pas failli cet hiver. Je vous conseille, et à tous ceux qui ont quelque argent, de le placer dans cette banque. Là seulement, il sera en sûreté. C'est très bien fait, surtout pour une communauté.

Cette année, j'ai fait mes pâques le jeudi saint, jour des prêtres et des religieuses. Et vous, avez-vous choisi le jour de Pâques ? J'ai bien pensé à vous tous, ce matin dans ma communion, et, tous les vendredis du carême—ayant eu le bonheur de communier—je m'unissais à toi, Victorine, car c'est le jour de tes communions de chaque semaine, si tu n'as pas changé.

Le vendredi, consacré à honorer le Précieux-Sang et le vendredi saint, jour de fête pour nous, nous nous sommes enivrées du Sang de Jésus en répétant cinq mille fois dans la journée : Sang de Jésus, enivrez-moi ! Et en vérité, le soir, nous étions ivres, mais de joie et de bonheur, espérant, par ces aspirations, avoir gagné quelques âmes à notre divin Époux.

P.S. Pour le 29 avril, veille de la fête de sainte Catherine de Sienne, fête de notre bonne mère supérieure, je veux, chère Victorine, te charger de fournir le bouquet de fête que le noviciat veut lui offrir. Et si tu veux faire ton possible, tu peux me procurer ce plaisir. Quête des fleurs naturelles partout où il y en aura, pour des prières que je ferai spécialement pour ces personnes que tu me nommeras. La vieille Gingras, après la fête passée, doit avoir des giroflées. Tu le

feras avec une garniture de dentelle comme ceux de l'été dernier. Il n'est pas nécessaire qu'il soit bien gros, pourvu qu'il soit joli. Si tu emploies tout ton savoir-faire, il le sera, j'en suis certaine. Tu pourras peut-être y mettre quelques boutons de rose artificielle, si tu manques de fleurs naturelles. Il faudra que le bouquet parte de Bécancour le 28 avril pour l'avoir le 29 ici. Tu le mettras dans une boîte et adresseras simplement Sr Marguerite-Marie, comme à l'ordinaire.

23 avril 1876.

Ma chère Victorine,

Comment exprimer au Seigneur notre reconnaissance pour l'heureuse nouvelle que contient ta lettre : nos prières sont exaucées, nos désirs accomplis, nos sacrifices amplement récompensés. Que pouvons-nous demander de plus ? Moi, je voudrais me fondre en action de grâces, et pour vous faire mieux comprendre ma joie, mon bonheur, je me servirai de l'expression du père Gérard : "Mon cœur nage dans un océan de délices!" et j'ajoute "de paix".

Merci beaucoup pour ton aimable lettre, pour ce que tu m'as envoyé, et pardonne-moi bien si j'ai oublié l'autre jour de te faire plaisir en te parlant de ton jardin. Mais je te vois bien souvent sortir, descendre la galerie et aller voir si les cœurs sanglants commencent à paraître, si les primevères et les pensées poussent, et tu y vas plusieurs fois par jour, j'en suis certaine, te connaissant par expérience. Ici aussi, c'est très joli. Les sœurs jardinières ont fait des *couches-chau-*

des. La terre est toute dégelée. Bientôt, nous allons travailler au jardin. J'ai bien hâte, et nous verrons plus tard lequel sera le plus beau: celui du Précieux-Sang ou le tien.

Je me sens inspirée de te dire "au revoir," car il me semble que Dieu, qui est si bon, permettra que nous nous revoyions encore ici-bas, en attendant la réunion éternelle. Que la paix habite avec vous! Soyez tous heureux!

2 mai 1876.

Ma chère Victorine,

Tu es réellement bonne et obéissante d'exécuter si fidèlement mes moindres désirs. J'ai tout reçu. Merci beaucoup. Si le parfum de ces fleurs est l'emblème de celui de vos vertus, quel bonheur Jésus doit avoir à se promener dans le parterre de vos cœurs. Puisse le divin Époux, que je viens de recevoir, vous rendre au centuple ce que vous faites pour nous! Que Marie, Mère du Bon-Conseil, vous guide en tout! Invoquez-la souvent sous ce titre durant son mois, en union avec les vierges du Précieux-Sang.

Je consacre ma semaine entière au soulagement des pauvres inondés. Je ne puis écrire longuement, nous sommes très occupées; au revoir, bonne journée, que toutes nos actions soient agréables à Jésus et à sa douce mère. Sang de Jésus, enivrez-nous tous!

5 mai 1876.

Ma chère Victorine,

Puisque j'ai promis à Notre-Dame du Bon-Conseil de suivre tous les conseils, toutes les inspirations

qu'elle me donnera durant son mois, ne soyez pas fâchés si je vous écris encore aujourd'hui. Cette bonne mère aimerait à avoir une jolie parure pour sa statue du noviciat, et je viens vous la demander.

J'ai reçu une lettre des plus affectueuses de M. O. Caron et une, très intéressante, de mon amie.

Je n'ai pas pris le temps mardi de te faire mes compliments, mais bien que je sois encore pressée, laisse-moi te dire que tout était très bien. Je ne te donne pas de détails sur la fête de notre mère. Dimanche n'était qu'une faible lueur de cette fête. Les grandes démonstrations, les belles choses se feront le 13 mai. Alors, je vous raconterai tout.

L'eau baisse-t-elle ? Oh ! que je prie ardemment Jésus pour que son amour et les grâces méritées par son précieux Sang inondent l'âme de ces pauvres malheureux, comme l'eau inonde leurs demeures extérieures.

Je termine en vous assurant de ma profonde reconnaissance ; quand je serai riche, ce sera à mon tour de vous rendre tout cela. Quand le serai-je ? Quand je serai épouse de Jésus, alors je partagerai sa fortune, ses richesses, ses trésors, et je me promets d'être libérale pour en faire bénéficier ceux que j'aime.

Je vous embrasse tous. Dites à Achille que je lui écrirai bientôt.

14 mai 1876

Ma chère X...,

Ta dernière lettre portait le cachet d'une gaieté pure et céleste, reflet sans doute de la paix et de la joie de ton âme. S'il n'en était pas ainsi, amie, c'est-à-dire si tu n'étais pas parfaitement heureuse, je dirais que le partage n'est pas égal, moi qui le suis tant et qui le mérite si peu.

Sous quels auspices as-tu commencé ton vingt-deuxième printemps ? Pardonne-moi si je viens si tard te faire mes souhaits. Il y a bien longtemps que mon cœur épanche au pied de l'autel les vœux et l'amour qu'il renferme pour toi. Mais surtout en ce jour du 10 mai, pas une seconde de ma journée, pas un petit sacrifice, pas un élan vers le ciel qui n'aient été pour toi. Bien souvent j'ai répété: Sang de Jésus, enivre-la! enivre-la dans les épreuves, enivre-la dans la souffrance, enivre-la toujours!

Cette année, au lieu d'un présent de fête, j'ai à t'offrir un bouquet spirituel, qui, j'en suis certaine, te sera infiniment plus précieux que tous ces petits riens que j'aurais pu te donner. C'est un souvenir spécial que mes compagnes novices, y compris notre bien chère maîtresse, ont bien voulu t'accorder dans leur communion de ce beau mercredi. Pour moi, j'ai dit à l'aimable Jésus de faire une égale part de ses mérites, de ses trésors, de son Sang à toi et à notre douce maîtresse, dont l'anniversaire de naissance coïncide avec le tien. Nous devions à cette circonstance le bon-

heur de nous unir au divin Époux des vierges ce matin-là.

Reconnaissant mon incapacité, je te charge, chère amie, de remercier pour moi ce cher vieux père Caron de l'agréable surprise qu'il m'a causée, et je puis le dire sans exagérer, tant j'étais heureuse des instants de félicité qu'il n'a fait goûter, en répondant à ma pauvre lettre. Toutes ses petites filles du Précieux-Sang ont de même été très sensibles aux tendres souvenirs qu'il leur a accordés. Dis-lui que Sr Hélène de Jésus est un peu plus forte depuis lors, et que j'attribue ce mieux à la grande bénédiction qu'il lui a envoyée. Qu'il la bénisse encore pour qu'elle devienne aussi bien que moi. Je suis tellement grasse que je crains qu'on ne me reconnaisse pas — si toutefois on vient me voir. Déjà cinq mois que je suis ici ! et déjà aussi, te le dirai-je, nous parlons de notre prise d'habit, à l'automne ; mais ce jour me paraît impossible. Je n'ose y penser.

Vendredi après-midi, veille de la Sainte-Catherine, nous avons fêté notre vénérée mère. Nous lui avons présenté pour cadeau un crucifix de grandeur naturelle. La croix a dix pieds de haut, et le christ, six pieds et quelques pouces. Il est vraiment impressionnant. Il est placé dans la communauté, et c'est toujours pour nous un nouveau désir de faire nos exercices de piété au pied de cette croix qui nous représente si bien le Calvaire.

J'espère que votre bonne mère supérieure est parfaitement rétablie. Elle n'a pas été oubliée dans nos prières. Assure-la de mon profond respect, salue bien

toutes mes mères Ursulines. Il est bien rare que je passe une journée sans parler d'elles, surtout avec ma Sr Sainte-Ursule, qui leur est aussi très attachée.

Amitiés sincères à tes bons parents, à ta chère maîtresse ainsi qu'à tes petites sœurs du noviciat que je connais presque toutes. Il me faut terminer. Je laisse à Celui à qui je confie tout, de te faire part de ce que renouvelleront en moi les quantièmes du 28 mai et des 5, 6, 8 du mois d'août, qui me feront souvenir des jours passés en retraite chez les Ursulines; mais qu'il te dise aussi combien de douceurs il me fait éprouver à lui offrir ces immolations, ces brisements du cœur, qui sont les plus sûrs sentiers qui conduisent à l'amour et à l'union intime avec Dieu. Je t'aime et je t'embrasse. Que le Sang de Jésus nous unisse à jamais!

M. le curé et Victorine m'invitent à retourner à Bécancour pour chanter au mois de Marie. Penses-tu que ce soit une assez grande assurance de bonheur pour que je puisse accepter ?

20 mai 1876.

Ma chère Mary,

Bonjour! heureuse fête! salut, Mary. Tu es bien digne de recevoir mes hommages et mes vœux. Aussi, je te les offre de tout cœur. Sois enivrée du Sang de Jésus, sois-en enivrée surtout dans les petites contrariétés, les légères souffrances que toutes ici-bas il nous faut endurer. Et que cette année et toujours, ton âme soit toute blanche de pureté et rouge d'amour pour notre doux Jésus.

Tu as dû dire bien souvent : "Eugénie est contente d'être séparée de moi. Elle ne m'a pas adressé un mot seulement, depuis son départ." Je mérite bien, je l'avoue, d'être traitée d'indifférente, mais pourtant, chère Mary, quand même, nous ne nous disputons plus, quand même nous ne nous faisons plus endêver comme tant de fois nous l'avons fait, — te le rappelles-tu? — je ne t'en aime pas moins, sois-en certaine. Réellement, je me demande : Pourquoi ne lui ai-je pas écrit, comme à Victorine ? Et je ne sais quelle réponse faire, quelle raison alléguer. J'espère cependant que tu me pardonneras, n'est-ce pas ?

Nous avons fêté notre bien-aimée mère supérieure, vendredi ; impossible d'exprimer combien nos cœurs étaient joyeux et remplis d'allégresse. Les deux chansons de fête, dont les mots ont été composés par une de nos sœurs, étaient presque sublimes. C'était vraiment joli ; la salle de communauté ayant été ornée, et parée pour la circonstance. Des écussons sur lesquels étaient écrits les sentiments d'affection et de reconnaissance que des enfants doivent à une tendre et douce mère se voyaient ici et là, et faisaient un très bel effet. Inutile de vous répéter que tout était rouge et blanc, et que c'est toujours beau, beau.

Vendredi de cette semaine était encore un jour de réjouissance pour toute notre petite famille religieuse, et ce à l'occasion de l'arrivée de deux de nos sœurs de Toronto. Mère Saint-Joseph, l'une des quatre premières fondatrices est revenue pour cause de santé, et Sr de l'Assomption, mademoiselle Barbeau, l'accom-

pagnait. Que d'émotions, que de délicieuses affections s'épanchaient de tous les cœurs, après une si longue séparation, après avoir fait le sacrifice de ne se revoir qu'au ciel.

Je termine en te souhaitant d'être heureuse, et en te promettant de faire tout ce qui, de ma part, pourra contribuer à ton bonheur. Accepte, pour bouquet de fête, ma communion de ce matin.

30 juin 1876.

Bien chère maman,

J'ai été très heureuse d'apprendre que tu as été satisfaite de ton voyage. J'ai reçu, mercredi, la petite boîte que tu as été assez bonne de m'envoyer. Merci beaucoup. Je l'ai eue au lendemain de mes vingt-trois ans, au jour anniversaire de ma première communion. Toute la journée, je me suis rappelé les doux souvenirs, la joie, le bonheur de ce 29 juin 1864. On m'a fait goûter aux biscuits, à la prâline. Tout était bien bon. J'offre mes plus sincères remerciements à Victorine, pour ses jolies pensées. Dis-lui que je vais lui faire reprendre une bouture et que je la lui enverrai.

J'ai bien hâte de voir Achille. En attendant, je l'embrasse de tout mon cœur. Vous voilà de nouveau tous réunis; seule, je suis loin. Mais soyez certains que ma pensée, mon affection vous accompagne et demeure bien près de vous.

Qu'Achille m'apporte ses diplômes et ses prix.

16 juillet 1876.

Chère maman,

Le mois de juillet est pour moi un mois fortuné. Un mois que je devrais passer en actions de grâces, car c'est en ce mois que Dieu m'a donné les deux bonnes et dévouées mères que je possède ici-bas. Le 11 juillet était l'anniversaire de la naissance de notre vénérée mère supérieure. Nous avons sanctifié ce jour par une joie pure, une gaieté franche et enfantine.

Nous avons dîné sous les arbres, au fond du jardin et rien ne nous manquait. Aussi, personne n'a jeûné ce jour-là. Pour ma part, je suis certaine d'avoir fait mon devoir en goûtant et en mangeant de tout. Nous avons joui de la compagnie de Mgr et de notre mère une partie de la journée, et voilà pourquoi nous avons été si heureuses.

Demain, 17, anniversaire de ta naissance, je sanctifierai ce jour par les sacrifices du cœur et par la prière. Tous mes soupirs, toutes mes aspirations vers le ciel seront pour toi; autant de fois que je le pourrai, je redirai à Jésus: "Souvenez-vous, ô doux et miséricordieux Jésus, de ma bien-aimée maman, pour la bénir, la consoler, la fortifier par la vertu de votre Sang. Souvenez-vous de ses épreuves pour les adoucir; de ses fatigues, de ses peines pour les soulager. Souvenez-vous de ce qu'elle a fait pour moi depuis mon enfance, et récompensez-la au centuple, en lui faisant oublier mes torts envers elle et en me rendant une enfant digne d'une si dévouée mère. Enfin, je lui dirai,

souvenez-vous de nous tous pour nous réunir un jour dans la céleste patrie, pour nous y faire vivre tous ensemble durant toute l'éternité, sans plus craindre la séparation." Je t'envoie un bouquet tout rouge et blanc. Il te parlera d'une façon sensible de notre asile du Précieux-Sang, où nous ne vivons que dans le rouge et dans le blanc, pour le Sang de Jésus et pour la gloire de Marie immaculée.

Notre douce mère supérieure m'a chargée de te présenter ses vœux et ses souhaits de fête tout empourprés du Sang de Jésus, et de te dire, de sa part toutes sortes de bonnes choses, maintenant qu'elle te connaît.

Pardonne-moi si je profite de la même lettre pour t'annoncer la grande nouvelle de ma prise d'habit. Le jour n'est pas encore déterminé; mais l'époque est fixée au mois de septembre.

C'est un bonheur pour moi de voir avancé de plus de deux mois le jour où je m'engagerai à Jésus, mon futur époux, bonheur d'autant plus grand que je n'avais jamais autrefois osé l'espérer. Priez bien et faites prier pour moi.

Je suis contente que le jardin de Victorine soit beau et qu'elle en jouisse. En même temps que sa lettre, j'en ai reçu une de ma tante Sainte-Colombe.

Nos sœurs missionnaires partiront probablement la semaine prochaine, emmenant avec elles une de nos sœurs converses d'ici, Mlle Forcier, en religion Sr de la Présentation. C'est pour elle que j'ai fait faire une corbeille à ouvrage. C'est elle aussi qui a cueilli les

fleurs de ton bouquet. C'est un excellent sujet, personne pieuse, douce et bonne; nous sentirons son absence.

Baisers, caresses, affection, amour: je dépose tout cela dans le cœur de Jésus pour que lui-même vous en fasse part.

20 août, 1876.

Chère et bonne maman,

J'ai reçu ta lettre, mercredi. J'ai trouvé Achille grandi. Il a fait des progrès sous tous les rapports. Quant à l'argent de la pension, puisque papa promet de l'envoyer en septembre, maman, ne prends pas de peine à propos de cela. Grâce à l'extrême bonté et délicatesse de notre mère, mon extérieur n'en souffre nullement, et je ne vois en cela que la volonté de Dieu qui permet que je sois ainsi humiliée pour mieux me préparer à prendre l'habit religieux, et pour me donner l'occasion de lui sacrifier ces désirs que je ne puis satisfaire, de lui immoler cette volonté qui n'a jamais voulu souffrir la moindre contrariété, surtout dans ce qu'elle voulait faire et avoir. Je suis réellement contente et heureuse d'avoir à offrir à mon Jésus ces petites épreuves intérieures qui brisent et épurent l'âme en lui donnant des forces.

Tu sembles vouloir parler de tristesse à la pensée de ma prise d'habit; mais pourquoi donc? Ah! si tu viens, comme je l'espère, tu verras au contraire comme tout est joie, gaieté et bonheur, ce jour-là, et toi-même, tu te réjouiras avec nous.

J'ai abandonné la culture de mes fraises et de tout le jardin pour devenir couturière et faire nos costumes. Nos scapulaires, nos jupons, nos manteaux sont faits; nous sommes à faire les robes. J'y mets toute mon habileté, plus d'ardeur et de soin—s'il est possible—qu'une jeune fille dans le monde n'en met à préparer son trousseau de noces.

Achille a dû vous dire que je voulais avoir une image encadrée de la bienheureuse Marguerite-Marie, pour mettre dans ma cellule. Victorine pourra m'avoir cela à Montréal, avant de venir à Saint-Hyacinthe. Je lui conseille aussi, si elle a un présent à se faire, le jour de sa fête, de s'acheter la vie du père de Ravignan. C'est très intéressant. Il y est parlé d'Alexandrine de la Ferronnays très souvent; ce livre sera aussi d'un grand avantage pour Achille, quand il s'agira de sa vocation.

Je ne pense pas pouvoir écrire aux parents de Montréal; mais vous leur direz en passant, que je les invite tous, y compris Mlle Descary. Il me semble que la cérémonie lui ferait bonne impression. Six prises d'habit et trois professions, ce sera bien beau, et, dans notre chapelle neuve, il y aura de la place pour beaucoup de monde. La cérémonie a lieu dans le sanctuaire, à la vue de tout le public.

Au revoir donc dans quelques semaines, si rien ne vient mettre obstacle à notre attente, et alors je serai blanche et rouge. Peut-être pas de figure, le changement serait trop grand, mais à toute règle, il faut une exception; cela ne m'empêchera pas d'être blanche,

espérant que mon âme surtout sera blanchie dans le Sang de Jésus et que mon habit extérieur ne sera que l'emblème de la pureté et de la blancheur intérieure que je trouverai dans ce Sang qui purifie et sanctifie tout.

4 heures du soir, 8 septembre 1876.

Ma chère Victorine,

J'ai reçu ta triste lettre vers 11 h. et ¾, mais me dis-tu bien les choses telles qu'elles sont? Si tu allais me cacher l'état réel de notre chère maman, ce serait bien mal... Je pense parfois qu'elle est peut-être morte, et que tu me prépares ainsi à cette terrible épreuve. Ah! je t'en prie, écris-moi, et si ce n'est pas trop demander, je voudrais avoir de ses nouvelles tous les deux jours, ne serait-ce que quelques mots sur une carte postale. Sois persuadée, Victorine, que tu es la privilégiée de Jésus dans la famille, puisque c'est toujours toi qu'il choisit pour secourir ceux qui souffrent, dans ces scènes indescriptibles de trouble et d'angoisse.

Moi, c'est au fond de mon cloître, bien abritée dans les plaies de Notre-Seigneur que je m'efforcerai de vous aider. Là, je prierai, je m'immolerai. J'offrirai sans cesse à Jésus mes inquiétudes, ma peine et ma douleur pour adoucir la vôtre.

Je t'envoie un livre dont chaque page est un vrai trésor et une source de consolation. J'y ai marqué quelques passages plus appropriés, il me semble, à la circonstance. Lis-les bien, et relis-les à cette pauvre mère, si elle peut encore les entendre.

Tout le noviciat priera pour maman et je pense bien que notre mère va la recommander à la communauté. Je vais le lui faire demander, et déjà elle m'a écrit qu'elle priait avec moi.

Demandons pour maman l'accomplissement de la volonté de Dieu, et pour nous, la résignation. Si Dieu nous consultait avant d'agir, nous ne serions peut-être pas toujours de son avis, c'est pourquoi il nous éprouve à son gré, connaissant mieux que nous ce qui est pour notre plus grand avantage.

Il ne m'en coûtera pas de prendre l'habit maintenant. Car, si les sacrifices purifient, je suis certaine d'être blanche et agréable à mon céleste Fiancé.

Dis à maman d'avoir confiance dans le Sang de Jésus ; dis-lui aussi combien je l'aime, et que ma pensée ne la quitte pas. Je suis auprès d'elle, près de son lit de souffrances.

Courage et résignation ; voilà ce que je demande pour papa, Mary et toi.

11 septembre, 1876.

Ma chère Victorine,

Tu comprends que la lettre ci-incluse était écrite avant la maladie de maman, car aujourd'hui je parlerais autrement pour les invitations ; mais n'ayant pas le temps d'en écrire une autre, vous voudrez bien la recevoir telle qu'elle est.

Nous entrons en retraite demain soir, mardi, et je suis très occupée ; mais cependant je suis encore plus

libre que toi, bien sûr. Comment fais-tu pour répondre à tout ? Tu n'exagères certainement pas quand tu dis que tu es un peu fatiguée. Il me semble vous voir tous épuisés de fatigue, de peine et d'inquiétude. Il est certain que Jésus fait sa part par la manière dont il dispose toutes choses J'ai reçu ta lettre de vendredi. Elle n'est pas très rassurante; mais je t'assure qu'ici beaucoup de prières sont adressées au ciel pour notre chère maman. J'attends une nouvelle lettre avec impatience, car sachant que c'est si bien comme la maladie de grand'mère, je la suis de point en point, me rappelant toutes les circonstances de celle-ci. Cela peut durer plus longtemps, c'est vrai; mais c'est aussi très dangereux.

Samedi, j'ai été au parloir pour voir ma tante Olympe et Mlle Villeneuve. Imagine-toi ma surprise. Elles ont profité d'une excursion de Montréal à Saint-Hyacinthe, au profit des incendiés, pour venir me voir, une heure à peu près. Ma tante n'avait pas encore appris que maman était malade. Elle attend papa bientôt, m'a-t-elle dit ; ainsi tous mes sacrifices sont faits pour ma prise d'habit. En retour de ces bouquets que j'aurai à offrir à Jésus, je lui demanderai pour ma famille des grâces et des consolations.

Quand nous nous reverrons, je serai blanche. Oh! quel changement... Si maman parle de moi, dis lui que je l'embrasse, que je l'aime et que je suis heureuse malgré tous les brisements de cœur que j'éprouve en ces jours...

11 septembre, 1876.

Cher papa et bonne maman,

Je viens tout simplement vous annoncer que le jour de la prise d'habit est enfin fixé au vingt et un septembre... et grâce à l'indulgence de mes vénérés supérieurs, je suis du nombre des heureuses victimes. Réjouissez-vous avec moi de cette bonne nouvelle, en attendant que vous puissiez vous livrer à une joie plus grande, quand vous aurez été témoins de mon bonheur.

Vous inviter est inutile, n'est-ce pas ? C'est entendu que vous venez papa, maman et les autres qui pourront le faire.

Comment dire l'émotion, l'allégresse, tout ce qui se passe en moi à l'approche de ce jour. Oh! impossible. Il faudrait que vous pussiez pénétrer dans la partie la plus intime de mon âme pour comprendre que, malgré le prolongement de notre séparation par ma persévérance dans la vie religieuse, les liens qui nous unissent et nous tiennent enchaînés, sont plus étroits et plus forts que jamais. C'est au Précieux-Sang que le cœur se dilate, s'agrandit; plus nous aimons Jésus, plus aussi nous aimons ceux qui nous sont chers. Nous aimons avec plus de tendresse et de sincérité.

Le divin Époux des vierges veut bien m'accepter pour fiancée. Quelle bonté! Quel amour de sa part envers moi qui ai passé tant d'années à chercher, loin

de lui—mais en vain—ce bonheur qui ne se trouve qu'au pied de l'autel et de la croix. Et plus que bien d'autres, certainement, j'ai été favorisée: notre union dans la famille était si parfaite, tout me souriait. Vos libéralités à mon égard ont été infinies. Toutes les personnes que j'ai connues s'accordaient à prévenir mes moindres désirs... Pourquoi donc n'étais-je pas heureuse, souhaitant toujours davantage et plus encore ? Ah! c'est que le bon Maître, à la gloire duquel je veux maintenant consacrer ma vie entière, avait fait mon cœur pour quelque chose de plus élevé, de plus sublime que ces biens passagers de la terre... Et, c'est dans ce séjour béni que je goûte ce repos, cette paix du ciel qui étanche cette soif de jouissance et de délices qui fait que nous soupirons sans cesse ici-bas.

Puissiez-vous, chers parents, partager mon bonheur et y croire, c'est là mon vœu de tous les instants. Comptant sur le jour de ma vêture pour vous revoir et vous embrasser, je demeure, dans le Sang de Jésus,

Votre très respectueuse enfant.

La vêture de Sr Marguerite-Marie avait été avancée de deux mois. C'était une grâce; mais nous avons vu à quel prix elle avait été achetée. Il en est ainsi au service du Maître. "Ça vaut ce que ça coûte" La maladie de sa mère et l'absence de tous les siens, au beau jour de sa vêture, étaient les échelons qui lui aidaient à gravir son calvaire, à la suite de Jésus. Mais en revanche, que de joie, que de paix dans son cloître béni. Écoutons-la nous dire ses douces impressions.

29 septembre 1876.

Ma chère Victorine,

Je m'adresse à toi, Victorine, mais c'est à toute la famille que j'écris. Déjà huit grands jours que je suis novice, que je porte l'habit blanc et rouge des religieuses du Précieux-Sang, et j'ose à peine y croire. A plus forte raison, vous en doutez, vous qui n'avez pas été témoins de cet heureux changement. Comment vous exprimer tout le bonheur de ce jour et des suivants, malgré les sacrifices du cœur dont j'ai été la victime ? Avant de vous donner des détails sur cette céleste fête, je veux m'informer comment est notre chère maman; j'ose me flatter qu'elle prend toujours du mieux. J'ai vu, lundi, mon oncle, le Dr Bourgeois, qui m'a parlé de sa maladie. Il la dit presque guérie, mais encore, c'est trompeur quelquefois, ces maladies-là. J'espère que les autres membres de la famille sont bien, et que le bon Dieu te soutient, chère Victorine. Sois certaine, quand tu te couches à minuit, que je veille jusqu'à une heure.

La cérémonie du 21, quoique très modeste, a été bien belle. Le prédicateur, le R. P. Vigeannel a pris pour texte: "Venez, écoutez, vous qui craignez le Seigneur, je vous raconterai ce qu'il a fait pour mon âme." Nos sœurs professes avaient décoré la chapelle neuve de leur mieux; tout, en un mot, était parfait.

Notre retraite s'est terminée le 24—et ce jour fut consacré aux visites à nos bons et zélés supérieurs ainsi qu'à la lecture des lettres qui nous avaient été

adressées, à l'occasion de notre prise d'habit. Celle qui me fit le plus de plaisir fut celle de M. le curé. Oh! remercie-le bien de son aimable et toute spirituelle lettre; mais remercie-le encore plus pour la messe qu'il a dite pour moi. Il est vraiment bon. Ma tante Sainte-Marie, mes mères Ursulines, Edouardina, Virginie D..., toutes m'ont envoyé leurs félicitations. J'ai lu la tienne le jour même, jeudi. J'ai vu que vous pensiez à moi quoique éloignés. Merci.

15 octobre 1876

Ma chère Victorine,

Malgré que je sois obligée de quitter la compagnie de mes sœurs novices qui sont, à ce moment, à prendre récréation en l'honneur des premières vêpres de sainte Thérèse, fête de notre chère et bien-aimée maîtresse, il m'est doux de faire acte d'obéissance en venant répondre à ta lettre. Je suis dans ma cellule. Tout autour de moi est silence. C'est au pied de mon crucifix, et sous le regard de Marie, notre Mère du ciel, que je t'écris. C'est ici, je t'assure, que nous pensons, que nous réfléchissons sérieusement. Rien n'est comparable à la vie de cellule pour une religieuse. C'est quelque chose d'attrayant pour l'âme, surtout dans les temps de retraite; aussi, je remercie souvent le bon Dieu du privilège que j'ai eu d'en avoir eu une à mon entrée.

Je suis heureuse d'apprendre que maman va toujours de mieux en mieux. Que ne pouvons-nous pas obtenir par les mérites du Précieux-Sang? Tout, tout,

même des prodiges, des miracles, quand cela est nécessaire. Continuons à avoir confiance en ce Sang divin, et toujours, il sera notre soutien, notre force, notre consolation. Je prierai spécialement pour cette pauvre Mme Vermette que tu me recommandes; mais soyez certaines que je n'oublie pas de prier souvent pour les malades et les personnes affligées de Bécancour. Je m'en fais une obligation.

Les travaux de la chapelle neuve se continuent rapidement. On m'a dit qu'il y avait quelqu'un de Bécancour qui y est employé. Les religieuses font ce qu'elles peuvent. On m'a montré à peinturer, et je suis maintenant *peintureuse*, fière de mon métier en pensant que je travaille à la demeure même de mon Jésus. J'aime beaucoup cela. Ma Sr Séraphine de Jésus et moi avons peinturé tous les chassis, avec notre bonne maîtresse qui est peintre accompli! Maintenant il faut mastiquer les vitres. Je vais apprendre aussi, j'espère.

Une fois novice, on est exposé à avoir des charges, et voilà pourquoi on m'a confié la charge de chauffer un poële aux cellules, en attendant que les fournaises soient arrangées. C'est un véritable plaisir, et cela me rappelle le petit poële de notre salle de couture, dans lequel j'ai fait bien souvent du feu. Ce qu'il y a de plus ressemblant, c'est le tisonnier, un petit bout de bois comme le nôtre, t'en souviens-tu ?

22 octobre 1876.

Mon cher et bon papa,

Comment pourrai-je exprimer tout ce que mon cœur renferme de sentiments affectueux, de reconnaissance et de gratitude, d'abord à l'occasion de l'anniversaire de ta naissance, et ensuite pour tes dernières bontés envers moi ? Je suis un peu en retard, je sais que cet anniversaire est passé: mais espérant toujours que tu te rendrais à Saint-Hyacinthe cet automne, je me réjouissais de te présenter mes vœux de vive voix, de te souhaiter une heureuse fête... Puisque tu ne l'as pas voulu, ou plutôt puisque Dieu ne l'a pas voulu, car c'est Lui qui est le premier maître de notre volonté, je viens aujourd'hui t'offrir mon faible tribut d'hommages, de respect filial, de sincère attachement.

Mais il me semble t'entendre dire: "Tu es bien changée, ce n'est pas en enfant soumise et attachée à son père qui tu as agi à ton départ." Je le reconnais et je l'avoue, j'ai manqué envers toi, en ne te confiant pas intimement et ouvertement le motif de ma vocation et de mon départ. J'en suis d'autant plus chagrine, attristée, que je sais que je t'ai fait de la peine. Il m'est presque impossible de réparer cette faute. Mais, pourtant, cher papa, ne me la pardonneras-tu pas ? Dieu l'a permise pour me servir d'épreuve, et me faire verser bien des larmes durant mon noviciat. Oh! oui, ton cœur de père me pardonnera encore cette fois, et tu ne pourras résister à la prière de ton Eugénie, qui est réellement repentante d'avoir affligé le plus tendre

et le meilleur des pères. Un mot qui me dira que tu oublies ce que je t'ai fait, me rendra la plus heureuse personne du monde, car c'est la seule pensée qui trouble mon bonheur.

Merci beaucoup pour l'argent de ma pension qui est encore une nouvelle preuve de ta générosité, car il t'a fallu faire un sacrifice pour t'en priver, dans un temps où il est si rare et où tu en as tant besoin. Le Sang de Jésus saura te le rendre, j'en suis certaine, en t'accordant une bonne santé, de longs jours encore et en répandant ses bénédictions sur tes affaires et sur tes entreprises. Merci.

12 novembre 1876.

Ma chère maman, Victorine et Mary,

J'ai beaucoup de choses à vous dire et je ne voudrais pas écrire trop longuement. Mais comment faire, moi qui ai la langne si longue? Oh! mon bon ange, guidez ma plume et allons vite. Merci de tous les effets que vous m'avez envoyés.

Je suis heureuse d'apprendre que maman va toujours de mieux en mieux. Je lui envoie cette petite feuille, qui, j'en suis certaine, l'encouragera à souffrir en union avec le Cœur sacré de Jésus et à se réjouir dans la maladie et sur la croix, à l'imitation de ma bienheureuse patronne, Marguerite-Marie.

Quant à A..., efforcez-vous de le mettre à l'aise avec vous. La douceur est le plus court chemin pour captiver une âme et l'attirer au bien, surtout une âme comme la sienne,

Maintenant, Victorine, il me semble que Jésus a agréé mon sacrifice dans ma retenue à ne pas venir plus tôt t'exprimer les émotions, la joie et le bonheur qu'éprouva mon âme à la réception de ta lettre de Montréal... Et encore, est-elle sincère ? Laisse-moi te dire que j'y ai ajouté foi, et que je fus heureuse depuis, plus que je ne puis le dire... Tu me comprends, tu aimes ce que j'aime. Oh ! quelle douce pensée ! quel sujet de consolation : c'est tout ce que je puis désirer ici-bas qu'un jour tu puisses partager mes sentiments et ma félicité. Les religieuses qui t'ont vue au parloir trouvent que tu me ressembles dans ta manière de parler, et en tout. Notre bien chère maîtresse a dit que tu ferais le deuxième tome de Marguerite-Marie, et qu'ainsi elle aurait l'ouvrage complet, si tu venais à aimer assez le Précieux-Sang pour venir m'y rejoindre.

L'automne et l'hiver sont les saisons par excellence, puisqu'elles font exercer une plus grande charité envers les pauvres. J'ai appris jusqu'à quel point Jésus aimait qu'on soulageât les infortunés, et combien de grâces et de bénédictions il nous accordait en retour ; ainsi j'espère que vous ferez quelques petites aumônes à mon intention pour m'obtenir la persévérance dans ma vocation et toutes les grâces dont j'ai besoin pour en remplir les devoirs.

10 décembre 1876

Chère et bonne maman, Victorine, Mary,

J'espère que Dieu s'est montré prodigue de ses grâces envers vous, aussi abondamment qu'envers moi, et

si, pendant ces jours anniversaires, les cruels souvenirs de la séparation sont venus déchirer nos cœurs à tous, j'espère que la pensée du bonheur et des délices dont je jouis au milieu de ma chère communauté, a suffi pour calmer votre douleur et vous rendre fortes et généreuses dans le renouvellement de ces pénibles et amers sacrifices. Aussi, ai-je envoyé bien souvent, durant cette dernière semaine, mon bon ange vous porter des consolations, en vous assurant de mon amour aussi vif que tendre pour vous tous, et en vous faisant comprendre combien Jésus vous regardait avec complaisance, en vous voyant lui immoler nos affections et nos joies de famille pour son seul amour.

Notre mère, que j'eus l'heureux privilège de voir dimanche dernier, pendant près d'une heure, à l'occasion de ces anniversaires, m'a dit qu'elle vous envoyait du fond de son cœur les bénédictions les plus empourprées du Sang de Jésus, et, en recevant la lettre d'aujourd'hui, je vois qu'elles ont été fructueuses puisque maman est mieux et que toutes vous avez pu passer ces jours sans vous laisser aller à une tristesse trop grande. Que Dieu soit à jamais béni et remercié des faveurs sans nombre accordées à notre famille depuis une année! Sachons les reconnaître et en profiter!... C'est surtout à moi qu'il a fait la plus large part, et ma pauvre âme, comblée de tant de dons célestes, ne sait de quelles expressions se servir pour témoigner à son Jésus toute sa reconnaissance. Aidez-moi.

Victorine est surprise de voir son ménage terminé

si vite. Sachez que je vous ai beaucoup aidé par la pensée, et si, cette année, je n'ai pas eu la satisfaction de travailler avec vous, en retour, j'ai eu le bonheur de travailler un "petit peu"—remarquez-le bien, un "petit peu" comparé au travail des sœurs de la communauté qui dure depuis deux mois, sans une journée de repos,—à l'achèvement de notre chapelle neuve que nous avons terminée pour la belle fête de l'Immaculée Conception. Oui, j'ai lavé les planchers, j'ai peinturé et j'ai veillé pendant trois soirs. Il fallait voir si j'étais contente. Nous avons fait nos adieux à la petite chapelle, jeudi soir, vers 8 h. et demie. Ce n'est pas sans émotion, je t'assure, que les anciennes religieuses, et surtout notre chère mère, quittèrent ce petit sanctuaire qui fut le lieu de leur profession, et bien souvent "leur ciel", par les grâces abondantes qu'elles y ont reçues. Vendredi, à minuit et quelques minutes, nous prenions possession de notre nouveau sanctuaire, en compagnie de notre mère, la Vierge immaculée qui, nous l'espérons, se joignait à nous pour rendre grâces au Sang divin de son cher Fils Jésus. Oh! quel beau jour! quelle belle fête! Tout y était blanc. Les autels étaient ornés de lis que nous avons faits exprès pour la circonstance. Tout y exprimait la pureté, la candeur, la virginité.

Laisse-moi te dire aussi que la fête de la Présentation de Marie, fête patronale de notre noviciat, a été pour moi un des plus heureux jours de ma vie; toujours je me le rappellerai avec bonheur...

26 décembre 1876.

Cher papa et bien-aimée maman.

Laissez-moi vous le dire, c'est depuis que je suis au Précieux-Sang et à mesure que Jésus me fait de nouvelles grâces, que je comprends l'inestimable bonheur de posséder un père et une mère qui se sont dévoués, comme vous l'avez fait, pour mon bonheur. Ah! que vous rendrai-je? que vous offrirai-je dans mon indigence qui puisse vous dédommager de tous ces généreux bienfaits?... Vous le savez, je n'ai que mes sacrifices, mes immolations. Je vous les donne de tout mon cœur, espérant dans les mérites et les trésors du Sang du Dieu incarné pour vous en récompenser, comme je le voudrais. et vous apporter au commencement de cette année les faveurs et les grâces que vous désirez particulièrement.

Pour toi, cher papa, je demande à Jésus la continuation de ses bontés; pour ma bien chère maman, une meilleure santé, si telle est sa sainte volonté, ou au moins l'amour des souffrances, la force, la joie et la paix au milieu des maladies dont notre souverain Maître te fera la victime! A Victorine, je souhaiterai la persévérance dans les bons sentiments qu'elle m'a fait connaître si ouvertement lors de son dernier voyage à Saint-Hyacinthe, et qui m'ont rendue si heureuse... et à Mary, ce que je lui souhaite toujours: l'amour et l'attachement au foyer paternel, et le bonheur d'en jouir longtemps encore et d'en apprécier les douceurs, les charmes et les intimes délices. Elles n'ont

point leurs semblables ici-bas, si ce n'est aux pieds du divin prisonnier de l'autel qui est tout à la fois un frère, un père, un époux!...

Quand je serai agenouillée auprès de Monseigneur, notre vénéré père, et de notre dévouée mère supérieure, pour recevoir leur bénédiction, je croirai être auprès de vous, tant ils représentent dignement les êtres chéris que nous avons quittés, par leur bonté, leur tendresse, leur affection et leur dévouement sans bornes à notre égard. Et avec cette bénédiction sera aussi reçue la vôtre que je sollicite avec instances.

Chère maman, j'ai été surprise et contente d'apprendre que tu es mieux au point de sortir et de te promener; je remercie bien le divin Jésus, et toi, profite bien des beaux jours.

7 janvier 1877.

Ma chère Victorine,

Merci de tous vos vœux et de vos belles étrennes. Je garderai comme une relique les quelques lignes de maman: elles m'ont causé une joie bien vive. Je vous invite à assister aux fêtes de l'inauguration de notre chapelle. Mgr Laflèche sera le prédicateur du jour. Dans tous les cas, mettez si bien en pratique cet amour de conformité que nous enseigne la petite image de Mary, que, soit que vous veniez ou non, vous puissiez dire: Rien n'est comparable à la paix de notre voyage. J'ai éprouvé bien des fois cette vérité que la résignation empêche la souffrance, sans nous ôter le mérite et je veux toujours agir ainsi.

Mon céleste Fiancé m'a départi largement ses dons, en ce jour des présents, et j'ai été très heureuse; mais j'ai aussi reçu de belles étrennes l'avant-veille du jour de l'an. J'ai lavé le plancher dans la chapelle neuve, tout près de notre cher Jésus, jusqu'à 11 heures et demie du soir.

Notre bon Mgr nous a souhaité, cette année, la charité fraternelle, cette union qui doit régner entre des sœurs qui s'aiment; et notre chère mère nous a souhaité une communion spirituelle, c'est-à-dire une union intime et continuelle à Jésus-Hostie.

Que nous faut-il de plus ? Nous avons commencé l'année par un jour de retraite et par les Quarante-Heures. Nous nous flattons d'avoir rempli notre mission de réparatrices, car dans ce jour de l'an, tout dans la communauté portait le cachet de la pénitence et du sacrifice.

Que l'étoile nous guide, comme les mages, dans le vrai chemin qui conduit à Jésus et au ciel.

24 février 1877.

Ma chère Mary,

La bénédiction de notre nouveau sanctuaire s'est faite avec toute la solennité possible. M. Allard pourra vous en donner tous les détails et vous parler longuement de nos fêtes, de nos parures, de notre petit Jésus et du monastère, puisqu'il a visité quelques appartements. Il m'a paru tout heureux en adressant quelques mots à notre chère mère. Nous entrons en re-

traite le mercredi des cendres. Notre prédicateur sera le père Braun, auteur de la *Fleur du Carmel*.

Sais-tu que cela me fait beaucoup de bien de recevoir de temps à autre de tristes nouvelles? Alors, je me demande et je cherche où sont mes sacrifices? Qu'elles sont petites les croix de la vie religieuse comparées aux grandes épreuves, aux afflictions que l'on rencontre dans le monde, à chaque pas et dans presque toutes les familles. Je vais bien prier pour notre chère tante Poirier et recommander au Sang de Notre-Seigneur ses pauvres malades.

Maintenant, il me faut vous faire mes bonjours jusqu'à Pâques, car je ne crois pas pouvoir vous écrire avant la retraite. Il est bon que la règle vienne quelquefois restreindre les désirs de celles qui d'elles-mêmes ne peuvent pas se mortifier, et je suis bien aise de penser que je serai deux mois sans m'entretenir avec vous. J'emploierai, à prier pour vous, le temps que je consacrais à la correspondance.

1er avril 1877.

Chers et bien-aimés parents,

Voulant entrer dans l'esprit de l'Église, à l'occasion du mystère de ce grand jour, j'ai repoussé bien loin, dès hier soir, les idées de tristesse et de deuil qu'apporte avec lui le carême et surtout la semaine sainte pour des religieuses du Précieux-Sang. Oui, la profonde méditation sur la passion et la mort de notre Époux crucifié ne laisse pas de remplir nos âmes de douleur

et de compassion; mais aujourd'hui, puisqu'il est ressuscité pour ne plus mourir, livrons-nous à la joie, et répétons avec l'univers catholique: Alleluia!

Les souvenirs de la dernière semaine sainte passée à Bécancour ne sont pas encore effacés. J'ai beaucoup prié pour cette pauvre grand'mère. Je la voudrais tant au ciel qu'il me semble qu'elle l'a mérité, en examinant les détails de sa longue vie d'ici-bas. Mais, à Dieu de juger: pour nous, continuons de prier.

Oh! qu'il me tarde de savoir quel a été le résultat du pèlerinage, qui m'a causé un sensible bonheur. Le temps n'a pas été beau, je crois. Ici, nous avons eu de la neige et de la pluie; mais qu'importent les tempêtes extérieures. Dieu les apaise et les fait oublier vite quand, par sa grâce, il guide l'âme du voyageur et la conduit au port qu'elle désire et attend.

Et puis, comment est ce pauvre M. Jutras? Je m'y intéresse beaucoup. Lui as-tu parlé du Précieux-Sang? Lui as-tu donné la lettre? Dis-moi tout cela.

Ce matin, en recevant la sainte Eucharistie, il me semblait vous voir jouir du même bonheur, car c'est ordinairement le jour de vos pâques. J'espère que je ne me suis pas trompée et que tous, cette année encore, vous êtes ressuscités avec Notre-Seigneur, car je t'assure que j'ai sollicité cette faveur auprès de saint Joseph de toute la capacité de mon âme.

Plusieurs incidents ont eu lieu dans notre sainte communauté depuis ma dernière lettre. D'abord, les exercices spirituels de la grande retraite qui fut belle, belle, et a produit dans mon âme de sincères et dura-

bles impressions. Je t'ai encore désirée, chère Victorine, durant ces jours de paix; mais que la volonté du divin Maître se fasse avant toute autre. Les élections ont aussi eu lieu d'une manière solennelle et ont amené quelques petits changements. Notre chère et bonne mère est toujours "notre mère", et notre bonne maîtresse est aussi restée élue; mais l'assistante est Corinne Duguay, Sr du Saint-Cœur de Marie, et la seconde maîtresse des novices est Sr Agnès de Jésus, Mary Gouin. La sacristine est Sr de la Rédemption. C'est une charge céleste que cette dernière: être toujours avec Notre-Seigneur.

15 avril 1877.

Ma chère Victorine,

Ta lettre de Pâques ne m'a pas apporté le même bonheur que celle de l'an dernier. Je n'en ai pas été trop surprise. Voilà donc nos épreuves recommencées. Il faut bien se soumettre aux décrets du bon Dieu en tout. Mais prions, redoublons de zèle, de ferveur, et surtout ne marchandons pas avec les sacrifices que Dieu pourra nous demander, c'est le plus sûr moyen de toucher le Cœur de Jésus.

Je travaille aux ornements d'église, tout comme vous. Je suis heureuse de vous annoncer que bientôt nous allons réciter le grand bréviaire des prêtres, au lieu du petit office; ainsi au lieu de psalmodier trois quarts d'heure la nuit, nous le ferons pendant une heure et demie. Annonce cette nouvelle à nos vénérés voisins à qui elle fera plaisir.

6 mai 1877.

Ma chère X...,

Quoique très occupée dans ma charge de deuxième cuisinière,—ne t'en déplaise—je laisse là, pour un instant, chaudrons et patates, afin de pouvoir venir te remercier de ta douce et agréable lettre du mois de février, et saluer en même temps dans le Sang de Jésus tes vingt-trois printemps. Oui, c'est au Sang précieux de Notre-Seigneur que je m'adresse pour trouver des fleurs dignes de t'être offertes en ce jour de ta fête. C'est dans ce parterre empourpré que je cueille vingt-trois actes de renoncement et de mortification du cœur que je te présente comme bouquet spirituel, en mémoire des vingt-trois années que le ciel a bien voulu t'accorder. J'y ajoute sept de mes plus ferventes communions, en l'honneur des sept effusions du Précieux Sang.

Le grand jour de notre profession approche: il m'occupe le jour et la nuit.

J'attends Victorine de jour en jour.

"Notre-Dame du Précieux Sang, priez pour nous." Tel est le nouveau titre sous lequel nous nous plaisons à invoquer Marie durant son mois. L'aimes-tu ?

Mlle Victorine à Mme Leduc

Montréal, 13 mai 1877.

Chère maman,

J'arrive de Saint-Hyacinthe. J'ai vu Eugénie tant que j'ai voulu. Elle est parfaitement bien et me dit

du fond de son cœur qu'elle aime sa vie, qu'elle se trouve à sa place. C'est quelque chose de consolant, n'est-ce pas? Et ensuite, il y a le témoignage de ses supérieurs qui sont très contents d'elle. Elle vous attend avec hâte, toute la famille, même papa. J'ai vu Mgr Moreau. Il se rendra à Bécancour la semaine prochaine: il se propose d'aller vous voir et d'inviter papa à se rendre à Saint-Hyacinthe.

Ici, on encourage mon projet de vie religieuse; de sorte qu'il faut bien que j'essaye. J'ai obtenu de la mère supérieure des sœurs Grises mon admission au noviciat préparatoire, pour huit jours. Je visiterai la maison et je verrai ce qu'a à faire une sœur Grise. Vous voyez qu'on prend beaucoup de précautions.

St-Hyacinthe, 20 mai 1877.

Cher papa et bonne maman,

Je ne crois pas pouvoir choisir un jour plus favorable que celui de la Pentecôte pour vous écrire, car si mes pauvres paroles sont impuissantes à vous consoler, à vous réjouir, l'Esprit-Saint saura bien, lui, apporter à vos cœurs, sans doute plongés dans la tristesse et l'ennui, la paix et le bonheur. Il sait consoler même au milieu des épreuves et des sacrifices. Je comprends et je partage votre légitime douleur; cependant je ne puis me défendre d'un sentiment de joie, en pensant que la résignation est jointe aux larmes que vous versez. Notre-Seigneur n'est-il pas là pour nous montrer que les séparations, les brisements du

cœur sont des choses contraires à notre nature, et qu'il faut nécessairement les laisser s'épancher, quand lui-même pleura sur son ami Lazare, lui, un Dieu?

Je comprends jusqu'à quel point vous souffrez de voir ainsi s'éloigner du toit paternel ces enfants pour qui vous avez tant fait, pour lesquels vous vous êtes dévoués et que vous n'avez cessé d'entourer de tendresse et d'amour,—mais d'un autre côté, la pensée que ce n'est pas pour des mortels, mais pour le seul amour de Dieu que nous vous avons quittés, doit remplir vos âmes d'une sainte et douce consolation. Et, n'avez-vous pas l'expérience que la vie d'ici-bas n'est que chagrin, misère, séparation... ? Et puis, quand je songe à la triste existence de Mme N. et de Mme D. et de tant d'autres—oh! combien, il me semble, nous devons remercier notre souverain Maître du céleste privilège qu'il nous fait, en nous appelant à la vie religieuse.

Tu vas donc venir, maman. J'ai hâte que tu puisses juger par toi-même comme je suis bien portante, gaie, heureuse et pas trop laide dans mon costume blanc et rouge. Si papa allait t'accompagner cette fois. Oh! non, ce serait trop de bonheur, il faut bien en réserver pour le ciel, où le Sang précieux de Notre-Seigneur nous réunira pour toute une éternité. J'en ai la ferme confiance, en retour des immolations que nous nous serons imposées pour son amour et sa gloire.

Il vous reste encore Mary et Achille qui, par leur dévouement, leur affection sincère, feront votre consolation.

29 mai, 1877.

Ma chère et courageuse Mary,

Je ne puis m'empêcher de te nommer ainsi, puisque tout un petit monde s'accorde à te donner ce titre. Et d'ailleurs, je puis en juger moi-même par ta lettre qui m'a fait beaucoup de bien au cœur. Tu es raisonnable. Je dirai même que tu as quelque chose de la femme forte de l'Écriture sainte, car tu t'oublies pour penser à consoler les autres. Sois certaine que Jésus saura te récompenser de ces actes de charité et d'héroïsme. Déjà, il me semble que la séparation a perdu de son amertume. Papa et maman trouveront en toi leur ange consolateur. Oui, Mary, tout en ressentant la grandeur de ce second sacrifice, je suis en paix, n'ayant aucune inquiétude sur la vocation de Victorine, qui sera certainement heureuse, loin d'un monde qu'elle a toujours regardé d'un œil indifférent ou rempli de pitié. Je suis maintenant contente de la voir entrée chez les sœurs Grises, quoiqu'à la première nouvelle de sa décision, ma surprise ait été bien grande et mes plans renversés de haut en bas. J'avais eu un peu l'espoir, ou au moins, j'aurais voulu qu'elle entrât dans mon cher monastère du Précieux-Sang que j'aime tant. Mais à Dieu seul il est permis de faire ce qu'il veut. Pour nous, il faut nous soumettre et je le fais de tout cœur. La pensée qu'elle pourra aller soigner maman, si elle devenait malade, qu'elle pourra aller quelquefois porter la consolation au milieu de vous, en vous racontant son bonheur et celui qu'elle procu-

rera à Notre-Seigneur dans la personne des pauvres, me réjouit, et j'en remercie le divin Maître.

A présent que nous sommes tous dispersés, si tu veux, nous ferons un pèlerinage au pied de l'autel entre 6 h. et ½ et 7 h., à peu près à l'heure où nous entendons la sainte messe. Là, en compagnie de Jésus-Hostie, nous épancherons nos cœurs, nous nous dirons tous nos secrets, et n'est-ce pas que nous trouverons moins longues les journées qui doivent s'écouler jusqu'à notre réunion éternelle au ciel ?

Montre-toi toujours forte et courageuse. Dieu aime tant que nous supportions nos sacrifices et nos peines avec joie.

6 juin 1877.

Ma chère Victorine,

Tu ne saurais croire comme ta lettre m'a fait plaisir et comme tous les petits détails que tu me donnes m'ont intéressée. Il me tardait de venir te saluer sous ton nouveau et *joli* costume. Chère Victorine, te savoir contente, aimant ton couvent : quel bien cela m'a fait au cœur ! Oh ! je les aime, moi aussi, ces bonnes sœurs Grises, puisque c'est dans leur compagnie que Jésus a voulu te faire trouver cette paix et ce bonheur après lequel tu as tant soupiré. Je le remercie tous les jours, ce divin Amant des âmes, de t'avoir conduite dans cet asile béni du Sacré Cœur, où ta vie sera un exercice continuel de charité envers les membres souffrants de Jésus, et de m'avoir appelée, moi, à cette vie toute

d'immolation et de sacrifices pour la gloire de son Sang et le salut des âmes dans mon trois fois chéri monastère du Précieux-Sang. A nous donc de nous rendre dignes de notre sublime vocation et d'y être fidèles.

Notre doux Jésus ayant réalisé en toi mes plus chers désirs, et m'ayant ôté toute inquiétude sur ton compte, je tourne maintenant mes regards vers ceux qui sont restés seuls à Bécancour, vers cette bien-aimée famille qui a tant besoin de sympathie et de prières. Une lettre que je viens de recevoir de maman me rend toute joyeuse. Elle se montre si courageuse et si résignée, cette bonne mère... Ah ! c'est toujours elle, pauvre maman ! Je me permets de t'envoyer cette lettre, espérant qu'elle t'apportera du bonheur. Si papa n'est pas allé te voir, c'est qu'il ne se croit pas assez fort encore. Prions, supplions dans ce mois du Sacré Cœur, la bienheureuse Marguerite-Marie de nous obtenir ce plaisir.

Notre vénérée mère supérieure est de retour depuis le 26 mai. Loin de lui avoir parlé, je n'ai pas pu la regarder à mon goût ; c'est ainsi qu'on nous crucifie le cœur, à nous, petites novices, pour que nous soyons plus blanches et plus belles au jour de notre profession.

Victorine, il est vrai qu'une grille et des murs nous séparent ; mais plus que jamais nous sommes unies, et notre vie, s'écoulant auprès de Jésus, sera la même. Dans les petites épreuves de la vie religieuse et dans les grandes consolations célestes qu'elles nous réserve, soyons unies.

22 juillet 1877.

Cher et bon papa,

Je viens tout simplement me présenter devant toi en enfant soumise, voulant encore essayer de réparer ma faute, et d'obtenir un pardon que ton cœur de père ne saurait me refuser. Oui, après avoir pendant près de deux ans mûrement réfléchi à tout, après avoir pesé et pratiqué tout ce qu'il y a dans la vie religieuse, et y avoir trouvé un bonheur qui ne me laisse rien à désirer, je t'assure qu'il m'en coûterait beaucoup de retourner dans le monde, pour embrasser un autre genre de vie où je serais certainement malheureuse. Ma vocation est de demeurer près de Jésus. C'est pourquoi je viens te demander ton plein consentement. Bientôt, l'on me permettra de faire mes demandes auprès de mes vénérés supérieurs, et si l'on me garde pour toujours, la profession aura lieu vers la fin de septembre. Comme c'est l'usage que la veille du jour de notre céleste mariage, le père de la religieuse fasse un contrat avec la communauté, puis-je espérer que tu viendras comme les autres parents, ou bien dois-je renoncer à tout droit de me voir protégée comme ton enfant ?

J'aime à te dire que si tu veux me refuser cette faveur ce ne sera pas une raison pour qu'on me renvoie, la charité et la grande bonté de mes supérieurs m'en ont assurée ; mais tu me connais et tu comprends toute la peine et l'humiliation qu'il y aurait pour moi,

de me voir vivre ainsi aux dépens de mes sœurs en religion, et cela pour toute ma vie.

Mais si Dieu veut de moi ce sacrifice, je me résignerai à sa sainte volonté, étant bien convaincue que ce sera là une puissante échelle pour m'élever plus vite vers le ciel, et me détacher de cette terre qui ne m'apportera que larmes et chagrins!

Ainsi, cher papa, j'attendrai bientôt une réponse définitive pour savoir à quoi m'en tenir à ce propos et ne plus venir te troubler ni t'importuner sur ce point. Quelle que soit cette réponse, sois assuré que je ne t'aimerai pas moins et que je continuerai à me dévouer pour toi, autant que je le pourrai.

Mais tu as toujours été si bon pour moi, lorsque j'étais chez nous, qu'il me semble presque impossible que tu ne te rendes pas à ma prière. Comme à l'approche de la profession, les habits doivent être renouvelés et qu'il faut plusieurs autres choses absolument nécessaires, tels que croix, anneaux, coiffures, etc., on exige de chaque novice, trois mois avant, la somme de quarante piastres, comme tu peux le voir sur la liste du trousseau que vous avez chez nous. Il est vrai que ces années-ci sont bien mauvaises ; tu as fait des pertes, je le comprends ; mais à plus forte raison, tu dois penser combien ce doit être dur aussi pour une pauvre communauté. Il faut sans cesse calculer, ménager et ménager encore.

Ainsi, j'espère que tu m'as bien comprise, et que tu verras dans mon cœur tout ce que je ne puis dire, car je termine. Je vous écrirai de nouveau quand tout

sera décidé pour vous inviter à venir assister à ma profession. Crois-moi, cher papa, dans le Sang de Notre-Seigneur,

Ton enfant qui t'aime.

5 août 1877.

Ma chère Victorine,

Je te suis très reconnaissante de tes deux dernières lettres. Leur cachet de gaieté et de bonheur m'a beaucoup réjouie.

Oui, vous avez de belles fêtes, Victorine, et je te crois quand tu me dis que tu ne t'ennuies pas ou presque pas. Mais comment te dire ma surprise et ma joie quand on me fit descendre au parloir pour y voir des sœurs Grises de Montréal ? Je t'assure que j'ouvris de grands yeux, et mon cœur battait bien fort à la pensée que c'étaient les chères mères avec lesquelles tu vis et te trouves si heureuse. Et, en effet, je n'en puis douter, car elles m'ont paru trop bonnes, douces et aimables, pour qu'il en puisse être autrement. Elles m'ont baisée deux fois pour toi ; et moi, j'étais là toute confuse de tant de marques d'affection et d'intérêt. Tu les en remercieras bien pour ta petite sœur.

Révérende mère Saint-Joseph ressemble tellement à mère Sainte-Clotilde que je lui ai demandé si elle était sa parente ? Elle me répondit qu'elle était sa sœur, et qu'il y avait bien longtemps qu'elle avait eu de ses nouvelles.

Elle ne savait même pas qu'elle avait été maîtresse

des novices, ce qui m'a fait supposer que leurs lettres ne sont pas très fréquentes, et j'en ai été bien édifiée.

Serais-tu par hasard parvenue déjà à cette perfection du détachement ?... Cette pauvre maman se plaint à moi que tu n'écris pas souvent. Elle qui n'a que nos lettres pour toute vraie consolation. Achille écrit qu'on me croyait morte, à Bécancour, ayant été moi aussi, quelques semaines sans écrire.

Par malheur, je ne le suis pas encore tout-à-fait ; mais je me sens mourir tous les jours, et j'espère que la profession, accompagnée des circonstances que j'entrevois, suffira pour me faire mourir entièrement au monde et à ses joies trompeuses... Toi aussi, chère Victorine, Dieu veut te faire boire au même calice que moi, puisque papa ne va pas te voir ; mais courage ! nous partagerons aussi la coupe des pures délices que Jésus promet à ses épouses crucifiées avec lui.

Je laisse à notre amie X... de t'annoncer elle-même l'heureuse décision de son sort, en t'envoyant sa lettre. Quant à moi, si le bon Dieu continue à me faire miséricorde et à m'accorder ses grâces, je ferai profession vers le 21 septembre, c'est-à-dire, comme le disait notre mère : "Je vais prendre la croix, la croix pour toujours !" Impossible de t'exprimer ce que ce mot de profession religieuse fait sentir et goûter à mon âme. Plus j'approche de ce jour, plus je brûle de désirs, plus je le veux, plus aussi je deviens paisible, calme et heureuse, et moins je crains, quoique hélas ! j'aie tant de raisons... Ah ! prie beaucoup et fais remercier le divin Maître de cette faveur inestimable qui me fait

dire : "Mon âme, que rendre au Seigneur ?" Recommande-moi aux prières de toutes tes chères mères, et en particulier à ton *ange* à qui je suis bien aise d'envoyer mes salutations en retour des siennes.

Maman est très bien et se propose toujours de faire le voyage de Montréal et de Saint-Hyacinthe ; mais Dieu seul connaît le temps où elle pourra quitter la maison. J'attends Achille.

Le légat du Saint-Père viendra ici et on fait beaucoup de préparatifs pour le recevoir. Je voudrais pouvoir te parler du pèlerinage qui s'est fait dans notre petit sanctuaire du Précieux-Sang. Te dire combien nos cœurs de réparatrices ont jubilé de bonheur en voyant ainsi le Sang de Jésus glorifié par près de deux cents personnes... !

Mais il me faut terminer, si tu savais comme je suis occupée. Je n'ai pas une minute à perdre, et ce n'est pas toujours dimanche. Ce matin, mercredi, j'ai obtenu la permission de finir ma lettre.

7 septembre 1877.

Ma chère X...,

Quand tu me liras, tu auras prononcé le serment solennel qui doit te lier pour toujours à Jésus. Donc, je te salue par ton titre d'épouse du Christ et je te présente mes plus sincères félicitations. Quel beau jour de faveurs célestes, de joie pure et parfaite ! Je serais jalouse de ton bonheur, si la même grâce ne m'était réservée. Oui, je m'empresse de te le dire, mes vénérés

supérieurs, dont l'indulgence est extrême, m'ont admise à la profession, et la cérémonie aura probablement lieu le 21 de ce mois-ci.

Heureuse devancière de onze jours, que j'envie ton sort ; mais tu as bien mérité cela et même plus, par les six longs mois de noviciat que tu as faits de plus que moi.

Je suis en retraite avec toi, X..., depuis samedi soir. Je t'ai suivie dans tous tes pieux exercices, et aujourd'hui, bien que ce soit l'anniversaire de notre séparation, je me sens encore près de toi, plus proche et plus intime que jamais. Et ainsi, il me semble, nous allons passer toute notre vie étroitement liées dans le Cœur et le Sang de Jésus, jusqu'à ce que nous nous réunissions au ciel, pour toute une éternité. N'est-ce pas qu'il en sera ainsi ?

J'ai accordé un souvenir spécial dans mes prières à ta chère Sr Saint-Louis de Gonzague, car elle est pour moi une ancienne mais bonne amie. J'ai fait part de l'heureuse nouvelle de votre profession à Victorine, qui, j'en suis certaine, est très sensible à votre bonheur à toutes deux.

Comment est la santé de mère de Chantal ? Dis-lui que j'ai l'espoir qu'elle vivra encore longtemps, maintenant que Dieu l'a exaucée et qu'elle va vous voir professes. Je me rappelle souvent ses bontés, et il m'est impossible de t'exprimer ma joie de la savoir ta maîtresse ou seconde mère.

Les Trifluviennes du Précieux-Sang ont béni de tout cœur le séjour de Mgr Conroy à Saint-Hyacinthe.

puisqu'il nous a été donné de jouir de la présence de notre cher et digne père Caron. Il s'est montré affectueux, bon et plus intéressé à nos âmes que jamais. Mgr Laflèche nous a aussi favorisées d'une visite particulière et nous a donné deux grosses bénédictions. Comme nous, vous avez été honorées de la visite au monastère du délégué apostolique. C'est une grande faveur. Nous respirons près de sa personne quelques parfums des vertus de notre auguste pontife, Pie IX.

Maman a trouvé Victorine très bien, gaie et tout-à-fait heureuse dans son couvent. Cette assurance me console et me rend toute joyeuse. Oui, puisque Jésus veut que nous soyons tout à lui et à sa croix, je le veux aussi, et malgré les sacrifices de tous les instants, je le remercie de m'avoir séparée d'abord de ma petite mère N..., que j'aime beaucoup et à qui je te prie de communiquer mon bonheur en même temps que mes vœux et mes souhaits de fête, puis ensuite de toi, chère X..., de cette pauvre Victorine et de tous ceux qui me sont chers. Les amies du Précieux-Sang t'envoient leurs félicitations et leurs meilleurs souhaits de bonheur, en particulier, Sr Sainte-Ursule.

13 septembre 1877.

Ma chère Mary,

Le jour de notre profession est retardé et il est maintenant certain qu'elle n'aura pas lieu avant le 15 octobre, fête de sainte Thérèse. Je profiterai de ton passage à Saint-Hyacinthe pour prendre une leçon de

couture à la machine. La mienne ne va plus du tout. Cela me fait beaucoup de peine. Nous qui avons tant d'ouvrage ; et moi, en qualité de seconde lingère, j'ai tant de pièces à poser.

J'espère que toute la famille est bien. Assure cette pauvre madame Arcand de mes plus vives sympathies. Je prie le Sang de Jésus de la fortifier, de la consoler, de l'inonder de ses grâces, au milieu d'une si cruelle et si pénible épreuve. Est-ce ton filleul ? C'est M. Cormier qui m'a annoncé hier cette triste nouvelle, ainsi que l'autre accident qui n'est pas moins terrible. Oh ! que je bénis le divin Maître qui m'a préservée de toutes ces inquiétudes et de ces peines...

Hier était le seizième anniversaire de la fondation de notre chère communauté. Ce fut un jour d'action de grâces et de pieuses réjouissances.

Quant à ce pauvre papa, s'il est décidé de venir, dis-lui qu'il choisisse le temps où cela fera mieux son affaire. Que le bon Dieu arrange tout pour sa plus grande gloire !

23 septembre 1877

Mon cher Achille,

Les quelques instants que j'ai passés avec Mgr Raymond, lors de son retour des Trois-Rivières, ont été pour moi une source de douce joie. Je ne pouvais me lasser d'admirer sa condescendance et la bonté toute paternelle dont il a fait preuve, durant son voyage. Il a visité tous ceux et celles qu'il croyait m'é-

tre chers !... Oui, les bonnes nouvelles qu'il m'a données de la famille, de Victorine, de toi, des Ursulines qu'il a vues au parloir, m'ont apporté de bien douces et sensibles consolations. Aussi, en ai-je remercié le divin Sauveur, et j'ai supplié son Sang adorable de récompenser dignement ce bon père, Mgr Raymond, pour tout le bonheur qu'il m'a procuré, ainsi qu'à ses autres petites filles trifluviennes. J'aime à te dire qu'il est très satisfait de son voyage.

Mais, tu le sais, Achille, Jésus ne cesse de me combler de ses faveurs, et aujourd'hui, ce n'est plus seulement de joies humaines que j'ai à te faire part. Oh ! non, c'est quelque chose de tout spirituel, qui fait battre bien fort de joie et de reconnaissance le cœur de ton Eugénie. C'est enfin mon admission à la profession religieuse, c'est mon union à Jésus, l'Époux des vierges. Et comme je voudrais bien te voir assister à cette pieuse cérémonie, je viens te faire mes grandes invitations. Connaissant l'extrême indulgence de tes vénérés supérieurs, j'ose espérer qu'ils ne te refuseront pas. Il me semble qu'en usant de tout ton pouvoir auprès de papa, tu pourras aussi obtenir cette permission, surtout s'il ne vient pas ce jour-là, car peut-être viendra-t-il avant pour le contrat ; peut-être aussi ne viendra-t-il pas du tout, ce qui serait pour moi le plus pénible des sacrifices.

D'ici au 15 octobre, redouble tes prières, remercie Notre-Seigneur de l'insigne faveur qu'il me fait en m'appelant à vivre et à mourir près de l'autel. Prie aussi pour que je sois moins indigne d'une si grande

grâce, et que Jésus trouve en moi une victime et une réparatrice généreuse et dévouée à la gloire de son Sang. Réclame pour moi du Rév. M. Richard, de M. Rheault et des autres prêtres charitables un *memento* au saint autel ; je leur en serai bien reconnaissante.

Même quand je serai professe, je recevrai toujours tes lettres avec bonheur. Sois certain que je te répondrai, si mes faibles conseils peuvent apporter un peu de bien à ton âme.

27 septembre 1877.

Ma chère Mary,

Tu ne saurais croire comme ta lettre m'a fait plaisir, et comme je te trouve deux fois, trois fois fine de vouloir assister à ma profession. Aussi, est-ce toute jubilante que je viens t'annoncer qu'elle est définitivement fixée au 15 octobre. Nous entrerons en retraite, samedi, 6 octobre, pour jusqu'au jour de mes engagements sacrés. Mais si tu te sentais inspirée de passer quelques jours en retraite—ce qui ne te ferait pas de mal certainement—tu peux venir quelques jours à l'avance. Il me semble que cela ferait bien ton affaire, dans la circonstance présente. Rendue ici, notre très chère mère te fera la charité de te recevoir pour tout le temps que tu voudras, pourvu que tu fasses réellement une petite retraite. Je prie Marie immaculée de se faire ton guide et de te diriger pour le mieux.

En passant aux Trois-Rivières, tu inviteras Édouardina et Elzire ; je serais contente de les voir témoins

de mon bonheur. De même, à Montréal, tu inviteras toutes les tantes, les amies, Mlle Descary, car je crois que cette pieuse cérémonie suffirait pour donner la vocation à Mlle Marie-Louise, si elle n'a pas trop changé de sentiments, et peut-être aussi à Mlle Mélanie, quoiqu'elle paraisse n'y pas songer du tout. Embrasse pour moi ma tante Olympe et dis-lui que je vais demander sa grande grâce, le jour ou je serai pour toujours attachée à Jésus, mon cher Époux.

Va voir Victorine, et, s'il y a possibilité qu'elle vienne à Saint-Hyacinthe pour ma profession, dis-lui combien je la désire et comme je serais heureuse de la voir prendre part à mon bonheur.

Papa viendra-t-il ? Je fais bien souvent cette demande au bon Dieu, car lui seul sait. Mais la pensée d'être orpheline est bien adoucie par l'assurance qu'au moins tu seras là, et que ton cœur se fera si large et si aimant qu'il m'apportera tous ceux de la famille.

Dis à ma tante *Cadie* que je la remercie de ses bons souhaits, et qu'en retour, je prierai le Sang de Notre-Seigneur de bénir et de rendre heureux ses derniers ans.

30 septembre 1877, 11 h. du matin.

Ma chère maman,

Nos supérieurs ont décidé que la profession serait avancée, à notre grande surprise et joie, et qu'elle aurait lieu le 10 octobre, mercredi matin, à 6 heures et demie. Si Mary était partie, tu le lui feras dire,

n'est-ce pas ? Ainsi, tous ensemble, remercions le divin Jésus de cette grâce, et demeurons intimement liées dans le Cœur sacré de Notre-Seigneur.

J'aimerais aussi qu'Achille fût informé du jour, car je le lui ai promis.

30 septembre 1877.

Ma chère Victorine,

Encore tout émue de l'heureuse surprise d'hier soir, je m'empresse de venir t'en faire part. La cérémonie de notre profession est fixée au 10 octobre.

Oui, en ce jour, Jésus sera mon Époux, et je serai sa mille fois heureuse petite épouse... Ne pleure pas de jalousie, chère Victorine, car toi aussi, ne l'es-tu pas par le cœur ? Le grand sacrifice que tu as fait et ta persévérance à le continuer, ne prouvent-ils pas que tu es bien intimement unie à ce Jésus, par le désir et par l'amour. Donc, jouis avec moi, remercie avec moi, et s'il était possible et que ta sainte règle te le permit, je te dirais : Viens sans faute chanter avec moi le beau *Te Deum* de l'action de grâces ! Je t'invite et je t'attends.

J'entrerai en retraite demain vers cinq heures. Inutile de te dire que je réclame de toi, durant ces jours de profonde solitude, tous les mérites que tu peux acquérir par tous les petits sacrifices et toutes les immolations si multipliées dans la vie d'une religieuse. Je compte aussi beaucoup sur la charité des prières de tes chères compagnes novices, car il faut

bien des cœurs comme le tien et le mien pour remercier dignement Notre-Seigneur d'une si grande faveur.

X... est maintenant professe, et, pour toujours, liée au céleste Époux des vierges. Que je suis heureuse de son sort ! J'ai aussi appris que la cousine Victorine Lamothe, sœur Marie des Martyrs, de la Congrégation Notre-Dame, était admise à prononcer ses vœux cet automne. J'en bénis Dieu de tout mon cœur.

J'espère que papa va venir à ma profession, mais j'attends surtout Mary. Sais-tu bien qu'on la trouve tout-à-fait grave et pensive. Oh ! si elle allait devenir une des privilégiées du divin Maître ! Malgré mon vif désir, je n'ose y songer, car que deviendrait cette pauvre maman ? Mais laissons faire le bon Dieu qui arrange tout si bien, si parfaitement ; pour nous, prions que sa sainte volonté s'accomplisse.

Je n'ai rien de joli à te donner comme souvenir de profession, et d'ailleurs, tu connais encore les convenances, et tu sais que je dois plutôt recevoir que donner, en ce jour de mes noces. Dis-moi donc si ma tante Sainte-Colombe est toujours à Ottawa ? Je voudrais lui écrire après ma profesion pour lui faire partager mon bonheur.

1er octobre 1877.

Cher papa et bien chère maman,

Il ne me faut pas de bien longues phrases pour vous exprimer mon bonheur à l'approche du jour qui va m'unir pour toujours à notre divin Sauveur

Jésus. Vous le connaissez, et déjà je vous l'ai répété bien souvent. Enfin, tout est décidé et ma profession aura lieu mercredi, le 10 courant.

Est-il nécessaire de vous inviter à y assister ? Vous savez que c'est mon plus ardent désir de vous voir prendre part à cette pieuse fête. Et toi, cher papa, si tu allais me refuser, cette fois, ce serait le plus grand sacrifice que Dieu puisse me demander. Et, je te l'avoue, je me sens bien peu généreuse pour le lui faire. Mais tu viendras et tu verras par toi-même avec quelle satisfaction et liberté de cœur je me consacre à Jésus, par les vœux de religion. Et puis, tu comprendras aussi la grandeur du sacrifice que je m'impose en me séparant de vous que j'aime et que j'aimerai toujours de l'amour le plus tendre et le plus dévoué. J'en ai la ferme conviction, tu seras toi-même heureux du bonheur de ton Eugénie. Pourquoi maman ne t'accompagnerait-elle pas ? Il est vrai qu'elle est venue, il n'y a pas longtemps, mais comme on ne fait profession qu'une fois, et que ce jour sera le plus beau de ma vie, mon cœur me fait croire que ce ne serait pas trop de revenir. Chère maman, aide-moi par tes prières et tes souffrances à remercier le divin Maître de cette insigne faveur qui va me rendre l'épouse de Jésus-Christ. De mon côté, je le supplierai d'acquitter envers vous la dette de reconnaissance que je vous dois pour toutes vos bontés.

J'attendrai aussi Mary et Achille. Je voudrais vous voir tous témoins de mon bonheur, si Dieu lui-même le voulait.

Mgr Larocque à M. S. Leduc, marchand de Bécancour

Saint-Hyacinthe, 1er octobre 1877.

Cher Monsieur,

Comme supérieur des sœurs du Précieux-Sang de Saint-Hyacinthe, je crois devoir vous écrire les quelques considérations qui suivent :

Lorsque Mlle Eugénie, votre fille, demanda son entrée comme novice, je croyais qu'elle avait votre agrément. J'étais dans la même persuasion lorsqu'elle vint, accompagnée de sa sœur, faire son entrée au couvent.

Je ne vous cache pas que j'entendis dire, alors et depuis, que votre tendresse paternelle était bien contrariée. Mais je ne pensais pas que vous fussiez positivement opposé à l'entrée en religion de votre chère enfant.

Aujourd'hui, j'ai lieu de croire que vous ne consentez pas à sa profession religieuse. Vous gardez un morne silence.

Pour des raisons bien naturelles, elle est peinée et chagrine. Vous n'agréez pas qu'elle entre en religion, bien qu'elle soit convaincue que Dieu l'appelle et qu'elle se trouve tout-à-fait heureuse depuis deux ans qu'elle est entrée au noviciat. Pour moi, cher monsieur, si j'avais le moindre doute sur sa vocation, soyez persuadé que je ferais mon devoir en lui disant de renoncer à ses idées et de retourner dans sa famille.

Mais mes convictions sont d'accord avec les siennes. Je crois fermement qu'elle est appelée à l'état où elle veut se fixer pour sa vie, et j'ai l'espoir qu'elle y goûtera toujours le même bonheur qu'elle y a trouvé jusqu'ici. Aussi, je ne puis me décider à lui ordonner de quitter le couvent. Ce serait, il me semble, trop cruel. Et comme j'espère que votre amour de père finira par être lui-même heureux de ce que votre chère fille aura répondu à sa vocation, je lui permets — avec l'agrément de Mgr l'évêque de Saint-Hyacinthe — de faire ses vœux, mercredi, le 10 octobre.

Venez donc, cher monsieur, pleurer de bonheur à la touchante cérémonie. Je vous y invite et je vous y attends. Venez faire éprouver à votre chère enfant la joie que ses compagnes de profession vont trouver dans la présence de leurs parents.

Je me souscris, cher monsieur, avec considération,

Votre dévoué serviteur,

† Jos., év. de Germanicopolis.

LA PROFESSE

La cérémonie de la profession fut belle et imposante.

Mary et Achille étaient présents ainsi que Mme Damase Leduc. Sr Marguerite-Marie prononça ses vœux d'une voix ferme, heureuse de prendre le ciel à témoin de ses saints engagements. Son bonheur était indicible. Au parloir, elle ne savait comment faire comprendre aux parents le trop plein de son cœur.

Elle les priait d'examiner son costume qu'elle aimait tant, qu'elle trouvait si beau. Comme sa sœur lui disait que son teint était très animé, que le sang lui montait à la figure. "Ce n'est rien, dit-elle, si seulement tu pouvais voir mon cœur; il doit être bien plus rouge, car je suis au comble du bonheur....."

A sa sœur Victorine, postulante à l'Hôpital-Général de Montréal, elle adressa le billet suivant :

A ma chère Victorine, avec les brûlantes affections de la nouvelle épouse de Jésus. Au pied de l'autel en prononçant mon vœu de chasteté, j'ai demandé pour toi la persévérance dans ta sainte vocation, et, ne doutant pas l'avoir obtenue aujourd'hui même, je t'envoie cette grâce comme le plus joli bouquet spirituel que j'aurais pu te faire.

Ta très heureuse sœur,

Sr Marguerite-Marie.

15 octobre 1877.

Ma toujours chère Mary,

Tu remercieras bien maman pour tout ce qu'elle m'a envoyé. N'oublie pas de lui dire aussi de ne plus s'inquiéter pour moi. Je le lui défends.

Quant à toi, j'espère que tu resteras en paix. Va voir M. Ol. Caron aussi souvent que tu le pourras. Écoute-le bien, fais tout ce qu'il te dira, je t'assure que tu feras la volonté du bon Dieu, car il s'y entend dans la direction, et j'ai grande confiance en lui.

Communie aussi chaque fois que tu le pourras. Dans ce pain des forts, tu puiseras le courage, tu deviendras forte, car avec Jésus, le cœur consent volontiers à souffrir. Je le conseille aussi à maman, car là seulement, elle trouvera la consolation et le bonheur.

18 octobre 1877.

Mon cher papa,

N'ayant pas eu le bonheur de te voir assister à ma profession, tu n'es pas sans penser combien ce sacrifice m'a été sensible au cœur; aussi l'ai-je offert au bon Dieu pour qu'il t'accorde toutes sortes de faveurs, et qu'il me donne à moi le plaisir de te voir bientôt à mon cher monastère. Tu feras, cher papa, connaissance du cher monde avec lequel je vis, et tu l'aimeras toi-même, j'en suis convaincue. Laisse-moi te dire aussi combien je me sens heureuse et contente depuis que je suis épouse de Notre-Seigneur et que je porte la croix avec lui. Je ne trouve plus rien de pénible, ou plutôt, je suis si forte avec Jésus qu'il me semble que je pourrai maintenant tout souffrir pour son amour et la gloire de son Précieux-Sang. Ceci me rassure encore beaucoup sur ma vocation et me fait croire plus fortement que jamais que Dieu me voulait dans cette douce prison d'amour que l'on nomme le Précieux-Sang de Saint-Hyacinthe.

Malgré que tu paraisses sourd à toutes mes demandes, sais-tu que je ne me décourage pas? Ton cœur de père ne peut être changé et je me crois tou-

jours l'objet de tes tendresses. Donc aujourd'hui, je viens en toute simplicité te confier un projet.

Mgr Larocque, notre fondateur et notre père, dont la bonté est extrême, n'a cessé depuis mon entrée, de me témoigner beaucoup d'intérêt et d'affection. Naturellement, je m'y suis attachée comme à un bon père, et je ne sais trop comment lui prouver ma reconnaissance. J'ai bien, il est vrai, mes prières et mes vœux que j'adresse souvent au ciel pour lui, mais, comme toutes ses enfants du Précieux-Sang, je voudrais bien moi-même avoir quelque chose à lui offrir au jour de ses noces d'argent que nous célébrerons le 25 courant. Je te demande une petite contribution que j'ajouterai à celle des autres.

J'espère que tu ne me refuseras pas plus que les autres parents qui peuvent le faire; dans tous les cas, si tu n'envoies rien, je ne t'aïmerai pas moins, et cela ne m'empêchera pas de venir encore te parler de mon bonheur et de tout ce qui pourra intéresser le bien de ma communauté, qui est devenue mon chez-moi pour toujours, persuadée qu'il est impossible que tu ne partages pas les sentiments de ton Eugénie, que tu as tant chérie et que tu affectionnes encore, malgré tout ce que tu peux dire ou faire.

28 octobre 1877.

Ma chère maman et ma chère Mary,

Enfin, bonne maman, je viens te parler moi-même de mon bonheur depuis que je suis épouse de Notre-

Seigneur. J'espère que Mary t'a raconté tous les détails de la belle et imposante cérémonie de ma profession. Oui, tout a été parfait en ce jour. J'étais si forte avec Jésus, ou plutôt, c'est lui tout seul, ce divin Époux, qui a porté la croix que l'absence de papa et la tienne créaient dans mon cœur et qui naturellement auraient dû m'attrister ; pourtant je fus toute jubilante de gaieté.

Mes chers supérieurs se sont aussi efforcés de vous remplacer auprès de moi par leur affection, leurs marques de bienveillance et d'attention de toutes sortes. Je n'ai qu'à remercier Dieu pour tout ce dont il m'a comblée, car je suis heureuse professe, calme et tranquille plus que jamais.

J'ai reçu une lettre de ma tante Sainte-Marie et une de ma tante Sainte-Colombe. J'en ai une de Victorine dans mon bureau que je garde pour plus tard. C'est la retraite du mois aujourd'hui. Je la lirai ce soir après mon *Te Deum* et pour terminer ma journée joyeusement. Elle me dit, paraît-il, qu'elle prend l'habit le 18 novembre; mais Mary doit savoir tout cela. Donc, au revoir dans le Sang de Jésus, et soyons tous bien fidèles à notre rendez-vous dans le Cœur de Jésus! C'est là ma demeure et mon chez-moi pour toujours.

J'ai terminé ma lettre sans vous parler de notre belle fête de cette semaine; mais je me reprends. Nous avons célébré, jeudi dernier, les noces d'argent de Mgr Joseph Larocque, notre fondateur. Notre petite chapelle était dans toute sa beauté, des inscriptions et le chiffre "25" se lisaient partout. Un nombreux clergé

prit part à cette fête: Mgr Fabre, Mgr Moreau et quatre-vingts prêtres. M. Aubry, curé de Saint-Jean, y assistait. La grand'messe fut chantée par les écoliers du séminaire. Nous avons joui cette fois, en écoutant de notre mieux. Il y avait aussi plusieurs religieuses étrangères. Six sont restées au monastère pendant ce temps, trois d'Hochelaga et trois sœurs de Sainte-Croix, de Saint-Laurent. Tout ceci et les préparatifs nous ont causé beaucoup de fatigues; mais aussi, nous avons eu beaucoup de bonheur, car pour notre cher père Monseigneur, nous ne pouvons trop faire, il ne nous en coûte pas de nous dépenser et de nous dévouer pour lui qui le fait pour nous, tout le long du jour. La communauté a offert un présent, et de partout, il nous est venu de magnifiques cadeaux de noces, surtout des communautés et des amis de Montréal. En un mot, ce fut une vraie fête de famille pour nous et nous ne l'oublierons jamais.

4 novembre 1877.

Ma chère Mary,

J'ai appris la triste nouvelle de la maladie de maman, vendredi après-midi. Ce fut une épine qui me transperça bien cruellement le cœur; cependant soutenue et fortifiée par le Sang de mon divin Époux, je n'ai pas été un instant sans être résignée à la volonté de Dieu. Aujourd'hui encore, quoique en proie à la plus affreuse inquiétude, ne sachant si elle est morte ou mieux, je me sens calme et toute confiante en la

miséricorde de Dieu. Mais, pauvre Mary, que te dirai-je pour te consoler et t'encourager? C'est à toi, sœur chérie, que Dieu a réservé la plus large part de son calice d'amertume. Je te répèterai, ce que tu sais déjà, que Notre-Seigneur nous aime et que les pénibles épreuves par lesquelles il nous fait passer sont les marques les plus certaines de son amour. Réjouissons-nous donc d'être ici-bas les privilégiées de son Cœur, de souffrir et d'être crucifiées comme lui, afin de partager aussi avec lui sa couronne et sa gloire.

Notre chère et dévouée mère supérieure m'a chargée de t'assurer qu'elle vivait chez nous de ce temps-ci, auprès du lit de souffrances de notre pauvre maman, qu'elle l'a recommandée aux prières de Mgr Larocque et de Mgr Raymond, qu'elle a fait prier toute la communauté et qu'elle-même prie sans cesse par ses immolations et ses sacrifices qu'elle offre pour que notre chère maman obtienne, soit son entrée au ciel, soit les grâces nécessaires pour supporter encore quelques années, une vie de douleurs et d'exil. Si tu peux faire entendre toutes ces bonnes paroles à maman, fais-le, et surtout parle-lui beaucoup du Précieux-Sang.

Pour toi, chère Mary, notre bonne mère t'envoie ses profondes sympathies accompagnées d'une bénédiction fervente et toute remplie de supplications au Sang de Jésus!... Reçois-la avec reconnaissance.

Que fait papa? En une si triste circonstance, que dit-il? Il doit être plongé dans une immense tristesse... J'espère qu'Achille est chez nous. Victorine a-t-elle répondu? Dans tous les cas, sois convaincue que nos

bons anges sont là près de toi pour te fortifier et te soutenir. Jésus n'a-t-il pas dit qu'il était plus près de nous dans le malheur que dans la joie, et Marie immaculée refusera-t-elle de venir au secours de l'enfant qui la prie? Oh! non. Aie confiance que Dieu conduira tout et t'aidera de sa force et de sa grâce toute-puissante.

Toute ma journée d'aujourd'hui, et les trois heures que je passerai en présence de mon doux Jésus cette nuit, car c'est l'exposition du saint sacrement, ma communion, demain matin, et tous mes sacrifices de tous les instants, tout cela est pour maman et pour vous tous. Crois-tu que Jésus ne se laissera pas toucher? Oh! oui, ayons confiance en son infinie bonté. Depuis ma profession, j'ai eu le bonheur de communier tous les jours, à l'exception de deux, et je le ferai encore toute la semaine, jusqu'à samedi. Comment ne serais-je pas forte et désireuse de souffrir pour mon Bien-Aimé, étant si souvent nourrie du pain des forts, et enivrée du Sang divin. Ainsi, je suis contente que cette semaine m'ait apporté abondamment de quoi lui sacrifier en retour, car notre chère maîtresse des novices, qui était pour moi une seconde mère, est aussi clouée sur un lit de douleurs. Mgr Moreau l'a déchargée du noviciat hier, et maintenant, nous attendons celle que le bon Dieu nous enverra pour la remplacer. Que sa sainte volonté soit faite sur la terre comme au ciel!

Écris-moi, si tu le peux, et moi, je veux te rendre tous les services possibles par mes prières, c'est là ma

seule ressource; mais c'est bien aussi le plus puissant moyen d'être secouru de Dieu.

10 novembre, 9 heures du matin.

Ma chère Victorine,

Ici, ce n'est pas comme à Montréal, on ne distribue pas les lettres à domicile; ainsi je n'ai reçu la tienne qu'hier soir, trop tard pour y répondre. Tu n'es pas sans penser dans quelle mortelle inquiétude m'a jetée la tentation que tu éprouves de retourner chez nous. Es-tu partie? Si oui, je n'ai plus rien à te dire; mais si tu ne l'es pas, tu es encore libre; moi, voici ce que je ferais, si j'étais à ta place.

Mary se résignera toujours à la volonté de Dieu, car la grâce agit puissamment sur elle. Papa ne te demande pas, ne te supplie pas d'aller le consoler; ainsi moi, je laisserais tout entre les mains de Celui qui permet et arrange toute chose ici-bas, et je resterais fidèle à ma sainte vocation, si réellement tu y trouves le bonheur et si tu crois que le bon Dieu te veut pour son épouse. D'ailleurs tes supérieurs sont là pour décider une si importante affaire. Pourquoi ne suivrais-tu pas leur conseil? Papa sera seul et bien affligé, il est vrai; mais Dieu sera avec lui pour le consoler. S'il veut continuer à tenir maison, Mary est là; il pourra, soit garder notre vieille tante Léocadie, ou bien avoir des servantes. Pour ce qui est de son âme, je crois que l'immolation et le sacrifice de nous-mêmes à Jésus crucifié sont les plus puissants

moyens de lui être utile. Mais, encore une fois, fais comme tu voudras. Je ne veux être pour rien dans une si délicate question. Notre vénérée mère supérieure s'intéresse vivement à ton sort et te promet le secours de ses ferventes prières, elle implore pour toi et pour toute notre pauvre famille les mérites infinis du Sang divin, afin que toutes nous soyons courageuses et résignées.

Toutes les religieuses prient à notre intention, et moi, je me dévoue, je me dépense uniquement pour vous. Il me semble que je ne puis faire plus.

Que l'Esprit-Saint te guide en tout, et crois-moi dans le Sang de Jésus,

Ta sœur résignée quoique affligée.

10 novembre 1877, 4 heures du soir.

Mon cher papa, pauvre Mary, cher Achille,

Je reçois le télégramme qui m'apprend que tout était consommé vers deux heures et quelques minutes. Le silence, il me semble, est le plus éloquent langage dans une aussi triste circonstance, et nous nous comprenons mieux par lui que par des paroles. Cependant je crois de mon devoir de venir vous assurer que je mêle mes larmes aux vôtres, ma profonde douleur à votre immense et bien légitime douleur. Oui, papa, je suis avec toi, je suis avec Mary et Achille pour partager, supporter toute seule — si je le pouvais — le terrible coup qui vient de frapper notre famille. Mais maman est au ciel. Espérons-le, croyons-le. Ne nous

laissons pas abattre par le chagrin, car dans quelques mois peut-être, ou tout au plus dans quelques années, nous irons rejoindre celle que nous avons perdue. Que cette pensée est consolante ! Nous aussi, nous mourrons !

Demain matin, la messe sera dite pour cette pauvre maman. Notre dévouée et bonne mère supérieure, ainsi que toutes les religieuses prennent une large part à notre deuil et me prient de vous assurer du secours de leurs ferventes prières. Inutile de vous dire que tous mes instants sont à Dieu pour vous tous.

J'attendrai des détails sur les derniers instants et la mort de maman avant d'écrire de nouveau. Pauvre Mary, sois courageuse, dévoue-toi auprès de papa ta récompense sera belle dans le séjour de l'éternelle félicité. Et à ce cher Achille, que puis-je lui dire ? J'espère que la mort de notre bonne et bien-aimée mère lui révèlera et lui fera comprendre beaucoup de choses, surtout celle de se rendre au vif désir qu'elle avait de lui voir terminer son cours d'études, et d'être toujours bon enfant et bon chrétien.

13 novembre au soir 1877.

Ma pauvre Mary, cher Achille,

Enfin, tout est fini : nous n'avons plus de mère ici-bas !... Mais consolons-nous... nous en avons deux là-haut. Oui, la Vierge Marie sera plus que jamais notre céleste mère, et puis, notre chère maman n'est-elle pas aussi au ciel ? Oh ! oui, je l'espère. Sa vie de dé-

vouement et de sacrifice, surtout sa grande charité et son amour pour les pauvres ont dû lui mériter une riche couronne que Jésus a été heureux de déposer sur sa tête, à son entrée dans l'éternité. Donc, remercions Dieu, et bénissons-le en adorant sa sainte volonté et en nous y résignant. Remercions-le aussi de nous l'avoir laissée jusqu'à présent, et ne pas nous l'avoir enlevée dans un âge où il nous aurait été impossible de nous passer d'une mère. Et bénissons-le encore d'avoir permis qu'elle mourût dans ce mois, où tant de prières et de supplications sont adressées au Sang de Jésus pour la délivrance des âmes du purgatoire. Quelles sont pleines de douceur et de délices les consolations que nous donne la religion dans ces jours de tristesse et de profonde douleur... C'est bien aujourd'hui que Jésus se montre à moi comme Époux et qu'il adoucit l'amertume du sacrifice en me donnant ce centuple qu'il a promis à ceux qui quittent tout pour lui.

J'ai communié tous les jours depuis la maladie de maman ; lundi, hier, toute la communauté a fait la sainte communion pour elle, que de prières et d'immolations ont été offertes aussi pour elle; ici, chez les sœurs Grises, à Nicolet, et même chez les Ursulines. Mère N..., Sr X... ne sont pas insensibles à nos malheurs ; je ressens vivement leur sympathie.

J'ai reçu ce soir une lettre de Victorine qui m'a apporté la paix et la joie. Je chante victoire, car elle est sortie triomphante du combat qu'elle a eu à soutenir, elle demeure fidèle à sa vocation. Mon Dieu,

que vous nous aimez et que vous êtes bon de nous lier ainsi à vous et de faire de nous vos épouses fidèles ! Ayant vu M. Allard, elle me donne des nouvelles assez consolantes de papa et de toi, pauvre et courageuse Mary. Tu m'occupes continuellement. "Comment fera-t-elle ? Comment supportera-t-elle cette cruelle séparation ? Elle va être si seule, si seule!" Mais, n'est-ce pas, Mary, que Jésus est fidèle ? Il a dit : "Je serai avec vous au jour de l'affliction." Ainsi, tu n'es pas seule. Jésus est là tout près, tout près de toi. C'est lui qui te soutient, qui te fortifie et te rendra capable des plus grandes choses.

De même que Victorine, je suis l'objet des plus tendres sympathies de la part de mes vénérés supérieurs, qui plus que jamais seront mon père et ma mère, et de toutes les religieuses, particulièrement des charitables sœurs du noviciat. Sr Séraphine de Jésus, Sr Sainte-Ursule, et même celles qui ne te connaissent que de nom, ne cessent de me parler de toi, de compatir à ta peine, elles prient beaucoup pour toi... J'ai été heureuse d'apprendre que mère Sainte-Marie est chez nous, elle est si bonne. Dis-lui pour moi que je la remercie de tout ce qu'elle a fait pour notre pauvre maman ; et cette vieille tante Léocadie, comment lui prouver notre reconnaissance ? elle a été bien souvent pour nous une seconde mère. Je la baise affectueusement, et je demanderai au Sang de Notre-Seigneur de l'inonder de ses grâces. Je me dévouerai plus que jamais pour ce cher papa par mes mortifications de chaque jour, afin que Dieu le rende résigné à sa sainte

volonté... Je ne t'oublie pas, cher Achille, tu sais combien je t'aime.

Je viens de recevoir une bien consolante lettre de M. Allard. Qu'il est donc bon ! et qu'il me fait du bien !... Je sais dans les plus intimes détails les circonstances de cette affreuse matinée des funérailles d'une mère. Mon Dieu, est-ce possible, est-ce réel ? Je vais passer une partie de l'avant-midi avec mon Jésus. Là, je puiserai force et courage pour vous et pour moi.

18 novembre 1877.

Ma chère Victorine,

Quand tu me liras, tu seras sans doute la fiancée spirituelle du doux Jésus, tu jouiras des délices du Thabor qui se renouvellent tous les jours pour l'âme unie à Jésus : je suis heureuse, Victorine, depuis ma profession, oui, mille fois heureuse... Voilà pourquoi j'éloignerai autant que possible toute trace des jours d'agonie et de tristesse que nous venons de passer pour me livrer avec toi à la reconnaissance et à l'amour envers Notre-Seigneur. Et d'ailleurs, le silence n'est-il pas le plus sublime langage de la douleur, et celui qui peut mieux faire comprendre tout ce que nous voudrions dire de notre chère et bien-aimée maman. Oh ! elle n'est plus ici-bas, mais elle est au ciel... et bientôt, je l'espère, notre exil finira aussi, et nous irons la rejoindre pour toujours. Quelle encourageante pensée, n'est-ce pas ?

J'ai retrouvé dans la lettre de condoléance de M. Allard cette bonté de cœur qui lui attire l'estime et la confiance de tous ; et j'ai pu juger aussi combien étaient sincères les marques de sympathie qu'il a toujours données à notre famille.

Si ton petit billet m'a causé de vives angoisses, ta dernière lettre les a toutes dissipées. Elle a ramené dans mon âme la paix et l'assurance de ta vocation. Je bénis Dieu et je chante l'hymne de la victoire, tout heureuse et fière que le combat soit terminé. Et puis, comme ton âme doit être blanche et agréable au divin Époux, ayant été si bien purifiée par la souffrance du cœur, par le sacrifice. Je t'ai suivie de près durant ta retraite, et il me semble que ta principale prière fut celle de Jésus au jardin des Olives — celle que j'aime tant à répéter, surtout dans ce temps-ci : "Mon Dieu, mon Père, non pas ma volonté, mais la vôtre. J'accepte avec joie le calice que vous m'avez préparé dans votre amour !" Oh ! que je voudrais bien te faire lire *l'Agonie de Jésus*, en trois volumes, par le R. P. Blot. C'est pour moi quelque chose de divin ; c'est là aussi que j'apprends à souffrir et à désirer les souffrances qui deviennent un besoin pour mon âme. Depuis ma profession, j'éprouvais tant de bonheur, au milieu des petits crucifiements de la vie religieuse, que je ne trouvais rien de digne d'être offert à mon cher Époux, en retour de son intime union avec moi... Mais la cruelle séparation de notre chère maman à laquelle j'ai pu consentir avec soumission et résignation, a contribué, je l'espère, à acquitter un peu ma

dette de reconnaissance. Je remercie Dieu du fond de mon cœur pour cette nouvelle grâce, ainsi que pour cet autre sacrifice qu'il vient de nous demander, en attachant à sa croix notre dévouée maîtresse par une si grave maladie, que les supérieurs ont été obligés de la décharger complètement du noviciat. Sa remplaçante est Sr Agnès de Jésus que tu connais de réputation. Elle est douce, bonne et pleine de charité pour nous.

J'aurais encore beaucoup à te dire ; mais mon bon ange sera le messager de mes secrets.

Le jour de la Présentation est la première fête du noviciat. Pense à nous en ce jour : et moi, ce sera jeudi, de grand matin, que je me rendrai à ton séjour béni de la charité, pour assister à la cérémonie de ta vêture. Reçois mes félicitations pour toi-même et pour tes heureuses compagnes. Sois certaine que tu n'as pas été oubliée dans les prières de mes chères sœurs du noviciat. Sr St-Louis de Gonzague, malgré qu'elle soit à l'infirmerie et d'une faiblesse extrême, a trouvé le moyen de me faire parvenir une image et me charge de te dire toutes sortes de bonnes choses. Prie pour cette chère petite sœur. Si le bon Dieu voulait l'appeler à lui, elle serait trop heureuse, un mois après sa profession ! Cependant elle est mieux ces jours-ci.

Impossible de te dire de combien de vives sympathies j'ai été l'objet de la part de Mgr, et de notre mère supérieure. Toutes les sœurs aussi se sont montrées tellement compatissantes que parfois j'étais tentée de me demander : Est-ce aussi leur mère ? J'ai eu beaucoup de privilèges pour faire plus que d'habitude. J'ai

été souvent au chœur, même le soir, et c'est là que je puisais la force qui me vient du Sang de Jésus crucifié.

X... n'a pas été la dernière à me faire part des tendres sentiments de son cœur. Et aujourd'hui, mardi, je viens de recevoir une lettre très consolante et des plus sympathiques de Mlle Rivard. C'est une véritable amie. Que cette lettre m'a fait de bien ! Elle voudrait t'écrire et n'a pas ton adresse. Elle me dit que notre pauvre Mary est à Montréal. Oh ! combien je te charge de caresses et d'affection pour elle.

25 décembre 1877.

Cher papa et bien chère Mary,

C'est bien surtout dans ces jours de réunion intime que je me sens pressée de me rendre chez nous de cœur et d'esprit... et je voudrais remplir tellement la maison de brûlants sentiments, de témoignages d'amour et de tendresse, de souhaits sincères, de vives sympathies que vous vous aperçussiez à peine — s'il était possible — du vide immense que cette année a fait parmi nous ; mais je connais mon impuissance et celle de toute langue humaine pour opérer une semblable transformation. Si Jésus-Enfant n'était pas là avec ses joies divines, ses charmants attraits, ses célestes consolations, ce serait pour vous, de toutes les époques la plus triste et la plus douloureuse. Je le comprends et le ressens tout autant que vous, soyez-en bien convaincus.

Comme moi, cette bonne Victorine, au cœur si sensible et si compatissant sera là aussi pour vous prodiguer ses plus tendres caresses, vous combler de toutes sortes de marques d'intérêt, d'affection et de dévouement, car nous n'avons ici-bas que vous seuls qui nous préoccupiez..... N'est-ce pas consolant pour toi, cher papa, d'être assuré que nos cœurs ne sont pas partagés par aucune affection terrestre, et qu'après Dieu, notre premier père, toi seul possèdes tout notre amour filial. Oui, je me plais à te le répéter, je t'aime beaucoup et si je ne puis, comme Mary, te le prouver par mon dévouement auprès de toi, mon amour n'en est pas moins grand, profond et réel.

Pour toi, bien-aimée petite sœur, à qui Jésus a demandé tant de pénibles sacrifices, à cause de ta générosité, je suis certaine qu'il t'accordera la résignation, le courage et la force nécessaires pour boire en entier le calice de la souffrance du cœur ; au fond tu trouveras un miel qui adoucira tes plaies et qui enivrera ton âme de suavités et de délices surpassant toute autre consolation..... Crois cela, Mary, et aie confiance. La vie est si courte..... Tu vois, la mort moissonne tout autour de nous. Comment ne voudrions-nous pas souffrir quelques instants pour ensuite aller au ciel jouir du bonheur de nous trouver réunis pour toujours. Maman nous y attend, et maintenant qu'elle a vu le bon Dieu dans son infinie beauté, il me semble qu'elle va beaucoup prier afin que le temps de l'exil finisse bientôt pour nous.

Assure M. le curé de ma profonde vénération et

de la vive gratitude que je conserve toujours pour ses bontés envers nous. Je me recommande à ses prières et à celles du Rév. M. Grenier, quoique je ne connaisse pas celui-ci personnellement.

J'ai reçu ta carte postale. Ainsi ma tante est partie. Ah ! te voilà de plus en plus seule ; mais sais-tu bien que je ne sais trop quoi penser de tant d'occupations que tu as. Je crains que tu ne te fatigues inutilement et que tu ne t'inquiètes pour des riens, car tu le sais : "Une seule chose est nécessaire," et cette seule chose pour toi est bien aussi de te dévouer pour papa, d'être bonne pour lui, de te rendre à ses moindres désirs.

J'envoie encore mon petit bas pour avoir des étrennes ; mais celles que je réclame surtout de toi, papa, c'est que tu demandes à Jésus de me bénir. Ce sera une grande consolation pour mon cœur.

Achille vous apportera sans doute, lui aussi, son tribut d'affection et de sympathies, car c'est un devoir pour tout enfant reconnaissant. Je termine en vous souhaitant la paix que Jésus est venu apporter par sa naissance, et qui est le doux partage de celle qui vous est sincèrement attachée.

26 décembre 1877.

Ma chère X....,

Reçois cette petite vie de Marguerite-Marie que tu pourras garder constamment avec toi. Puissions-nous imiter et copier si fidèlement notre sainte patronne

que nous devenions d'autres bienheureuses Marguerites-Maries. Je t'envoie aussi ce petit feuillet "Ma direction", afin que nous prenions le même chemin pour aller au ciel.

Janvier 1878.

Ma chère Mary,

Ta dernière lettre contenait de magnifiques étrennes pour une religieuse du Précieux-Sang, et elles m'ont procuré l'occasion d'en offrir de très agréables à Notre-Seigneur, car je t'avoue que mon pauvre cœur s'est débattu assez longtemps avant de prononcer le *fiat* de l'agonie qui résume tout. Cependant, aujourd'hui, avec la grâce de Dieu, je me sens forte, pleine de courage, et décidée plus que jamais à m'immoler, à me sacrifier, à me dévouer, c'est-à-dire à remplir le plus parfaitement possible ma mission de réparation, et d'attendre..... attendre en silence aussi longtemps que le bon Dieu voudra. N'est-ce pas qu'elle est bien belle et bien encourageante cette image que je t'envoie ? Ainsi donc, espoir et courage. Mais pour cela, chère Mary, je te conseille bien de ne pas manquer à ta bonne habitude d'aller à la messe tous les matins puiser la force pour la journée, et aussi de t'approcher de la sainte table le plus souvent possible, sans t'occuper de celle-ci, de celui-là et de tout ce qu'on pourrait dire. Tous les quinze jours, ce ne serait pas trop souvent, je te l'assure ; comment pourras-tu résister au milieu de tant d'épreuves, si tu ne te nourris pas du pain des forts, et si tu ne cherches pas la

consolation auprès du divin Prisonnier du tabernacle, toi qui es si seule et qui n'as pas même auprès de toi une âme qui te comprenne.

Si je n'ai pas répondu plus tôt, c'est que j'attendais le rétablissement de la santé de notre mère supérieure qui a été si malade, qu'elle a fait son sacrifice et qu'elle a pensé mourir ; mais grâce à Dieu, elle est un peu mieux, quoiqu'elle garde encore la chambre. Je ne l'ai pas vue depuis je ne sais quand. Malgré tout, elle trouve toujours le secret de nous faire dire qu'elle compatit avec celles qui souffrent et qu'elle partage leur douleur. Oh! qu'elle est bonne! Sois certaine que j'ai passé toute la journée du mercredi avec vous tous et que j'ai beaucoup prié pour notre bien-aimée maman. De son côté, Victorine ne l'a pas oubliée, car elle m'a écrit ces jours derniers et me parle du service.

Monsieur Cormier m'a fait plaisir en me disant qu'il avait seize messes à dire pour maman et que déjà il en avait dit quelques-unes.

Dis à Achille que je l'aime toujours et qu'il prenne bien garde de ne pas prier quelquefois pour moi.

6 janvier 1878.

Ma chère Mary,

La petite image que je t'envoie renferme tout ce que je pourrais te dire en réponse à ta lettre, car c'est toi, pauvre sœur, qui es là, épuisée, découragée sur les genoux de Marie. Écoute bien cette bonne

mère, et je suis certaine que cela te fera un plus grand bien que mes faibles paroles.

Je ne regrette pas d'avoir envoyé mon petit bas. Les pièces d'or ont augmenté cette année, et la pensée que c'est papa qui m'a donné cela me donne espoir et me fait beaucoup plaisir.

J'ai aussi reçu le point et le ceinturon. Je voudrais que tu visses notre petit Jésus, comme il est beau. Il est dans un petit berceau entouré de fleurs et de lumières, au-dessus est le point qui forme un petit rideau. C'est très joli. Je te remercie d'avoir contribué à orner la crèche du divin Enfant qui, en retour, te comblera de ses meilleures bénédictions.

Ayant encore veillé la veille du jour de l'an auprès d'une de nos pensionnaires malades, comme je le dis à papa, dès minuit, je courus au chœur près de la grille, et là, je fis mes souhaits de bonne année, à mon céleste Époux d'abord, et puis, à tous les miens. Je me flattais d'être ainsi la première à vous présenter mes vœux par l'entremise de mon ange gardien. Nous avons commencé l'année par le silence, car c'était la retraite du mois, et aussi par les quarante-heures. Ce furent des jours de grâces et de faveurs abondantes. J'espère que le bon Jésus a entendu ma prière et qu'il vous en a réservé une large part.

Pour que nous fussions plus recueillies, nous nous étions embrassées la veille. Oh ! si je pouvais te répéter tout ce que notre bien-aimée mère nous a dit. Mais impossible. Elle était inspirée, car elle a parlé comme un ange. En m'embrassant, elle me serra

contre son cœur et me dit : "Croyez que votre bien-aimée mère est au ciel." Puis, le matin, la rencontrant dans le passage, je succombai à la tentation de lui dire un mot de toi; elle me répondit aussitôt : "Je l'ai bénie ce matin, la petite Mary, et je ne l'ai pas oubliée, plus que vous." Elle me bénit de nouveau et m'embrassa tendrement. Je te l'avoue, Mary, je crois que l'on consentirait volontiers à devenir orpheline,—quoique ce soit bien dur et bien triste—si nous avions toujours une seconde mère aussi bonne et aussi aimante qu'est notre supérieure.

Victorine m'écrit une bien consolante lettre. Elle attribue comme toi sa force et son bonheur aux prières de notre bien-aimée maman. Elle sait que j'ai eu des étrennes et elle dit qu'elle n'a encore rien reçu. Demande à papa de lui envoyer au moins comme à moi, et elle pourra se procurer *l'Agonie de Jésus*, ce qui lui fera de précieuses étrennes. Victorine m'a dit que M. le curé lui a appris que notre pauvre papa allait puiser des consolations auprès de Notre-Seigneur, en assistant aux basses messes, la semaine. Et puis, tout ce que tu me dis sur ta lettre par rapport à ce cher père remplit mon âme de joie et de reconnaissance. J'en bénis le souverain Maître. Remercie-le avec nous, c'est le moyen d'obtenir de nouvelles grâces. Prions aussi notre bonne et sainte maman de nous continuer son secours, en intercédant pour nous auprès du Dieu des miséricordes.

Je souhaite à Achille toutes sortes de bonnes et douces choses.

Lettre de M. le G. V. Chs-Ol. Caron à Sr Marguerite-Marie, au monastère du Précieux-Sang, Saint-Hyacinthe.

Trois-Rivières, 12 février 1878.

Ma bien chère enfant,

Encore quelques semaines, et, pour toi, six mois de profession religieuse. Six mois sous les livrées du royal et divin Époux des âmes. Tu as dû me trouver bien indifférent et, plus que cela, bien dur de garder le silence un si long, si long temps; tu n'as pas tort de me le reprocher; mais tu te tromperais si tu donnais pour cause de cette inaction l'indifférence. Non, ce n'est pas cela. Tous les jours, en effet, j'ai un souvenir au saint autel et souvent aussi dans d'autres prières pour ma bonne petite Sr Marguerite-Marie, qui va m'écouter avant de porter condamnation. Or, voici purement et simplement la vérité. Depuis plusieurs mois, je suis souvent indisposé... ces indispositions retardent plus ou moins l'exécution des mille détails des devoirs du chapelinat... en sorte que, quand le mieux revient, il y a accumulation de besogne, et, bien entendu, il faut la faire. A cela ajoute que j'ai une correspondance pour affaires diocésaines d'une certaine étendue. Donc, le temps du jour ne me suffit pas toujours, il me faut souvent prendre une bonne partie de la nuit. Ainsi, il m'arrive souvent, à minuit, avant de me mettre au lit, après besogne faite, de venir en esprit au pied de l'autel du

Précieux-Sang pour m'unir à l'effusion de prières que vous faites alors à la divine Majesté.

Mon acte d'amour fait, je vous laisse avec les anges adorer le précieux Sang et chanter les louanges de notre immaculée Mère, et je deviens volontiers gros dormeur... Ainsi, tu le vois, de tout ce qui précède tu as deux conclusions à tirer : 1° Je ne suis pas indifférent. 2° Je suis livré à la besogne quand je suis bien, et puis, peut-être y a-t-il un peu de paresse de vieillard qui vient attacher ma plume au couvercle de mon encrier.

Maintenant mes explications données —et acceptées je présume,— réunissons nos âmes dans la plaie du Cœur adorable de Jésus-Christ en signe de forte et sincère réconciliation... dépose ton *tre* et *tasehere*, comme on aurait dit au temps jadis, *si moulsi* juste qu'elle puisse être.

Ma chère enfant, tu l'as compris, en te faisant l'insigne honneur de t'élever à la dignité de son épouse virginale, le bon Jésus t'a bien et duement signifié qu'il prétend à la pleine et parfaite possession de ton cœur. Il t'a dit: "Non seulement quitte la maison paternelle; mais immole-moi la plus douce, la plus intime, la plus forte de tes affections. Je veux que le vide se fasse dans ton cœur, je veux l'occuper seul; je puis le remplir, tu me l'as donné, il m'appartient. Je le veux à moi seul... et il t'enlevait ta mère! Tu l'as compris, n'est-ce pas? Il fermait en même temps pour ainsi dire la main de ton père; il brisait d'un coup vigoureux le bel arbre de sa libéralité d'autrefois vant toujours chargé des plus beaux fruits pour toi.

Mais ton époux de Bethléem et de Nazareth, qui n'eut pas où reposer sa tête, te voulait comme lui parée des perles célestes qui naissent du dénuement terrestre... Tu l'as bien compris, n'est-ce pas? Chère privilégiée de Jésus pauvre et dénué, il veut que tu sois belle et riche de sa grâce, par la séparation de toute créature. Oh! je le sens, la nature frémit—la nature se trouble—elle se rend à elle-même le témoignage de sa faiblesse et de son impuissance... Mais tu as pour toi la parole consolante du Maître tout puissant, de l'Époux tout amour... *confide*, *filia*... confiance, ma fille, les portes de l'enfer ne prévaudront pas. Il a vaincu et l'enfer et le monde par la pauvreté et la croix. Il a donné à ses amis privilégiés la même glorieuse victoire... il veut la renouveler pour toi.

Ici, rien de nouveau... cependant, parmi nos malades, la bonne petite Sr du Saint-Esprit est gravement atteinte depuis plus de trois mois. Il y a quelques signes de mauvais augure; on dirait qu'elle glisse dans la consomption intestinale. Je crains beaucoup pour elle.

Mes profonds respects à votre bonne mère supérieure. Mes saluts respectueusement affectueux à toutes mes petites filles d'autrefois. Dis donc mille bonnes choses pour moi à Sr Berchmans et explique-lui mon silence. Une grosse bénédiction pour toi.

Chs-Ol. Caron, *prêtre*.

L'épreuve si grande pour Sr Marguerite-Marie de n'avoir pu payer sa dot avant sa profession allait fi-

nir. Dans l'hiver qui suivit la mort de Mme Leduc, son frère Achille, se rendit à Saint-Hyacinthe et remit à la communauté du Précieux-Sang la somme de mille piastres. Sr Marguerite-Marie en fut heureuse et elle en témoigna sa reconnaissance à toute sa famille.

Ma chère Mary,

Continuant à trouver dans *l'Agonie de Jésus*, que je t'ai passé, un remède efficace aux épreuves du cœur, je transcris ici un passage qui te fera connaître les sentiments de mon âme et qui, j'espère, te fera du bien. "Ces quelques détails doivent consoler toute âme aimante et l'encourager à prier. Souffrir de sa propre douleur ne lui semble rien quelquefois, quand elle est généreuse. Mais souffrir de la souffrance de ceux qu'elle aime et qu'elle ne peut soulager, oh! c'est pour elle l'agonie du cœur; c'est là que plus elle est sensible, plus il lui est permis de dire: Mon Père, mon Père, que ce calice passe loin de moi! Et vraiment elle le dit comme Jésus; elle demande à vider elle-même le calice jusqu'à la lie pour que la personne qu'elle chérit soit épargnée. Quant à ses propres peines, son désir est que ses amis n'y prennent aucune part. Jésus n'avait-il pas voulu souffrir seul? Ne désirait-il pas que le sentiment de ses douleurs ne transpervât point l'âme de ses disciples, surtout de sa mère? Un bon cœur veut aussi porter seul le poids de la croix que Dieu lui a départie, il veut pour soi l'amertume, toute l'amertume du calice; il s'efforce de cacher sa

douleur à ceux dont il sait être le plus aimé; tant il désire leur épargner non seulement la passion, mais la compassion même, qui est une souffrance parfois très vive. Toutes les peines, qu'il endure pour eux, leur sont réellement utiles, parce qu'elles leur obtiennent du ciel, soit une diminution de douleur, soit une augmentation de patience."

Pèse bien ces dernières phrases; c'est ce qui fait toute ma consolation et mon courage. Si tu pouvais te le procurer cet ouvrage de *l'Agonie de Jésus*, en trois volumes, par le R. P. Blot, il me semble que tu aimerais beaucoup cela, et qu'ensuite, tu pourrais dire du fond du cœur: "Mon Père, éloignez de moi ces ennuis, cette tristesse et tous ces autres tristes souvenirs, cependant, non pas ma volonté, mon Dieu, mais la vôtre." Et tu serais heureuse, parce que tu serais résignée et contente de ressembler à Jésus. Comme tu es seule et que tu n'as personne à qui te confier, écris-moi souvent et dis-moi toutes tes petites peines, et notre bonne mère me permettra de répondre à toutes tes inquiétudes.

Je ne le crois ni ne l'espère; mais au cas où papa se déciderait à venir à Saint-Hyacinthe cet hiver, je dois vous prévenir qu'il n'y a pas de parloir pendant le carême.

Je ne voudrais pas cesser déjà de correspondre avec Achille, car que sera-ce plus tard quand il sera dans le monde? Je n'entendrai plus jamais parler de lui, et je serai bien inquiète, surtout de son âme. Prie pour que je vous aime moins, chère Mary, car mon Jésus,

qui est un Dieu jaloux de mon amour, pourrait bien me reprocher de m'occuper trop de vous, malgré que je le fasse pour de justes motifs et en vue de sa gloire, il me semble.

20 janvier 1878.

Mon toujours cher papa,

Laisse-moi te remercier encore une fois pour tout ce que tu as fait pour moi jusqu'aujourd'hui. En retour, j'offre de plus grand cœur que jamais pour toi toute ma vie de sacrifices et de dévouement, quelque longue qu'elle puisse être.

20 janvier 1878.

Ma bien chère Victorine,

Singulière coïncidence, c'est grâce à la mission de sœur de charité que j'exerce ce soir, en veillant auprès d'une de nos pensionnaires malade, que je puis me procurer le bonheur de répondre à ta lettre toute affectueuse. M'en voudras-tu pour venir si tard te faire mes souhaits?

Oh! non, en bonne petite novice charitable, tu m'as pardonné. D'ailleurs tu les recevras aujourd'hui plus brûlants et plus précieux, portant avec eux le cachet du sacrifice. Si je ne suis pas la première à te les exprimer, je me flatte d'avoir été la première à les formuler. Oui, ma chère, à minuit, j'étais à la grille du chœur, souhaitant la bonne année à mon divin

Époux et à tous ceux qui me sont chers ici-bas. J'ai demandé pour toi à Notre-Seigneur que tu sois heureuse et que tu persévères dans ta vocation, qu'il t'inonde des plus douces bénédictions de son Sacré Cœur et qu'il te fortifie de son Sang précieux.

Pour notre cher papa si affligé et pour Mary, j'ai demandé la force et le courage nécessaires pour pouvoir endurer sans trop d'amères douleurs les plaies du cœur qui devaient s'entr'ouvrir bien profondes, en ce jour des réunions intimes de la famille. Il me semble que le bon Dieu a entendu mes vœux et les tiens. Mary m'écrit que, le jour de l'an au matin, tous deux ont beaucoup pleuré; j'espère toutefois qu'au fond de l'âme, ils ont goûté la paix, et que notre bonne maman a dû par ses prières leur obtenir cette joie du ciel qui calme et fait tressaillir de bonheur au milieu des plus cruelles épreuves.

Comme tu le dis, ainsi que Mary, c'est à notre incomparable mère que nous devons les grâces visibles qui se répandent sur notre famille. Papa est d'une bonté extrême pour Mary et il cherche près de Jésus les consolations dont il a une si pressante soif. Et puis cette marque d'attention en déposant quelques sous dans mon petit bas, me donne espoir pour l'avenir. N'est-ce pas que c'est beaucoup "tout ce peu", et que cela nous prouve la puissance de maman auprès du Père des miséricordes? Continuons de prier, de souffrir et de nous immoler pour eux tous. Ne perdons pas un instant de cette année que Dieu nous donne. L'année 1877 sera à jamais mémorable pour nous à

cause des immenses grâces dont elle nous a favorisées. Moi, ma profession religieuse pour laquelle je ne pourrai jamais assez remercier Dieu, toi, ton entrée en religion et ta prise d'habit — c'est un grand pas — puis la mort de notre chère mère qui va devenir pour nous une source de grâces et de bénédictions.

Merci de tes jolies images. Oh! oui, je veux monter au ciel avec toi, et par le même chemin; voilà pourquoi je t'envoie " Ma direction " qui nous conduira sûrement à ce séjour d'éternelle félicité, si nous la suivons fidèlement.

15 février 1878.

Ma chère Mary,

Les détails que tu me donnes du service anniversaire de notre bien-aimée maman m'ont consolée, car plus il y a de monde, plus aussi il y a de prières, et c'est là l'important. Sais-tu bien que nous allons devenir endettés envers le Rév. M. Richard qui a chanté le service. Il ne cesse de nous donner des preuves de l'intérêt qu'il porte à la famille, et dans des circonstances où il nous est toujours bien doux de les recevoir.

Achille a eu vingt et un ans le 4 février. Je lui envoie mes félicitations.

Ma santé est bonne malgré que nous travaillions beaucoup, le jour et même la nuit, à peinturer et à nettoyer la maison qui va être bientôt terminée, nous l'espérons.

8 avril 1878.

Ma chère Mary,

...Jetons-nous à bras ouverts et avec une confiance entière dans la miséricorde infinie de Jésus, et croyons que, s'il nous refuse aujoud'hui, demain il nous exaucera. Sans cette confiance, nous pourrions offenser Dieu qui n'aime pas qu'on se défie de lui, ni de sa toute-puissance. Sans cette espérance, comment pourrions-nous vivre? Ah! la vie serait un martyre, comme je le dis souvent dans une petite prière, et nous n'aurions plus sur la terre un instant de bonheur.

5 mai 1878.

Ma chère Mary,

En prolongeant ainsi notre plus triste épreuve, le bon Dieu veut sans doute exercer notre foi, notre confiance en lui, et nous faire redoubler nos prières et nos sacrifices, en même temps que notre ardeur et notre générosité. Oh! oui, prions, supplions le Sang divin avec instance, et espérons qu'un jour ce Sang rédempteur purifiera, inondera cette âme qui nous est chère.

Je serai contente quand le monument de notre pauvre maman sera posé au cimetière. Pour les géraniums verts et blancs, je les aimerais autour de la clôture, sur la tombe des petites fleurs seulement, telles que pensées, myosotis, avec du pourpier dans les séparations. Je t'assure que ce sera souvent ma pro-

menade cet été d'aller au champ des morts pour y rappeler le souvenir de maman avec celui de mes chères sœurs défuntes. Notre cimetière est toujours beau, car la jardinière y dépose ses fleurs les plus rares et les plus belles. Ah! si tu pouvais le voir...

9 juin 1878.

Ma chère Victorine,

Te dirai-je que ta dernière lettre m'a causé un sensible bonheur? Tu n'en dois pas douter, car tu te montres si généreuse à marcher sur les traces de Jésus au Calvaire qu'en vérité on te dirait inondée des plus suaves délices, des plus douces consolations, et cela au commencement du noviciat; que sera-ce quand tu seras épouse de ce même Jésus crucifié? Oh! combien cette pensée de ton véritable bonheur fait de bien à celle qui ne désire rien autre chose pour tous ceux qui lui sont chers.

Avant de terminer, je te demanderai au nom de Jésus, qui connaît si bien mes besoins, une petite part dans les prières que vous adressez au Sacré Cœur de Jésus, durant ce mois de juin. Je l'appelle "mon mois" le mois de la bienheureuse Marguerite-Marie, et c'est aussi celui de ma naissance et de ma première communion. Il m'est triplement cher. Oui, supplions ce divin Cœur de nous obtenir la grande grâce que nous sollicitons depuis tant d'années. De plus, prions-le ardemment pour notre toujours regrettée maman. Que je voudrais donc la savoir reunie au ciel, jouissant de la suprême félicité pour toujours.

Pour Mary et pour Achille, immolons-nous avec courage et joie. Ils ont tant besoin de lumières et de secours d'en haut pour affronter un monde orageux.

Que le Saint-Esprit te remplisse de ses dons, et qu'il nous accorde la paix, la joie, la force et la vraie charité qui nous unira tous dans le Cœur de Jésus.

18 juin 1878.

Ma bien chère Mary,

Je sors de l'infirmerie où j'ai été témoin des nombreux mérites que cinq de nos plus ferventes religieuses y acquièrent par de longues et cruelles souffrances qui les tiennent attachées à la croix avec Jésus, leur céleste Époux et le mien. Hier soir, vers cinq heures, une de ces chères petites sœurs, Sr Sainte-Rose de Lima, était administrée. Cette pieuse cérémonie a fait naître bien des émotions dans les cœurs que les liens religieux unissent si étroitement, mais c'est surtout dans le cœur si aimant de notre cher père, Mgr, et dans celui de notre vénérée et douce mère que la douleur a été ressentie le plus vivement. Prions pour ces chères malades, mais demandons que la volonté de Dieu s'accomplisse, car plus vite nous mourrons, plus vite nous irons rejoindre ceux que nous pleurons, pour chanter avec eux l'*hosanna* éternel. Courage en attendant ce jour, marchons, et luttons au milieu des peines et des sacrifices, ce n'est qu'à ce prix que nous obtiendrons la couronne et la récompense.

Pour toi, chère Mary, s'il te faut être victime de

la piété filiale, et si tu ne peux prendre ton essor vers le refuge des âmes consacrées à Jésus, que du moins son divin Cœur te serve de cloître, que ce soit dans cet asile sacré que tu ailles puiser la force et la consolation, et que tu y demeures à jamais.

4 août 1878.

Ma toujours chère Mary,

Notre bonne maîtresse m'ayant accordé cet après-midi la faveur de t'écrire dans les premiers moments libres que j'aurais, et, vu mon importante charge de raccommodeuse de guenilles, n'ayant pas un instant durant la semaine, plutôt que d'attendre à dimanche prochain, c'est avec joie que je sacrifie quelques minutes de mon sommeil pour venir causer avec toi.

La lettre d'Achille et les nouvelles que j'ai eues de lui et de son examen par M. Cormier m'ont fait un grand plaisir, aussi ai-je bien hâte de le voir pour le féliciter et lui dire tout ce que j'attends de lui.

Victorine m'écrit toujours de si charmantes lettres, et chaque ligne porte si bien le cachet de son bonheur, que mon cœur se repose en les lisant; je ne puis faire autre chose que de bénir et remercier le céleste Époux des âmes qui lui prodigue tant de grâces.

6 octobre 1878.

Ma bien chère amie,

C'est moi qui t'arrive toute joyeuse pour venir t'inviter à fêter jeudi (le 10) l'anniversaire béni de ma

profession religieuse. Tu ne dois pas en douter, j'ai passé toute la belle journée du 8 septembre unie à toi, pour adorer, louer, aimer et glorifier ce doux Jésus qui a bien voulu nous choisir pour ses épouses, afin de nous donner une plus large part à sa croix et à son amour. Qu'ils sont beaux ces anniversaires et de combien d'enivrantes délices nos âmes sont inondées, au seul souvenir de ce jour le plus solennel et le plus grand de toute ma vie. Jouissons-en et remercions Dieu du mieux possible.

Ce mois d'octobre sera aussi pour la chère amie, Édouardina, le mois qui aura décidé son bonheur. Je me hâte de t'en parler, car n'a-t-elle pas été presque une sœur pour nous ? Comme toi, je n'ai pas cessé depuis notre séparation de prendre un vif intérêt à sa vocation. J'ai souvent prié pour elle, mais surtout depuis que Sr Séraphine de Jésus m'a transmis cette nouvelle, je puis dire que j'ai vécu avec elle aux pieds de Notre-Seigneur, le suppliant de l'arroser des grâces de son Sang précieux, et de lui accorder tous les secours nécessaires pour sa mission d'épouse qu'elle allait commencer. Je ne lui écrirai pas, mais si tu la vois, tu lui diras tout cela ; de plus dis-lui que le grand jour, qui se trouvait la fête des saints Anges, dès les premiers instants de l'heure réparatrice, j'ai envoyé mon ange, ce fidèle messager, lui porter mes vœux, mes félicitations et mes souhaits de bonheur. J'espère qu'elle les a reçus, et surtout qu'ils se réaliseront.

Bien qu'il se soit écoulé toute une année depuis la dernière lettre en forme que je t'ai adressée, je n'ai

aucune excuse à te faire, ton cœur a dû deviner mes raisons, et j'espère que celui qui m'a demandé ces sacrifices t'a fait ressentir plus fortement mon affection toujours croissante pour toi, par la vertu du Sang de mon Jésus crucifié.

Connaissant mon peu de vertu et de courage, Jésus a bien voulu se faire mon Époux avant de me charger de la lourde croix que la mort de ma pauvre maman a placée sur mon cœur, afin de m'aider à la rendre ainsi douce et légère. Oui, sans mon union intime avec Notre-Seigneur, il m'aurait été bien difficile de supporter avec résignation et joie spirituelle toutes les angoisses, les ennuis, les inquiétudes que m'ont causés papa, Mary et Achille depuis ce jour. Je puis dire avec vérité: "Je suis clouée à la croix avec Jésus-Christ," et je suis très heureuse, puisque c'est là la preuve qu'il donne à ceux qu'il aime. Oh! chère amie, si je pouvais te raconter cette année qui va bientôt finir, tu serais surprise de bien des choses; mais au ciel seulement, nous nous épancherons et nous nous dirons tout. Mes lectures depuis ce temps d'épreuve ont été faites dans *l'Agonie de Jésus* et le *Pied de la Croix* du père Faber. C'est là que je puise la vie, la force et la consolation.

Notre bien-aimée petite compagne de profession, Sr Marie Berchmans, mademoiselle Broster, va célébrer l'anniversaire de ce beau jour avec Marie et toute la cour céleste. Quelle doit être contente de voir ses désirs satisfaits! Elle qui a tant désiré la mort, surtout depuis qu'elle était professe.

Laisse-moi, bonne amie, te faire la question que le Rév. M. Caron m'a si souvent adressée: "Qu'est-ce que le cœur dit de bon?" Ta générosité et ton ardent amour pour Dieu te font dire beaucoup de bonnes choses j'en suis sûre. Dis à la chère mère Saint-Borgia que je penserai à elle jeudi, et déjà je lui présente mes salutations de fête avec mes meilleurs souhaits.

Je termine, je crois que ma permission de veiller pour finir ma lettre est écoulée. Le jour, le dimanche excepté, nous ne pouvons pas même songer à écrire, tant nous avons de l'ouvrage. Les travaux de la maison neuve nous donnent beaucoup à faire. Les sœurs peinturent, lavent, etc, moi, je suis à la lingerie, je raccommode continuellement toutes sortes de guenilles. C'est parfois bien amusant.

13 octobre 1878.

Ma bien chère Mary,

C'est avec vérité que tu peux dire: "Jésus m'aime beaucoup, puisqu'il me crucifie si bien et si souvent!" Et, en effet, nous aurons quelque chose à t'envier de ce côté-là, car c'est toujours toi qui as la plus large part au calice des épreuves et des souffrances du cœur que Dieu a réservé à notre famille.

N'oublie pas de l'en remercier ce Sauveur si bon; c'est une preuve qu'il te veut toute à lui; une semaine d'angoisses auprès d'un frère bien-aimé, voilà autant d'épines qui se changeront en fleurs pour ta couronne.

La maladie d'Achille fut mon bouquet d'anniver-

saire, car jeudi dernier, il y avait un an que j'avais prononcé mes vœux, que j'étais l'épouse de Notre-Seigneur. Le soir, nous allâmes déposer aux pieds de Marie Immaculée, non pas nos couronnes de fleurs artificielles, mais des bouquets formés de croix et d'épines plus ou moins déchirantes que notre Mère du ciel a sans doute acceptées avec joie.

13 octobre 1878.

Mon cher Achille,

Je viens de recevoir la lettre de Mary qui m'apprend l'heureuse nouvelle de ta convalescence. Notre toute dévouée mère supérieure, qui n'a certainement pas plus que moi quitté ton lit de souffrances depuis mardi soir, m'impose le doux commandement de t'écrire.

Tu ne dois pas douter combien ces jours de cruelle attente m'ont paru longs, et bien souvent j'ai senti mon cœur se briser à la pensée que mon cher Achille était cloué à la croix par d'atroces douleurs. Cependant, comme toujours, le très précieux Sang de Notre-Seigneur a été ma force et mon soutien... Un acte de résignation parfaite à la volonté divine, accompagné d'une grande confiance en la bonté infinie du Père des miséricordes, a laissé mon âme dans une paix et un calme que je ne saurais définir. Ce qui m'occupait davantage, c'était mon pauvre papa. Comment allait-il recevoir ce coup si terrible ? Comment aurait-il fait son sacrifice, si le bon Dieu t'avait

appelé à lui ? Telles sont les questions que je me suis souvent posées, car tu le sais, Achille, tu n'es pas seulement la moitié de sa vie et de ses affections, mais bien son unique espoir, toute sa consolation. Ainsi, remercions du fond du cœur Celui qui veut bien te laisser encore au milieu de nous, persuadés que toute ton existence sera sainte et en tout conforme à un véritable disciple de Jésus crucifié. C'est la demande que j'adresse souvent au cœur du divin Maître: "Que mon petit frère soit toujours bon, qu'il vous aime toujours ou bien qu'il meure aujourd'hui." Car, c'est peu d'être séparés pour un jour ou quelques années, quand nous sommes certains que durant une éternité tout entière, nous jouirons d'une suprême félicité où nous serons réunis pour jamais.

Tu as dû apprendre par le R. M. Richard à qui notre mère supérieure a répondu, combien large a été la part que ma chère communauté t'a faite dans ses prières et ses supplications au Sang très précieux de Jésus, et tout particulièrement notre vénérée mère, qui te porte beaucoup d'intérêt.

Crois-moi, cher Achille, celle qui t'aime et s'immole volontiers pour toi.

26 décembre 1878.

Chère Mary et mon bon Achille,

En cette époque des souhaits, je réitère avec plus d'ardeur encore les vœux et les demandes intimes

qu'à chaque heure et à chaque instant je fais à Notre-Seigneur pour vous.

J'ai enfin revu papa, triste et le cœur cruellement brisé, il est vrai, mais calme et le même que lorsque je l'ai quitté. Comment vous exprimer mon émotion, mon bonheur et ma joie en le voyant ? Je ne pouvais cesser un seul instant de le regarder, et le baiser qu'il me donna à son départ avait quelque chose de si paternel, qu'il fut pour moi comme un baume adoucissant et un remède assuré pour guérir les plaies que cette entrevue venait de faire à mon pauvre cœur. Il a beaucoup plus parlé que je ne m'y attendais. Il a rempli le but de sa visite en prenant des arrangements pour les affaires. Ainsi tous mes comptes sont acquittés par notre chère mère supérieure, et me voilà en paix de ce côté-là.

Comment papa a-t-il aimé son voyage à Saint-Hyacinthe et sa visite chez les sœurs Grises ? Cette chère Victorine a dû être bien contente de le revoir. Bénissons le Seigneur qui nous a accordé cette faveur, et rendons-lui tous ensemble de vives actions de grâces. Il faut maintenant tâcher de ravir le ciel par nos prières et notre générosité dans les sacrifices, afin d'obtenir cette autre grande grâce que nous sollicitons depuis si longtemps... Et tu ne manques pas plus que nous, chère Mary, d'occasions pour prouver ton amour tout dévoué à ce doux Jésus. Je demande au divin Emmanuel pour toi une force d'âme et un courage qui ne se laissent pas abattre un seul instant. Le père Faber dit : " Il est encore mieux

d'être crucifié de mauvaise grâce que de ne l'être pas du tout, mais combien de délices nous faisons goûter à Notre-Seigneur, quand nous nous chargeons de sa croix avec joie et allégresse, et que nous restons debout sur le Calvaire, non pas trois heures, mais aussi longtemps qu'il le désire de nous." Puisses-tu bien comprendre ce langage du crucifiement de nous-mêmes, et croire que des épreuves comme la maladie d'Achille, le grave et dangereux accident dont papa a failli être la victime,[1] et puis cette autre que nous sommes menacés de subir tôt ou tard, sont autant de preuves convaincantes que Jésus nous aime, puisqu'il nous traite comme les privilégiés de son Cœur adorable.

Pour toi, cher Achille, je demande à l'aimable Enfant Jésus de t'accorder le succès dans tes études, la lumière nécessaire pour bien connaître les desseins de Dieu sur toi, et de te donner cette paix qu'il est venu apporter à la terre, afin que rien ne puisse troubler la sérénité de ton bonheur. Je voudrais avoir des étrennes à t'offrir; mais comme j'ai fait vœu de pauvreté, je te conseillerai tout bonnement de te les faire en mon nom, en achetant la vie du père Armand de Pontlevoy, de la Compagnie de Jésus. J'ai trouvé ce livre si intéressant, si beau et si capable de faire naître de grandes idées dans une âme de vingt ans, que depuis ce temps, je ne songe qu'à te le procurer.

[1] Monsieur Leduc avait reçu des marchandises par le bateau. En montant la côte, il lui arriva un fatal accident: une tonne de melasse roula sur lui et l'écrasa. Sa forte constitution résista au choc; mais deux doigts fracturés lui rappelèrent jusqu'à la mort cette heure douloureuse qui eût pu être vraisemblablement la dernière de sa vie.

Fais ton possible pour l'avoir, n'est-ce pas ? Je suis certaine que tu goûteras d'ineffables jouissances à lire ces pages dans tes longues soirées d'hiver.

J'écrirai à Victorine ces jours-ci. Il y a six longs mois que je n'ai dirigé ma plume de ce côté-là, bien que mon cœur s'y rende presque journellement.

Dis à M. le curé que je garde toujours le souvenir de ses bontés. Je réclame encore quelques gouttes du Sang de son calice, de ce sang qui est la vie de mon âme et l'âme de ma vie.

J'envoie mes plus affectueuses sympathies aux demoiselles Rivard; assure-les de ma constante fidélité aux pieds du Dieu de l'eucharistie.

Je vous comble de caresses et de baisers dans le cœur du petit Enfant de Bethléem.

20 décembre 1878.

Ma bien chère Victorine,

Si tu savais avec quelle joie je viens causer avec toi, et saluer l'aurore de cettte année qui va couronner le plus grand de tes vœux, en te faisant fidèle épouse du Dieu du Calvaire. Tu en doutes peut-être, et mon long silence t'afflige... Oh! si tu savais ce que j'ai souffert moi-même et quels remords me poursuivaient sans cesse. Les travaux de la maison nous ont tellement occupées depuis le printemps dernier, que je ne voyais pas même le temps où je pourrais te répondre. L'époque des souhaits m'en fait une dinner obligation.

Mais Jésus, à qui nous confions nos secrets et nos soupirs, nous envoie assez souvent, dans son immense bonté, des messagers fidèles qui nous transmettent tout ce que nous avons à nous dire. C'est ainsi que je considère Mary, Achille et ce bon M. Cormier qui vient toujours me voir, lorsqu'il a fait une visite à ton cher couvent. Tu sais que cet ami d'Achille a reçu l'onction sainte dans notre petit sanctuaire. Il y a aussi dit sa première messe, et je ne sais pourquoi les sœurs ont été si émues durant la célébration des augustes mystères. Il paraissait lui-même impressionné, et tout son extérieur respirait une piété angélique. Il sera, je crois, un fidèle apôtre de Notre-Seigneur et de son Sang, car il aime beaucoup notre communauté et et notre vénérée mère.

Si tu avais entendu toutes les belles et saintes choses que cette chère mère lui a dites au parloir, après sa messe. Elle lui a dit qu'il devenait dès ce jour, notre frère, et que, puisqu'il voulait nous accorder la première intention dans toutes ses messes, la communauté lui accordait une part dans ses prières et dans ses mérites! C'était si beau que j'aurais voulu que ce fût Achille, c'est-à-dire que j'ai désiré du fond de mon cœur la même grâce pour ce cher et unique petit frère que nous aimons tant.

Nous avons revu notre pauvre père. Le silence n'est-il pas le meilleur interprète de nos vives et profondes émotions ? Je me contenterai donc de te dire que je n'ai rien trouvé de changé dans ses manières, ses idées, pas même son costume. Il s'est montré bien

calme et assez résigné, quoique triste et les larmes aux yeux presque tout le temps ; mais au départ, ce fut la même scène que la première fois. Il éclata en sanglots et se hâta de fuir, comme s'il eût voulu se sauver de moi, car j'étais de l'autre côté de la grille par privilège, notre douce mère m'ayant permis de l'embrasser pour une dernière fois.

Aux pieds de Jésus exposé solennellement dans l'hostie, le premier jour de l'an, je demanderai pour toi, chère Victorine, les vertus sublimes qui font non pas simplement la sœur, mais l'ange de la charité. De ton côté, prie ce doux Jésus pour moi. Demande-lui surtout que je sois si fidèle à recueillir ce sang divin, qui nous est si abondamment distribué en toute manière, que je ne laisse pas perdre une seule goutte, pas même un atome, de cet enivrant et céleste breuvage qui rend capable de pratiquer les plus héroïques vertus. Car, si nous profitons bien de tout, nous avons assez de grâces, je crois, pour devenir des saintes dignes d'être canonisées, dans l'espace d'une année, et si tu voyais comme j'en suis encore loin, malgré mes trois années de vie religieuse. Oh ! tu en gémirais avec moi.

Je n'ai pas le temps de te parler de tes occupations ; mais on m'a dit que tu avais beaucoup de plaisir avec tes élèves. Tant mieux. Ce doivent être de "vrais concerts", bien beaux parfois. Pour moi, je ne suis plus à la lingerie. Je fais ce qu'il y a de plus parfait et de plus agréable : la volonté de Dieu manifestée d'une heure ou d'une minute à l'autre.

20 juin 1879.

Ma chère Victorine,

Ta dernière lettre me laisse entrevoir que tu es livrée à de profonde réflexions. Oui, c'est une décision bien solennelle, c'est un engagement sacré et irrévocable... Tu le sais aussi bien que moi ; c'est la croix et la croix toute seule avec Jésus que nous acceptons pour unique partage. Il ne faut pas croire, et tu ne te l'imagines pas non plus, que tout est rose, plaisir après les vœux... Oh! non, mais tout y est paix et bonheur pour l'épouse fidèle. Bonheur dans les sacrifices, paix dans les souffrances, et bonheur surtout dans la consécration qui nous lie si intimement à Jésus. Tu le goûteras bientôt, j'espère ; et déjà, est-ce que tu ne jouis pas de bien des délices ? Car Jésus est si libéral dans ses récompenses, qu'il nous inonde de consolations célestes, même durant notre noviciat, si nous sommes généreuses à son service, comme je sais que tu l'es.

J'ai remis le sort de ceux que j'aime entre les mains de Dieu, et je ne me préoccupe plus. Fais comme moi.

Tu vas peut-être me croire parvenue au sommet de la perfection, en me voyant dans une indifférence et un abandon si complets à la volonté de Dieu ; mais non, ne te fais pas illusion, c'est à peine si j'ai quelques pas de faits dans ce rude et difficile sentier. Cependant, je dois te dire que la grande retraite de l'hiver dernier a fait beaucoup de bien à mon âme. Il me semble que depuis ce temps, je commence à me déta-

cher des créatures. C'est le père Mathieu, supérieur des Dominicains, qui nous l'a prêchée. Ce fut une retraite de grâces, car c'est aussi pendant ces jours qu'un trésor d'immenses richesses spirituelles m'a été donné par Notre-Seigneur dans la charge d'infirmière. Je ne suis pas sœur Grise, mais bien sœur de Charité. Oh! que j'en aurais long à te dire sur toutes ces choses, mais ce ne sera qu'au ciel que nous nous raconterons tout... Ce serait trop de bonheur pour ici-bas, que de nous revoir et d'épancher nos cœurs dans de doux entretiens.

Dimanche dernier, par une faveur spéciale, nous avons eu la procession du saint sacrement dans l'intérieur du cloître. Partout, il nous semblait voir Notre-Seigneur répandre son Sang précieux, ses grâces abondantes et ses plus douces bénédictions.

Crois-moi à jamais dans le Sang de mon Époux crucifié,

Ta sœur qui t'aime.

24 août 1879.

Ma chère Victorine,

Ce que tu me dis des émotions que te causent les visites de notre cher père ne me surprend pas. Et, si j'en juge par moi-même, il en sera encore longtemps ainsi. La séparation de ceux que la nature a si intimement unis fait au cœur une plaie qui ne se referme jamais, ou presque jamais; mais sublime vérité, tout ne finit pas ici-bas. Nous mourrons. Quelle suave es-

pérance! Comme tu le dis: il sera beau ce jour de la réunion... Oui, chère Victorine, autant que toi, je désirerais te voir... c'est là un sacrifice de tous les instants que je suis heureuse d'offrir à Notre-Seigneur.

7 septembre 1879.

Ma toujours chère amie,

Si, lorsque j'étais chez nous, on m'eût dit que je pourrais passer un an sans t'écrire, je ne l'aurais jamais cru, et cette pensée m'aurait certainement fait mal au cœur. Et aujourd'hui encore, tout en étant religieuse et sachant que tout est possible avec la grâce de Dieu, j'hésite à le croire et je me demande: est-ce bien vrai? Oui, chère amie, Notre-Seigneur, en Époux jaloux, me demande ce silence... Ainsi, sans autre excuse, tu comprends tout.

C'est encore à l'anniversaire de ta profession et le jour de la fête de mère N. que ce bonheur m'est accordé. J'en bénis Marie. Tu offriras à cette chère mère, pour bouquet de fête, toutes les prières, souffrances et sacrifices qui ont rempli les instants de ma neuvaine préparatoire à cette fête. J'ai déposé ce bouquet dans les plaies sacrées de Jésus, pour qu'il soit tout embaumé, parfumé et rougi du très précieux Sang de notre bien-aimé Rédempteur. Dis-lui aussi pour moi toutes sortes de saintes choses, surtout qu'on ne l'oublie pas ici, et que son nom, prononcé souvent parmi nous, réveille toujours de doux souvenirs.

C'est un beau jour, n'est-ce pas, que cet anniversaire de notre alliance au céleste Époux? Avec toi, je rends grâce à ce divin Sauveur de cet insigne privilège de notre vocation que j'apprécie de plus en plus. Victorine se prépare aussi à devenir l'heureuse épouse du tout aimable Jésus. Ce sera au mois de novembre. Te dirai-je ce que je ressens? Je bénis Dieu; j'en suis toute réjouie, et cependant à la pensée de cette vie de dévouement et de charité qu'elle va embrasser, la nature frémit, et je ne puis m'empêcher de m'écrier: "Oh! il n'y a qu'un Dieu qui puisse ainsi captiver les âmes et les rendre victimes pour son amour..." Prie beaucoup pour elle.

Cette chère Victorine me parlait aussi d'une visite que ta bien-aimée mère lui a rendue depuis la mort de ce bon et cher Adrien. Elle me dit toute la résignation de cette mère chrétienne, mais aussi combien est grand son deuil et son chagrin. Oh! c'est bien légitime. Laisse-moi te dire, bonne amie, tout ce que j'ai souffert de ne pas venir plus tôt t'exprimer la part que j'y ai prise, et combien cette triste nouvelle a trouvé de sympathies et de sensibilité dans mon âme. Mais ayant tout sacrifié à Notre-Seigneur pour le repos de sa belle âme, je me suis efforcée par mes soupirs et mes ardentes supplications au Sang divin, d'alléger votre douleur. Dieu m'a-t-il entendue? Ce fut une consolation pour moi d'apprendre que Victorine avait été voir ta famille au jour de sa mort. Oui, elle était là pour représenter les absents, et j'espère que ta pauvre maman nous a toutes vues près

d'elle, essayant de notre mieux de partager ses douloureuses angoisses et d'essuyer ses larmes. Pour toi, chère X..., ton sacrifice était déjà fait, n'est-ce pas ? et l'assurance de sa parfaite béatitude, dans le séjour de la gloire, suffit pour te consoler et te faire remercier le ciel de l'avoir retiré d'un monde où tout est misère et danger.

Et puis, quand est-ce donc que notre cher vieux père Caron vient nous voir ? Nous nous informons de sa santé à toutes les personnes des Trois-Rivières. On nous répond toujours qu'il est bien mieux. Alors, nous l'attendons. Attends, attends, mais en vain. A-t-il oublié qu'il a au Précieux-Sang des petites filles qui l'aiment toujours et qui désirent le voir depuis longtemps ? Ne sait-il pas que ce serait à bras ouverts que nous le recevrions, lui qui a si largement contribué à élever un humble sanctuaire au Sang divin ? Oh ! dis-lui bien tout cela et combien nous serions heureuses qu'il nous bénît encore une fois. Ce langage t'étonne-t-il ? Un peu, je crois bien, car il n'est pas celui d'une religieuse "morte" et détachée de tout. Malheureusement, je ne le suis pas non plus, et c'est à ma confusion que je te le dis.

Notre monastère est presque terminé et nous espérons avoir la visite pastorale à la fin de ce mois. Les visiteurs abondent et surabondent ; dimanche dernier, nous avons compté près de trois cents personnes, et il y a bien des jours comme celui-là. Ils font bien d'en profiter, car la clôture une fois strictement établie, ils n'y mettront plus les pieds, pas plus que chez vous.

Nous avons beaucoup travaillé depuis un an, surtout à la peinture, et il reste encore beaucoup à faire. De ce temps-ci, je suis, avec Sr Séraphine de Jésus et quelques autres, une des plus fortes *peintureuses*. Il faut voir si j'aime cela. Le seul inconvénient que j'y trouve, c'est que c'est un peu salissant pour nos costumes. Nous avons toutes de grands tabliers blancs ainsi que des manches ; mais à la fin de la semaine, il serait impossible de nous dire : "Vous êtes toutes belles et il n'y a pas de taches sur vous." Je pense souvent à vous. Si vous nous voyiez, vous ririez ou peut-être nous plaindriez-vous comme le faisaient les sœurs Grises dernièrement et tous les visiteurs qui nous voient. Pour ma part, je ne réclame pas le moindre mot de ce genre, c'est une vraie jouissance de travailler ainsi du matin au soir, et d'aider à ma communauté qui se montre si bonne, si libérale envers moi. Ces jours-ci, nous avons une nouvelle *peintureuse*, c'est notre vénérée mère supérieure qui dit qu'elle aussi veut donner son coup de main. La voir le pinceau à la main, et savoir qu'elle travaille avec nous et comme nous, cela me transporte et me ravit.

A propos de compassion, il faut que je te raconte une petite anecdote, au risque de passer pour grande babillarde et ce sera tout. Dimanche dernier, Sr Sainte-Ursule, (S. Jourdain) faisait visiter le monastère à des étrangers. Ce qui attire beaucoup la pitié des gens, c'est de voir nos lits durs, on ne peut s'imaginer comment nous pouvons y résister. Une femme demanda à Sr Sainte-Ursule comment nous faisions pour reposer,

et elle lui dit : "Vous devez être plutôt bien fatiguées le matin.

—Non, reprit Sr Sainte-Ursule, nous avons l'heure réparatrice toutes les nuits, et puis la discipline trois fois par semaine ; ce sont des stimulants pour nous faire dormir.

—Comment, reprit tout de suite la pauvre femme étonnée, vous vous battez trois fois par semaine ? Oh ! mon Dieu, nous, quand nous nous faisons battre une fois par mois, nous trouvons cela beaucoup."

Imagine-toi si l'histoire a roulé et si nous avons ri. Cette pauvre femme va se trouver heureuse maintenant, quand elle pensera à nous. Que le bon Dieu la bénisse !

Je t'envoie mon plus affectueux baiser dans le cœur de Jésus, où je te rencontre toujours, car je te sais fidèle au rendez-vous.

19 novembre 1879.

Ma toujours chère Victorine,

Il est pur, il est grand et parfait le bonheur d'aujourd'hui, en pensant que bientôt nous aurons le même Époux, que les mêmes liens nous uniront et que pour toujours nous serons les vierges et les épouses du Christ. Tout le monde ici se réjouit avec nous, et, avec nous, on bénit le Seigneur. Mes vénérés supérieurs le prouvent par une délicate attention à ton égard, comme tu pourras en juger toi-même, quand tu verras les précieux souvenirs qu'ils m'ont donnés pour toi.

Notre cher vieux père, Mgr Larocque, se disait pauvre en images, parce qu'il n'avait que des *ancienetés*; mais tu le trouveras riche, j'en suis certaine, quand tu verras que c'est une sœur de Charité, et tu l'aimeras, n'est-ce pas ? Tu le remercieras bien devant Notre-Seigneur et pour toi, et pour tout ce qu'il a fait pour moi, depuis l'heureux jour où je fus admise dans ce séjour béni, comme son enfant.

Depuis que je suis à la communauté, je jouis du privilège de vivre auprès de notre mère qui est une sainte. Garde son image comme un trésor, et que ses souhaits soient les principaux que tu ambitionnes. J'ai fait toutes tes commissions à Mgr Raymond, tu en verras le résultat samedi; s'il ne se rend pas, de graves raisons en seront la cause, car il y a longtemps qu'il se propose d'y aller. Il a paru très sensible à ton invitation *indirecte*, comme il dit. Sois certaine qu'il te bénit et qu'il t'accorde un pieux *memento* au saint sacrifice.

Mgr Moreau s'est aussi montré plein d'intérêt pour la famille. Il m'a parlé de toi, de ta profession, et en me disant que ce serait un sacrifice pour moi de ne pas assister à la cérémonie, il ajouta aussitôt : "Elle viendra vous voir." Oh! s'il avait dit vrai, Victorine...

Ma Sr assistante t'envoie l'image "*Mon choix est fait.*" C'est une sincère amie pour nous et je l'aime beaucoup. Elle dit comme moi que même avant de nous connaître, il y avait un certain lien d'amitié entre les deux familles.

Il sera impossible d'oublier la chère Sr Séraphine

de Jésus en présence de ton crucifix, car c'est elle qui l'a ensanglanté et elle l'a fait de si grand cœur.

J'ai de ce temps-ci une malade très intéressante à l'infirmerie. C'est une des fondatrices, Sr de l'Immaculée-Conception. Elle souffre d'un cancer. Ses douleurs sont bien grandes, mais quelle patience! quelle résignation!... Elle est si bonne, si sainte qu'elle m'édifie beaucoup, et c'est pour moi un véritable bonheur d'en avoir soin. Je me dis alors, en pensant à toi et à toutes les sœurs hospitalières : elles doivent en effet goûter bien des délices et de douces consolations dans leur charitable dévouement. Cette chère sœur est assez âgée et elle me fait penser à maman.

J'espère, Victorine, que tu lui fais une large part dans ton sacrifice, à cette bonne mère; et qui sait si le bon Dieu n'attend pas cette triple offrande de toi-même pour l'admettre au nombre des élus?

Il serait temps de terminer, mais j'ai un devoir de reconnaissance à accomplir envers tes vénérés supérieurs, qui ont bien voulu t'admettre à la profession religieuse. Tu voudras bien, n'est-ce pas, remercier tout particulièrement pour moi la révérende mère supérieure, en lui promettant que je lui rendrai cette faveur, que je partage avec toi, en priant beaucoup le Sang de Jésus de te rendre sa digne fille et une des consolations de son cœur.

Mes plus respectueux sentiments de gratitude au bon père Regourd qui se souvient de moi. Maintenant plus que jamais, nous resterons unies par le Sang et dans le Cœur du divin Maître pour aimer, réparer, souffrir et nous immoler.

20 décembre 1879.

Bien cher papa,

Une religieuse, plus que toute autre, connaît, apprécie tout ce qu'ont fait pour elle les êtres chéris qu'elle a quittés. Oui, bien cher papa, sois assuré que tu es toujours le même pour moi, que mon amour pour toi grandit à tous les instants et que mon dévouement n'aura de terme qu'avec ma vie.

Maman occupe de droit une large part dans mes souvenirs de famille, et c'est surtout dans ces jours de réunion qu'il faut la croire et la voir tout près de nous. Et toi, cher papa, si j'allais recevoir ta visite pour mes étrennes; mais non, Dieu ne le voudra pas. Adieu donc dans le Sang de Jésus, et crois-moi :

Ton aimante Eugénie, dite Marguerite-Marie

25 avril 1880.

Ma chère Mary,

Alléluia! Alléluia! Je commence ma lettre par le dernier mot de la tienne. Quelle bonne nouvelle Mary! Mon cœur est tellement plein de joie et de reconnaissance que je ne puis répéter assez: Merci, mon Dieu, merci. Que vous êtes bon d'adoucir ainsi les rigueurs et les tristesses de l'exil par l'espérance qu'un jour nous retrouverons au ciel les êtres qui nous sont chers. Je pourrais continuer longtemps sur ce sujet, mais je me rappelle que des entretiens spirituels, tu n'en veux pas trop, trop.

Victorine se plaint, dis-tu, de ce que je ne lui écris pas. Qu'elle se rappelle donc que suis une religieuse vouée à la pénitence et au sacrifice et qu'il faut bien que j'accomplisse ma mission, surtout par les sacrifices du cœur qui sont toujours si cruels, si pénibles et si difficiles, mais que mon cher Jésus a tant pour agréables qu'il les récompense surabondamment.

Dis à papa ma joie, mon bonheur et comme je suis reconnaissante pour tout ce qu'il a fait pour moi. Oui, pour moi, car il me semble qu'il m'a gâtée. Il a été vraiment bon.

Au revoir, chère Mary; restons unies au pied de la Croix et sous le blanc manteau de Marie Immaculée.

14 novembre 1880.

Mon toujours cher et aimé papa,

Que d'actions de grâces je rends au Seigneur de m'avoir donné un père comme toi, mais au jour du 18, anniversaire de ta naissance, je centuplerai mes remerciements et ma reconnaissance aux pieds de Jésus. En effet, bon papa, je te l'ai répété bien des fois, c'est à toi que je dois l'inestimable privilège dont je jouis, d'être l'épouse de Jésus. Si tu n'eusses pas fait profiter les talents que Dieu t'a confiés, par ton travail et tes économies, je n'aurais pas reçu l'instruction religieuse dans un couvent, et, par conséquent, je ne serais pas religieuse du Précieux-Sang, faveur que j'apprécie tous les jours davantage.

Et puis, cher papa, que t'offrir pour cadeau de fête,

en retour de tout ce que tu m'as fait? Moi qui n'ai pour tout trésor et richesse que ma pauvreté? Ah! je dirai plutôt comme une charmante enfant: "Je ne puis rien donner, mais je puis bien recevoir." Et je t'assure que nous fêterions en ton honneur, si tu nous envoyais soit des huîtres, soit des pommes ou du sucre pour faire cuire celles qu'on nous a données, soit de la mélasse pour sucrer la citrouille, car sais-tu bien que nous en sommes rendues à manger de la graisse en tinette, avec du pain? Le beurre est si cher. Chose que je n'aurais pu faire, il me semble, chez nous. Mais quand on a faim, on trouve cela bien bon, et aussi quand on pense à tant de pauvres qui n'ont pas même de pain, on se trouve heureuse et bien partagée. Je ne sais si je dois te le dire, mais il me semble qu'à présent que la famille compte trois membres de moins, que tes affaires sont réglées, tu ne dois plus avoir d'inquiétudes pour l'avenir; ta mission et ta seule jouissance doivent être de faire de temps à autre une petite aumône, un petit présent à tant d'êtres qui sont dans le besoin et que tu connais mieux que moi.

Quant à nous, bien que nous soyons à la gêne plus que d'habitude cet hiver, j'ai voulu badiner. Toutefois, je te laisse bien libre de faire ce que tu voudras; nous bénirons de tout cœur la divine Providence, si elle nous envoie quelque chose par toi, et je te tiendrai quitte pour mes étrennes.

J'espère que tu me pardonneras si je t'écris aussi longuement. Tu te rappelles comme j'aime à parler, et dans cinq ans, je ne me suis entretenue avec toi que

quelques minutes. Oui, ce jour de ta visite au monastère restera à jamais gravé dans ma mémoire, et je suis heureuse de pouvoir dire : "Au moins, il est venu une fois."

20 décembre 1880.

Monsieur et digne ami,

La chère Sr Marguerite-Marie s'est chargée de remercier elle-même son bon et généreux père pour l'envoi de ses cent livres de sucre reçues avec tant de joie et de reconnaissance. Je ne puis cependant lui laisser tout le plaisir de vous exprimer ce dernier sentiment, et surtout je sens le besoin d'ajouter un mot à sa lettre qui, sans nul doute, sera incomplète sous un rapport.

Votre chère Eugénie vous dira bien qu'elle est heureuse au service du Seigneur, malgré ses sacrifices, elle vous exprimera bien ses vœux et ses désirs pour votre bonheur et celui de vos autres chers enfants, mais son humilité ne lui permettra pas d'ajouter combien elle répond fidèlement aux vues de ses supérieurs, combien elle se montre courageuse, dévouée et fidèle dans l'accomplissement de tous ses devoirs, et la confiance et l'estime qu'elle s'attire par là dans le monastère. Que votre cœur de père se réjouisse donc, cher monsieur, vous m'avez donné une fille qui fait ma consolation comme elle a fait la vôtre ; déjà elle a eu à remplir des charges assez importantes, et nous avons toujours eu lieu de nous applaudir d'avoir compté sur son esprit

religieux et sur son généreux cœur. Elle vient, en ce moment, d'être chargée de la dépense, et c'est ce qui vous explique sa demande à laquelle vous avez si charitablement répondu. C'est un emploi où il faut de la prudence, de l'économie et mieux le véritable esprit de pauvreté qui doit se trouver dans les servantes de Jésus crucifié, et je suis assurée de trouver tout cela dans notre chère et infatigable Marguerite-Marie. Encore une fois, merci, cher monsieur, de ne pas vous être opposé à son sacrifice; vous en serez récompensé au centuple, j'en ai la douce confiance.

Quoique je n'aie pas eu encore le plaisir de faire votre connaissance, mon cœur et ma pensée prennent souvent le chemin de Bécaucour, et je me permets d'entrer spirituellement dans votre chère demeure pour y répandre, par mon humble prière, les bénédictions du Sang de Jésus que votre chère enfant recueille constamment pour vous. Je pense aussi à la chère et pieuse mère absente que j'ai connue, estimée et regrettée; je pense à la chère et dévouée Mary, au bon monsieur Achille, à la douce fille de la Charité qui vous a quitté pour aller servir, dans la personne des pauvres, le Roi du ciel.

Toute cette estimée famille de ma chère Marguerite-Marie est devenue en quelque sorte la mienne, et c'est de toute l'ardeur de mon âme que je prie Dieu de lui départir grâces sur grâces, bienfaits sur bienfaits.

Je vous souhaite particulièrement une sainte fête de Noël et une heureuse nouvelle année, M. et digne ami. Que votre cœur soit fortifié et consolé, et que

votre âme s'enrichisse devant Dieu à mesure que la vie s'avance et que vous entassez pour le ciel les bonnes œuvres et les mérites.

Je chargerai l'ange gardien de votre chère Eugénie et le mien d'aller répandre sur vous, au matin du nouvel an, les plus abondantes faveurs de Notre-Seigneur. J'espère qu'elles vous feront sentir toute leur efficacité autant que le souhaite,

Monsieur et digne ami,

Votre humble et reconnaissante dans le Sang de Jésus.

Cath.-Aurélie du P. S., *Supérieure.*

20 décembre 1880.

Bien cher papa,

Je n'aurais rien à ajouter à la belle lettre de notre vénérée mère supérieure, cependant je viens moi aussi te dire un gros merci, et te dire que ce présent de sucré m'a fait d'autant plus plaisir que j'ai été nommée *dépensière* depuis la dernière lettre que je t'ai écrite, et que, par conséquent, ce sera à mes dépens et en ton honneur que nous "nous sucrerons le bec" toute la journée de la fête de Noël, en commençant tout de suite après la messe de minuit, par du café sucré, avec un biscuit sucré aussi avec ton sucre.

Je demanderai à Notre-Seigneur, en retour de cette nouvelle preuve de ta bonté, qu'il te sucre tellement les contrariétés, les chagrins et les épreuves de cette misérable vie que tu les trouves délicieuses au point

de les désirer et de les recevoir avec joie quand elles se présenteront.

Être dépensière donne beaucoup de sollicitude, cependant, j'aime bien mieux cette charge que celle d'infirmière que j'avais auparavant. Je suis toujours bien et très gaie.

Je t'embrasse, cher papa, et je te souhaite une bonne et heureuse année.

7 janvier 1881.

Ma chère Mary,

Je te souhaite que cette année soit une année de lumières si vives et si brillantes que tu puisses découvrir sans la moindre difficulté la voie que tu dois prendre pour arriver à la vocation que Dieu t'a destinée, car il me semble qu'il est temps d'avancer... alors tu serais heureuse.

C'est par M. Cormier que j'ai appris que tu avais été à Richmond.

Je crois que la grâce nous demande le même sacrifice à Victorine et à moi, car nous n'avons échangé ni un vœu, ni un souhait. C'est à notre divin Époux que nous faisons nos confidences, nos épanchements, et c'est lui seul aussi qui nous donne le bonheur avec cette paix de l'âme qui surpasse tous les biens, tous les trésors. Oui, qu'il est bon ce Jésus! Oh! sachons l'aimer et le bénir en retour de tout ce qu'il fait pour nous!

UN GRAND SACRIFICE

11 janvier, 1881.

Ma bien chère Mary,

Tu vas être surprise en recevant cette lettre; mais je le suis tout autant que toi. Imagine-toi—ou réalise-le si tu peux—pour moi, je ne puis y penser—je suis nommée par mes vénérés supérieurs, sœur missionnaire, et je pars cette fois pour Toronto, dans le cours de la semaine prochaine.

Je m'empresse de vous faire connaître cette décision, afin de ne pas m'exposer au reproche d'être partie en déserteuse. Je sais, chère Mary, qu'il te sera difficile de laisser, si tu n'as pas de bonnes servantes; mais si Notre-Seigneur ajoute ce sacrifice de ne pas vous voir à celui qu'il me demande de quitter un second père, en Monseigneur Joseph, et une mère douce et tendrement aimée, en notre révérende mère supérieure, je veux tout ce qu'il veut. Oui, je te le répète, je ne puis y songer sérieusement sans que mon cœur se brise. Ah! mon Jésus, vous serez là comme ici, c'est tout mon refuge et mon espérance.

J'aimerais bien à voir ce pauvre papa; peut-être sera-ce pour la dernière fois, car je suis bien certaine qu'il fera encore moins le voyage à Toronto qu'à Saint-Hyacinthe. Je vais lui écrire un mot et tu le lui donneras. Cependant, si vous voulez vous exempter ce voyage de Saint-Hyacinthe, attendez que je télégraphie le jour où je serai à Montréal, et nous nous

rencontrerons là avec Victorine, car j'espère avoir la permission d'aller la voir, ou du moins elle viendra à Notre-Dame de Grâces.

Je pars avec la charmante petite américaine, Sr Marie de Sainte-Cécile, qui a pris l'habit l'automne dernier. Tu as vu sa sœur qui s'en retournait à New-York. Je suis bien contente, je l'aime beaucoup, et elle fait généreusement son sacrifice. J'écris à la hâte. Victorine ne soupçonne pas que je lui ferai mes souhaits de vive voix. Est-ce possible? Est-ce croyable?

Recommande-moi aux prières de tout Bécancour, surtout à celles de M. le curé.

J'ai bien des grâces et des faveurs à demander à Notre-Seigneur, en retour de ce grand sacrifice; soyez certains d'en avoir une bonne part.

11 janvier 1881.

Mon cher papa,

Je viens te faire part du sacrifice que le bon Dieu me demande et qui m'éloigne de plus en plus de toi par la distance. Je partirai la semaine prochaine pour Toronto. Ce n'est pas un acte héroïque comme celui que font les sœurs de Charité qui vont à l'Orégon ou aux Montagnes Rocheuses; mais pour moi, c'est beaucoup. Dieu le sait. Cependant cher papa, mon cœur ne s'éloigne pas. Il reste bien près de toi, et sois certain qu'il te sera fidèle dans son affection. Aurai-je le bonheur de te rencontrer à Montréal? Quoique je ne parte pas pour toujours, je ne reviendrai pas avant

d'être anglaise, et cela peut prendre un peu de temps.

A la mission, tous les exercices se font en anglais: les prières, les lectures, et il nous faut absolument apprendre cette langue. Viendras-tu me voir là-bas? Je crains fort que non, car tu n'es pas voyageur. Je laisse le tout à tes inspirations; mais tâche d'en avoir de bonnes. Nous nous trouverons réunis avec Victorine, et ce sera peut-être pour la dernière fois.

Au revoir, cher papa, je t'embrasse bien affectueusement.

16 janvier 1881.

Ma toujours chère amie,

Je viens te faire part du grand sacrifice que je dois faire mardi en prenant le chemin de l'exil. Oui, je pars pour Toronto. Il me faut quitter des supérieurs tendrement aimés, et surtout notre mère, à qui je me sens si étroitement unie par l'affection et la reconnaissance. Je laisse aussi de véritables sœurs dont la bonté et la charité pour moi m'ont pas eu de bornes. Tu le connais par expérience ce pur bonheur que l'on goûte au sein de la famille religieuse, et vraiment je ne sais pas si cette séparation n'est pas plus cruelle que celle que l'on fait en se donnant à Dieu.

En toute confiance, je sollicite une bénédiction de mon cher vieux père Caron, que nous aimons toujours beaucoup au Précieux-Sang, malgré qu'il semble avoir oublié qu'il y a ici des petites filles qui s'immolent et prient pour lui. Je demande aussi de tout cœur les

prières des bonnes mères qui m'ont connue, afin que je fasse mon sacrifice généreusement et avec toute la perfection possible. Je verrai Victorine. Oh! le cœur me fait "tic-tac" à cette pensée. Il y a tant de souvenirs qui vont se réveiller. Il s'est passé tant de tristes évènements, et j'aurai tant de choses à dire que je suis parfois un peu inquiète en pensant à cette entrevue.

Ta bien-aimée famille est bien souvent l'objet de mes pensées aux pieds de Notre-Seigneur. Je suis heureuse d'avoir une occasion de m'entretenir avec toi, car lorsqu'il s'agit simplement de satisfaction et de démonstration d'amitié, il est bien difficile de rien retrancher à mon Jésus, sans qu'il en soit un peu jaloux. C'est là la cause de mon silence; mais il n'est pas nécessaire que tu imites mon exemple. Le bon Dieu ne nous appelle pas toutes par les sacrifices du cœur. Pour moi, je vois clairement que c'est ma voie, car je ne trouve rien autre chose de pénible. Sr Sainte-Ursule et Sr Séraphine de Jésus envoient leurs filiales amitiés à toutes nos bonnes mères Ursulines.

Je vais rejoindre (Mary Gouin) Sr Agnès de Jésus. Elle sera un encouragement pour moi, elle est si bonne religieuse et si agréable au Seigneur.

NOTES INTIMES

En mettant le pied en dehors du cloître, je mettrai mon cœur dans la cellule embaumée du sein virginal de ma Mère Immaculée. Je tiendrai la vie cloîtrée par

l'esprit, par l'âme, par les yeux, par les oreilles, par tout mon être moral, en un mot autant que possible; je garderai le silence et me livrerai à l'adoration, à la contemplation, à la réparation. Intérieurement, je m'unirai à chacun des exercices communs de la communauté. Je ne ferai rien sans la permission de mon auguste mère supérieure, (une novice). Je lui avouerai aussi mes fautes et ferai les pénitences qu'elle daignera m'inspirer. Quand je serai libre, j'entendrai spirituellement la sainte messe, j'y ferai dévotement la sainte communion en esprit.

Si Notre-Seigneur le veut, chaque regard que je porterai sur les personnes qui voyageront avec nous, sera une prière pour elles.

Dans les chars, 18 janvier 1881.

Chère Victorine,

Après avoir fini de parcourir " L'Imitation des communautés religieuses" qui est restée dans mon petit sac, par une heureuse méprise, puisqu'elle m'a rendu la paix et le courage qui ont semblé pendant quelques instants vouloir s'éloigner de moi, je viens, chère Victorine, me reposer près de toi.

Nous ayant donné tout ce qui nous était nécessaire pour le voyage, M. l'abbé de la Croix nous quitta en nous bénissant. Alors, je devins profondément pensive, essayant de réaliser les grands sacrifices que je venais de faire pour l'amour de Notre-Seigneur. Mais voilà tout à coup Mary qui apparaît dans les chars, comme

une petite fée — avec son singulier costume. Elle m'enfonça un poignard dans le cœur, en me disant que ce pauvre papa était en ville et qu'il attendait pour me voir. Je devins si mal que je ne savais à quel saint me recommander pour supporter cette terrible épreuve. Certainement que si M. de la Croix ne fût pas parti d'avec nous, et s'il nous fût resté assez de temps pour nous habiller et reprendre nos billets que le conducteur avait déjà, je ne serais pas partie; mais impossible, malgré les larmes et les instances de la pauvre Mary. Le train partait...Le bon Dieu seul sait ce qui se passa dans mon âme durant une heure. Je ressentis tellement l'amertume de ce sacrifice que mon cœur se brisa de douleur et j'étais triste jusqu'à la mort, tout en murmurant: *Fiat*, mon Jésus, *fiat*, puisque c'est vous qui le voulez." La bonne et généreuse Sr Sainte-Cécile commença à me donner des marques de sympathie et je crus entendre une voix intérieure me dire: "Console-toi, le bon Dieu doit avoir ses desseins en agissant ainsi. Tu verras ton père au ciel pour toujours." Alors, le calme se fit. Je me mis à lire dans mon petit livre, et peu à peu la joie et le bonheur revenaient dans mon âme.

Nous nous étions vues, nous nous étions comprises, tu m'as paru heureuse, et c'était tout pour moi. J'étais contente que mon sacrifice fût complet, et je fus heureuse le reste de la journée. Le temps a passé vite. J'ai continué mon voyage comme je l'avais commencé, sans faire une seule mortification extérieure. A Cornwall, nous nous sommes fait servir par le *porter two cups*

of good tea with sugar and milk, and we had a splendid dinner out of our basket. Excuse-moi, j'oublie déjà mon français. J'ai parlé anglais toute la journée, et j'aime beaucoup cela. Je vais étudier avec ardeur pour devenir capable de rendre service à notre communauté, sous ce rapport.

Une autre pensée qui m'a bien consolée, c'est que peut-être Notre-Seigneur va me donner une âme, en retour de mon sacrifice de ce matin. Monsieur de la Croix nous a confiées au *porter* des chars Pullman, et celui-ci vint s'informer de temps à autre si nous avions besoin de quelque chose. Il m'a paru un parfait gentilhomme, distingué dans ses manières; mais il avoua qu'il ne croyait à rien. "Si, dit-il, on pouvait me convaincre de l'utilité de la religion, je me ferais catholique." Je fus si impressionnée de cet aveu que tout de suite j'ai dit à Notre-Seigneur: Donnez-moi cette âme, convertissez-la par la vertu de votre Sang précieux." Je vais écrire cela à notre mère, et j'espère. Je t'écris bien difficilement ici; mais demain, je ne le pourrai pas. J'écrirai à Mary quand tu m'auras répondu. Remercie encore pour nous tes bonnes supérieures de leur bienveillante hospitalité. Jamais je n'oublierai cette visite à Nazareth. Maintenant, ce sera au ciel que nous nous reverrons; mais que le bon Dieu soit à jamais béni de cette douce entrevue.

Embrasse bien fort Sr Saint-Patrice que je suis si heureuse d'avoir vue. Sr Sainte-Cécile lui envoie ses plus affectueux saluts. Bonjour.

Toronto, 12 janvier 1881

Ma chère Victorine,

Nous sommes arrivées quelques minutes avant minuit au monastère, et nous avons été reçues comme des anges envoyés du ciel. Nous nous sommes couchées vers deux heures, et ce matin, nous avons reçu notre doux Jésus qui nous a fortifiées, encouragées, donné les grâces des missionnaires, car je me sens déjà chez nous. Mère Saint-Joseph est une seconde mère Catherine. Ainsi, dis-toi avec assurance : "Eugénie sera encore très heureuse à Toronto." Console Mary, dis-lui toutes sortes de bonnes choses pour moi, et restons bien unies aux pieds de Jésus. Nous commençons la retraite ce soir. Je prierai pour toi et tu prieras pour moi. Fais aussi prier tes chers petits enfants. Je les ai beaucoup aimés, et j'ai été très émue en les voyant.

Je termine, car l'office va sonner et les sœurs m'entourent pour avoir toutes les nouvelles du cher berceau.

Tout à toi de cœur dans le Sang de Jésus.

Saint-Hyacinthe, 19 février 1881

Ma toujours chère Victorine,

La prédiction de notre mère est accomplie. J'ai été envoyée en mission à Toronto et j'en suis de retour depuis mardi soir, c'est-à-dire que vers 11 h. et 4

dans la nuit, je franchissais le seuil de mon béni monastère, et, ivre de joie, j'embrassais ma douce mère et ces chères sœurs que j'avais quittées, il y avait quatre semaines, jour pour jour.

En passant à Montréal, vers 9 heures de ce même soir, sans vous voir, ce fut une bonne occasion pour moi de répéter avec Notre-Seigneur au jardin des Olives : "Non pas ma volonté, mais la vôtre, ô mon Père." C'était la fête du jour. "La prière de Jésus." Cependant, ayant été obligée d'attendre dans les chars quelques instants, j'envoyai vite mon bon ange auprès de ton lit. L'as-tu entendu te raconter tout le bonheur, toute la paix que j'ai éprouvée dans la mission, à la suite des immenses sacrifices que j'avais faits, mais surtout, l'as-tu entendu te demander des prières en action de grâces du bonheur plus grand encore que le divin Maître répandait dans toute mon âme, à la pensée que je retournais à mon couvent ?

La veille de mon départ de Toronto, je recevais une lettre de mon amie des Ursulines qui me disait que j'étais l'enfant gâtée du bon Dieu. Je la suis en effet. Oh ! que lui rendrai-je, à ce Seigneur, pour tous les bienfaits dont il me comble ?...

J'ai peur parfois d'être accusée d'ingratitude, au jugement. Mon Jésus fait tant pour moi, et je fais si peu pour lui. Aide-moi, je t'en prie, à le remercier dignement, et fais aussi bégayer chaque jour une courte prière à la petite Marie-Louise que je n'oublierai jamais, tant elle m'a fait pitié. L'impression et l'émotion de ce jour s'effaceront difficilement de ma

mémoire. Tu peux dire à chacun de tes enfants que je me souviens d'eux. Je donne un souvenir spécial dans le très précieux Sang aux bonnes et charitables dames que j'ai connues chez vous.

Demain, je me propose d'écrire à papa et à Mary. Ils seront surpris de ce retour sans doute : mais ils en seront contents, car ils verront comme moi que c'est le bon Dieu qui a tout permis. Ce court voyage paraît un peu singulier, surtout pour une religieuse cloîtrée. En voici la raison : la maison est extrêmement petite, et de bons sujets anglais se présentant, il leur était impossible de les refuser, si elles veulent former un noviciat. Par conséquent, il leur fallut renvoyer les canadiennes à Saint-Hyacinthe. Alors, étant la moins habituée à la mission, le sort est tombé sur moi, à ma grande satisfaction. Je suis revenue avec une autre sœur canadienne qui ne sait pas un mot d'anglais. J'y ai laissé ma compagne de voyage, Sr Sainte-Cécile.

Lundi soir, j'entrerai en retraite avec ma chère communauté d'ici, c'est bonheur sur bonheur, deux retraites si rapprochées. Je me propose d'en bien profiter et d'en jouir. Je ferai aussi des provisions, car, il n'est pas possible, Jésus doit avoir pour moi une part de son calice en réserve, qu'il me présentera à boire un jour, et qu'il me faudra accepter aussi généreusement que les délices du Thabor ; mais "je puis tout, disait saint Paul, dans celui qui me fortifie". Je supplierai le Sang de Jésus, durant ces jours de grâces, pour ton cher asile, tes bonnes mères et tes pauvres

petits enfants. Remercions notre céleste Époux de nous avoir accordé l'indicible jouissance de nous être rencontrées ici-bas. A ton tour maintenant de venir me faire visite. Oh! qu'elle sera doublement chère cette seconde entrevue, nous nous comprendrons mieux.

Au revoir dans le Cœur de Jésus. Immolons-nous, crucifions-nous à son invitation, là seulement, nous trouverons le vrai bonheur. Je t'embrasse avec effusion de cœur.

20 février 1881.

Mon bien cher papa,

Mille fois pardon pour n'être pas venue plus tôt essayer de cicatriser la plaie profonde que mon départ subit a causée à ton cœur de père ; mais je craignais qu'en t'écrivant, ce ne fût un nouveau coup, et j'en ressentais tellement de douleur moi-même que je devenais faible, épuisée de courage à cette seule pensée que tu avais de la peine... Aujourd'hui je vois que le bon Dieu, en nous demandant ce pénible sacrifice, n'avait pour but que d'ajouter une fleur de plus à notre couronne, et de nous réunir plus étroitement un jour — puisque je suis de retour. — Je me sens donc forte et pleine d'une sainte énergie pour me présenter devant toi, espérant que tu comprendras que ce n'est pas moi, ni les supérieurs qui font les choses, mais le bon Dieu seul qui veut et permet tout ce qui arrive.

La seule chose que je me reproche et que je regrette beaucoup, c'est de vous avoir écrit et donné rendez-

vous à Montréal, car, maintenant, je partirais pour l'autre bout du monde, certaine de ne plus revenir que je vous le dirais simplement, sans vous fixer le jour ni la date. Alors, vous feriez comme bon vous semblerait, et moi, je serais calme, tranquille sur tout ce qui pourrait arriver.

J'ai vu cette bonne Victorine. J'ai été contente, trois fois heureuse de la revoir chez elle ; mais aussi, que j'ai souffert intimement dans toute mon âme, après avoir vu Mary aux chars. Le démon s'est servi de cela pour jeter des nuages noirs sur l'horizon de paix qui s'ouvrait devant moi, en arrivant à Toronto, mais je puis dire que j'ai remporté sur lui la victoire, en combattant généreusement, et en lui répondant toujours : "Laisse-moi tranquille, méchant, c'était la volonté du souverain Maître," et il s'en retournait confus.

Cinq postulantes anglaises se sont présentées aussitôt après mon arrivée. Comme ce sont de bons sujets, elles ont été acceptées et j'ai été remerciée. Les autres canadiennes reviendront à l'été.

Sois assuré, cher papa, de l'affection vive et sincère de

Ton aimante Eugénie.

27 avril 1881.

Ma chère Mary,

Ce que je puis te dire, je veux que tu le répètes à Marie-Louise, notre future petite sœur ; c'est que je

la connais, et que je l'aime assez pour penser sans cesse à elle aux pieds du divin Époux des âmes. Je demande pour elle toutes les grâces nécessaires et les vertus propres au nouvel état qu'elle va embrasser... Quoique je sois bien contente pour Achille, qui trouve en elle une personne accomplie, je la plains, car elle n'a pas deux ans de noviciat à faire pour se préparer ; bien ou mal, il lui faudra rester clouée à la croix.

28 avril 1881.

Mon cher Achille,

Je viens de recevoir ta bonne lettre et je te réponds immédiatement pour te dire comme je suis contente et heureuse de savoir que tu te prépares à une action si importante que celle de ton mariage, par la réflexion, la pénitence et la prière.

Ce qui m'inquiétait, c'était la pensée que tu ne réfléchissais peut-être pas assez, avant de prendre ces engagements définitifs ; maintenant, je suis parfaitement en paix et je suis certaine que le bon Dieu te bénira. Sois assuré d'une large part de mes sacrifices et immolations de chaque jour, mon mois de mai sera tout pour toi et pour notre bien chère Marie-Louise.

Oui, je prierai saint Joseph pour qu'il t'aide à arranger toutes tes affaires.

Au revoir, mon cher Achille, que j'ai toujours tant aimé, un peu plus que les autres ; je crois que ta lettre d'aujourd'hui a encore agrandi, élargi mon cœur, car elle m'a causé tant de joie.

15 mai 1881.

Ma chère Victorine,

Je t'envoie la musique copiée par Sr Saint-Louis de Gonzague. Je suis certaine que cela va t'aller au cœur ; pour ma part, ces descriptions si vraies de ma vocation me ravissent au troisième ciel, c'est-à-dire chez nous, notre seule patrie. Oui, tu es un don du ciel ; moi, un oiseau du paradis. Oh ! que notre vocation est céleste et que nous devons en être reconnaissantes...

Le petit motto est pour accompagner le cadeau de Mary. Cette chère sœur est bien occupée à préparer tous les détails de la noce. Pour nous, heureuses de n'avoir pas ces soucis, préparons les cœurs à recevoir les bénédictions et les grâces divines.

5 juillet 1881.

Chère sœur et bonne amie,

Ayant fait notre triduum préparatoire à la rénovation de nos vœux, qui a toujours lieu le premier dimanche de juillet, fête du Précieux-Sang ; ayant accompli nos exercices jubilaires et terminé ce matin les Quarante-Heures, nos vénérés supérieurs ont cru, dans leur prudente sagesse, qu'il nous fallait un jour de repos. A la vérité, ce n'est pas du luxe, car toutes les sœurs sont très fatiguées... Si ces jours de retraite et de prières sont des jours de félicité, des jours où il

nous semble que la terre devient un vrai ciel, par nos communications intimes avec Notre-Seigneur, ce sont aussi parfois des jours de combat et de travail bien pénible, qui épuisent les forces du corps en réparant celles de l'âme.

Libre de mon temps, je me suis dit : profitons de l'occasion de Sr M. de Sainte-Ursule. J'irai mendier auprès de notre chère mère une feuille de papier avec un peu d'encre, et je me permettrai une de ces douces jouissances que la grande sainte Madeleine de Pazzi autorise si volontiers. Oh ! non, chère amie, je ne veux pas être plus sainte qu'elle ; mon ambition ne songe même pas à atteindre ce degré avant de mourir. Voilà pourquoi je me suis sentie un peu humiliée, en lisant ta pieuse et charitable malice. Cependant, je t'en remercie du fond de mon cœur, car je ne craindrai plus de paraître immortifiée, quand il me faudra demander de ces sortes de faveurs. Il ne me reste de ma vie de mission que le mérite du sacrifice, sans en avoir éprouvé les peines.

J'ai revu Victorine deux fois cet hiver, sous son costume d'ange de charité. Elle est, comme nous, épouse du grand roi et très heureuse dans sa vocation. Je la crois aussi très agréable à Notre-Seigneur, car elle voudrait tant être une véritable et fervente religieuse.

Lundi soir, nous recevions la visite, à la communauté, de Mgr Mache-Bœuf, évêque de Colorado. Les trifluviennes ont cru voir en lui, Mgr Laflèche, car il boîte comme lui, et chez les deux évêques cette infir-

mité est un bouquet de myrrhe cueilli dans leurs missions.

Quand tu prieras pour ma famille, n'oublie pas que j'ai une sœur de plus et qu'il faut bien prier pour son bonheur, lui accorder une part de nos immolations. Je conserve un constant souvenir à tous les tiens aux pieds de Jésus. Restons bien unies dans les plaies sanglantes de l'Agneau.

16 novembre 1881

Cher et bien aimé papa,

Si tu savais comme je pense souvent à cette mère chérie que nous n'avons perdue que pour un temps, car nous la reverrons au ciel, la foi nous l'assure, et c'est là mon espérance. J'y pense surtout devant Notre-Seigneur, et, réfléchissant sur la justice de Dieu, bien des fois, je me demande : "A-t-elle rejoint les cinq petits anges qu'elle a envoyés au ciel lui préparer sa couronne ?" Comme elle pourrait bien être encore au purgatoire, oh ! que je voudrais être puissante et riche pour l'en tirer aussitôt, en faisant offrir pour elle le saint sacrifice de la messe, dont les mérites sont si abondants et si purifiants. C'est un des cas où je sens le plus sensiblement les liens de mon vœu de pauvreté, n'ayant à disposer de rien pour ces chères âmes souffrantes. J'espère, papa, que tu as bien un cinq-cinq cents à donner de temps à autre, à cette intention, et que Mary ne l'oublie pas non plus.

Peut-être as-tu appris que, pour avoir craché un peu

de sang, au mois de juillet, sans qu'il parut aucune cause extérieure et visible, l'on m'a mise sous les soins du docteur ?

Pendant plusieurs semaines, j'ai été condamnée à un repos absolu ; maintenant, je suis ma règle, sans toutefois aller ni au lavage, ni au repassage ; je ne fais pas non plus de ménage. Mes vénérées supérieures ont redoublé pour moi de bonté, d'attention et de gâteries de toutes sortes. J'en suis vraiment confuse. Imagine-toi qu'on m'a mise à dessiner, ouvrage plus agréable que fatigant, mais je suis bien contente de pouvoir aider de ce côté-là.

Tu as su, cher papa, que pour n'avoir vu Victorine que deux heures, une première fois, le bon Dieu a voulu que je la visse ensuite presque deux jours. Tu ne doutes pas que ce furent des instants de pur bonheur. Religieuses toutes les deux, et vivre sous le même toît et de la même vie, pendant un long jour... oh ! que j'ai béni la divine providence pour ce bienfait.

Il y a encore mon plus grand sacrifice pour lequel je n'ai pas reçu de récompense sensible : celui de n'avoir pu te baiser et me jeter dans tes bras ; mais je n'ai aucune inquiétude là-dessus, sachant que Dieu est bon teneur de livres, bon financier et qu'il me payera bien un jour capital et intérêts.

Je me suis réjouie avec toi en voyant, cette année, augmenter la famille. Tu es bien content, n'est-ce pas d'avoir une fille de plus ? J'espère qu'elle nous remplacera auprès de toi, par ses soins, son dévouement et sa tendresse filiale. Toutes les personnes que je vois

et qui la connaissent me font de grands éloges de son beau caractère. Je remercie Dieu qui a donné à Achille une compagne qui fait son bonheur, et à toi, une consolation et un appui pour tes vieux jours.

Il me semble souvent te voir, près du poêle, faire tes longues, longues prières ... oh! fais-en une petite pour moi, je saurai bien te rendre tout cela.

La bienheureuse entre toutes.

17 novembre 1881.

Ma chère Mary,

Je suis à l'infirmerie pour quelques jours ayant recommencé à cracher le sang; mais sois tranquille, le docteur dit qu'il n'y a encore rien de dangereux. Demande à Victorine qu'elle fasse prier pour moi ses chers petits élèves. Recommande-moi aussi aux prières du cher bon M. Caron et à celles des mères Ursulines. Je crois bien le docteur, quand il me dit que je ne mourrai pas cette fois, mais je crois aussi que le bon Dieu seul connaît l'heure et qu'il n'est pas mauvais que je "prépare mon paquet". Il vaut mieux être prête à partir et attendre le conducteur que de risquer de se faire surprendre. Je te dirai, en passant, que j'ai eu un peu peur; mais je veux te dire surtout combien il est doux, à ce moment, de se voir religieuse et épouse de Jésus. Oh! que je remercie le bon Dieu de ma vocation. Laisse-moi te dire aussi que je suis entourée de beaucoup de soins, de dévouement et de ten-

dresse de la part des sœurs. Si tu en étais témoin une heure, tu t'écrierais: "C'est trop, c'est trop pour Eugénie!" Moi, je le sens bien; mais je ne dis rien; la perfection voulant qu'on ne demande ni ne refuse rien. Notre bien aimée mère supérieure se surpasse en charité et en bontés pour moi; jamais je n'en pourrai faire assez ici-bas pour tout lui rendre,

Au revoir, si Jésus le veut.

16 décembre 1881.

Ma chère Mary,

Je suis bien contente de vous dire que je suis bien, bien mieux. Je ne suis à l'infirmerie que par prudence et pour me reposer. Je descends pour la confession, la communion; mais non pas encore pour suivre la communauté en tout. J'attends mon congé pour Noël, ou pour mes étrennes, si le bon Dieu ne change pas le cours des choses. Continuez à prier pour moi. Ce sont peut-être vos prières qui m'ont guérie si vite.

15 janvier, 1882.

Ma toujours bonne Victorine,

Je me rends à ta gracieuse invitation d'aller fêter, avec vous toutes, votre dévoué père Rousselot; mais ce ne sera pas en personne cette fois, car il est tout probable que je ne célèbrerai pas l'anniversaire de mon départ par une autre promenade, hormis celle de l'é-

ternité... C'est le secret de Dieu. Comme tu parais inquiète de mon pauvre moi, je me hâte de te rassurer, en te disant que j'ai quitté l'infirmerie vendredi dernier.

Comment vous remercier assez pour toutes les bonnes choses venues de Nazareth? L'abandon à la volonté de Dieu, c'est ce que je veux à tout prix acquérir. En retour, laisse-moi te faire le souhait que notre douce mère nous a fait cette année: "Je vous souhaite, mes chères enfants, a-t-elle dit, le ciel sur la terre. Mais pour le goûter, pour posséder ce ciel, il faut que vous soyez toujours en la présence de Dieu ici-bas, comme les élus là-haut. Or, un des moyens pour parvenir à cette union intime, ce sera, il me semble, de prendre dès votre réveil le flambeau de la vigilance dans votre main et de le faire précéder chacune de vos pensées, de vos actions, de vos démarches." Si tu eusses entendu cette chère mère nous parler ainsi du ciel, de la terre, avec son âme encore tout imprégnée du Sang divin qu'elle venait de recevoir dans la sainte communion..., mais je m'arrête à ces quelques mots, ne pouvant reproduire sans amoindrir.

Nous avons eu les élections; notre vénérée mère nous a été laissée et nous espérons qu'elle le sera jusqu'à son dernier souffle de vie. Pour moi, qui me croyais et qui me vantais d'être par ma santé un pilier pour le travail, me voilà rendue au nombre des bonnes à rien. C'est ainsi que Notre-Seigneur fait de nous ce qu'il veut et quand il le veut. *Fiat, oui fiat.* Je le dis de tout mon cœur.

Te sachant fille de souvenirs, je te dirai dans quelles circonstances mon céleste Époux est venu me visiter par la maladie. La première fois, c'était le 11 juillet, fête anniversaire de la naissance de notre digne mère. Cette fois, je montais à ma cellule, vers onze heures du soir, et en passant à la pharmacie, je commençai à cracher le sang sans aucune douleur, sans signe avant-coureur aucun. J'avais été bien, gaie et heureuse toute la journée, l'ayant passée en grande partie avec notre bien-aimée mère.

La seconde fois, ce fut le 11 novembre, jour anniversaire de la mort de maman. Est-ce singulier cette coïncidence? Je n'ai pu m'empêcher de la remarquer. Cette fois-ci, je m'y attendais un peu, n'étant pas bien depuis quelques jours. L'hémorrhagie a été beaucoup plus abondante. Voilà pourquoi l'on m'a si bien soignée. Le docteur dit que ce n'est pas encore dangereux; mais qu'il faut de la prudence. Vais-je mourir bientôt? Vais-je languir des années? Dieu le sait... Toujours est-il que la pensée de la mort me suit de près, et je regarde cela comme une grande grâce, de la part de Jésus. Demande au bon Dieu que j'en profite pour travailler, avec plus d'ardeur que jamais, à ma sanctification, et pour devenir parfaitement abandonnée à la volonté adorable du souverain Maître. J'ai un acte d'abandon que je récite presque tous les jours.

Bénissons ensemble le Sang de Jésus qui répand ses bénédictions et sa paix sur ceux qui nous sont chers. Restons unies ici-bas par la prière et le sacrifice,

en attendant le jour qui nous réunira pour une éternité bienheureuse.

Le 28 mai 1882, elle écrivait à Mary: "J'ai fait mon carême comme une belle fille et j'ai chanté mon alléluia à Pâques avec reconnaissance."

Le 25 septembre de la même année, elle envoie une caresse au petit ange du foyer paternel. "Et sais-tu, Mary, que je l'aime déjà? Je crois que si papa est fier d'être grand-père, je ne le suis pas moins d'être tante. Achille doit avoir souvent des transports de joie, lui qui aime tant les enfants, mais aussi cette petite âme dont il est le gardien et le père doit lui donner matière à réfléchir. Je suis contente qu'elle ait été régénérée dans les eaux baptismales, le jour de l'Exaltation de la sainte Croix, et j'espère que Notre-Seigneur l'ayant marquée du sceau de sa croix, elle en deviendra une véritable amante."

La santé revient. Elle pouvait écrire à sa sœur le 27 octobre 1882. "Il me semble que le bon Dieu y met la main et qu'il a l'air de vouloir me laisser vivre encore des années. Je l'en bénis de tout mon cœur, pourvu que je profite de ma longue vie pour l'aimer, le faire aimer et devenir une sainte."

Madame A. Leduc, Bécancour.

16 novembre 1882.

Ma chère Marie-Louise,

Bien que vous soyez, ainsi qu'Achille, trop occupée

ou trop mortifiée pour m'écrire quelques lignes et me dire comment se nomme votre petit ange, je viens quand même vous offrir toutes mes sympathies. J'ai déjà envoyé bien des fois mon bon ange vous les porter avec le fruit de mes prières, depuis que j'ai appris votre longue convalescence et les fatigues que vous cause la mauvaise santé de l'enfant.

N'est-ce pas, bonne petite sœur, que je disais vrai, lorsqu'à votre première visite au monastère, je vous disais à propos de nos "bijoux piquants", vous n'en avez pas besoin de ces bracelets, pour faire pénitence, vous aurez bien d'autres choses à souffrir et à endurer. Et je pourrais dire ainsi de notre heure réparatrice; vous n'avez pas besoin de vous assujettir à vous lever à une heure réglée, puisque vous passez les nuits presque entières auprès du berceau de ce cher enfant. Joyeuse et contente vous seriez, j'en suis sûre, si après une heure de veille, vous pouviez prendre votre repos tranquillement comme nous le faisons nous-mêmes, vierges réparatrices. Cependant, connaissant votre piété, je me réjouis de ce que vous savez profiter de tout, et de ce que vous commencez dès le début de votre vie de mère de famille à vous préparer une belle et riche couronne au ciel... Je demande tous les jours à Notre-Seigneur, au nom de son très précieux Sang, de vous fortifier de sa grâce et de son amour, à mesure que les épreuves et les croix augmenteront. Je veux bien ce que le bon Dieu voudra, pourvu que ce soit pour le salut de votre âme, et la gloire de son Sang. La seule chose à laquelle je me

résignerais difficilement et qui me causerait la peine la plus amère, ce serait que vous ne fussiez pas heureuse.

Je vous baise avec tendresse ainsi que le cher bébé. J'envoie mille souvenirs du cœur à Achille.

A la même.

Chère bonne sœur Marie-Louise,

Quand je pense que vous n'êtes pas bien, et que vous avez tant à faire, tandis que moi, je n'ai que ma petite règle à suivre, je me dis : est-ce que ce n'est pas plutôt Marie-Louise qui est la victime réparatrice, et moi, la bienheureuse d'ici-bas ? Vous êtes en retraite, je rends mon bon ange responsable des distractions que cette lettre vous apportera. Je recommanderai le succès de vos pieux exercices aux prières de la communauté. Puissiez-vous tous devenir de grands saints et de grandes saintes ! même M. Henri, quoiqu'il soit bien malin, paraît-il, mon jeune neveu.

5 janvier 1883

Ma chère Mary,

Seras-tu assez bonne de remercier papa des jolies étrennes qu'il m'a envoyées ? Oh ! que je voudrais être riche pour lui en faire à mon tour. Il est si doux de donner ! Cependant, je ne m'inquiète pas de ces dettes de reconnaissance que je contracte avec vous tous, car Jésus, mon cher Époux, le plus fortuné de tous les rois, s'est chargé de les acquitter pour moi.

18 janvier 1883.

Ma toujours chère Victorine,

Ton long silence d'une année m'a parlé bien éloquemment au cœur et m'a donné surtout une bonne leçon de détachement. Comme toi, chère sœur, j'ai l'âme pleine de toutes ces cruelles séparations que la mort a faites dans notre famille. J'ai ressenti profondément la perte de tous ces bons parents, surtout pour ce cher papa qui reste de plus en plus seul sur cette pauvre terre d'exil. Je ne manque pas de faire souvent descendre la rosée rafraîchissante du Sang réparateur sur ces chères âmes ; la reconnaissance et l'affection nous pressent de nous dévouer pour elles.

Sais-tu bien que je me suis réjouie avec toi en apprenant ton retour à la maison-mère ? Je connais par expérience—rappelle-toi que j'ai été quatre semaines en mission—combien il est doux de se retrouver auprès d'une mère vénérée et d'habiter sous le premier toît de notre vie religieuse.

Puisque nous avons l'une et l'autre l'emploi de secrétaire, n'est-ce pas que nous rivaliserons d'ardeur et d'ambition, avec notre plume, pour faire connaître, aimer et glorifier le Cœur sacré du Sauveur et son Sang mille fois adorable.

Je suis presque mieux. Tu n'es pas aussi bien que moi, paraît-il. Je vais essayer de te fortifier par le puissant remède qui guérit de tous maux : le très précieux Sang de Notre-Seigneur.

Notre vénérée mère s'intéresse toujours à ton bonheur et elle t'invite à imiter sa glorieuse patronne, sainte Catherine de Sienne, en trempant ta plume dans le sang de Jésus avant de commencer ce que tu as à écrire.

Je suis toute joyeuse, quand j'apprends que papa a été te voir. Moi, je me console de son absence par la pensée que je le verrai au ciel. Il se montre bon pour moi comme pour toi. Il craint que je ne sois privée de quelque chose utile à ma santé et il m'a envoyé cinq piastres pour mes étrennes.

A la date du 9 mai 1883, elle écrit à Mary :

"Arrange ton itinéraire des vacances de manière à favoriser Achille et Marie-Louise pour leur voyage à Saint-Hyacinthe. Ils devront m'amener leur bijou."

Puis à l'occasion de certaines épreuves, elle ajoute :

"Que le Seigneur est bon de fournir ainsi à chacun de nous des moyens abondants de sanctification. Le royaume des cieux souffre violence et il n'y a que les violents qui l'emportent. Comme la nature trouve toujours des raisons pour contenter ses inclinations, et que très rarement elle voudrait se renoncer, Dieu, qui nous aime et veut nous sauver, sait y pourvoir en faisant naître des évènements, des circonstances, des contrariétés de toutes sortes qui nous forcent, pour ainsi dire, à nous tourner vers le Dieu créateur, à lui dévouer tout notre cœur, à lui consacrer toute notre existence par l'accomplissement de sa volonté toujours adorable, quoique parfois mystérieuse pour

nous, et par ces actes réitérés de résignation et d'abandon dans toutes les épreuves et les peines de la vie. Ainsi, je prierai beaucoup pour que ces chers affligés puissent profiter de tout ; mais je ne demanderai pas que les choses changent, ce serait leur enlever la source de leurs mérites et les priver de la récompense qu'ils devront en recevoir un jour.

7 juin 1883.

Mon cher Achille,

Je viens t'assurer des prières de la communauté en faveur du pauvre voisin éprouvé auquel tu t'intéresses. Je ressens, moi aussi, une bien vive compassion. Dis-lui que nous avons commencé une neuvaine, hier soir. Nous supplions Notre-Seigneur d'adoucir ses cruelles souffrances par la vertu divine de son très précieux Sang. J'aime à penser que, s'il ne peut sortir, tu vas souvent le voir et l'encourager de ton mieux. Continue à le faire, cher Achille, avec esprit de foi, en te rappelant la parole de Jésus-Christ qui a dit : "Tout ce que vous ferez au moindre des miens, c'est à moi que vous le ferez" ; et cette autre bien consolante qu'il t'adressera un jour : "J'étais pauvre et vous m'avez secouru ; j'étais malade et vous m'avez visité."

Remets-lui l'*Agnus Dei* ci-inclus qui contient aussi une relique de la part de notre mère supérieure, en l'engageant à le porter sur lui avec confiance dans l'infinie bonté de Dieu.

Puis, si ce tendre Père du ciel prolonge encore son

épreuve et ses douleurs, qu'il se résigne à l'adorable volonté de Dieu, et qu'il s'encourage par la pensée du bonheur éternel qui en sera la récompense.

Je ne m'étonne plus que tu aimes tant, tant ton petit Henri. Il me paraît très charmant sur son portrait. Je te dirai en passant qu'il a passé toute une nuit dans les bras d'une statue de la sainte Vierge, dans la chambre de notre vénérée mère et que cette dernière a appelé sur lui bien des bénédictions. J'espère donc qu'il sera toujours bon comme sa mère. N'est-ce pas que c'est là tout ce que tu désires? Il me semble que vos bons anges se préparent à vous conduire à Saint-Hyacinthe ; ne refusez pas de les suivre.

12 décembre 1883.

Mon cher Achille,

Quoique dans un temps de pénitence, notre bonne mère vice-supérieure me fait accuser réception de ta charmante lettre et te prier d'être mon interprète auprès du généreux papa pour le remercier de ton mieux. J'ai reçu les cinq piastres, et déjà elles sont placées en sûreté.

Merci, cher Achille, pour toutes tes sollicitudes ; j'ai reconnu là ton bon cœur, et, avec toi, j'espère qu'un jour le Dieu du ciel permettra que tu puisses réaliser les désirs de ce cœur libéral qui voudrait tout donner. Et alors, tu ne m'achèteras pas seulement du beurre, mais bien d'autres choses, n'est-ce pas ?

Tu ne saurais croire combien j'aime à entendre répéter que papa est *fou* en quelque sorte de son petit-fils, cela me fait aimer dix fois plus ce petit ange.

9 mars 1883.

Mon cher Achille,

Notre vénéré fondateur, Mgr Joseph Larocque, vient de faire imprimer un volume pour les besoins de sa communauté, et aussi pour répandre la belle et sanctifiante dévotion au précieux Sang dans le monde. Je me sens pressée intérieurement de procurer cet immense avantage à ma toujours chère paroisse de Bécancour, dont les progrès spirituels et l'avenir éternel m'occupent bien souvent auprès de Notre-Seigneur. Pour cela, j'ai pensé de t'en envoyer un exemplaire pour le remettre au R. M. Grenier, comme hommage de ma communauté.

L'article de Mgr Raymond, qui accompagne le livre, te donnera un aperçu général du contenu et facilitera la vente de cet ouvrage. Il y en a un pour toi, cher Achille, et je compte sur ton esprit de foi pour propager ce manuel, comme j'ose compter sur le zèle apostolique du Rév. M. Grenier pour faire connaître et aimer cette salutaire dévotion, dans Bécancour surtout.

Si tu veux, cher Achille, te mettre, ainsi que ta famille que tu aimes tant, à l'abri des dangers du monde, et la faire épargner au passage de l'ange

exterminateur qui tôt ou tard fera son apparition au milieu de vous, il faut te munir, comme dans l'ancien temps, du Sang de l'Agneau immolé, en appliquer le sceau sur ta maison, mais plus encore dans ton cœur, et dans l'âme de tes petits enfants. C'est entendu, bon petit frère, tu offriras cet ouvrage en vente à tes amis et aux personnes pieuses du village, en les assurant du grand profit spirituel qu'ils pourront en retirer.

Inutile d'ajouter que le frère aimant, bon et dévoué, s'exécutait de son mieux. Son agence eut du succès et la vénérée mère fondatrice l'en félicita.

26 mai 1884.

Ma chère Victorine,

Je ne te dirai rien du monastère d'ici, ni de moi ; Mary a dû aller te faire part de la bonne provision de faits qu'elle a recueillie durant les deux semaines passées au Précieux-Sang. Elle est bien enjouée parfois cette chère petite sœur, et je t'avouerai bien que je crois, comme le Rév. M. Quinn, qu'elle n'a pas une "graine de vocation." Cette conviction me chagrine un peu, je trouve les personnes du monde si misérables, quelle que soit la position qu'elles occupent ; mais *fiat*, la volonté de Dieu avant la nôtre.

Mardi, 9 septembre 1884.

Chère Mary,

J'ai vu papa pendant quarante minutes hier avant-midi. Il était accompagné de M. Scott et du bon

cousin, Joseph Lamothe. Il a commencé à pleurer en me voyant, mais cela n'a pas duré bien longtemps. Nous avons bien employé le temps, tant d'un côté que de l'autre, à parler de toutes choses en général. J'ai trouvé ce pauvre papa bien changé ; il n'a presque plus de dents, il a vieilli et sa main est loin d'être parfaitement guérie. En voyant ses deux doigts si raides, je lui dis : Papa, en souffrez-vous ? Papa répondit en me regardant : " C'est un signe que je vais mourir, c'est bien bon, je n'ai pas peur, et cela ne me coûte pas." En réfléchissant, j'ai pensé qu'il avait peut-être de la peine, et c'est ce qui le détache de la vie. Ainsi donc, chère Mary, faisons tout en notre pouvoir pour lui rendre heureuses les quelques années qu'il a encore à passer sur la terre, car il me semble que ce ne sera pas long. Présente mes plus chaudes amitiés à tout le cher monde du presbytère de Richmond.

Que la vierge Marie soit ton guide, ta conseillère, et que maman si bonne veille sur toi du haut du ciel.

28 janvier 1885.

Chère et bien aimée Victorine,

Mary te parlera de moi qui suis beaucoup mieux. Les sept semaines de repos qu'on m'a données ont été une excessive charité de la part de mes chères supérieures. J'aurais pu m'en passer. Je suis maintenant ma règle du jour et de la nuit : jeûne, lavage, repassage, etc.

Je suis inquiète de notre cher papa. Oh! qu'il nous faut prier et nous crucifier pour obtenir le salut de cette âme qui nous est si chère! Faisons violence au ciel et crions par la voix du sang de Jésus: "O mon Dieu, éclairez-le!" Il est maintenant si vieux, il peut mourir tout à coup. Toi, qui t'en vas au ciel en carrosse, embarque-le avec toi de préférence à ceux qui vont à pied; ces derniers se rendront toujours bien. Comme ces voitures ne sont pas faites pour les victimes réparatrices, je crois que je m'en vais au ciel par le train express du char qui m'a emportée si vite l'hiver dernier, t'en souviens-tu?

Il est vrai, chère Victorine, qu'il peut y avoir encore un 18 janvier ou un 4 avril ici-bas; mais je ne compte que sur un 18 janvier éternel pour nous revoir et être unies pour toujours. Il me semble que je comprends plus que jamais cette parole de Mlle de Louvencourt: "Nous ne sommes pas sur la terre pour la terre, mais pour le ciel." Oui, au ciel! au ciel! j'y habite souvent par la pensée.

1er février 1882.

Ma bien chère X...,

Après avoir sollicité une bénédiction de notre commun Époux, exposé en ce jour à nos adorations, je m'installe à ma cellule, mon ciel de la terre après l'autel, pour m'entretenir quelques instants avec toi. Laisse-moi te dire un mot du bonheur que m'a procuré la lettre de ma si digne petite mère X., accompagnée de

la tienne. L'on me les remit à la récréation du soir. J'en fus tellement contente et j'ai tellement laissé paraître l'ivresse dont mon âme débordait, que j'ai pensé un moment avoir *mal édifié* mes sœurs. Heureusement, ce soir-là, les religieuses qui m'entouraient ont encore comme un reste de vie humaine et ont pu me pardonner plus facilement mon peu de mortification, car, je te l'avoue, je ne sais trop ce qu'auraient pensé de ma conduite les *sages vieillards d'Israël.*

J'ai été surprise d'apprendre que j'ai été si malade; je ne m'en doutais guère, surtout depuis mon repos à 'infirmerie. Je fais mes jeûnes d'Église et de règle, je vais au lavage de chaque semaine, je mange du lard presque comme un *bûcheux.* N'est-ce pas que, d'après ces détails véridiques, mes charitables mères Ursulines ne s'occuperont plus de ma santé physique, mais uniquement de ma pauvre âme, qui parfois s'affaiblit et a besoin de fortifiant pour gravir la montagne du Calvaire? Car c'est la place de la religieuse réparatrice du Précieux-Sang, c'est sur le Calvaire qu'il faut qu'elle vive et qu'il faut qu'elle meure, si elle veut remplir sa mission de sauver des âmes. Prions beaucoup à cette intention. N'est-ce pas, chère amie, que c'est la croix la plus lourde à porter pour une religieuse que cette crainte continuelle d'être séparée pour toujours des âmes qui lui sont chères? Ah! que le Sang de la rédemption les convertisse et les sauve! ..

Sr Bourgeois m'écrivait cette semaine, et me disait tout son bonheur d'être occupée à préparer les suppliques que les sœurs Grises doivent envoyer au Saint-

Père pour le procès de canonisation de leur fondatrice, Mme d'Youville. La cause marche bien. Ainsi, chacune son bonheur. Toi, tu as l'assurance que ta fondatrice est au ciel; c'est une grande consolation et un puissant encouragement; Victorine travaille à la canonisation de la sienne; c'est quelque chose de bien doux pour le cœur d'une enfant; et moi, je vis avec la mienne. Je la vois et je m'efforce de puiser auprès d'elle cet esprit de sacrifice, cette soif de la souffrance qui la caractérise à un si haut degré, et je trouve en cela une immense faveur. N'est-ce pas que nous sommes toutes trois des enfants gâtées du Père céleste?

L'ÉPREUVE

Il y avait dix ans que Sr Marguerite-Marie avait dit adieu à sa famille, et huit, qu'elle était épouse de Jésus. Le motif de sa vocation, on se le rappelle, était le salut des âmes. Gagner des âmes à Jésus par des sacrifices, des immolations volontaires de tous les jours, de tous les instants, avait été son occupation unique. Et voici que Dieu, dont les décrets sont impénétrables, va lui enlever son père, presque subitement, sans lui donner le loisir de se préparer à la mort, comme cette fervente religieuse l'eût désiré pour ce père aimé. M. Leduc, en chrétien pratiquant, avait jeûné, comme il l'avait fait toute sa vie, pendant le carême, sans rien prendre le matin. Il y avait eu, vers la mi-carême, un concours de prêtres et M. Leduc en

avait profité pour faire sa communion pascale. C'était dans les desseins de Dieu sa préparation à la mort.

Jeudi-saint, 2 avril 1885,
2 heures du soir.

Mon cher Achille,

J'ai reçu le fatal télégramme à onze heures, ce matin. Je n'ai pas été très surprise. Depuis des semaines et des mois je m'attendais à cette douloureuse nouvelle d'un jour à l'autre, et je m'y préparais.

Mgr Joseph Larocque, notre digne mère supérieure et toute ma chère communauté sympathisent et prient avec nous. Pour moi, je mêle mes larmes aux vôtres, et ma part, qui est sans doute la meilleure, sera de me dévouer jour et nuit pour le bonheur éternel de cette âme bien aimée.

J'ai hâte d'avoir les détails des derniers moments et de la mort de ce cher papa, cependant je comprends vos occupations, vos angoisses, votre peine..., ne vous pressez pas. Courage, cher Achille, mes affectueuses sympathies à Marie-Louise, à Mary et à Sr Bourgeois, si elle est chez nous. Je viens de me faire bénir par Mgr de Saint-Hyacinthe qui m'a assuré qu'il prierait pour lui. Oh! oui, mendions partout des prières et les mérites du très précieux Sang en faveur de cette chère âme. Puis, cherchons notre consolation sur le Calvaire près de la Mère des douleurs qui voit mourir son Fils sur la croix.

A la douce mémoire de notre bon père.

Père, ce n'est donc qu'une absence!
Tu vis là-haut... Le désespoir
Suivrait de près ce deuil immense,
Sans l'espérance du revoir.

Mais durant l'attente, ô bon père...
Dors en paix ton heureux sommeil,
Dors à côté de notre mère :
Aux deux doux sera le réveil!

Ton souvenir... Comme il console!
Ce sont tes pas dans la maison,
C'est ton regard, c'est ta parole,
C'est une résurrection.....

Douce mère, que notre œil pleure,
Dors aussi..., dors ton doux sommeil.
La croix prend soin de ta demeure
Et marque le lieu du réveil.

Du sein d'une terre connue
Vos fronts sortiront radieux,
Comme sort du sein de la nue
Un soleil qui s'élève aux cieux!

10 avril 1886.

Mon bien cher affligé frère,

Ayant eu la consolation de voir la douce Victorine et de m'épancher quelques heures avec elle, puis de pleurer aussi avec elle la mort de notre cher papa, je viens vers toi. Je te considère comme le représentant de notre père ici-bas, ou plutôt comme le seul père qui nous reste.

Cher Achille, j'ai parlé longuement de toi avec Sr Bourgeois qui m'a dit les meilleures choses sur ton compte. N'est-ce pas en effet que c'est un coup, une épreuve qui fait réfléchir que cette mort presque subite de notre pauvre papa. Avant de recevoir les détails que Sr Bourgeois m'a donnés sur sa lettre—qui ne m'est parvenue que lundi soir—j'étais en proie à une douleur des plus amères et je ne sais combien de fois, j'ai poussé ces cris de l'âme: "Où est-il, mon Dieu, où est-il? Vous l'avez jugé..., il a commencé son éternité, et tout est fini pour toujours."

L'espérance chrétienne, qui est une vertu, veut que nous nous confiions en l'infinie miséricorde de Dieu, aussi ai-je l'espoir, d'après l'assurance qu'il s'était confessé il y a quinze jours, que le souverain Maître ne l'a pas condamné au feu éternel...; mais il ne faut pas se faire illusion, Dieu est juste et saint, et quel terrible purgatoire il aura peut-être à subir. Il me semble le voir dans cet étang de feu, souffrant cruellement et nous suppliant, de lui donner quelques gouttes du Sang divin pour désaltérer et purifier son âme. Oui, cher et bon Achille, tu comprends cela, et j'ai appris avec bonheur que tu as déjà commencé à lui procurer du soulagement, en faisant offrir le saint sacrifice de la messe... J'espère cependant que là ne se bornera pas ce que tu dois faire pour l'âme de papa. Il me semble qu'il faudrait au moins faire dire mille messes pour le présent. Mary ayant promis d'en faire dire pour cent piastres, il te resterait à payer cent dix piastres puisque tu en as donné quarante l'autre jour.

Je te fais cette demande au nom de notre pauvre papa, qui, j'en suis certaine, te le demande aussi. Prive-toi plutôt de quelque chose, retarde quelque affaire pour soulager cette chère âme. Tu es d'autant plus obligé, plus pressé de le faire que ce bien aimé père t'a tout donné ce qu'il a acquis, sans même se réserver quelque argent pour faire prier pour lui. En agissant ainsi, il a dû compter sur ton amour filial, sur ton cœur reconnaissant pour en être dédommagé. N'est-ce pas, cher Achille, que tu me promets de faire cela, et de le faire au plus vite, en envoyant l'argent par petites sommes aux prêtres amis que tu connais, et qui se feront une douce obligation de célébrer ces messes le plus tôt possible?

Un autre moyen, cher petit frère, d'abréger la longueur des souffrances qu'endure notre pauvre papa, c'est d'abord de prier et de gagner autant d'indulgences que possible; puis, chaque fois que tu feras quelque aumône, ne serait-ce que de cinq cents, que ce soit dans l'intention d'acquitter la dette que papa a contractée envers la justice divine, et dont Dieu exige jusqu'à la dernière obole. Moi, je t'assure que je n'épargnerai rien de mon côté. Je prierai, j'imploterai les mérites infinis du Sang précieux en sa faveur, je ferai mes communions pour lui, je m'immolerai, je sacrifierai tout... mais je puis ne pas vivre bien longtemps et surtout depuis la mort de papa, il me semble que je vais mourir bientôt; aussi, je me prépare sans cesse à ce grand voyage de l'éternité.

Tu sais, Achille, combien je suis attachée à mes

vénérés supérieurs, à qui je dois ma vocation et tout mon bonheur, combien j'aime ma communauté et combien le peu que l'on fait pour elle me touche jusqu'au fond de l'âme; cependant, je ne te demande rien, comptant sur ton cœur généreux et sur la noblesse de ta parole pour me donner quelque chose, quand tu le pourras et quand tu le voudras.

Te dirai-je la pieuse sympathie et la tendre affection dont j'ai été entourée par mes supérieures et par toutes mes sœurs, à l'occasion de la perte de papa ? On aurait dit que c'était le père de chacune d'elles qui était mort. Oui, toutes ont pris une si grande part à ma peine et à ma douleur qu'elle s'est trouvée de beaucoup allégée; car, comme dit le père Faber: "Le secret de la consolation est dans la sympathie." Ne serais-je redevable à ma famille religieuse que de cet acte de charité, ce serait déjà plus que je ne puis jamais lui rendre, mais combien d'autres bontés et délicatesses à mon égard! Je suis presque l'enfant gâtée du Précieux-Sang. Victorine a eu le privilège d'entrer dans le cloître, et tu ne saurais t'imaginer combien on l'a reçue avec bonté et cordialité. Tout cela me couvre de confusion, tu comprends... Mais il paraît que toi aussi, cher Achille, tu as eu de vrais amis dans cette triste circonstance. J'ai été très heureuse de l'apprendre. Le dévouement sans égal du cousin Ben, est connu jusqu'à Saint-Hyacinthe; quand tu le verras, dis-lui bien que tout ce qu'il a fait pour le regretté papa, c'est comme s'il l'avait fait pour chacun de nous. Je saurai lui prouver ma reconnaissance en priant

beaucoup pour lui et sa bien aimée petite famille.

Voudras-tu remettre cette petite tombe à ta chère Marie-Louise? Comme j'espère voir cette bonne petite sœur dans le cours de l'été, je réserve pour notre entrevue ce que j'ai à lui dire. Je l'aime beaucoup ainsi que tes enfants. Je souhaite au cousin Hector tous les succès possibles dans sa nouvelle position. Pour toi, cher et aimé frère, je forme les vœux les plus brûlants pour que tu sois toujours bon, toujours sage, toujours prudent dans les affaires temporelles, toujours fidèle à tes devoirs de fervent chrétien.

Ta sœur affligée par la séparation d'un père et d'une mère, mais consolée par l'espérance de la réunion éternelle.

1er mai 1885.
Mois de notre Mère du ciel

Ma chère et bonne amie,

Il y a quatre semaines hier que l'impitoyable mort est venue nous enlever notre pauvre papa. Oh! que le coup a été terrible! J'en ai l'âme toute broyée, et il me semble maintenant que tous les jeudis seront pour moi des jours de deuil. Dieu, dans sa bonté, m'a envoyé Victorine, et, quelques jours après, Mary, pour m'épancher et pleurer avec elles. C'est une faveur et je l'en bénis.

Que de bonnes et aimables choses Sr Bourgeois m'a dites de ma chère mère N. et de toutes mes charitables mères Ursulines! Merci mille fois pour ce que vous avez fait pour elle.

21 mai 1885.

Ma bien chère Mary,

Tu n'auras jamais plus besoin que cette année de t'entendre dire par une sœur aimante qu'elle comprend ta position d'orpheline et qu'elle s'efforce d'en adoucir l'amertume par les vœux brûlants et multipliés qu'elle fait monter vers le ciel pour ton bonheur. Je ne sais, chère Mary, mais une voix intérieure me dit que ton cœur souffre beaucoup, et que ton âme, plus que les nôtres encore, est broyée, déchirée par le dernier coup qui vient de nous frapper. Je voudrais me tromper, et être seule à porter le poids d'une si douloureuse séparation; mais je vois bien que Notre-Seigneur ne veut pas se contenter d'une seule victime, il faut que chacune boive sa part du calice, et je crois qu'Achille n'est pas le moins affligé.

Je t'offre pour cadeau d'anniversaire ma journée de samedi "23 mai"—Accepte aussi ces quelques lignes :

A MA BIEN CHÈRE MARY

Mary, pauvre Mary, si la vie est amère,
Si tant d'êtres aimés nous quittent pour les cieux,
Oh! regarde là-haut, il est un cœur de mère
Qui peut rendre moins lourds tes ennuis douloureux.

Oui, regarde Marie et souris d'espérance,
On n'est plus orphelin quand on a son amour;
Sous son nom, tu reçus la robe d'innocence.
Et tu fus dans ses bras remise dès ce jour.

Courage donc, Mary, que l'espoir de ta vie
Soit de rejoindre au ciel tous ceux que nous pleurons!
Moi, près du Christ sanglant, et toi, près de Marie,
Ensemble, ma sœur, espérons!

4 juin 1885.

Ma chère Victorine,

L'on m'a remis les cartes mortuaires. J'avais surtout hâte de les voir, afin d'apporter plus tôt un peu de soulagement à notre pauvre papa. Je les aime beaucoup, parce qu'elles sont riches d'indulgences et à cause de la sainte et filiale idée que tu as eue d'en faire bénéficier notre bien aimée maman.

Je me suis empressée de les distribuer d'abord à tous ceux et celles à qui tu les avais adressées ; puis à Mgr de Saint-Hyacinthe, à Sr Saint-Calixte, de la Présentation, pour elle et pour sa famille, à Sr Champoux, des sœurs Grises, et à nos religieuses. Toutes ont paru accepter ces images bien volontiers, et ce doit être une consolation pour nos cœurs brisés de douleur de penser que l'application de ces nombreuses indulgences procurera au moins à nos chers défunts quelques heures de rafraîchissement, de repos et de paix.

24 août 1885.

Mon cher Achille,

Quant à la grande décision du jour qui semble tant vous occuper, je me contenterai de te dire que

Mgr Laflèche a toutes mes sympathies, comme aussi toute ma vénération. Je comprends la position du clergé et la vôtre ; mais si véritablement vous aimez le vénéré et saint évêque, Mgr Laflèche, vous le regarderez agir et vous ferez comme lui, votre sacrifice, c'est-à-dire noblement, héroïquement et saintement, comme il le fait. Oh ! que c'est beau d'être saint ! mais aussi qu'il faut souffrir de toute manière pour le devenir. Soyez assurés de nos prières, car nous savons que plusieurs auront besoin des secours de la grâce divine pour bien profiter de cette épreuve, quoique voulue par la grâce de Dieu.

Je m'empresse de t'envoyer le reçu signé, et j'ose te demander de me faire parvenir ma part dès que tu l'auras retirée, puisque tu ne peux venir toi-même avant les dernières navigations. J'ai surtout hâte de l'avoir pour payer des messes pour papa, car il est bien juste, il me semble, d'employer un peu de cet argent pour racheter son âme du purgatoire. J'espère, Achille, que tu n'oublies pas de prier pour lui.

Mary étant venue me voir avant d'aller à Rustico, m'a dit qu'elle s'occupera de faire graver l'inscription sur le monument à son retour. J'ai hâte d'apprendre que c'est fait.

J'envoie un affectueux baiser à tout ton cher monde.

La chère Sr Marguerite-Marie du Précieux-Sang avait demandé à ses mères Ursulines quelques racines d'angélique. La mère supérieure des Ursulines lui en-

voya une petite caisse où se trouvait de l'angélique, sous toutes ses formes, confite et en liqueur. A la réception du petit colis, elle écrivit :

23 août 1885.

J'ai été, avec l'économe première et Sr du Saint-Cœur de Marie, une des trois religieuses privilégiées présentes à l'ouverture de la chère boîte venant des Ursulines. Notre vénérée mère et notre mère du Saint-Esprit y étaient aussi, bien entendu. Il fallait voir si nous avions les yeux grands pour tout voir, le cœur dilaté pour jouir de tout, pour applaudir, remercier, admirer nos bien aimées mères pour leur extrême bonté et leurs délicates attentions. Il nous faudrait une plume *angélique* pour retracer tout ce que nous voudrions vous dire à l'occasion de cet *angélique* envoi ; mais vous comprenez nos cœurs, n'est-ce pas ? C'en est assez.

25 avril 1886.
Pâques. Alléluia !

Ma bien chère Mary,

En cette grande fête de Pâques, réjouissons-nous dans le Seigneur à la pensée qu'un jour nous aussi, nous ressusciterons pour aller rejoindre ceux que nous avons tant aimés. Nous sommes encore à continuer pour ainsi dire l'anniversaire du douloureux sacrifice, puisque c'est comme demain, lundi de Pâques, qu'ont eu lieu les funérailles de notre regretté papa. J'aurais

probablement obtenu la permission de t'écrire pour le 2 avril, mais je n'avais que des larmes pour exprimer tout ce que j'avais à te dire, et alors j'ai pensé qu'il valait mieux unir en silence ces larmes aux tiennes et à celles de Sr Bourgeois, et les déposer au pied de la croix pour que nos anges gardiens en rafraîchissent l'âme de notre pauvre papa.

Je suis au repos complet, à l'infirmerie depuis quatre semaines. Ce n'est pas mon rhume qui m'a conduite là, car je suis mieux de ce côté ; mais une faiblesse générale, et telle que je ne pouvais plus suivre la communauté. Le Dr X... dit que je n'ai pas les poumons attaqués et que je vais reverdir avec le printemps, car il paraît que je suis passablement jaune quelquefois. Espérons-le.

30 mai 1886.

Ma chère Mary,

Enfin, j'ai vu le Dr N... deux fois, mais il n'a pas encore donné son opinion. Il la donnera dans une quinzaine de jours. Il a l'air de trouver mon état plus sérieux que le Dr X... Je suis un autre régime qui me va beaucoup mieux et il me semble que je prends le dessus sensiblement depuis ce temps-là. Si je n'ai pas encore acquis beaucoup de forces physiques, je me sens beaucoup plus de vie et mon teint est meilleur, c'est-à-dire moins jaune.

LA DERNIÈRE MALADIE

17 juin 1886.

Chère et bien aimée Victorine,

La consultation des médecins n'a eu lieu que vendredi dernier. Voici les paroles du docteur, j'aime mieux te les dire tout bonnement, pensant que tu seras plus satisfaite. D'ailleurs, ce ne sont pas les médecins qui disposent de la vie, mais bien Dieu seul. Le docteur m'a donc dit : "Vous êtes bien malade, ma sœur ; mais on ne peut pas vous condamner. Il s'agit de recouvrer les forces que vous avez perdues. Cela prendra un peu de temps, mais vous pouvez encore guérir, vu que vous n'avez pas les poumons malades."

Que penses-tu de cela ? Moi, je crois qu'il n'est pas mauvais de se préparer un peu pour le grand voyage, et c'est aussi ce que je fais, tout en faisant mon gros possible pour revenir à la santé. Soins, attentions délicates, distractions, tout m'est prodigué de la part de mes dignes supérieurs et des si charitables infirmières. Je vois aussi de temps à autre notre vénéré père, Mgr Joseph, ainsi que notre bien aimée mère, et il me semble que c'est pour moi le plus puissant tonique. Si je ne guéris pas avec toutes ces bonnes et saintes choses, la volonté de Dieu sera là, et d'avance je m'y résigne entièrement. Peut-être aussi que ma mission est accomplie, maintenant que papa est mort ; mais Notre-Seigneur me traiterait en véritable enfant gâtée si, après m'avoir adoptée pour son épouse, il

m'appelait si tôt à lui ; car, à tout compter, à part quelques souffrances du cœur, je puis dire que je n'ai jamais souffert dans ma vie. Je serais parfois inquiète, chère Victorine, si je n'espérais dans les mérites infinis du très précieux Sang et dans toutes les ferventes prières qui se font pour moi ici et là. Tu as compris, n'est-ce pas, que tous les jours nous avons part à une messe qui se célèbre à Lévis pour nous obtenir la grâce d'une bonne mort.

Le "jouet de Jésus" me fait passer de bien doux moment. Merci.

2 août 1886.

Madame N...

Chère amie,

Soyez assurée, chère madame N..., que, dès la réception de votre missive, la communauté s'est empressée d'offrir de fervents suffrages pour le repos de l'âme de M. votre frère. En sa qualité d'ami du Précieux-Sang, il a droit à toute notre reconnaissance, et cela au delà de la tombe aussi bien que durant cette vie. Puisse l'offrande que sa charitable piété lui a inspirée, à la gloire de ce Sang divin, lui être une source de rafraîchissement et de consolation, s'il languit dans l'attente du ciel ! Puisse-t-il s'applaudir bientôt dans les joies de la patrie d'avoir honoré ici-bas le Sang qui aura été le principe de sa suprême béatitude !

Veuillez me recommander aux prières d'E... ; étant

trop paresseuse pour lui écrire longuement, je vous prierai de lui faire remettre la petite carte ci-incluse. Je crois bien que la Providence ne me fournira pas l'occasion de vous écrire de nouveau, je vous ferai tout de suite mes "bonjours" et mes "adieux", vous promettant de ne pas vous oublier là-haut, si le divin Maître daigne m'appeler à lui.

Dans le Sang de Jésus, croyez Mme et chère amie, au sincère attachement de

Sr Marguerite-Marie,
Adoratrice du Précieux-Sang.

3 août 1886.

Chère X...,

Je profite de ta sortie de retraite pour me recommander à tes ferventes prières et à celles de toute votre chère communauté. Ayant pris si peu de force depuis quatre mois que je suis à l'infirmerie, je crains beaucoup les froids de l'automne, et il me semble vraiment qu'il est temps de me préparer au grand voyage. Aidez-moi toutes, je vous en supplie, j'en ai besoin. Écris-moi, si tu le peux, cela me fera du bien au cœur. Moi, ça me fatigue beaucoup. Dis à mère N... qu'elle ne m'oublie pas aux pieds de Notre-Seigneur ; je l'embrasse de tout mon cœur ainsi que toi, chère amie.

Chez son frère, au mois d'avril 1886, un groupe enfantin, un garçon et trois filles, se pressaient autour

du père et de la mère. Le 5 mai, la petite Marie-Anne, née le 31 janvier, s'envolait au ciel. Au mois d'août, Henri, l'aîné, eut les fièvres. C'était un enfant intelligent, bien portant, qui avait eu toutes les gâteries du grand-père. On s'empressa autour de lui ; aucun soin ne lui manqua. Pendant ce temps, la petite Berthe, qui n'avait que seize mois de moins que son frère, charmante fillette, fut atteinte de la diphtérie. En deux jours, elle était ravie à la tendresse d'un père et d'une mère inconsolables. Sa tante Mary qui, trois jours auparavant, avait quitté l'enfant rayonnante de joie, de bonheur et de santé, rentrait dans la paroisse, après une visite dans une des campagnes environnantes. La mort de la petite avait été si prompte que la famille n'avait pas eu le temps de prévenir sa tante. Celle-ci entendant sonner les cloches en demanda la cause. On lui répondit que la petite Berthe était conduite au cimetière. Elle s'y rendit aussitôt, demanda qu'on lui ouvrit le petit cercueil pour voir une dernière fois cette chère enfant. Henri, à peine convalescent, prit la diphtérie, et six jours plus tard, on le couchait auprès de ses deux petites sœurs. Neuf jours après, la seule survivante, Blanche, âgée de dix-neuf mois, mourut de la même maladie. Son petit corps dans un blanc linceuil, était déposé en terre, tandis que, sur l'aile des anges, cette âme sœur allait rejoindre les heureux envolés. Ainsi, en moins d'un mois, Dieu avait demandé à M. et à Mme Leduc leurs quatre enfants. Leur douleur était navrante. En chrétiens soumis, ils adorèrent la volonté

de Dieu ; mais l'épuisement les clona tous deux à la croix de la maladie.

La voix consolatrice va venir du Précieux-Sang. Elle leur dit d'être forts dans la peine. " Le Créateur les consolera, et, sur les joues de ceux qui pleurent, il essuiera toutes les larmes." [1]

Il y avait des sanglots dans cette lettre de Sr Marguerite-Marie ; mais il y avait aussi les accents chrétiens qui consolent parce qu'ils viennent d'une âme immolée. Elle leur faisait voir leurs petits anges, les ailes entrecroisées, planant au-dessus de leur demeure, puis jouissant, dans la gloire, d'un bonheur sans mélange. Pour le père, pour la mère, ce fut un baume rafraîchissant, car leur cœur ulcéré n'en pouvait plus. Leur désolation était si grande ! Sans doute, ils pleurèrent longtemps l'essaim envolé ; mais plus tard, quand d'autres enfants vinrent égayer la demeure familiale, ils leur parleront sans amertume du premier groupe dirigé vers le ciel, comme pour préparer un trône à leur tante qui ne devait leur survivre que deux mois.

Reprenons le fil de ses lettres.

24 août 1850.

Bien chère Victorine,

Je me hâte de venir te donner des nouvelles de Bécancour, sachant que tu n'as reçu comme moi qu'un

[1] Liturgie.

simple télégramme. Je les tiens de ma tante Olympe qui est venue me voir.

Henri est mort des fièvres, après trois semaines de maladie. Berthe n'a été que trois jours malade de la diphtérie. La servante qui les a soignés est morte aussi.

Achille a eu une attaque de fièvre, mais il est mieux maintenant. Enfin la pauvre Marie-Louise a été malade jusqu'à garder le lit deux jours. Je ne sais au juste comment elle est dans le moment. Tu vois par ces quelques détails que le bon Dieu visite les chers nôtres comme il visite ses amis privilégiés. "Je vous crucifie, donc je vous aime." Réjouissons-nous de cette prédilection du divin Maître, tout en sympathisant à leur peine. Mais surtout prions beaucoup pour qu'ils puissent comprendre la valeur de la souffrance et pour qu'ils ne perdent aucun des précieux avantages qu'elle contient pour le ciel... J'ai aussi écrit quelques mots de consolation à Achille et à Marie-Louise, vendredi.

Je vois par ta lettre que tes vénérés, bons et dignes supérieurs ont prévenu tes désirs et les miens. J'attends donc en paix l'occasion que te fournira la douce Providence pour venir au monastère. Ce sera un beau jour que celui-là!

Toute la communauté s'unira par la prière et les vœux du cœur à vous toutes, le 9 du mois prochain, pour célébrer la grandiose fête de la révérende mère supérieure. Ses bontés pour toi et pour la famille m'enhardissent, et je veux que tu lui dises, à cette dévouée mère, que je serai moi aussi agenouillée avec ses chères

filles pour recevoir la toute maternelle bénédiction de ses "noces d'or".

J'allais oublier de te dire un mot de ma santé. Je crois que, tout en paraissant prendre un peu de mieux depuis quelques semaines, la maladie file son petit chemin et que les froids de l'automne ne tarderont pas à faire déclarer la consomption. Je maigris toujours, j'ai bien peu d'appétit et je tousse. Mais si le bon Dieu veut que je guérisse, il ne lui en coûtera qu'un signe de sa puissance. Grâce aux ferventes prières de tes saints et dignes pères et à toutes celles qui se font pour moi, il me semble que je suis entièrement abandonnée à la volonté divine, et je répète souvent: "*Fiat* pour la vie ou pour la mort." Dans tous les cas, ne sois pas inquiète, je t'écrirai quand il y aura du changement. Au revoir!

Ta sœur qui t'aime.

Le 9 septembre, elle s'unissait aux joies du jubilé. Les quelques vers qui suivent ont été trouvés dans ses papiers:

Dans ce joyeux et grand anniversaire
De ton entrée en ce béni séjour,
Laisse nos cœurs te dire, bonne mère,
A toi, longs jours, à toi, bonheur, amour,

Sr Bourgeois, prévoyant par les dernières nouvelles reçues que les jours de sa sœur bien aimée étaient comptés, obtint la permission de passer une journée auprès d'elle à l'infirmerie. Voici les impressions qu'elle en emporta. "Toutes les fois que j'ai vu ma chère Sr

Marguerite-Marie, j'ai toujours été édifiée de son extrême fidélité aux observances, à l'obéissance; mais à ma dernière visite surtout, j'ai pu constater qu'elle était plus près du ciel que de la terre. Elle reçut des fruits, en ma présence; bien qu'elle eût une permission générale de recevoir et de manger ce qu'on lui présentait, elle ne voulut pas y goûter avant une nouvelle permission.

"Pour avoir plus de mérite, me dit-elle." Elle voulait à tout prix devenir une âme obéissante, et c'est à sainte Thérèse qu'elle s'adressait pour obtenir cette grâce. Elle avait un saint patron pour chaque vertu. Pour la pauvreté, c'était saint François d'Assise. Aussi, tout ce qui était à son usage ne pouvait jamais être assez pauvre. Sa boîte à ouvrage était en carton brun, son dé en cuivre tout bosselé, sa pelote pour les épingles tout à fait usée, son canif avait une lame cassée, son porte-plume n'avait plus de couleur définie, son crayon de bois si petit qu'on pouvait à peine le tenir. Dans une enveloppe se trouvaient quelques bouts de fil qui avaient déjà servi. Elle pouvait dire qu'elle aimait la pauvreté comme sa mère, comme sa reine et sa maîtresse.

"Elle avait une dévotion sensible à Jésus au saint sacrement, et cette consolation datait de sa première année de noviciat. A l'occasion de la procession qui se fait dans le corridor des cellules, elle avait décoré la sienne de son mieux. Puis, la pensée que Jésus-Hostie avait été déposé dans sa cellule remplissait son âme d'ivresse. "J'en ai, disait-elle, une joie sensible." C'est

après cette faveur et pendant sa première année de noviciat qu'elle fit le vœu de chasteté."

Une toute petite enveloppe qui fut remise après sa mort à sa sœur Mary portait pour titre: "Mes consolations." On y voit un billet d'affiliation à la Bonne Mort pour tous les membres de sa famille: des prières promises par les missionnaires du Nord-Ouest en reconnaissance d'une aumône faite par sa sœur, en son nom; puis un bouquet spirituel des petites aveugles de Nazareth.

Au mois d'octobre, d'une main défaillante, elle écrivit à Mgr Caron. Elle en reçut la réponse touchante qui suit et qui la consola autant qu'elle l'encouragea.

Mgr Caron à Sr Marguerite-Marie

Les Trois-Rivières, 25 octobre, 1886.

Ma chère enfant,

Ta bonne lettre m'a fait un bien sensible plaisir. Je t'en remercie beaucoup. Je suis heureux de la manière confiante et résignée dont tu reçois l'épreuve que le divin Amant des âmes trouve bon de te faire traverser. C'est bien dans de semblables circonstances que s'effectue le mystérieux travail qui épure, qui transforme et façonne l'âme sur le modèle parfait dont la beauté ineffable ravit les élus dans les cieux. Ton âme est là comme le marbre choisi, sous le ciseau du divin Ouvrier. Il en sortira son image et ressemblance d'autant plus rapprochée du modèle que tu l'aures

par ta généreuse docilité, par ton complet abandon à ses vues, par ton amour patient et toujours résigné, laissé plus libre de couper, tailler, retrancher, donner la forme et l'expression céleste qui fait dire à l'Époux dans les saints *Cantiques* : "Que tu es belle, ô l'amie de mon âme! Viens, mon élue, je veux déposer une couronne sur ton front."

J'ai appris ta maladie, j'en connais le caractère et l'inexorabilité. Que ton sort est enviable! Encore un peu de temps, puis la fin de l'exil... Encore un peu de temps, puis la patrie, la vraie patrie, prix du Sang divin dont les flots réjouissent la cité des élus. O ma bien chère enfant, quand, par la miséricorde de Dieu et la vertu du précieux Sang, tu seras au ciel, n'oublie pas le pauvre pécheur dont la main, qui t'a si souvent bénie, trace ces lignes... Demande pour lui grâce et grâces, amour et bonne mort... Tu n'as jamais cessé d'avoir tes droits et ta place dans mes sentiments de père : tu les possèderas toujours en Notre-Seigneur. Je porterai aussi longtemps qu'il plaira à Dieu ton nom et ton souvenir au saint autel.

Je te bénis avec effusion, toi particulièrement, et toutes celles qui ont la charité d'avoir un souvenir du vieux chapelain des Ursulines des Trois-Rivières dans leurs prières.

Fais parvenir à la vénérée mère fondatrice et à la mère vice-supérieure l'expression de mon profond respect et de mes bons souvenirs.

Je demeure, comme tu te plaisais à le dire,

Le vieux père Caron.

P. S. — Mgr Raymond nous a fait un grand honneur par sa visite et un plaisir encore plus grand.

Mère supérieure des Ursulines des Trois-Rivières à Sr Marguerite-Marie

Ma toujours chère petite sœur,

Est-il donc vrai que vous êtes à faire vos préparatifs de voyage pour le ciel? Je trouve que vous vous empressez beaucoup. Si Mme Rivier est au ciel, vous courez risque d'en descendre, car cette brave sainte était d'opinion qu'il fallait vieillir et même mûrir, en ce monde, avant de mettre pied à terre de l'autre côté. Il me semble que votre carrière est de trop courte durée, que votre mission n'est pas terminée.

Quoi qu'il en soit, heureuse privilégiée, rappelez-vous celle qui vous a sincèrement aimée, qui vous a été à jamais dévouée, et obtenez-moi le zèle et la ferveur afin que je réponde comme vous aux grâces du Seigneur. Puissé-je vous suivre bientôt! Toutes vos anciennes mères conservent de vous le plus affectueux souvenir; chacune se recommande à vos ferventes prières vous promettant un fidèle retour. Toutes vous saluent, vous baisent bien cordialement... Je me recommande moi-même à vos pieux suffrages et vous prie de croire à la constante et toute fraternelle affection de

Votre toute dévouée.

A cette dernière date, la plume tombe des mains débiles de la chère souffrante. La maladie suivait son cours. Le larynx devenait de plus en plus embarrassé; la nourriture, difficile à prendre; l'expectoration provoquait des étouffements. Mais la victime était sur l'autel. Tous les jours, elle renouvelait son offrande devant Dieu. "Vous frapperez le dernier coup quand bon vous semblera, Jésus; moi, j'ai dit: oui, mon Père."

Elle regardait le ciel et elle ne pouvait croire que Dieu le lui donnerait si tôt. Sa sœur, Mary, la vit souvent. La chère malade n'était pas émue; elle lui parlait de son départ comme d'un voyage. La douce sœur de Charité vint aussi, comme nous l'avons vu, lui dire un dernier adieu... Sr du Saint-Cœur de Marie s'était installée au chevet de la mourante et la soignait avec un dévouement tout fraternel. La prière de Sr Marguerite-Marie était celle-ci: "Demandez à Dieu que je n'étouffe pas." Le médecin souvent consulté sur l'opportunité de lui donner les derniers sacrements remettait à plus tard, à la grande douleur de la religieuse victime, qui sentait ses pauvres forces l'abandonner complètement. Mais dimanche matin, 31 octobre 1886, fête du Patronage de la sainte Vierge, Mgr Raymond fut appelé en grande hâte: la malade avait failli expirer. Le digne prélat munit la fervente adoratrice du précieux Sang du saint Viatique. Vers midi, elle eut un nouvel accès de toux, et sa gorge ulcérée refusant tout service, elle crut sa dernière heure venue.

La vénérable mère Catherine-Aurélie était auprès de sa fille.

"Chère enfant, si le bon Dieu vous demande ce dernier sacrifice, en union avec l'Époux crucifié, le voulez-vous?"

Un signe de tête affirmatif fut la muette réponse.

Mais Jésus entendit les prières des chères sœurs qui entouraient ce lit d'agonie. La malade put se dégager la gorge, et paisiblement, les yeux sur les plaies sanglantes de Jésus, elle attendit que l'Époux céleste la conviât aux noces éternelles.

A deux heures de l'après-midi, "*Veni coronaberis*; Viens et tu sera couronnée," chantait le chœur des anges.

Le jour des morts au matin, son corps fut confié à la terre.

Une croix, une mèche de cheveux, des fleurs sèches et les lignes suivantes furent les derniers souvenirs envoyés au monastère des Ursulines, au nom de St Marguerite-Marie du Précieux-Sang.

Ma sœur, ce n'est qu'un jour d'absence,
Non, ne pleure pas... c'est le soir...
Courage donc et patience!...
Demain, ce sera le revoir!...

—Sœur, oh! que douce est ta parole!
Demain, ce sera le revoir
Là haut, où le bon Dieu crois-tu
J'attendrai... déjà, c'est le soir.

—Sœur, c'est déjà la nuit qui tombe,
Prends les vœux signés de ta main
Garde ta croix et sur ma tombe
Demeure en prières. A demain.

CONDOLÉANCES

La famille Leduc reçut, à l'occasion de cette mort prématurée, de nombreuses marques de sympathie. Sa famille religieuse surtout s'efforça de consoler les parents affligés. Des souvenirs de la chère défunte leur furent distribués. Ses instruments de pénitence furent reçus comme des reliques. A sa profession, la vénérée mère fondatrice avait renvoyé ses bijoux en disant; "Ce sont des biens de famille." A la mort de Sr Marguerite-Marie, elle leur remit des cilices, des haires et des disciplines, ajoutant: "Il seront pour vous des souvenirs précieux." En effet, ils sont conservés parmi les siens, avec la mémoire de ses douces vertus, et toujours sa famille bénira Dieu des grâces nombreuses accordées à sa servante, qui a vécu et qui est morte dans l'amour et la fidèle observance de ses vœux et de sa règle de vierge réparatrice.

Parmi les lettres de condoléances, nous citerons les deux suivantes adressées à Sr Bourgeois.

Monastères des Ursulines,

Trois-Rivières, 1er novembre 1886.

Ma bien chère sœur Bourgeois,

Un télégramme de Mgr Raymond adressé à notre révérend père chapelain nous annonçant le départ pour le ciel de notre chère Sr Marguerite-Marie, a été reçu dimanche après-midi, à l'heure où l'Église nous

laissait entrevoir la cité bienheureuse, dans les premières vêpres de la Toussaint. Dieu voulait que pour nous ce jour fût tout voilé de larmes.

Vous le savez, chère bonne sœur, cette amie bien aimée a ici une autre famille religieuse. Pour le père chapelain, pour notre mère, pour ses anciennes maîtresses, pour ses compagnes de classe, Sr Marguerite-Marie est toujours restée "l'enfant de la maison". Aussi, la douleur est-elle générale au monastère. On s'afflige de cette mort prématurée, on la regrette. La part qu'on prend à ce deuil me fait du bien au cœur. Je pense qu'il en sera de même pour vous.

La chère victime était prête depuis longtemps. Il tardait sans doute au divin Époux de couronner ses mérites et de mettre fin à ses douleurs. Je comprends son bonheur ; mais je souffre de la séparation.

Il y a onze ans que mon amie me quittait en me donnant rendez-vous au ciel... Le sacrifice fut amer de part et d'autre. Depuis, nous l'avons souvent renouvelé dans le cœur de Jésus, pour qui seul nous l'avons fait. Que ce bon Sauveur lui en applique aujourd'hui toute la récompense.

M. le grand vicaire Caron a dit la messe pour elle ce matin et l'a recommandée aux prières des fidèles. Notre chère mère supérieure a fait dire un *Libera* au chœur et a récité elle-même l'*oremus*. De plus, les prières particulières sont nombreuses.

Notre chère mère me disait hier soir : "Nous avons une amie de plus au ciel." Pensée douce et bien consolante. Puisse-t-elle faire aussi du bien à votre pau-

vre cœur ! Pour moi, vous m'en ferez chaque fois que vous me parlerez de notre commune sœur et amie.

Saint-Antoine-Abbé, 8 nov. 1886.

Ma chère sœur Bourgeois,

J'ai reçu votre lettre m'apprenant la triste nouvelle de la mort de notre chère Eugénie. Je m'unis à vous et à toute la famille pour pleurer cette pénible séparation, qui vous est si sensible, et en même temps, je remercie le bon Dieu qui vous laisse un si beau modèle à imiter. Elle s'était offerte à Dieu en sacrifice, pour certaines grâces à obtenir. Dieu l'a exaucée, elle est heureuse, avec ceux qui l'ont précédée dans la tombe...

Soyez comme elle un modèle de sacrifice et d'immolation, ce sera le moyen de rendre léger le fardeau de la vie et des misères que nous y rencontrons.

Ainsi donc, vous ne refuserez pas ce beau et grand sacrifice que le bon Dieu vous demande. Vous voudrez bien assurer Mary et Achille de la large part que je prends au deuil qui les atteint si cruellement...

Inutile de vous dire que je n'oublierai pas dans mes faibles prières cette chère sœur, que vous aimiez tant et qui le méritait à tant de titres.

Recevez, ma chère sœur, l'assurance de ma profonde sympathie.

Tout à vous,

J.-Z. Allard, *Ptre.*

REV. M. STE-MARIE
MME MOÏSE LAMOTHE
M. JOËL LEDUC
REV. LÉON LAMOTHE
M. JOSEPH LAMOTHE
M. HECTOR LEDUC

APPENDICE

NOTES SUR LA FAMILLE DE JEAN-BAPTISTE LEDUC

La famille Leduc est originaire de Sainte-Anne de la Pérade. La carte cadastrale de 1685-1709 indique la terre de Faucher, Antoine Leduc, vis-à-vis l'église, sur la rive droite de la rivière Sainte-Anne. Quatre terres séparent son bien du domaine du seigneur Lemoine. Il a pour voisins Vaillant et Lévêque et, pour co-paroissiens, les Lafleche, les Baril et les Gouin.

Né en France et arrivé au Canada vers 1666, Antoine Leduc est inscrit sur le recensement de 1667 parmi les colons du district des Trois-Rivières. Il a vingt ans. Vers 1676, il épouse Jeanne Faucher dont il eut deux fils : Jean-Baptiste et Pierre. Ce dernier est baptisé à Sainte-Anne, le 29 janvier 1680.

Huit ans plus tard, Antoine Leduc était mort, car sa veuve convola en secondes noces avec Pierre Vaillant, de Batiscan. Le contrat est du 29 février 1688.

Le fils aîné d'Antoine Leduc, Jean-Baptiste, se choisit une femme à Sainte-Foye, dans la personne d'Angélique Gondry dit La Bonnebonnière. Leur union fut célébrée le 9 novembre 1705. De ce mariage naquirent : Ignace ; Marie qui épousa, le 3 novembre 1735, Joseph Roy, à Sainte-Anne de la Pérade ; Charlotte qui ne vécut que quelques mois ; Alexis né en 1710, marié à Sainte-Anne de la Pérade, le 26 juin 1738, avec Dorothée Vallée ; Madeleine, célibataire, décédée en 1760, et Jean-Baptiste. Né en 1714, celui-ci se maria deux fois : en premières noces avec Marie-Jeanne Vallée, et en deuxièmes noces avec Marie-Joseph Beaudoin.

Le 12 août 1719, Mme veuve Jean-Baptiste Leduc épousa Pierre Tessier, à Sainte-Anne de la Pérade. Après la mort de ce second mari, elle contracta une troisième union avec Mathurin Cadot.

Alexis Leduc, fils d'Antoine, comme nous l'avons mentionné, se vit entouré d'une couronne de onze enfants dont cinq filles et six garçons. Le sixième, Jean-Baptiste était l'aïeul de M. Séverd Leduc. Il épousa, le 15 janvier 1776, en pleine guerre bostonnaise, Elizabeth Charest, grand'tante de M. l'abbé Zéphirin Charest, ancien curé de Saint-Roch, et du Dr Tiburce Charest.

Dans ce temps-là, on s'attachait à la terre, au bien paternel, de père en fils. Jusqu'à la cinquième génération, la famille Leduc ne fit pas exception à cette bonne et belle coutume ; mais en 1816, Jean-Baptiste, second fils de Jean-Baptiste Leduc et d'Elizabeth Charest, vint se chercher une femme parmi un groupe d'acadiens

établis à Saint-Grégoire. La jeune fille choisie était âgée de dix-sept ans et répondait au nom de Marie-Madeleine Bourke. Son père se nommait Grégoire Bourke, et sa mère, Marguerite Poirier. Son grand-père, Joseph Bourke, avait épousé, après l'odyssée de la dispersion, Marie Bergeron, fille de ce fameux Michel Bergeron ou Michel Nantes, chef du groupe des braves qui vinrent, à travers la forêt, demander un asile à la terre hospitalière du Canada.

Le mariage de Marie Bourke avec Jean-Baptiste Leduc fut l'occasion d'une grosse noce. C'était en février 1816. Les frères étaient accourus en nombre de Sainte-Anne. Olivier, Pierre, Alexis sont là. La mariée n'a qu'un frère, Michel, et une sœur, Léocadie. Cette dernière ne la quittera jamais. Elle s'attachera à ses neveux avec toute l'affection de son bon gros cœur.

Jean-Baptiste avait pris une terre à bois, sur le côteau, au rang de la Grand'Rivière; mais, en attendant le défrichement, il travaillait de côté et d'autres. C'est alors que Jean Prince lui offrit de fonder, en société, une maison de commerce. Ayant accepté, il ne tarda pas à s'apercevoir que le partage des capitaux est toujours difficile. Il dit alors adieu au négoce et se dirigea, avec sa famille grandissante, sur sa terre "du côteau". Dieu va bénir le vaillant cultivateur qui verra quinze enfants s'asseoir à sa table patriarcale.

I. Marie-Euphémie baptisée le 4 avril 1817, épousa M. Charles Aubry, marchand, oncle de S. G. Mgr Bruchési, archevêque de Montréal. De ce mariage naquirent deux enfants: Charles et Marie-Louise.

II. Jean-Baptiste-Sévère, père de Sr. Marguerite-Marie, fut baptisé le 19 novembre 1818. Il tenait de famille un ardent et opiniâtre amour du travail et des principes chers à la race acadienne. Jeune encore, voyant son père chargé d'une nombreuse famille, il se décida à embrasser la carrière du commerce. Marié en 1842, à Marguerite Bourgeois, sœur du distingué et regretté Dr Georges Bourgeois, il s'établit à Bécancour. Ils eurent neuf enfants dont cinq moururent en bas âge. Les survivants furent Victorine, religieuse chez les sœurs Grises de l'Hôpital-Général de Montréal, sous le nom de sœur Bourgeois; Eugénie, religieuse du Présieux-Sang à Saint-Hyacinthe, décédée le 21 octobre 1886; Mary et Achille. Élève du séminaire des Trois-Rivières, héritier du bien paternel, M. Achille Leduc continue de promouvoir, dans sa paroisse natale, dont il a été maire, tous les nobles intérêts, toutes les entreprises utiles. En 1881 il a épousé Melle Marie-Louise Décary de Montréal. De ce mariage sont nés onze enfants dont six survivent en 1906: Lucien, Paul, Yvonne, Léon, Pauline et Marguerite-Marie.

Monsieur Sévère Leduc est décédé à Bécancour le 2 avril 1885, à l'âge de 67 ans.

III. Zoé, baptisée le 27 septembre 1820, épousa à Saint-Gré-

goire, le 1er février 1842, M. Moise Lamothe, cultivateur, fils de Jean-Baptiste Lamothe et de Julie Richard. Le mariage fut béni par M. le curé J. Harper.

Leurs enfants furent :

1. Marie-Zoé-Philomène, née à Saint-Grégoire, le 13 novembre 1842, mariée, le 28 janvier 1877, à Louis-Philippe Carignan à Champlain. De ce mariage sont nés Hermisdas, Alexandre, Julie-Hortense, Cécile-Léonie.

2. Jean-Baptiste-Moïse-Siméon, né à Saint-Maurice le 6 mai 1844, célibataire.

3. Marie-Élise, née à Saint-Maurice le 21 août 1847, décédée religieuse de la Congrégation Notre-Dame, sous le nom de Sr Sainte-Hortense.

4. Marie-Odile, née à Saint-Maurice le 23 décembre 1849, morte célibataire, à trente-trois ans.

5. Joseph-Sosaire, né le 22 août 1848, marchand aux Trois-Rivières, épousa le 1er mai 1878, Marie-Louise Dubé, fille de M. Octave Dubé et de dame Élisa Lord. Ils eurent sept enfants. Le premier, né le 28 février 1879, ne vécut que pour recevoir la grâce du baptême. La seconde, Marie-Antoinette-Eugénie, née le 19 mai 1880 s'envolait au ciel à peine âgée de deux mois. Heureusement, Cécile-Antoinette, Joël-Gaston, Marie-Louise-Évangéline et Henri grandirent auprès de leurs parents; mais le 14 janvier 1890, le ciel ravissait de nouveau à cette famille un autre ange dans la petite Blanche-Yvonne, âgée de trois ans.

6. Denis, né le 28 août 1860, épousa le 3 février 1891, Mlle Marie-Arline Lacroix, fille de M. Léonard Lacroix et de dame Marie Carignan de la paroisse de Champlain. Ils eurent huit enfants dont quatre sont morts en bas âge. Les survivants sont : Marie-Arline-Léontine-Cécile, Joseph-Onésime-Denis, Joseph-Louis-Adolphe, Anne-Marie-Marguerite-Gabrielle.

7. Marie-Victorine, née le 10 mars 1861, religieuse de la Congrégation Notre-Dame, sous le nom de Sr Ste-Marie des Martyrs.

8. Marie-Julie, née le 3 juin 1854, décédée le 11 juin 1854.

9. Joseph-Alexandre né le 20 juin 1865. décédé en 1887, célibataire.

10. Urbain-Hormisdas, né le 10 juillet 1857, frère coadjuteur de de la Compagnie de Jésus.

11. François-Léon, né le 6 octobre 1859; élève du séminaire des Trois-Rivières; ordonné prêtre le 21 juin 1885; vicaire à Saint-Tite; 1886, vicaire aux Trois-Rivières, puis desservant de l'église paroissiale, directeur des Enfants de Marie, chapelain des Filles de Jésus.

12. Marie Eugénie, née le 25 mars 1861 ; mariée à M. Paul Ducharme des Trois-Rivières.

13. Joseph Zoël, né le 3 avril 1863, décédé le premier mai 1863.

14. Marie Henriette, sœur jumelle de Paul, décédée en 1896, célibataire.

15. Marie-Zoé, connue dans la famille sous le nom de Zarilla, naquit le 28 novembre 1864, épousa M. Joseph Héon de Saint-Louis de France. Ils eurent sept enfants : Marie-Anne, Ubald, Joseph-Orifère, deux jumeaux morts en bas âge, Charles-Édouard et Marie-Germaine.

M. Moïse Lamothe, le père de cette belle famille, avait été baptisé à Saint-Grégoire, le 19 mars 1814, sous le nom d'Alexis. Il mourut le 24 mars 1869, âgé de 55 ans. Il avait vécu entouré d'estime, de respect et d'honneur ; à sa mort, il fut sincèrement regretté. Mme Lamothe survécut longtemps à son mari. Elle mourut octogénaire, le 17 janvier 1902. Elle avait quatre-vingt et un ans et cinq mois. Sa mort fut cruellement sentis par tous ses chers parents. La famille Lamothe, si bien connue dans notre ville reçut en cette circonstance de nombreuses preuves de sympathies.

IV. Denis, baptisé le 26 juillet 1822, marchand à Montréal, épousa Mlle Hortense Fortin de Laprairie. Ils eurent cinq enfants dont deux survivent en 1906 : Graziella et Albert.

V. Joël, baptisé le 20 mai 1824, épousa en premières noces Mlle Marie-Louise Jubinville, et en deuxièmes, Mme veuve Larocque, née Champagne. A la mort survenue le 31 janvier 1896, tous les journaux, sans distinction de partis, n'eurent que des éloges pour cet homme de bien. Nous empruntons à l'un d'eux la note élogieuse qui suit :

"Montréal vient de perdre un de ses citoyens des plus distingués, un homme d'affaires, loyal, clairvoyant et heureux, un financier qui n'a jamais dérogé à la plus sévère probité, homme public qui a rempli d'importantes fonctions et qui a toujours été fidèle à son mandat; avec cela, bon, modeste et bienfaisant.

"La carrière de M. Leduc peut être citée comme exemple aux jeunes gens qui s'effraient et se découragent des rigueurs de l'existence et de l'âpreté du *"struggle for life"*. Né de parents qui n'avaient qu'une modeste aisance, n'ayant reçu qu'une instruction ordinaire, il meurt respecté et il laisse un brillant héritage; mais entre le berceau et la tombe se place toute une vie de labeur, de courage et de persévérance. Jamais homme ne fut plus que lui l artisan de sa fortune et ne comprit mieux les devoirs qu'elle impose, Il faisait le bien discrètement, sans ostentation; mais non sans discernement. Comme homme public, il était libéral en théorie et conservateur dans la pratique journalière; toute injustice le révoltait et il ne reculait ni devant le trouble, ni devant les ennuis de la lutte quand il fallait résister à un acte tyrannique ou déjouer les manœuvres des ennemis du bien public.

"Comme homme d'affaires, il était à la tête de la plupart des grandes entreprises industrielles : directeur de la banque Jacques-Cartier, co-propriétaire du chemin de fer de Sorel, des moulins de l'honorable L. Tourville, de la fabrique des pianos Pratte, etc. Son concours était recherché dans tous les bureaux de direction ; son jugement sûr, ses vues larges, son activité et son industrie incessantes et sa hardiesse en affaires faisait de lui un auxiliaire précieux pour la réussite des entreprises industrielles auxquelles il prenait part.

"M. Leduc laisse un nom honoré, une réputation sans tache et a emporté là haut des bonnes œuvres qui ont dû fléchir la justice du souverain Juge."

M. Joel Leduc laissa en mourant une aumône de trente-cinq mille piastres aux communautés religieuses de Montréal et une fortune de plusieurs centaines de mille piastres à ses neveux et nièces. MM. Joseph Lamothe, marchand des Trois-Rivières, Achille Leduc de Bécancour et F.-X. St-Germain de Montréal sont les exécuteurs testamentaires.

6. Marie Henriette baptisée le 3 mars 1826, décédée le 15 mars 1826.

7. Grégoire baptisé le 26 février 1827, demeura sur le bien paternel. De son mariage avec mademoiselle Juliette Bourke, il eut six enfants : Edmond, Hortense, Denis, Thomas, Mary mariée à M. Bourassa, et Joseph.

8. Hubert baptisé le 24 mars 1829, marchand à Saint-Léonard, fut universellement aimé et estimé. Grâce à l'aisance qu'il avait acquise, il put en maintes circonstances rendre d'importants services à de pauvres colons que l'imprévoyance ou d'autres pénibles circonstances jetaient dans le malheur. Marié à Melle Olivine Hébert, ils eurent deux enfants : Hector et Marie-Louise. M. Hector, a rempli en peu de temps une brillante carrière : il était député aux Communes du Canada, pour le comté de Nicolet, quand, le 22 février 1901, il fut surpris par la mort. Il survit dans son fils Hubert-Hector et sa fille Lucille nés de son mariage avec Eveline Béliveau. La sœur du député, Marie-Louise, épousa en 1896, M. Octave Hébert de Saint-Grégoire.

M. Hubert Leduc, ayant perdu sa première femme, épousa en secondes noces Melle Vignault.

9. Jean-Théophile, baptisé le 31 mars 1831, épousa Melle Philomène Brunelle de Gentilly. Cinq enfants sont issus de ce mariage. L'unique fille, Amanda, s'est consacrée au Seigneur. Elle est religieuse de la Congrégation de l'Assomption, sous le nom de Sr Marie-Anne de Jésus.

10. Marie-Mathilde, baptisée le 19 août 1833, élève des Ursulines des Trois Rivières est l'une des quatre fondatrices de la Congrégation de l'Assomption à Saint-Grégoire. La mère Sainte-Marie

vit (1906) dans son couvent de Nicolet, entourée de l'amour filial de ses sœurs, estimée de l'institut et de tous ceux qui ont eu occasion d'apprécier ses belles qualités et ses éminents états de service, pendant plus de cinquante ans de vie religieuse.

11. Julie, baptisée le 9 septembre 1835, décédée à l'âge de quatre ans.

12. Philomène-Zarilla, baptisée le 26 septembre 1837, mariée à M. Jean-Baptiste Dionne, rentier de Saint-Cyrille de Wendover.

13. Damase, baptisé le premier mai 1840, épousa Melle Olympe Carpentier. De ce mariage naquirent Eugénie, mariée au Dr Versailles, Wifrid et Alice.

14. Marie-Elise, baptisée le 5 avril 1842, mariée à M. Ernest Courval de Saint-Wenceslas.

15. Henriette, baptisée le 2 juin 1846, religieuse de la Congrégation de Notre-Dame, sous le nom de Sr Sainte-Colombe, décédée après quelques années de vie religieuse.

TABLE DES MATIÈRES

A S. G. Mgr François-Xavier Cloutier, évêque des Trois-Rivières 5

Lettre d'approbation 7

Marie-Louise Éliza Normand, 1824-1874 11

Sœur Agnès de Jésus, première supérieure du couvent du Précieux-Sang aux Trois-Rivières, 1852-1890. . 26

Sœur Joséphine du Cœur de Jésus, carmélite, 1858-1887 42

Sœur Saint-Louis de Gonzague, religieuse hospitalière de l'Hôtel-Dieu Saint-Vallier, à Chicoutimi, 1860-1892 69

Diana Hétu, 1871-1889 104

Eugénie Godin, 1871-1890 120

Sœur Marguerite-Marie, religieuse du Précieux-Sang de Saint-Hyacinthe, 1853-1886 146

Appendice: Notes sur la famille de J.-B. Leduc 373

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 001134898b
LC 487 .F5 1906
FLEURS URSULIENNES.

CE LC 0487
.F5 1906
COO
ACC# 1165494
FLEURS URSUL